



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



80

B.S

Y-22

66/1209

**JOURNAL
BRITANNIQUE
PAR**

M. MATT,

Docteur en Philosophie & en Médecine,
Membre de la Société Royale de
Londres, & de l'Académie Royale
de Berlin.

Pour les Mois de Sept. & d'Octobre
1755.

TOME DIX-HUITIEME.



**A LA HATE,
de l'Imprimerie
DE H. SCHEURLEER, F Z.
M D C C LV.**

8° B.5. 4 21-22

T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

ARTICLE I. Mémoires sur la Vie & sur les Ecrits de Mr. de MOIVRE	Page 1
ART. II. Suite des Remarques philologiques sur SENEQUE, par Mr. JORTIN.	51
ART. III. An Introduction of the Universal History &c.	96
ART. IV. Memoirs concerning the lives of several Ladies of Great Britain &c.	116
ART. V. Observations sur les Antiquités de Cornouailles, par M. BORLASE, 4me. & dernier Extrait.	133
ART. VI. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'année 1754. Tome XLVIII. 2 Partie. Second Extrait.	147
ART. VII. Essai sur les avantages, qui résulteront d'une détermination périodique des variations d'une aiguille aimantée &c. par Mrs. MOUNTAINE & DODSON.	165
ART. VIII. Ge. Baker Diss. de affectibus animi & morbis inde oriundis.	173
ART. IX. Analyse du SYSTEME DE PHILOSOPHIE MORALE de Mr. HUTCHESON.	184
ART. X. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	211





L

UE

d'Occ-

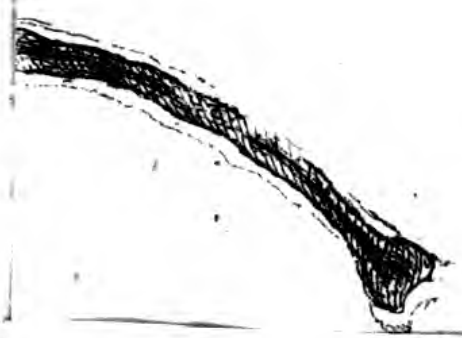
les E.

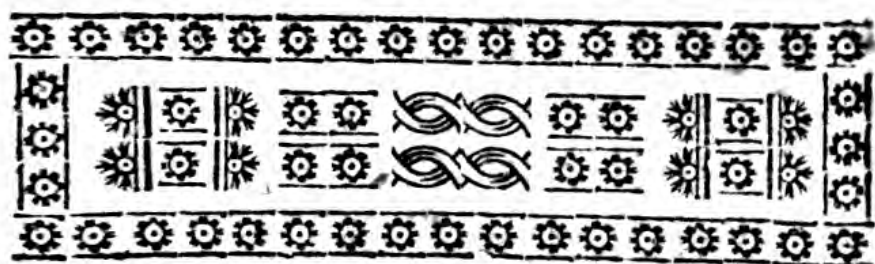
oire de
honneur
nnique
acquite
nfiance

nant ce que j'ai pu
ie & sur ses écrits
faire connoître, & p
Tome XVIII.

pu-
ur sa
d'y
uits
af-

1881 Jan 10 10/10/10





JOURNAL BRITANNIQUE

Pour les Mois de Septembre & d'Octobre 1755.

ARTICLE I.

Mémoire sur la Vie & sur les Ecrits de Mr. de MOIVRE.

Je rends à la mémoire de
J Mr. de Moivre l'honneur
qu'un Journal Britannique
lui doit, & je m'acquiesce
du devoir que m'impose la confiance
dont il daigna m'honorer, en pu-
bliant ce que j'ai pu recueillir sur sa
vie & sur ses écrits. Je tâche d'y
faire connoître, & par quelques traits
Tome XVIII. A ras-

2 JOURNAL BRITANNIQUE.

rassemblés avec peine, & par quelques découvertes que les maîtres de l'art savent seuls estimer, un **Mathématicien**, qui se piqua d'être vrai, & qui n'exigea de moi que le langage de la vérité.

Abraham de Moivre naquit à Vitry en Champagne le 26. Mai 1667. Son père y exerçoit la chirurgie, & quoiqu'il ne fût pas riche, il ne négligeoit rien pour l'éducation de sa famille. De bonne heure son fils fut envoyé à l'école, & ce fils, qui toute sa vie a conservé le souvenir le plus tendre de ses parens, se rappeloit avec plaisir qu'il leur écrivit une lettre datée du jour de l'an 1673.

Le zèle de religion moins vif dans cette ville qu'il ne l'étoit ailleurs n'empêchoit pas les familles catholiques & protestantes de confier leurs enfans aux mêmes maîtres. Le jeune de Moivre commença ses études du Latin chez un Prêtre, & après les y avoir continuées pendant un an, il passa chez les Pères de la doctrine Chrétienne. Il y resta jusqu'à l'âge d'onze ans, & y parvint en troisième, s'occupant en même tems d'Arith-

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 3

rithmétique sous un maitre d'écriture. Mais ayant un jour demandé à ce maitre la raison d'une opération sur les parties aliquotes, ce dernier lui répondit par un soufflet. Cette raison, qui ne fut du gout ni du jeune écolier ni de son père, engagea celui-ci, d'ailleurs mécontent du collège, d'envoyer son fils à l'Académie protestante de Sedan. On le mit d'abord en pension chez le Professeur de langue Grecque, dont il s'acquit l'amitié par son ardeur à l'étude. Quoiqu'il fût un des premiers de la classe, & qu'il ne négligeât aucune partie de ses humanités, il ne laissa pas de trouver du tems pour des études d'un autre genre. Il lut, sans autre secours que celui d'un camarade de classe âgé de treize ans, un traité d'Arithmétique composé par un nommé le Gendre. Il apprit ainsi les premières règles, celles de trois, des fractions, des parties aliquotes dont alors il avoit trouvé la raison, & même la règle de fausse position. Son maitre moins touché d'Arithmétique que de Grec, & trouvant la table de son disciple conti-

4 JOURNAL BRITANNIQUE.

nuellement remplie de calculs, ne pouvoit s'empêcher de dire, *qu'est ce que ce petit coquin veut faire de ces chiffres?*

Du Professeur Grec Mr. de Moivre passa chez Mr. du Rondel Humaniste fameux, qui regentoit la première, autrement dite la *Rbétorique*. Il y resta jusqu'à l'âge de treize ans, ou à l'année 1680 si fameuse par sa comète. Il devoit entrer après les vacances de l'année suivante sous Mr. Bayle; mais la suppression de l'Académie déranger ce projet; & l'écolier fut réduit, faute de maître, à revenir en Champagne.

Les progrès qu'il avoit faits dans l'Arithmétique avoient éclaté. On conseilla à son père de lui faire apprendre l'Algèbre, & celui-ci se fia assez sur la capacité de son fils pour se contenter de lui mettre entre les mains le livre du Père Prestet. Malheureusement le jeune homme trouva à la tête de ce traité un Discours préliminaire sur la nature de nos idées, & comme il ne savoit ce que c'étoit qu'une idée, n'ayant pas eu le bonheur d'entendre Mr. Bayle, il

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 5
il referma le livre sans le lire.

A l'âge de quinze ans il fut envoyé à l'Académie de Saumur, & y fit une année de *Logique*. Le Professeur, qui lui fit suivre le cours de l'Ecoffois Duncan, étoit mauvais Physicien, & faisoit peu de cas de Descartes, sans alléguer pourtant d'autre raison de son mépris, si ce n'est qu'il étoit né avant lui.

Un tel maître n'étoit point fait pour un tel disciple; celui-ci souhaita d'être envoyé à Paris, & le père indulgent fit un nouvel effort. Le fils, qui avoit enfin appris ce que c'étoit qu'une idée, lut sans aide & avant que de quitter Saumur presque tout le livre de Prestet. Il ajouta même à cette lecture celle du petit traité de Mr. Huygens sur les jeux de hazard, & quoique bien éloigné de le comprendre tout entier, il ne laissa pas d'y prendre beaucoup de plaisir, & d'en tirer d'utiles ouvertures pour ce qu'il entreprit ensuite.

Mr. de Moivre arriva à Paris en 1694, & après avoir fait un cours de Physique au Collège d'Harcourt il revint l'année suivante dans sa fa-

6 JOURNAL BRITANNIQUE.

mille. De là il passa en Bourgogne pour tenir compagnie au fils d'un de ses parens. Il y trouva parmi de vieux livres un petit Euclide du P. Fournier. Il en lut le commencement avec avidité, mais se voyant arrêté à la 5e. proposition il se mit à pleurer, & son parent, qui le vit dans cet état, ne put le tranquiliser, qu'en lui promettant de lui expliquer cette proposition. Il n'eut ensuite aucune peine à achever les six livres. Il lut aussi la Géométrie pratique de Henrion, apprit la Trigonométrie & la construction des tables de Sinus, & parcourut les traités de Perspective, de Mécanique & des Triangles sphériques de Rohault, qui venoient de paroître avec ses œuvres posthumes.

Le XI & le XII livre d'Euclide ayant paru trop difficiles à notre écolier, il profita de son retour à Paris, où il accompagna son père, pour y prendre un maître. Ce fut le fameux Ozanam, avec lequel il parcourut non seulement ces derniers livres, mais encore les élémens de Théodose. Le vieux Mathématicien
s'y

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 7
s'y trouvoit souvent embarrassé, mais,
ajoutoit Mr. de Moivre, *je dissimu-*
lois, marquois la leçon, & propo-
sois une partie d'échecs à mon maître.
Il ne disoit pas combien il avoit en-
suite de plaisir à trouver seul ce qu'on
n'avoit pu lui expliquer.

Le torrent, qui jetta une multitu-
de de François dans les païs étran-
gers, porta sans doute Mr. de Moi-
vre en Angleterre. Je n'ai du moins
trouvé aucune autre raison de ce
transport, & ne saurois en fixer la
date. Mais qu'il y fut vers la fin de
1686, c'est ce que prouve une anec-
dote, que je tiens de lui même.
Ayant eu occasion d'aller rendre ses
devoirs à Mylord Devonshire, pa-
tron distingué des lettres & des Ma-
thématiciens, il vit sortir de l'hôtel
un homme, qu'il ne connoissoit point.
Cet homme c'étoit Newton, qui ve-
noit de laisser dans l'antichambre le
livre des *Principes*. Mr. de Moivre,
qu'on fit entrer au même endroit,
se permit d'ouvrir le livre en atten-
dant le Comte. Les figures lui firent
croire qu'il le liroit sans peine, & il
ne fut pas médiocrement piqué de

8 JOURNAL BRITANNIQUE.

voir qu'il n'y entendoit rien du tout, & que les études de sa jeunesse, qu'il avoit regardées comme les dernières bornes de la science, le mettoient simplement à l'entrée d'une nouvelle carrière. Il n'eut rien de plus pressé que d'acheter ce livre, & comme la nécessité d'enseigner les mathématiques & la navigation dans une ville comme Londres, l'obligeoit à de grandes courses, & lui laissoit peu de liberté, il en déchiroit les feuilles, & les portoit dans sa poche pour les étudier dans les intervalles de ses leçons. (a).

Les progrès, qu'il fit dans la science de l'Infini, égalèrent par leur promptitude ceux qu'il avoit fait dans les mathématiques élémentaires. Il commença à être connu, c'est-à-dire ami de Mr. Halley en 1692, & peu de tems ensuite il le fut de Newton même. L'origine & la nature de
ses

(a) Ce n'est que jusqu'ici que s'étendent les mémoires que Mr. de Moivre m'a dictés, quelques semaines avant sa mort.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 9
ses liaisons avec le célèbre Mr. Facio lui font encore plus d'honneur. Un jour que ce Mathématicien Genevois faisoit visite à un ami nommé Mr. de Manneville, il le surprit à lire un manuscrit, qui contenoit quelques problèmes difficiles, & lui ayant demandé en souriant s'il les entendoit, & de qui il les tenoit, il n'eut pas plutôt appris que Mr. de Moivre étoit son maître qu'il voulut aussi l'avoir pour le sien. Il prit ses leçons pendant un mois, & publia hautement qu'il en avoit beaucoup profité. On trouve dans le commerce épistolaire de Mrs. Leibnitz & Bernoulli (b) que ce même Mr. de Manneville informa le dernier, que nos deux Mathématiciens avoient pendant deux ans passé des nuits entières à s'exercer sur les problèmes les plus

(b) *Commerc. Epistolic. Tom. I. p. 464.*
Voyez aussi les Actes de Leipzig, 1699, p. 515. Mr. Facio desavoua cependant cette relation comme fautive & supposée.
Comm. Epist. Tom. II. p. 29.

plus abstraits, & entr'autres sur celui de la *courbe de la plus vite descente*. J'ai appris d'ailleurs que Mr. de Moivre préféroit dans les commencemens la nuit au jour pour ces recherches difficiles, qui exigent les plus grands efforts d'attention, & que lorsqu'après quelques années il se vit en état de fixer même de jour son esprit aux calculs les plus compliqués, il ne pouvoit souffrir les bruits domestiques, qui auroient pu le distraire (c).

Mr. Halley rapporta le 26 Juin 1695 à la Société Royale, qu'un
Fran-

(c) Peut-être doit-on attribuer à l'effet de ses veilles, un fait extraordinaire que le peu crédule Mathématicien racontoit à quelques amis. Un jour qu'il travailloit de fort bonne heure dans son cabinet, il se répandit sur son esprit une lumière subite, qui lui fit faire des découvertes considérables sur la matière des probabilités qu'il avoit en main. Il disoit que cette lumière, qui ne l'abandonna point de quelques jours, auroit pu passer chez certaines gens pour une espèce d'inspiration.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. *Et* François nommé Mr. de Moivre lui avoit depuis peu communiqué une amélioration (d) de la méthode des fluxions ou différentielle inventée par Mr. Newton, avec une application facile de cette méthode à la rectification des lignes courbes, à leur quadrature, à celle des surfaces courbes, à la détermination des centres de gravité, &c. Sur ce rapport, & sans doute de l'aveu de Newton même, cet écrit fut publié dans les Transactions Philosophiques de la même année.

Ce fut environ dans le même tems que Mr. de Moivre inventa sa méthode générale d'élever ou d'abaisser tout multinome $ax + bxx + cx^3 + dx^4$ &c. à quelque puissance que ce soit. Elle consiste à trouver séparément les coefficients littéraires & numériques de chacun des termes de la nouvelle suite. Les premiers sont formés par tous les diffé-
rens

(d) Ceci est tiré des registres de la Société Royale, que le Dr. Birch a bien voulu consulter pour moi.

rens produits des lettres, dans lesquels la somme des exposans, c'est-à-dire des rangs, que chacune d'elles tient dans l'alphabet, est égale à l'indice de la puissance de l'inconnue, & ils se déduisent de la considération des termes antérieurs. Les derniers se tirent de la série, qui exprime les changemens d'ordre. Chacun des produits littéraires a pour coëfficient numérique le nombre de fois, que les lettres qui le composent peuvent varier leur situation. Dès qu'on a trois ou quatre termes, la régularité des suites devient sensible, & on les continue sans calcul. Quoique cette élévation ou dégradation du multinome, ne soit, comme plusieurs Mathématiciens l'ont remarqué, qu'un cas de la formule de Newton pour les binomes, & qu'elle puisse s'en déduire, il faut avouer que ce n'est que de cette manière qu'on découvre la loi suivant laquelle chaque terme se forme, & qu'en s'y prenant autrement, *on a ces termes devant les yeux sans en connoître la nature* (e). La

Soyez

(e) Voyez les *Mélanges Analytiques*
p. 88.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 13
Société Royale, à qui cette méthode fut communiquée en 1697, en récompensa l'inventeur, en se l'associant deux mois après.

Il déduisit l'année suivante de ce théorème une méthode fort simple de retourner les suites, c'est-à-dire d'exprimer la valeur d'une des inconnues en une nouvelle suite composée des puissances de l'autre. Cette méthode parut d'abord à Mr. Leibnitz moins étendue qu'elle ne l'étoit ; & il voulut en proposer une plus générale, mais Mr. de Moivre prouva que la sienne comprenoit tous les cas, que ce grand Mathématicien avoit cru y manquer (f).

Je ne touche qu'en passant à deux ou trois petits écrits publiés dans les *Transactions Philosophiques*. Le premier

(f) Comparez au *Commerc. Epist.* Tom. I. p. 462. & Tom II. p. 11. & aux *Actes de Leipsic de Mai 1700.* la fin du Mémoire de Mr. de Moivre dans les *Transact. Philos.* de 1702. N°. 278. p. 1126.

14 JOURNAL BRITANNIQUE.

mier roule sur les révolutions de la lunule de Hippocrate, le second sur les quadratures de courbes composées réduites à des courbes plus simples, le troisième sur une courbe singulière du troisième ordre, qui à plusieurs égards ressemble à la *foliée*, & en diffère à quelques autres comme l'ellipse du cercle. Ces sortes d'inventions pourroient illustrer la vie d'un Mathématicien ordinaire, mais ne font que des amusemens dans celle d'un homme occupé de plus grand objets.

Une controverse d'autant plus désagréable qu'elle devint personnelle interrompit la suite des progrès de Mr. de Moivre. Un Médecin Ecossois, qui depuis s'est rendu fameux par divers ouvrages de Théologie & de Médecine, publia en 1703 un *Essai sur la méthode inverse des fluxions*. Cette matière étoit neuve, & le peu d'hommes capables d'y faire des découvertes souffroient impatiemment qu'on leur en enlevât l'honneur. Mr. Cheyne les maltraitoit en s'attribuant leurs inventions, & sans les entendre suffisamment pré-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 15
prétendoit les généraliser. Du nombre de ces Mathématiciens volés & mécontents se trouva Mr. de Moivre; il se vengea l'année suivante par une critique des plus vives de l'écrit de Mr. Cheyne. Celui-ci repliqua d'une manière plus aigre encore, & Mr. de Moivre lui abandonna le champ de bataille. On peut voir dans les lettres & dans les œuvres de Mr. Jean Bernoulli le jugement, que ce grand Mathématicien porta de ces divers écrits. Ils firent naître une liaison entre lui & Mr. de Moivre aussi étroite qu'on la peut concevoir entre deux grands Mathématiciens & par cela même un peu rivaux. Il y eut moins de jalousie & de défiance entre Mr. de Varignon & lui; ils s'écrivirent avec confiance l'un à l'autre, ne se disputèrent aucune invention, & s'aimèrent comme s'ils n'eussent pas tous deux été Mathématiciens. Je ne dois point omettre que, lorsque Mr. Cheyne eut renoncé aux mathématiques, il rendit plus de justice au mérite de Mr. de Moivre.

Moivre, & qu'il souscrivit à l'un de ses principaux ouvrages.

Pour faire diversion à des scènes désagréables, le Dr. Halley engagea son ami à tourner ses vues du côté des problèmes astronomiques. Des découvertes curieuses furent le fruit de ce conseil. Il trouva en 1705, que *la force centripète de quelque planète que ce soit est en raison directe de sa distance du centre des forces, & en raison réciproque du produit du diamètre de la développée par le cube de la perpendiculaire sur la tangente.* Ce théorème, qu'il envoya sans démonstration en 1706 à Mr. Bernoulli, fut d'abord résolu par ce savant Professeur, qui s'en fit honneur dans un Mémoire présenté en 1710 à l'Académie des Sciences de Paris (g).
Mr.

(g) Voyez les Mémoires de cette année p. 529 & les Actes de Leipzig de Mars 1713. Dès l'année 1708 Mr. Keil avoit attribué ce problème à l'inventeur, comme il paroît par les *Transact. Philos.* N°. 317. & il lui en assura l'honneur

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 17

Mr. de Moivre étendit plus loin ses recherches. Il découvrit plusieurs propriétés fort simples des sections coniques & entr'autres celle-ci; que *le rectangle des lignes menées des deux foyers à tout point de l'ellipse ou de l'hyperbole est égal au quarré du demi diamètre parallèle à la tangente.* L'expression facile des principales lignes de l'ellipse le mit aussi en état de résoudre divers problèmes sur la force générale qui retient les planètes dans leurs orbites, sur les points où se font les plus grands changemens de vitesse &c.

Les formules que Mr. de Moivre donna sans démonstration en 1707 pour résoudre, à la manière de Cardan, un grand nombre d'équations, où l'inconnue n'a que des puissances impaires, étoient déduites de la considération des secteurs hyperboliques.

L'é-

neur dans ses Ecrits publiés dans le Journal Litteraire Tom. VIII. p. 420. & X. p. 281. Les réponses de Mr. Crusius sur ce sujet se trouvent dans les Actes de Leipfic Octobre 1718.

18 JOURNAL BRITANNIQUE.

L'équation de l'hyperbole équilatère ne différant que par les signes de celle du cercle, notre Savant appliqua ses formules aux arcs circulaires, & lorsque les traités posthumes de Mr. Cotes parurent en 1722, il se trouva en état de déduire de ses principes la démonstration du théorème principal. *La circonférence d'un cercle, dont le rayon est a , étant divisée en un nombre quelconque de parties 2λ , si d'un point pris sur l'un des rayons à la distance x du centre du cercle, on mène des lignes à chacun des points de division, le produit de ces lignes prises alternativement*

$\lambda \quad \lambda$

sera égal au binome $x + x$ & en donnera les facteurs. De ce théorème Mr. Cotes avoit tiré les fluentes d'une infinité de fluxions désignées sous une expression extrêmement générale, mais dans laquelle la quantité devoit être un des nombres de la suite 2, 4, 8, 16, &c. Mr. de Moivre avoue quelque part (b), qu'il
ne

(b) *Miscel. Analyt. p. 17.*

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 19
ne sache pas avoir jamais rien souhaité avec plus d'ardeur, & jamais il ne désira rien foiblement, que la solution de ce théorème. Il ne tarda point à trouver cette solution & même à affranchir le théorème de la condition des puissances de 2. L'usage qu'il fit pour cet effet de ses découvertes sur les sections des arcs & des angles & sur certaines suites, dont j'aurai bientôt occasion de parler, offre un chef d'œuvre d'analyse⁽ⁱ⁾, & lui attira les plus grands éloges de la part de Mr. Jean Bernoulli^(k). Il n'avoit point tenu à ce dernier^(l), ni sans doute à Mr. Leibnitz à qui il avoit été fortement recommandé & qui le regardoit comme un des Mathématiciens d'Angleterre le plus dignes d'estime^(m)
que

(i) Elle se trouve dans ses *Mélanges*
Ibid.

(k) Voyez ses *Oeuvres* Tom. IV. p. 67. 68.

(l) *Commerc. Epistol.* Tom. II. p. 187 & p. 222.

(m) Voyez sa lettre à l'Abbé Conti
dans

20 JOURNAL BRITANNIQUE.

que Mr. de Moivre n'obtînt dans quelque Université d'Allemagne. une chaire de Professeur qu'il souhaitoit, & qui l'auroit tiré d'une certaine dépendance plus à charge pour lui que pour tout autre.

Le fameux procès sur l'invention des nouvelles méthodes le tira de l'état d'impartialité, que jusques là il avoit gardé, entre le maître des Mathématiciens Allemands & celui des Anglois. Il fut mis par la Société Royale le 17 Avril 1712 au nombre des Commissaires chargés d'examiner les anciennes lettres qui se trouvoient dans ses archives. Les noms de ces Commissaires, dont aucun ne vit plus, font une partie trop considérable de l'histoire des mathématiques pour ne pas mériter de trouver place ici. Ce furent Mrs. Arbuthnot, Hill, Halley, Jones, Machin, Burnet (n), Robarts, Bo-

dans le Recueil de Mr. des Maisieux
Tom. II p. 10.

(n) Fils aîné de l'Evêque. Il étoit
connu

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 21

Bonet (o), De Moivre, Aston, & Taylor. On fait le rapport, que ces Messieurs firent imprimer, du consentement & par l'ordre de la Société Royale (p), & à présent que les jalousies personnelles ou nationales ne subsistent plus, il n'y a que peu de personnes capables de lire les pièces sur lesquelles ce rapport fut fondé, qui ne le confirment du moins dans les articles essentiels.

Peu s'en fallut que l'*Essai d'Analyse de Mr. de Monmort sur les jeux de hazard* qui parut en 1710, ne fit naître une controverse du même genre. Mr. Robarts Mathématicien non moins distingué par son savoir que par sa naissance (q), ayant lu ce livre
pro-

connu personnellement & très-estimé de Mrs. Leibnitz & Bernoulli. Il en est souvent parlé dans leurs lettres.

(o) Ministre du Roi de Prusse à Londres.

p) On le trouve dans le Commerce épistolaire de Collins imprimé à Londres en 1712.

(q) Père du présent Lord Radnor.
Dès

22 JOURNAL BRITANNIQUE.

proposa à son ami Mr. de Moivre quelques problèmes plus difficiles & plus généraux qu'aucun de ceux qui s'y trouvent. La doctrine des combinaisons & des suites, à laquelle ce dernier s'étoit depuis longtems appliqué, lui en fournit les moyens. Le succès lui fit multiplier ses recherches, & lorsqu'il vint à composer la route qu'il avoit suivie avec celle de Mr. de Montmort, il fut surpris de leur diversité, & ne craignit point qu'on lui reprochât d'avoir rien emprunté de lui. La Société Royale en fit le même jugement, & par son ordre le recueil de ses propositions *de mensura sortis* fut imprimé dans les Transactions Philosophiques, & en remplit un cayer. Mr. de Montmort, quoique loué par Mr. de Moivre, ne vit en lui qu'un émule. II

Dès l'année 1693. il avoit communiqué à la Société Royale quelques problèmes sur les lotteries, & vingt ans avant l'impression du Livre de Mr. de Montmort il avoit formé une table pour le jeu *des trois raffles*.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 23

Il se plaignit à quelques amis, & dans la seconde édition de son livre tacha d'enlever aux problèmes résolus dans celui de la *mesure du sort* le mérite de l'originalité. Mr. de Moivre ne voulut d'autre juge que Mr. de Montmort lui-même. Ceci fit naître entr'eux un commerce de lettres; la familiarité & la confiance parurent en être les suites: nos deux Savans se communiquèrent réciproquement leurs inventions sur une matière qu'ils traitoient différemment. Mr. de Montmort passa à Londres en 1755, *plûtôt*, écrivoit-il à Mr. de Moivre, *pour en voir les Savans que la fameuse éclipse*. Il trouva dans ce dernier un compatriote empressé à lui rendre tous les services de l'amitié, & de retour dans sa patrie il lui en témoigna sa reconnaissance. La seconde édition du livre de Mr. de Moivre plus différente encore que la première d'aucune de celles de Mr. de Montmort lui fut envoyée en 1718, & celui-ci mourut en 1719. sans avoir renouvelé ses premiers reproches. Mais quelques mots de l'éloge de Mr. de Fon-

24 JOURNAL BRITANNIQUE.

Fontenelle (r) semblèrent indiquer dans l'Académicien François un ressentiment d'autant plus vif qu'il avoit été plus longtems étouffé. Quelque obligeante que fût la manière dont l'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences s'exprimoit à l'occasion de Mr. de Moivre, & quoique ce dernier ne manquât pas de lui en faire témoigner sa reconnoissance par leur ami commun Mr. de Varignon, il crut devoir se justifier publiquement de l'odieux soupçon de plagiat dans ses *Mélanges Analytiques* (s), d'où j'ai tiré ce que je viens de dire.

Le premier essai de Mr. de Moivre sur le sort avoit été publié en latin; les deux éditions suivantes le furent
en

(r) *Hist. de l'Ac. des Sc. de 1719. p. 89.*
Il me semble cependant que Mr. de Fontenelle ne parloit dans cet endroit que de l'impression que le premier Essai de Mr. de Moivre avoit faite sur Mr. de Montmort, & non de celle qui pouvoit lui être restée après la lecture du second.

(s) *Lib. VII.*

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 25
 en anglois, & la dernière qui est de
 l'année 1738 renchérit extrêmement
 sur les précédentes. L'introduction,
 qui contient les principes généraux
 sur la manière d'appliquer le calcul
 au hazard, fourniroit les meilleurs
 principes à quiconque voudroit tra-
 vailler à cette Logique des vraisem-
 blances si souhaitée de Leibnitz (t).
 Mr. de Moivre indique de la maniè-
 re la plus simple le fondement des
 méthodes, qu'il met en œuvre dans
 son livre. Les formules qui expri-
 ment la variété infinie des combinai-
 sons, suffisent pour la plupart des
 problèmes des lotteries & des jeux;
 plusieurs autres questions & en par-
 ticulier celles où l'on a égard à la
 priorité & à la durée exigent le se-
 cours des Suites. Celles, que Mr.
 de Moivre employe le plus volon-
 tiers à cet usage, & qu'il nomme
recurrentes (u), ont ceci de particu-
 lier,

(t) *Comm. Epist.* Tom. II. p. 220.

(u) La découverte de ces Suites suivit
 de près l'Essai sur la *mesure du sort*;
Tome XVIII. B *quel-*

lier, que chacun des termes a un rapport fixe à deux ou trois des précédens. Comme elles se divisent toujours en un certain nombre de progressions géométriques, elles sont parfaitement sommables, & l'on peut en déterminer quelque terme ou quelque nombre de termes que ce soit. Mais on s'engageroit souvent ainsi à des opérations immenses, si l'on n'avoit recours aux approximations. Ici encore les découvertes précédentes de notre Savant sur les sections circulaires lui fournissent des moyens d'exprimer, par les logarithmes des sinus, les valeurs qu'il cherche. La vignette du livre indique cette ingénieuse application, en présentant sur la roue de la fortune, une demi-circonférence de cercle, dont les divisions servent à fixer les révolutions de la roue. Si jamais quel-

que

quelques unes de leurs propriétés furent insérées dans les *Trans: Phil:* de 1722 N^o. 373. mais les démonstrations ne se trouvent que dans les *Mélanges Analytiques*.

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 27

que disciple, aussi généreux que reconnoissant, élevoit à la mémoire de Mr. de Moivre un monument près de celui du grand Newton, un tel emblème pourroit y être gravé, comme le cylindre circonscrit au cercle le fut sur le tombeau d'Archimède, & la spirale logarithmique sur celui de l'ainé des Bernoullis.

Ce dernier nom me rappelle le problème proposé & en partie résolu dans le traité posthume sur l'art de conjecturer (x). On demande, si l'on peut assez multiplier le nombre des observations sur des évènements contingens, pour qu'on puisse assurer avec tel degré de certitude qu'on voudra, que le nombre de fois qu'ils arriveront sera renfermé entre certaines limites. Mr. Nicolas Bernoulli, éditeur de l'ouvrage posthume de son oncle, avoit renversé le problème & cherché quelle probabilité resuiteroit d'un nombre donné d'expériences. Mais

ni

(x) *Ars conjectandi* Basileæ 1713. in 4. P.

ni l'un ni l'autre n'avoit fixé que des limites éloignées, & le premier, loin de se flatter d'être parvenu au but, regardoit ce problème comme plus difficile que celui de la quadrature du cercle (*y*). Il dépend de l'élevation d'un binome à de fort grandes puissances, & de la proportion qu'ont entr'eux les divers termes du binome ainsi élevé. L'écrit que Mr. de Moivre fit imprimer sur ce sujet en 1733 pour quelques amis, mais qu'il ne publia que cinq ans après dans la dernière édition de son livre, contient des approximations plus grandes & plus faciles, & par leur moyen des résultats, que je me fais un plaisir de rapporter.

Si un événement peut également arriver ou n'arriver pas, comme au jeu de croix ou pile, quel que soit le nombre des essais, pourvu qu'il surpasse celui de cent, il y a 28 à parier contre 13 ou plus de deux contre un, que l'un des cas ne sur-
passera

(*y*) Voyez son Eloge dans l'Hist. de l'Ac. des Sc: de 1705 p. 149.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 29
passera pas l'autre de plus de la moitié de la racine quarrée de ce nombre (z). Plus le nombre d'essais augmente, plus la moitié de sa racine quarrée devient petite à proportion; elle n'en est que la 120 partie s'il est de 3600, la 260 s'il est de 14400, la deux millième s'il va à un million, & elle s'évanouit dans l'infini. La proportion du pari deviendra décuple, si l'on double l'étendue des limites; elle sera de 369 contre un si on la triple, & considérablement plus grande si on la décuple. Mais qu'on étende ces limites au double, au triple, ou au centuple, on pourra concevoir un nombre d'essais assez grand, pour qu'elles n'ayent aucun rapport avec lui. Les mêmes calculs & les mêmes raisonnemens auront lieu, lorsque les probabilités des événemens seront entr'eux dans une raison déterminée; d'où il s'en-
suit

(z) Mr. de Moivre avoit fait faire plusieurs essais, qui confirmoient sa règle.

suit qu'à la longue le hazard ne change rien aux effets de l'ordre, ou en d'autres termes, que l'expérience nous fait découvrir à coup sûr les règles, auxquelles le hazard est assujetti.

„ On peut, dit notre Savant, con-
 „ siderer le hazard & le dessein com-
 „ me deux compétiteurs, qui se
 „ disputent certains évènements, &
 „ dont les droits respectifs sont sou-
 „ mis au calcul des probabilités.
 „ Supposons que les cartes de deux
 „ jeux de piquet fussent également
 „ disposées dans l'un & dans l'autre,
 „ il y a plus de 2,631,308 fois
 „ un million multiplié trois fois par
 „ lui-même à parier contre un, que
 „ la volonté à eu part à cette dispo-
 „ sition. Ainsi la doctrine, qui trou-
 „ ve le hazard où il est, s'élève par
 „ une suite de probabilités à la dé-
 „ monstration qu'où s'observent l'or-
 „ dre, la constance, & l'uniformi-
 „ té, là aussi résident le dessein &
 „ le choix. . . . Je m'estimerois
 „ heureux, disoit-il aussi dans son
 „ Epître dédicatoire à Newton mise
 „ au devant de la seconde édition
 „ de son livre, si ayant donné à mes
 „ lec-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 31

„ lecteurs une méthode pour calcu-
„ ler les effets du sort dans les jeux ,
„ & proposé des règles pour estimer
„ jusqu'où certains événemens tirent
„ leur origine de la volonté plutôt
„ que du hazard , je pouvois en ex-
„ citer d'autres à pousser plus loin
„ ces recherches , & à apprendre de
„ votre Philosophie à recueillir par
„ un calcul exact les indices certains
„ de la sagesse & de l'intelligence
„ parfaites , que l'Univers présente
„ dans les divers phénomènes de la
„ nature “. Je me suis fait un de-
voir de copier ces reflexions , que
Mr. de Moivre m'a lui-même répé-
tées , en ajoutant qu'il ne croyoit
point qu'il y eût d'argument plus
fort contre le Système , qui attribue
la création à un concours fortuit
d'atomes , que celui dont son livre
offre les principes.

Je ne fais , si je dois mettre au
rang des ouvrages de Mr. de Moi-
vre la revision qu'il fit de la traduc-
tion de l'*Optique de Newton par Mr.*
Cosle. Des recommandations de
cour avoient engagé le Philosophe
Anglois à faire usage de la même

B. 4.

main ,

main, à qui l'on doit la traduction de l'*Essai sur l'entendement humain*. Mais comme dans ce premier travail cette main avoit été dirigée par Mr. Locke, si dans celui-ci elle n'eût été assistée par un Mathématicien instruit par Newton même, l'ouvrage auroit paru chargé d'une infinité de fautes, qu'il apperçut d'un coup d'œil, & corrigea à la sollicitation de l'Auteur. Cet Auteur accorda pendant trente ans à Mr. de Moivre toute sa confiance; il avoit la complaisance de le chercher & de l'attendre dans un café, où le Mathématicien François se rendoit dès qu'il avoit fini ses leçons, & d'où Mr. Newton le menoit chez lui pour y passer la soirée dans des tête à tête philosophiques (a).

Les

(a) Comme tout ce qui regarde les grands hommes peut être intéressant, on fera peut-être bien aise de savoir que Newton a souvent dit à Mr. de Moivre que s'il avoit été moins vieux il auroit été tenté de revoir sur les dernières ob-

ser-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 33

Les *Mélanges analytiques* publiés en 1730 & dédiés à Mr. Folkes, disciple & ami de l'Auteur, contiennent un recueil de ses découvertes & de ses méthodes. On y trouve la démonstration des principaux théorèmes avancés sans preuve dans ses autres ouvrages, & en particulier ceux qui regardent les *Suites récurrentes*. Ce livre, qui n'est fait que pour les Mathématiciens du premier ordre, a ceci de particulier, que les propositions y sont séparées de leurs preuves, pour que l'esprit en saisisse mieux la liaison, & peut-être pour qu'il soit excité à en chercher lui-même les démonstrations.

Mr. Naudé fameux Mathématicien de Berlin, à qui Mr. de Moivre avoit envoyé ce livre, pour y être présenté avec une lettre qui contenoit

servations sa théorie de la Lune, ou comme il s'exprimoit *de l'attaquer de nouveau*, (*to have another pull at the moon.*) Je tiens ceci de Mr. de Moivre lui-même.

noit la solution de plusieurs problèmes d'Algèbre à l'Académie des Sciences de cette Ville, proposa à cette Académie, dans l'Assemblée du 23 Août 1735, de s'associer sur le champ un homme aussi distingué. La chose fut mise aux voix, & l'élection se fit par une espèce d'acclamation unanime (*b*).

L'éditeur du livre de Mr. Jaques Bernoulli avoit invité Mr. de Moivre à suivre les vues du célèbre Auteur, en appliquant la science des probabilités aux usages de la vie. Notre Savant s'étoit excusé d'entreprendre cette nouvelle tâche. Il semble cependant avoir été déterminé par cette invitation au travail, qu'il entreprit en 1721. pour déterminer les problèmes fondés sur les probabilités de la vie humaine. L'Angleterre est peut-être le país, où les questions relatives à la valeur des rentes viagères, des contrats de substitution,

(*b*) C'est à Mr. Formey Secrétaire de cette Académie que j'ai l'obligation de cette particularité.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 35
tution, des achats d'expectatives &c.
reviennent le plus souvent. On n'y
suivoit, avant Mr. de Moivre, qu'une
routine aveugle & toujours erro-
née. Aussi nos insulaires reçurent-ils
avec avidité les règles simples géné-
rales & précises, que Mr. de Moi-
vre donna dans son *Traité sur les ren-
tes à vie* publié pour la première
fois en 1724 & pour la seconde en
1743. Comme la théorie sur laquelle
il les fonde lui appartient en propre,
je ne puis encore éviter quelques dé-
tails, que je crains de mal rendre
en voulant trop les abrégés.

Dès l'année 1692. le Dr. Halley
avoit composé une table de morta-
lité sur les registres de Breslaw (c). Il
avoit même indiqué quelques mo-
yens de déduire de cette table la va-
leur des annuités sur une ou plu-
sieurs vies. Mais ces moyens exi-
geoient pour chacune des vies au-
tant d'opérations arithmétiques, qu'il
y

(c) Voyez les *Transactions Philosophi-
ques* N^o. 196. & 198.

y avoit d'années entre l'âge actuel
 & celui de cent ans. S'il s'agissoit
 de trouver les sommes & les diffé-
 rences de plusieurs vies, les combi-
 naisons se multiplioient à un point
 prodigieux ; & l'inventeur conve-
 noit lui-même que malgré les faci-
 lités que procuroient les logarith-
 mes, il étoit à souhaiter qu'on trou-
 vât quelque méthode plus abrégée
 que les siennes. Ce que Halley a-
 voit vainement cherché ne devoit
 pas être facile. Mr. de Moivre s'y
 appliqua cependant, & les succès
 surpassèrent ses espérances. Il vit
 d'abord dans la table de Halley ce
 qu'il est surprenant que Halley n'y
 eut point vu, des intervalles de plu-
 sieurs années, pendant lesquels la vie
 humaine décroît uniformément. De
 646 adultes de 12 ans, restes de
 mille qui ont eu les accidens de l'en-
 fance à soutenir, il en meurt six
 dans un an, douze dans deux & ain-
 si de suite jusqu'à 25 ans. Chacune
 des quatre années suivantes en em-
 porte sept. De 29 à 34 ans la pro-
 portion annuelle est de huit, elle est
 de neuf jusqu'à 42 ans, de dix jus-
 qu'à

Mois de Sept. 63 d'Octobre 1755. 37
 qu'à 49, & de onze jusqu'à 54 (d).
 Elle se réduit à dix jusqu'à l'âge de
 70 ans, remonte à onze jusqu'à 74,
 & revient à dix jusqu'à 78. Les
 progrès de la mortalité suivent en-
 suite une proportion arithmétique de
 neuf, de huit, de sept, de six pen-
 dant les quatre années suivantes, &
 des vingt personnes qui restent en
 vie à 86 ans, une tout au plus par-
 vient au siècle. Mr. de Moivre,
 non content d'avoir trouvé ces in-
 tervalles, qui seuls abrègent considé-
 rablement les calculs, observe que
 leurs inégalités se balancent, & qu'ils
 peuvent être regardés comme les par-
 ties d'une progression arithmétique,
 que fourniroient probablement des
 observations plus exactes & plus mul-
 tipliées. Le premier terme de cette
 progression peut être fixé à 12 ans &
 le

(d) Ne peut-on pas conjecturer que
 cette augmentation qui n'a lieu que
 quatre ou cinq ans est causée par les
 maladies particulières au sexe dans ce
 période critique?

le dernier à 86. De 74 adolescens au premier de ces deux âges, il en doit mourir un par an, & la distance de l'âge de qui que ce soit au terme le plus reculé est le complément de sa vie. A chaque âge répond une suite, qui exprime la probabilité de sa durée, & qui multipliée par celle d'une rente annuelle pour ce nombre d'années, représente sa valeur. Mr. de Moivre la somme sans peine, & trouve ainsi une formule très-simple, qui s'applique à quelque âge que ce soit; elle n'exige que quatre opérations aisées, & par le moyen des tables le moindre arithméticien peut la calculer. Les mêmes principes ont lieu dans les cas de vies conjointes, les survivances, les hypothèques, &c. Les règles de notre Mathématicien sont si faciles, qu'en les suivant, *on avance plus en un quart d'heure qu'on ne pouvoit le faire par les méthodes précédentes en un quart d'an(e).*

Les

(e) C'est ce qu'il dit lui-même dans la préface de son Traité.

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 39

Les rentes évaluées de cette manière sont cependant assujetties à cette condition, que le paiement s'en fait chaque année, & que celle où meurt le possesseur est perdue pour ses héritiers. Que si l'on veut changer cette condition, & ne faire finir les payemens qu'à l'instant même de la mort, notre Mathématicien satisfait à ce nouveau problème dans un Mémoire présenté à la Société Royale en 1744, où il montre en même tems le moyen de lier entr'eux divers intervalles de la vie, & d'en calculer les probabilités, en s'en tenant aux observations. Mais ces observations semblent de plus en plus confirmer l'hypothèse de Mr. de Moivre, comme un de ses disciples l'a fait voir (*f*); & la simplicité de la Nature donne lieu de présumer qu'elle a encore ici établi une règle, supérieure à la longue au hazard, quoi-

(*f*) Mr. Dodson. Voyez son Mémoire dans les Transactions Philosophiques de 1752. Tom. XLVII.

quoique soumise en un petit nombre de cas à ses dérangemens.

La vie de Mr. de Moivre, aussi destituée de faits que fertile en découvertes & en travaux, pourroit en quelque sorte être représentée par une de ces Suites, dont chaque terme renchérit sur les précédens & les renferme. Il est fâcheux qu'une telle Suite ait un dernier terme, & qu'un homme, qui enrichit tous les jours la Société par ses élèves & la Science par ses progrès, ne puisse être affranchi des loix de l'humanité. Il y eut cependant cette différence entre la vieillesse de Mr. de Moivre & celle du commun des hommes, c'est que les facultés de son ame s'affoiblirent en durée plutôt qu'en degré. Il se vit en partie privé de la vue & de l'ouïe; son corps eut besoin de plus de repos, son esprit de plus de relâche. Vingt heures de sommeil lui devinrent nécessaires, mais les trois ou quatre qu'il vivoit, consacrées à son seul repas, l'étoient aussi à la conversation de ses amis, qui le retrouvoient tel qu'ils l'avoient toujours vu, parlant également bien de

Mois de Sept. 6^e Octobre 1755. 41

de tout, se souvenant des moindres évènements de sa vie, & en état encore de dicter des réponses à des lettres ou à des questions d'Algèbre.

C'est dans ce dernier période d'une vie réduite aux plus petits termes, si j'ose hasarder cette expression en parlant d'un Mathématicien, que lui vint la nouvelle de son association à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il la reçut avec transport, déclara plusieurs fois qu'il regardoit cette élection comme des lettres de noblesse, & exprima à Mr. de Mairan, dans la lettre, qu'il eut la force de dicter & de signer, la vivacité de son zèle & de sa reconnoissance. Il comptoit trop sur le tems qui pouvoit lui rester à vivre, & sur la facilité de recouvrer des manuscrits prêtés, lorsqu'il promettoit de payer l'honneur qu'on lui faisoit par quelque tribut académique.

Cet honneur il n'en jouit que quelques mois. La foiblesse & le besoin de dormir s'augmentèrent, & après avoir été tout-à-fait allité sept ou
huit

huit jours, il cessa de s'éveiller le 27. Novembre 1754.

C'est aux personnes, qui savent lire les écrits de Mr. de Moivre, à lui assigner son rang. Les autres peuvent juger de lui par les amis qu'il a eus, & les disciples qu'il a formés. Newton, Bernoulli, Halley, Varignon, Sterling, Saunderson, Folkes, & plusieurs autres, furent dans la première liste. Macclesfield, Cavendish, Stanhope, Scot, Daval, & Dodson se trouvent dans la seconde.

Sans le besoin de donner des leçons il eût sans doute été plus loin encore. On tâcha de le tirer de la dépendance, en lui procurant une Chaire de Professeur de Cambridge. Mais il étoit étranger, & pour tout dire il n'avoit pas assez su captiver la faveur des Grands, pour obtenir qu'on oubliât sa naissance & qu'on pesât son mérite.

Les connoissances mathématiques n'étoient pas les seules qu'il possédât. Le gout des humanités & de la belle littérature ne l'avoit point abandonné.

Mais de Sept. & d'Octobre 1755. 43
abandonné. Il sentoît vivement la
beauté des anciens Auteurs, & on
le consultoit souvent sur des passa-
ges difficiles ou contestés de leurs
écrits. Parmi les Ecrivains Fran-
çois, Rabelais & Molière étoient
ses favoris; il les savoit par cœur,
& il a dit un jour à l'oreille d'un de
ses amis qu'il eût mieux aimé être
Molière que Newton. Il récitoit les
scènes du Misanthrope avec la finesse
& le feu qu'il se rappelloit de leur a-
voir entendu donner à Paris 70 ans
auparavant par la troupe même de
Molière. Il est vrai que ce caractè-
re ne lui étoit pas étranger. Il ju-
geoit avec quelque sévérité les hom-
mes, & quelquefois un coup d'œil
le décidoit. Il ne déguisoit point as-
sez l'ennui que lui causoit la sottise,
& l'aversion qu'il avoit du manège
& de la fausseté.

Sa conversation étoit universelle
& instructive. Il n'affectoit point de
parler de sa science, & ne se mon-
troit Mathématicien que par la jus-
tesse de son esprit. Clair & métho-
dique dans ses discours autant que
dans ses leçons & dans ses livres;
ja

44 JOURNAL BRITANNIQUE.

jamais il n'a rien dit que de bien pensé. La force & la solidité plutôt que l'agrément & la vivacité caractérisoient sa manière de parler & d'écrire. Ses compositions Angloises & Latines sont extrêmement pures & correctes. Il donnoit à son style la même application & le même tems qu'à ses calculs, & c'est par la difficulté d'y trouver des fautes qu'on y reconnoit le travail.

Il connoissoit trop le prix & le besoin de son tems pour l'employer mal-à-propos. Des questions de pure curiosité le détournoient rarement de son objet. Un de ses intimes amis lui en ayant proposé une de ce genre, qui exigeoit de prodigieux calculs, il refusa de l'entreprendre, & dit que la chose n'en valoit pas la peine ; mais quelque tems après ayant perdu un neveu tendrement chéri, il reprit & résolut ce problème, qui lui étoit devenu nécessaire pour faire diversion à sa douleur.

Ceux qui croient avoir pénétré ses sentimens, pensent que sa foi n'alloit pas au delà du Naturalisme, mais ils ajoutent que son incrédulité n'é-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 45
n'étoit nullement décidée, qu'il regardoit la Révélation comme un problème, & qu'il ne pouvoit souffrir qu'on se permît sur ce sujet des décisions hazardées ou d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis Chrétien*, dit-il un jour à un homme qui reprochoit aux Mathématiciens de n'avoir point de Religion, *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer.*

Mr. de Moivre n'a jamais été marié. Les Mathématiques ne l'ont point enrichi; son état à été de la médiocrité, & il a légué à ses parens le peu de biens qu'il avoit amassé. Ses manuscrits sont entre les mains de quelques amis, aussi distingués par leurs connoissances que par leur zèle pour sa mémoire. Le soin de publier ce qui peut s'y trouver de fini les regarde, & ils sont trop riches d'eux mêmes, pour vouloir profiter seuls de ce qui pourroit enrichir leur patrie & leur siècle.

Catalogue des Ouvrages de Mr. DE MOIVRE (a).

1. **S**pecimina quædam illustria doctrinæ fluxionum, sive exempla quibus methodi istius usus & præstantia in solvendis problematibus geometricis elucidatur, ex epistola peritissimi Mathematici D. AB. DE MOIVRE desumpta. *Transactions Philosophiques*; Année 1695. N^o. 216
2. *Méthode pour élever ou pour abaisser tout multinome infini à quelque puissance que ce soit: Ibid. Année 1697. N^o. 230.*
3. *Méthode pour extraire la racine d'une équation infinie. Ibid. Année 1698. N^o. 240.*
4. *La dimension des solides formés par la révolution de la lunule d'Hippocrate & de ses parties sur l'axe, avec la mesure des surfaces de ces solides.*

(a) J'ai traduit les titres des ouvrages Anglois.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 47
solides. Ibid. Année 1700 N^o.
265.

5. Methodus quadrandi genera quædam curvarum, aut ad curvas simpliciores reducendi. *Ibid. Année 1702. N^o. 278.*
6. Animadversiones in Dni CHEYNÆI tractatum de methodo Fluxionum inversa. Londini 1704. In 4. Ce livre contient, outre la critique de celui du Dr. Cheyne, les quatre Mémoires précédens de Mr. de Moivre.
7. Aequationum quarundam potestatis tertiæ, quintæ, septimæ, nonæ & superiorum, ad infinitum usque pergendo, in terminis finitis, ad instar regularum pro cubicis quæ vocantur CARDANI, resolutio analytica. *Transact. Philos. Année 1707. N^o. 309.*
8. De mensura fortis, seu de probabilitate eventuum in ludis à casu fortuito pendentibus. *Ibid. Année 1711. N^o. 329.* Cet essai est dédié à Mr. Robarts, qui en avoit fait naître l'idée à l'Auteur.
9. Problematis generalis ad ludum
Gal-

48 JOURNAL BRITANNIQUE.

Gailis *la Poule* dictum solutio.

Ibid. Année 1714. N°. 341.

10. Description facile & quadrature d'une courbe du troisieme ordre, qui ressemble à celle qu'on nomme communément la *foliée*. *Ibid.* Année 1715 N°. 345.

11. Proprietates quædam simplices sectionum conicarum ex natura focorum deductæ; cum theoremate generali de viribus centripetis; quarum ope lex virium centripetarum ad focos sectionum tendentium, velocitates corporum in illis revolventium, & descriptio orbium facillime determinantur. *Ibid.* Année 1717. N°. 352.

12. *La Doctrine des bazards, ou la méthode pour calculer les probabilités des évènements dans le jeu.* A Londres 1718. In 4. avec une épître dédicatoire au Chevalier Newton. La seconde édition de ce livre parut avec de grands changemens, qui le rendent plus clair, plus méthodique & plus complet, en 1738. Elle est dédiée à Mylord Carpenter.

13. De

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 49

13. De maximis & minimis, quæ in motibus corporum cœlestium occurrunt. *Transact. Philos. Année 1719. N°. 360.*
14. De fractionibus algebraicis radicalitate immunibus ad fractiones simpliciores reducendis, deque summandis terminis quarundam serierum æquali intervallo à se distantibus. *Ibid. Année 1722. N°. 373.* C'est à Mr. Machin que ce Mémoire est dédié.
15. De Sectione anguli. *Ibid. même année; N°. 374.*
16. *Traité sur les rentes à vie, avec des tables, qui font voir d'un coup d'œil la valeur des vies, quel que soit l'intérêt de l'argent. A Londres 1724. In 8.* Cette première édition dédiée à Mylord Macclesfield grand Chancelier d'Angleterre, fut suivie en 1743 d'une seconde édition dédiée à son illustre fils, & rendue plus claire & plus complète.
17. *Miscellanea analytica, de seriebus & quadraturis. Accessere variæ considerationes de metho-*

dis comparationum , combinationum & differentiarum , solutiones difficiliorum aliquot problematum ad sortem spectantium , itemque constructiones faciles orbium planetarum , una cum determinatione maximarum & minimarum mutationum , quæ in motibus corporum cœlestium occurrunt. *Londini 1730. In 4.* C'est à l'illustre Mr. Folkes que l'Auteur dédia cet ouvrage , qui contient la plûpart de ses découvertes dans les Mathématiques sublimes , & où l'on trouve ces mémoires dispersés dans les Transactions Philosophiques. L'extrait de ce livre , qui se trouve dans le Journal Littéraire Tom. XVIII. est de main de maître. Je le crois de feu Mr. de 'sGravesande.

18. *Méthode pour trouver quatre ou cinq grandeurs proportionnelles , dont on connoit la somme ou la somme de leurs quarrés.* Cet écrit se trouve dans les Elémens d'Algebre de Mr. Saunderson publiés en 1740. Tom. I.

19. *Mé-*

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 51

19. Méthode pour extraire la racine cubique d'un binome, dont une des parties est une grandeur imaginaire. Là même Tom. II.
20. De reductione radicalium ad simpliciores terminos, seu de extrahenda radice quacunque data ex binomio $a + \sqrt{+b}$ vel $a + \sqrt{-b}$ Epistola G: JONES armigero. *Transf. Philos.* Année 1738 N°. 451. C'est une extension du Mémoire précédent.
21. Lettre de Mr. de MOIVRE à Mr. JONES, où l'on donne une méthode aisée, pour calculer la valeur des rentes à vie, sur des tables d'observations. *Ibid.* Année 1744. N°. 473.
-

ARTICLE II.

Suite des Remarques Philologiques sur SÉNÈQUE, par
Mr. JORTIN.

Epist. VIII.

„ Unum Publii versum — referam,
 „ qua negat fortuita in no-
 „ stris habenda

*Alienum est omne, quicquid optando
 venit*

„ Hunc versum à te dici non paul-
 „ lo melius & adstrictius me-
 „ mini

*Non est tuum, fortuna quod fecit
 tuum*

„ Illud etiam melius dictum à te
 „ non præteribo:

*Dari bonum quod potuit, auferri
 potest.*

Si ex animo loquitur Seneca, perverso plane judicio animum suum præfert Publio, cujus versus multo est elegantior.

Epist. X.

„ Lugentem *timentemque* custodire
 „ solemus, ne solitudine male uta-
 „ tur.”

Scio

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 53

Scio timorem nonnullos ad mortem adegisse. Sed lego, — *tumentemque*, id est, iratum. De Benef. II. 14. *ut frigidam ægris negamus, & lugentibus ac sibi iratis ferrum.*

Epist. XI.

„ Quicquid infixum & ingenitum
„ est, lenitur arte, non vincitur.—
„ Inter hæc ruborem esse *scio*, qui
„ gravissimis quoque viris subitus
„ offunditur.”

Puto legendum *Scito*, ut Lucilium alloquatur, quem in his Epistolis erudit.

Epist. XVIII.

„ Tunc — intelliges ad saturitatem non opus esse Fortuna: hoc enim quod necessitati sat est *debet* etiam irata.

Puto *dabit*. Qui pane duro & aqua contentus esse potest, non indiget Fortunæ amicitia; hoc enim ei dabit etiam iniqua & adversa. Quicumque Auctor fuit *Excerptorum ex Libris Senecæ*, ita videtur reperisse

scriptum in suo codice; ait enim;
Ad securitatem [lege, Saturitatem]
non est opus Fortuna: quod enim ne-
cessitati sat est, dabit, licet irata.

Epist. XXIII.

„ Fundamentum hoc esse dixi :
 „ culmen est. Ad *summa* pervenit,
 „ qui scit quo gaudeat, qui felici-
 „ tatem suam in aliena potestate non
 „ posuit.”

Juretus ex uno codice, *summam*.
 Præfero *summa*: præcessit enim cul-
 men, atque eadem metaphora con-
 tinuatur. Scio Senecam dixisse, E-
 pist. LXXI. — *si jam pervenit ad*
summam. Sed in eadem Epistola
 dixit; — *itaque inchoatus, ad sum-*
ma procedens, —. & Epist. LXXV.
Si ex hac fæce in illud evadimus sublime
& excelsum. Atque ita frequenter.
 Vide Epist. LXXXIV. ad finem.

Epist. XXIX.

„ De Diogene, nec minus de a-
 „ liis Cynicis, qui libertate pro-
 „ miscua usi sunt, & obvios quos-
 „ que

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 55

„ que monuerunt , dubitari solet ,
„ an hoc facere debuerint. Quid
„ enim si quis surdos objurget , aut
„ natura morbove *mutos* ?

Surdum objurgare satis absurdum
est : sed mutum (nisi surdus etiam
sit) objurgare quid vetat ? Quid
quod morbo muti rari sunt. For-
san , *stultos* aut *fatuos*.

Epist. XXXII.

„ Propera ergo , Lucili , & cogi-
„ ta , quantum celeritati additurus
„ sis , si a tergo hostis instaret , si
„ equitem adventare suspicareris ,
„ ac *fugientium* premere vestigia.
„ Fit hoc , premeris.”

Foran *fugientis* , aut *fugientia* ;
sed & *fugientia* nimis poëticum , &
recepta lectio tolerabilis est.

Epist. XXXVI.

„ Quod si tanta cupiditas longio-
„ ris ævi te tenet , cogita nihil eo-
„ rum quæ ab oculis abeunt , & in
„ rerum naturam , ex qua prodie-
„ runt , ac mox processura sunt , re-

„ conduntur , consumi. Desinunt
 „ ista , non pereunt. Et mors ;
 „ quam pertimescimus ac recusa-
 „ mus , intermittit vitam , non eri-
 „ pit. Veniet iterum , qui nos in
 „ lucem reponat dies , quem multi
 „ recusarent , nisi oblitos reduce-
 „ ret.”

Seneca inter eos Stoicos est , qui dicebant post orbem combustum fore *παλιγγενεσιαν* , in qua omnia rursus eadem fierent , & idem rerum rediret ordo. De hac *αποκατάστασι* Tatianus *Orat. ad Græcos. c. V.* *Τον γαρ Ζηωνα δια της εκπύρωσεως αποφαινομενον ανιστασθαι παλιν της αυτης επι τοις αυτοις , λεγω δε Ανυτον και Μελιτον επι τω κατηγορειν , Βυσιριν δε επι τω ξηνοκλονειν , και Ηρακλεα παλιν επι τω αθλειν , παραιηλεον.*

„ Jam quis non aversetur Zenonis
 „ sententiam , mundo per conflagra-
 „ tionem renovato , eosdem rursus
 „ homines ad eandem vitam eadem-
 „ que facinora resurgere ; ut Any-
 „ tum & Melitum ad Socratis ac-
 „ cusationem , Busridem ad hospi-
 „ tes tollendos , Herculem ad repe-
 „ tendos certaminum labores ?”

Non tamen omnes Stoici putabant
 mun-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 57
mundum arsurum. Vide Lipsium
Ibyf. Stoic. II. 23. Davisium ad *Minuc. Fel. c. 34.* Thirlbium ad *Justin. M. p. 30.*

Epist. XLI.

„ Nemo gloriari nisi de suo debet.
„ Vitem laudamus, si fructu pal-
„ mites onerat, si ipsa ad terram
„ pondere eorum quæ tulit, admi-
„ nicula deducit. Num quis huic
„ illam præferat vitem, cui aureæ
„ uvæ, aurea folia dependent?”

Illam, inquit, *vitem*, quasi de a-
liqua vite aurea satis cognita lo-
quens; de illa puto, quam Aristo-
bulus dederat Pompeio. Josephus
Antiq. XIV. 3. Μεί' ἔ' πολὺ δὲ Πομ-
πήϊς εἰς Δαμασκὸν ἀφικομένης, καὶ Κοίλῃς
Συρίαν ἐπιόντος, ἶχον παρ' αὐτὸν πρεσβείας ἐξ
ἰλῆς Συρίας καὶ Αἰγυπτῆς, καὶ ἐκ τῆς Ἰσθαι-
ας. ἐπεμψέ γὰρ αὐτῷ μέγα δῶρον Ἀριστοβύλος
ἀμπέλων χρυσῇ ἐκ πεντακοσίων ταλαντῶν.
μνηστῆραι δὲ τῶ δῶρι καὶ Στραβῶν ὁ Καπ-
παδόξ, λέγων ὅτι. ἦλθε δὲ καὶ ἐξ Αἰ-
γυπτῆς πρεσβεία, καὶ εὐφρανὸς ἐκ χρυσῶν τε-
τρακισχιλίων, καὶ ἀπὸ τῆς Ἰσθαιας εἴτε ἀμ-
πέλος, εἴτε κηπός. Τερπώλῃ ἀνομάσαντο το δῶ-

μικρῶν. Τὸ μὲντοι τοῦ δῶρον ἰσωρηκαμένον
καὶ ἡμεῖς ἀνακειμένον ἐν Ῥώμῃ, ἐν τῷ ἱερῷ τῷ
Διὸς τῷ Καπέτωλῳ, ἐπιγραφὴν ἔχον ΑΛΕ-
ΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΤΩΝ ΙΟΥΔΑΙΩΝ ΒΑ-
ΣΙΛΕΩΣ.

„ Non multo autem post, cum
„ Pompeius Damascum venisset,
„ & Cœlen-Syriam obiret, vene-
„ runt ad eum legati ex tota Syria,
„ & Ægypto, & Judæa. Misit e-
„ nim ei donum ingens Aristobu-
„ lus, vitem auream ex quingentis
„ talentis. Meminit autem hujus
„ muneris etiam Strabo Cappadox,
„ his verbis: Venit & ex Ægypto
„ legatio, cum corona aureorum qua-
„ tuor mille, & ex Judæa sive vitis si-
„ ve hortus: quod opus *delectationem*
„ nominabant. Hoc donum vidimus
„ etiam nos Romæ in templo Jovis
„ Capitolini dedicatum, cum inscri-
„ ptione ALEXANDRI JUDÆORUM RE-
„ GIS.”

Aliæ memorantur aureæ vites. Cy-
rus devicta Asia auream vitem ab-
stulit. *Plinius* XXXV. 3. Pythius
ille ditissimus Dario Hytaspis dedit
vitem auream. *Herodotus* VII. 27.
Chares Mitylenæus apud *Athenæum*
L. XII. vitem auream, pretiosissi-
mis

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 59
 mis gemmis ornatam, fuisse refert
 in cubiculo regis Persarum. Fuit &
 vitis aurea in templo Hierosolymi-
 tano. Vide Josephum *Antiq.* XV.
 II. Tacitum *Hist.* V. 5. Lipsium
Elect. II. 5. Grotium ad *Lucam*
 XXI. 5. & Vossium ad *Catullum* p.
 199. De vite aurea in regia regis
 Indorum, vide Curtium VIII. 9. His
 adde fabulosam vitem auream, o-
 pus Vulcani, quam Jupiter dedit
 Laomedonti. Scholiastes ad Euripi-
 dis *Orest.* 1349.

Τινες ἔχ' ἵππους ἀλλὰ χρυσὴν ἀμπελον φασὶ
 δεδασθαι

ὑπὲρ Γανυμηδὸς. καθάπερ ἐν Κυκλῷ λέγεται;
 Ἀμπελον ἣν Κρονιδῆς ἐπορεν ἔ' παιδὸς ἀπόιναν,
 Χρυσείην, Φυλλοισιν ΑΓΑΝΟΙΣΙ κομώσαν
 Βόρυσσι, ΤΟΥΣ Ἡφαιστὸς ἐπασκῆσας παρὶ
 δῶκεν.

Αὐτὰρ ὁ Λαομεδὼντι πορὴν Γανυμηδὸς ἈΡΤΙ.
 Ταν. Faber pro ἀρτι legit ἀντι. *Epist.*
 II. 58. Sed legendum etiam,
 Χρυσείην, Φυλλοισιν ΑΓΑΥΘΙΣΙ κομώσαν,
 Βόρυσσι Θ', ΟΥΣ Ἡφαιστὸς — In editio-
 ne Barnefii, Schol. ad *Orest.* 1392.
 habemus; Φυλλοισιν ἀγαννοισι, —
 Et Γανυμηδὸς ἀντι. non ἀρτι.

60 JOURNAL BRITANNIQUE.

De vite aurea, quam dicunt Priamum dedisse Tithono vel Eriphylæ, vide Servium ad Virgil. *Æn.* I. 493. Schol. ad Juvenalem VI. 655. & Munckerum ad Mythogr. Lat. II. p. 277.

Epist. XLIII.

„ Tu nunc in provincia, licet
„ contempnas ipse te, magnus es:
„ quid agas, quemadmodum cœ-
„ nes, quemadmodum dormias,
„ quæritur, scitur. Eo tibi diligen-
„ tius vivendum est.”

Codices: *Eo tibi dic diligentius.*
Unde Lipsius *dein*, vel *dico*. For-
san: *Eo tibi* scilicet *diligentius vi-*
vendum est. Codex in B b'. publica
Cantabrigiæ: *Ea tibi die diligentius*
v. e.

Epist. XLVII.

„ Sic fit ut isti de domino *loquan-*
„ *tur*, quibus coram domino loqui
„ non licet.”

Juretus, ex uno Codice, *obloquan-*
tur, quod est interpretamentum *τα*
λο-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 61
loquantur, ideoque respuendum. Ser-
 vi isti, inquit Seneca, quibus non
 est permissum loqui coram domino,
 loquentur de domino. Et quid di-
 cent? quid, nisi maledicta? Hoc res
 ipsa loquitur. Cod. Cantabr. *loquan-*
tur.

Epist. LII.

„ Quid est hoc, Lucili, quod nos
 „ alio tendentes, alio trahit, & eo
 „ unde recedere cupimus, impellit?
 „ quid colluctatur cum animo no-
 „ stro, nec permittit nobis quidquam
 „ *semel velle?* ”

Semel aliquid velle, est, *semper*
 aliquid velle: nam quæ constanter,
 & semper volumus, ea *semel velle*
 dici possumus. *To will a thing once*
for all. Ita agit & Jupiter Homer-
 icus, & Sapiens ille Stoicus Jove
 major:

— ε γαρ εμον παλιναγρεϊον, εδ' απα-
 ηλον,
 Ουδ' αλεγειηλον γ' ο,τι κεν κεφαλη κατανευσας
Iliad. A. 526.

Epist. LII.

„ Totam huc converte mentem ,
 „ huic [philosophiæ] affide , hanc
 „ cole : ingens intervallum inter te
 „ & cæteros *fiat*. Omnes mortales
 „ multo antecedes , non multo te
 „ Dii antecedent ”.
 „ Malo *fiet*.

Epist. LIX.

„ Alexander cum jam in India
 „ vagaretur , & gentes ne finitimis
 „ quidem satis notas , bello vastaret ,
 „ in obsidione cujusdam urbis , dum
 „ circuit muros , & dum imbecillima
 „ mœnium quærit , sagitta ictus ,
 „ diu *persedere* , & incepta agere
 „ perseveravit. Denique cum , re-
 „ presso sanguine , sicci vulneris do-
 „ lor cresceret , & crus equo suspen-
 „ sum paulatim obtorpuisset , coactus
 „ absistere , Omnes , inquit , jurant
 „ me Jovis esse filium , sed vulnus
 „ hoc hominem esse me clamat “ .
 „ *Diu persedere*. Sic fere scripti : sed
 „ meus , *diu perdere* : ex quo ego , *per-*
 „ gere

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 63
gere velim. Nam persedere vix con-
venit, quia pedes ibat, ut narrat
Curtius, & læsus demum jussit equum
admoveri. LIPSIUS.

Ego vero Lipsium non sequor. *Diu*
persedere est, equo diu sedere. Hoc
verbo usus est Seneca Epist. CVIII.
— multis - annis - persederint. Aliter
fane Quintus Curtius rem narrat, sed
id nihil est. Diu persedere, ut Nat.
Quæst. VII. 22. diu permanere. Ne
nos itaque offendat ταυτολογία, diu
persedere perseveravit, cujus exempla
quamplurima optimi suppeditant
Scriptores. Porro apud Plutarchum,
fauciatus Alexander, Id quod fluit de
vulnere, sanguis est, inquit, O ami-
ci, non

Ιχωρ, ὅτιος περ τε ῥ' ἐπὶ μακαρεῖαι θρονοῖσι.
Quod longe elegantius. Cod. Can-
tabr. persedere.

Epist. LXIII.

„ Graviter fers decessisse Flac-
„ cum — : plus tamen æquo dolere
„ te nolo. Illud, ut non doleas,
„ vix audebo exigere : *et esse me-*
„ lius

64 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ lius scio. Sed cui ista firmitas a-
 „ nimi continget, nisi jam multum
 „ supra fortunam elato?”

Forſan — *exigere* ; etſi [vel *li-*
cet , vel , *at*] *eſſe melius ſcio*. Vel
 potius ; *Illud ut non doleas , vix au-*
debo exigere. *Eſſe melius ſcio : ſed*
cui &c.

Epist. LXIV.

„ Quid ergo? Marcum Catonem
 „ utrumque, & Lælium ſapientem,
 „ & Socratem cum Platone, & Ze-
 „ nonem Cleanthemque in animum
 „ meum ſine dignatione ſumma re-
 „ cipiam?”

Cogitabam ; *Lælium Scipionemque*.
 Sed nihil mutare auſim. Nat. Quæſt.
 VI. 32. *Lælius ille ſapiens*. Hora-
 tius : *mitis ſapientia Læli*. In *Ex-*
cerptis ex Libris Senecæ : *Moverer*
ſi de me Marcus Cato , ſi Lælius ſa-
piens , ſi duo Scipiones iſta loqueren-
tur.

Epist. LXV. p. 124.

„ Te arbitrum adegimus.”

Prisci

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 65.

Prisci Libri *adduximus*. Unde *verius* fortasse, *addiximus*. LIPSIUS. Cod. Cantabr. etiam *adduximus*. For-
san *adlegimus*.

Epist. LXVI. p. 239.

„ De bonis ac malis sensus non
„ judicat: quid utile *scit*; quid inu-
„ tile ignorat.”

Lego: *quid utile sit, quid inutile, ignorat.*

Epist. LXVII.

„ Attalus Stoicus dicere solebat:
„ Malo me Fortuna in castris suis,
„ quam in deliciis habeat. Tor-
„ queor, sed fortiter: bene est. occi-
„ dor, sed fortiter: bene est. Apud
„ Epicurum *dicet*, & dulce est.”

Lege *dicetur*. Epicurus, quod Se-
neca sæpius observat, solebat dice-
re, Sapientem in Phalaridis Tauro
exclamaturum, *Dulce est*.

Epist. LXXI. p. 262.

„ Hæc si persuaseris tibi, [nem-
„ pe,

66 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ pe, unum bonum esse quod ho-
„ nestum est] & virtutem adama-
„ veris, quicquid *illa* contigerit, id
„ tibi faustum felixque erit.”

An legendum? — *quicquid conti-*
gerit. Aut, *quicquid* ex illo *conti-*
gerit. i. e. quicquid postea accide-
rit.

Epist. LXXIII.

„ Sed quemadmodum Neptuno
„ plus debere se judicat, ex his qui
„ eadem tranquillitate usi sunt, qui
„ plura & pretiosiora illo mari ve-
„ xit : & *animosius* a mercatore ,
„ quam a vectore, solvitur vo-
„ tum. —

animosius , *magis ex animo* , *ex*
opus quod observandum , quia ra-
rum.

Epist. LXXIV. p. 232.

„ Adjice , quod multa quæ bona
„ videri volunt, animalibus quam
„ homini pleniora contingunt. Illa
„ cibo avidius utuntur. Venere non
„ æque fatigantur : virium illis ma-
„ jor

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 67

„ jor est & æquabilior firmitas. Se-
„ quitur ut multo feliciora sint ho-
„ mine. *Nam* sine nequitia, sine
„ fraudibus degunt; fruuntur volu-
„ ptatibus, quas & magis capiunt,
„ & ex facili, sine ullo pudoris aut
„ pœnitentiæ metu.”

Puto legendum — *homine*. Jam
sine nequitia, &c. novo enim utitur
argumento quo idem probet. Sed
ro *Nam* & exordiis, & continuatio-
ni, & transitioni inservit, & ali-
quando idem fere videtur quod *jam*,
porro, *præterea*. Itaque dubite-
mus.

Epist. LXXIV. p. 287.

„ Hoc enim stultitiæ proprium
„ quis non dixerit, ignave & contu-
„ maciter facere quæ facit.”

Eadem locutione utitur *De Benef.*
II. 18. *De imperfectis* [loquor] *ho-*
minibus, *bonesta sequi volentibus*,
quorum affectus sæpe contumaciter
parent. Et *De Ira* III. 16. & alibi.

Statius *Theb.* VII. 123. de Plutone;
Ac-

68 JOURNAL BRITANNIQUE.
Accipit ille preces, indignaturque mo-
veri.

Et Claudianus *Rapt. Prof.* I. 67.
— — *pepercit,*
Erubuitque preces, animusque relan-
guis atrox,
Quamvis indocilis flecti.

Epist. LXXVI. p. 295.

„ Habet vocem? Sed quanto cla-
„ rior canes, acutior aquilæ,
„ gravior tauri, dulcior mo-
„ biliorque *luscini*?”

Vocem *luscini* habet Phædrus
III. 18. quam Rittershusius putat non
posse alibi inveniri. Hic locus Se-
necæ addi potest iis quæ profert Gu-
dus in notis ad Phædrum, & quæ
suppeditat Thesaurus Fabri. Cod.
Cantabr. *luscini*. In Plinio *luscini*
sæpe, *luscini* numquam, ut puto,
occurrit.

Epist. LXXVI. p. 297.

„ Ab honesto [vir bonus] nulla
„ re deterrebitur, ad turpia nulla
„ spe

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 69

„ spe invitabitur. Ergo si honestum
„ utique secuturus est, turpe *itaque*
„ vitaturus: & in omni actu vitæ
„ spectaturus hæc duo: nullum aliud
„ bonum quam honestum, nec a-
„ liud malum quam turpe.

Lego *utique*. quam conjecturam
confirmat Codex Cantabr.

Epist. LXXVII. p. 302.

„ Tullius Marcellinus, adolescens
„ *quietus*, & cito senex, morbo &
„ non insanabili correptus, sed lon-
„ go & molesto & multa imperan-
„ te, cœpit deliberare de morte.”

Putabam aliquando *vietus*. Sed
quietus idem forsan est quod nos di-
cimus *indolent*.

Epist. LXXXII. p. 338.

„ Quid dux ille Romanus, qui
„ ad occupandum locum milites
„ missos, cum per ingentem ho-
„ stium exercitum ituri essent, sic
„ allocutus est? Ire, commilitones,
„ illo necesse est, unde redire non
„ est necesse.”

Sic

Sic Pompeius ; ΠΛΕΙΝ ἀναγκη, ζην ex ἀναγκη. Quod dictum omni laude dignum male reprehendit Balzacus. Vide La Motthe Le Vayer, *Hexameron Rustique*.

Epist. LXXXII. p. 338.

„ Frangunt [ista] animum : qui
 „ nunquam minus contrahendus est,
 „ quam cum aliquid grande *compo-*
 „ *nitur.*”

Lipsii Liber *componit*. Puto legen-
 dum — *quam cum ad aliquid grande*
componitur.

De Ira II. 3. Oratori eloquentissi-
 mo, dum ad dicendum componitur,
 summa riguerunt.

Epist. LXXXII. p. 331.

„ Desii jam de te esse sollicitus.
 „ — In tuto pars tui melior *est.*
 „ *potesť* Fortuna tibi injuriam fa-
 „ cere : quod ad rem magis per-
 „ tinet, non timeo ne tu facias
 „ tibi.”

Lego — *est.* — Non *potesť F.*

Epist.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 71

Epist. XC. p. 405.

„ In hoc quoque dissentio , fa-
„ pientes fuisse , qui ferri metalla
„ & æris invenerunt : cum incendio
„ silvarum adusta tellus , in summo
„ venas jacentes *liquefacta* fudif-
„ set.”

Lege liquefactas.

Lucretius V. 1240. rem ita describit:
Quod superest , æs , atque aurum , fer-
rumque repertum est ,

Et simul argenti pondus , plumbique
potestas ;

Ignis ubi ingentes silvas ardore cre-
marat

Montibus in magnis. —

Quicquid id est , quacumque e causa
flammeus ardor

Horribili sonitu silvas exederat altis

Ab radicibus , & terram percoxerat
igni ,

Manabat venis ferventibus in loca
terræ

Concava conveniens argenti rivus &
auri ,

Æris item & plumbi. —

Ubi

Ubi omnino distinguendum, ut olim
monuimus;

*Et simul argenti pondus, plumbique;
potestas*

Ignis ubi —

Epist. XCI. p. 419.

„ Quoties Asiæ, quoties Achaiaë
„ urbes uno tremore conciderunt ?
„ quot oppida in Syria? quot in Ma-
„ cedonia devorata sunt ? quoties
„ in se Paphus corruit ? ”

His non convenit cum iis quæ
paullo ante dixit: *Terrarum quoque
non sæpe tam gravis & perniciosus
fuit motus, ut tota oppida ever-*
teret.

Epist. XCI. p. 419.

„ Sint utinam diuturna, & me-
„ lioribus auspiciis in ævum longius
„ condita.

Et mox:

„ Sed hæc imos summosque ne-
„ cessitas alligat.

Hoc ex Horatio *Carm. III. 1.*

— aqua

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 73

*— æqua lege Necessitas
Sortitur insignes & imos.*

Illud ex Marone Æn. III. 498.

*— — — — — melioribus, opto,
Auspiciis, & quæ fuerint minus ob-
via Grajis.*

Epist. XCII. p. 426.

*„ Illa utcunque alta quies —
Virgilius:*

Dulcis & alta quies —

Epist. XCIV. p. 451.

*„ Aurum & argentum, & pro-
„ pter ista nunquam pacem agens
„ ferrum [Natura] quasi nobis ma-
„ le committeretur, abscondit.”*

*Poëtice, & Rhetorice, non Phi-
losophice. Ovidius. Met. I. 141.*

*Jamque nocens ferrum, ferroque no-
centius aurum
Prodierant; prodit Bellum quod pu-
gnat utroque.*

Tome XVIII.

D

Epist.

Epist. CI. p. 499.

„ Quanta dementia est, spes lon-
 „ gas inchoantium ! ”
 Horatius *Carm.* I. 4.

*Vitæ summa brevis spem nos vetat
 inchoare longam.*

Epist. XCV. p. 470.

„ Primus est deorum cultus, deos
 „ credere: deinde reddere illis ma-
 „ jestatem suam, reddere bonita-
 „ tem. — Vis deos propitiare ?
 „ bonus esto. Satis illos coluit, quis-
 „ quis imitatus est.”

Hæc non sunt ad vivum rese-
 canda; neque enim Seneca preces
 ad deos putavit supervacuas, &
 prorsus inutiles. Ait, *Nat. Quæst.*
 II. 37.

— Nos quoque existimamus vota
 proficere; salva vi & potestate fato-
 rum, quædam enim a Diis immorta-
 libus ita suspensa relicta sunt, ut in
 bonum vertant, si admotæ Diis pre-
 ces fuerint, si vota suscepta.

Et

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 75

Et De Benef. IV. 4.

*Itaque non dat Deus beneficia, —
non exaudit precantium voces, & un-
dique sublatis in cælum manibus vota
facientium privata ac publica. Quod
profecto non fieret, nec in hunc furo-
rem omnes mortales consensissent al-
loquendi surda Numina & inefficaces
Deos, nisi nossent illorum beneficia
nunc ultro oblata, nunc orantibus
data.*

Epist. CII. p. 503.

„ Juvabat de æternitate animo-
rum quærere, imo mehercule
credere. credebam enim facile o-
pinionibus magnorum virorum,
rem gratissimam promittentium
magis quam probantium.”

Stoici putabant animam perman-
suram aliquamdiu post ejus disces-
sum a corpore; sed æternitatem ei
detrahebant.

„ Seneca, inquit Lipsius, ambi-
gue loquitur, & aliquando ad æ-
ternitatem accedit, recedit. Ac-
cedit, ut *Epist. CII. Dies iste,*

D 2

„ quem

„ quem tanquam extremum reformi-
 „ das, æterni natalis est.

„ Alibi: *Animus æternitatis suæ*
 „ *memor, in omne, quod fuit, futu-*
 „ *rumque est, omnibus sæculis va-*
 „ *dit.*”

Sed ex his pleraque desumta sunt e *Consolationibus*, ubi de animæ statu futuro magnifice loqui debebat, ad levandum dolorem eorum, quos obitum aut absentiam amicorum & necessariorum æquo animo ferre cohortabatur. Alibi autem alia omnia dicit. Quid quod *æternus* & *diuturnus* apud Senecam unum atque idem sunt.

Consol. ad Marc. Nos quoque *felices animæ* & *æterna sortitæ*, cum Deo visum erit ista moliri, labentibus cunctis, & ipsi parva ruinæ ingentis accessio, in antiqua elementa vertemur.

Nat. Quæst. VII. Non existimo Cometen subitaneum ignem, sed inter æterna opera Naturæ.

Nat. Quæst. II. 10. Stellæ vocat, æternos ignes. Iterumque Nat. Quæst. VII. 23. Vide ejusdem libri cap. 25. 27. Et in *Tbyeste*, 835.

Non

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 77

*Non æternæ facis exortu
Dux astrorum secula ducens,
Dabit æstatis brumæque notas. —
Ibit in unum congesta sinum
Turba Deorum.*

Unde patet Senecam vocare *æternum* quicquid putabat permanfurum usque ad *ἐκπύρωσιν*, nec nisi cum mundo interiturum.

Epist. CII. p. 507.

„ Quid intersit inter claritatem
„ & gloriam dicam. Gloria mul-
„ torum judiciis constat, claritas
„ bonorum, &c.

Apud Sallustium vero etiam sceleratus homo *clarus* esse potest. *Ea tempestate in exercitu nostro fuere complures, novi atque nobiles, quibus divitiæ bono honestoque potiores erant, factiosi, domi potentes, apud Socios clari magis quam honesti.*

Epist. CIV. p. 516.

„ — Sed quemadmodum frondium
D 3 „ dium

„ dium jactura facilis est, quia re-
 „ nascuntur: sic istorum quos amas,
 „ quosque oblectamenta vitæ putas
 „ esse, damnum: *quia reparantur*,
 „ etiam si non renascantur. Sed non
 „ erunt iidem. Ne tu quidem idem
 „ eris.”

Quia reparantur. Iterum in vi-
 tam venient post *εκπυρωσιν*. LIPSIUS.
 Valde fallitur vir doctus & de Se-
 neca optime meritis. De *εκπυρωσει*
 & *παλιγγενεσει* nihil cogitabat Sene-
 ca. Frondes, inquit ille, defluunt
 arboribus. facilis jactura est, quip-
 pe aliæ succedunt. Amicus mori-
 tur. damnum non est irreparabile;
 alium enim potes tibi acquirere. Sed
 cheu! alius non est idem. Quid
 tum, fatue? nec tu aut idem es qui
 fuisti, aut eris qui nunc es. In dies
 quisque mutatur, paullatimque alius
 fit.

Jacturam amici fato functi novo
 amico refarcire hortatur Seneca &
 alibi, & *Epist.* LXIV.

Epist. CXXI. p. 603.

„ Infans ei constitutioni suæ con-
 „ ci-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 79

„ ciliatur, quæ tunc infanti est, non
„ quæ futura juveni est. Neque e-
„ nim, si aliquid illi majus, in *quo*
„ transeat, restat; non hoc quoque
„ in quo nascitur, secundum natu-
„ ram est.”

Emendabam : — *in quod trans-*
eat. Atque ita Cod. Cantabr.

Nat. Quæst. I. 8.

„ Nam si superior est Sol, & ideo
„ tantum superiori parte nubium
„ effunditur, nunquam terra tenus
„ *descendit* arcus. Atqui usque in
„ humum demittitur.
Foran *descendat*, vel, *descendet*.

Nat. Quæst. II. I.

„ — quia cum propria terræ ex-
„ cutimus suo loco, utrum lata sit
„ & inæqualis, & enormiter pro-
„ jecta, an tota in formam pilæ
„ *spectet*, & in orbem partes suas
„ cogat.”

Spectare in formam pilæ locutio
est insolentior. Foran, — *an tota*

80 JOURNAL BRITANNIQUE.
*in formam pilæ flectat, & in orbem
partes suas cogat."*

Nat. Quæst. II. 14.

„ Itaque verifimile est in aëre
„ summo, qui naturam recipiendi
„ ignis habet, aliquid accendi ca-
„ lore ætheris superpositi. Necesse
„ est enim, ut & imus æther ha-
„ beat *aliquid aëri simile*, & sum-
„ mus aër non sit dissimilis imo æ-
„ theri: quia non fit statim ex di-
„ verso in diversum transitus."

Lego; — *ut & imus æther ha-
beat aliquid summo aëri simile.*

Nat. Quæst. II. 59. p. 699.

„ Nullus perniciosior hostis est,
„ quam quem audacem angustia fa-
„ ciunt: longeque violentius sem-
„ per ex necessitate, quam ex vir-
„ tute corruiitur. Majora, aut
„ certe paria, conatur animus
„ magnus ac perditus. Cogitemus
„ nos, quantum ad mortem, *pro-*
„ *ditos* esse: & sumus. — Omnes
„ reservamur ad mortem."

Le-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 81
Lege, perditos.

Nat. Quæst. II. 11.

„ Quid ergo? inquis, Si perpe-
„ tuæ sunt causæ, quibus flumina
„ oriuntur ac fontes, quare aliquan-
„ do siccantur, aliquando quibus
„ non fuere locis, exeunt? Sæpe
„ motu terrarum itinera turbantur,
„ & ruina interscindit aquas, quæ
„ retentæ novos exitus quærunt, &
„ *aliquo* impetu faciunt, aut ipsius
„ quassatione terræ aliunde alio trans-
„ feruntur.”
Lege aliquando.

Nat. Quæst. V. 8.

„ Incipit enim fieri tunc illa col-
„ lectio, quæ circa lucem jam ple-
„ na *est*, & onerata quærît quo de-
„ fluat: & eo potissimum exit, ubi
„ plurimum vacui est —
Lege — quæ circa lucem jam ple-
na & onerata, quærît quo defluat.

Nat. Quæst. V. 10.

„ Etesiaë, inquiunt, hieme non
 „ sunt: quia brevissimis diebus sol
 „ desinit, priusquam frigus evinca-
 „ tur. Itaque nives & ponuntur &
 „ durantur.

Pincianus emendat, sed dubitan-
 ter, *reponuntur*: quod Fromondo
 etiam placet. Recte, ut opinor,
ponuntur. Horatius,

— *positas ut glaciet nives.*
Puro numine Jupiter.

Αποκολοκ. p. 847.

„ Dumque nimis citharam, fra-
 „ ternaque carmina laudant.”

Observe Parcas, secundum Sene-
 cam, esse filias Jovis, — quod non
 memini alibi vidisse, nisi fortasse ita
 dixerit Hesiodus, quem consule
Theog. 215. 904. & Clericum, &
Miscell. Observ. II. 66.

Ibid.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 83

Ibid. p. 860.

„ Nam quoties missurus erat re-
„ sonante fritillo,
„ Utraque subducto fugiebat tes-
„ fera fundo:
„ Cumque re collectos *auderet* mit-
„ tere talos,
„ Lufuro similis semper, semper-
„ que petenti,
„ Decepere fidem.”

Puto legendum, *arderet*, quod melius exprimit insanum amorem quo Claudius aleam effictim deperibat. *Aleam studiosissime lusit: de cuius arte librum quoque emisit: solitus etiam in gestatione ludere, ita effedo alveoque adaptatis, ne lusus confunderetur.* Suetonius Claud. 33.

Ardere & audere in Codd. confunduntur. Vide Heinsum ad Claudian. in Ruf. I. 309.

D G Ibid.

Ibid. p. 850.

„ Ubi Rhodanus ingens amne præ-
„ rapido fluit ,
„ Ararque dubitans quo suos cur-
„ fus agat
„ *Tacitus* quietis alluit ripas vadis.

Lege , *Tacitas*. *Tacitam ripam*
dixit Lucanus, dixerunt & alii, ut
opinor.

Seneca Tragicus.

Senecæ Tragici loca nonnulla olim
illustrare conati sumus in *Miscellaneis*
Observationibus. Pauca nunc adjici-
mus, quæ nobis sese postea obtu-
lerunt, dum Editionem Schroderia-
nam evolvebamus.

Seneca Tragicus. Edit. Schroder.

Herc. Fur. 498.

„ Nunc, nunc *cruentæ* regis Æ-
„ gypti nurus,
„ Adeſte, multo ſanguine infectæ
„ manus.

Cruen-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 83

Cruentæ et sanguine infectæ quid differunt? Quid si cruenti regis? GRO-
NOVIUS.

Elegantius *cruentæ*. *Cruentæ* au-
tem sunt sævæ, truces, immites;
non cruentatæ aut sanguine infectæ.
Ut apud Ovid. *Trist.* III. XI. 1.

*Si quis es, insultes qui casibus, im-
probe, nostris,
Meque reum, demto fine, cruentus,
agas;
Natus es e scopulis, &c.*

Vide Johnsonum *Aristarch.* Anti-
Bentl. p. 24.

Ibid. 572.

„ Alcmenagenitus bella per omnia
„ Monstris exagitet *cælifera* ma-
„ num.”

Sunt qui legunt *teliferam*, quod
Lipsio non displicet; mihi non pla-
cet. Sic enim infra, 1101.

— *mundum solitos*
Ferre lacertos verbera pulsant.

Ibid. 590.

„ Quæ vinci potuit regia cantibus,
 „ *Hæc* vinci poterit regia viribus.

An legendum?
 Et *vinci poterit* —

Ibid. 637.

„ Theseu, resiste: ne qua vis subita
 „ *ingruat,*
 „ Me bella poscunt.”

Distinguendum,
Theseu, resiste: ne qua vis subita
ingruat.
Me bella poscunt.
 Atque ita Editio Scriverii.

Ibid. 815.

De Cerbero ab Hercule extracto:
 „ Postquam est ad oras Tænari ven-
 „ tum, & nitor
 „ Percussit oculos lucis ignotæ, no-
 „ vos
 „ Resumit animos *vinctus.*

Puto

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 87

Puto legendum *victus*, vel propter illud Virgilianum,

Quondam etiam victis redit in praecordia virtus.

Ibid. 1229.

Hercules ait;

„ — huc *ensem* date;

„ Date huc *sagittas*; *stipitem* huc
„ vastum date.

Lubet emendare, quamvis audaci conjectura,

— huc *arcum* date;

Sic enim pergit Hercules,

„ *Tibi tela frangam nostra; tibi*
„ *nostros, puer,*

Rumpemus arcus, ac tuis stipes
gravis

Ardebit umbris.

Præterea, *ensem* raro gerebat monstrorum ille Domitor.

Ibid. 1284.

„ — Arma nisi dantur mihi,

„ Aut omne Pindi Thracis ex-
„ scindam nemus, —

„ Atque

88 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ Atque urbe versa condar ; *et*
 „ si fortibus
 „ Leve pondus humeris mœnia
 „ immissa incident, —
 „ Onus omne — in meum ver-
 „ tam caput.
 Legendum opinor,
 — aut, *si fortibus* —

Thyest. 9.

„ Aut pœna Tityi &c.
 Male hic Schroderus, qui & sæpe
 Gronovium deferit, & quoties ab
 eo discedit, toties errat. Lege
 (sed profecto non est tanti) quæ
 commentatus est *Thyest.* 33. 58. 114.
 179. 237. 326. 518. *Phœniss.* 31.
Hippol. 222. 632. 1126. &c.

Ibid. 37.

„ Ob scelera pulsi, *dum* dabit
 „ patriam Deus,
 „ In scelera redeant.
 Lege *cum*. Ita Edit. Sriver. a-
 liæque procul dubio.

Ibid.

Ibid. 431.

„ — — Ira frater abjecta redit.
redit. *redit in gratiam*. FARNABIUS.

Imo, o Bone, *redit in fratrem*.
Frater fit: fraternum animum induit. Statius:

O mihi nunc primum, longo post tempore, frater.

Ibid. 468.

„ Sed non *timemur*. tuta sine te-
„ lo est domus.

Miror hoc acutissimo Gronovio placere potuisse: nam si Poëta scripsit *non timemur*, nugas scripsit. Redi mecum ad versum 455.

„ Non vertice alti montis impositam domum

„ Et eminentem civitas humilis
„ tremit, — &c

„ Sed non *timemur*.

Id est, *Non timemur, sed non timemur*. Legendum itaque, aut *timemus*, aut, eodem sensu, *time-*
tur.

90 JOURNAL BRITANNIQUE.
tur. Schroderus sane legit *timetur*;
sed rationem profert nullius ponde-
ris. Edit. Sriver. *timemus.*

Ibid. 559.

„ Ducit ad pacem *pietas* negan-
tes.
„ Scribe, *Pietas.* Dea enim est.

Ibid. 788.

Tamen *vivendum* est. tota pate-
fient mala.

Error typogr. Lege *videndum.*

Ibid. 815.

Chorus Solem videns retroceden-
tem, ait;

„ Stupet, Eoos assueta deo
„ Tradere frenos, Genetrix pri-
„ mæ
„ Roscida lucis, perversa fui
„ *Lumina* regni: nescit fessos
„ Tingere currus, nec fumantes
„ Sudore jubar mergere *ponto.*
„ Ipse insueto novus hospitio
„ Sol Auroram videt occiduus.

Lu.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 91

Lumina. Flor. Limina. Forte :
Munia. *Quis autem nescit? neque enim vel ad Auroram vel ad Solem referre hoc verbum commode possis. Censeo Senecam scripsisse Pontus. Ille enim nondum exspectat hoc officium, neque paratus est ad tingendum & mergendum, ideoque nescit.* GRONOVIVS.

Ego etiam puto legendum *Munia*, & amplector elegantem hanc conjecturam. Aliud autem agebat Gronovius, cum corrigebat *Pontus*. Rogat : *Quis autem nescit?* Respondemus, *Aurora nescit.* Sensus est ; stupet Aurora, solem videns redeuntem, munusque novum & insolitum obire nescit. Nescit illa currum Solis & fumantes equos Oceano abluere ; hoc enim officium est Tethyos, non Auroræ. *Te nescit* de Aurora dici observavit, (quod mirum) Schroderus ; sed nihil præterea vidit, neque locum omnino intellexit.

Phœniss. 611.

„ Fauces Abydi Sestos oppositæ.
„ premit.

Schro-

Fauces Abydos Sestosque oppositæ premunt.

Et inepte, & contra leges metricas. In his Tragœdiis spondæus nunquam occupat quartam sedem in Senario.

Hippol. 339.

„ *Venere instincti quam magna*
„ *gerunt*

„ *Grege pro toto bella juvenci.*

„ *Si conjugio timuere suo,*

„ *Poscunt timidi prælia cervi,*

„ *Et mugitu dant concepti*

„ *Signa furoris.*

Gronovius ex Codicibus:

Venere instinctus, suscipit audax

Grege pro toto bella juvencus.

Recte: sed nondum locus fanus est, *cervi* enim non *mugiunt*. Lege itaque, transpositis versibus;

Si conjugio timuere suo,

Poscunt timidi prælia cervi.

Vene-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 93

*Venere instinctus suscipit audax
Grege pro toto bella juvenus,
Et mugitu dat concepti
Signa furoris.*

Ibid 777.

„ — — — — te nemore abdito,
„ Cum Titan medium constituet
„ diem,
„ Cinget turba licens, Naides im-
„ probæ
„ Formosos solitæ claudere fontibus.
Formosos, ut Hylam & Narcissum.
FARNABIUS. Imo, Hylam & Her-
maphroditum. De Narcisso som-
nium & nugæ.

„ Amentum digitis tende prioribus,
„ Et totis jaculum dirige viribus;
„ Tam longe, dociles spicula figere
„ Non mittent gracilem Cretes a-
„ rundinem.

Ex Homero, ut videtur, *Odyss.*
Θ. 229. Ubi Ulixes ait jactanter,

Δαρι δ' ακοηίζω, όσον εκ αλλος τις οϊζω.

Ibid.

Ibid. 959.

„ O magna parens Natura *Deum*
Non pejus foret rerum. GRONOVIVS.

O Doctissime ! *πολιον σε επος φυγει* ;
Lex carminis prohibet illud rerum.

Ibid. 1117.

Theseus, audita filii morte, ait
 Nuncio :

„ TH. Occidere volui noxium :
 „ amissum fleo.

„ NUN. Haud quisquam honeste
 „ flere, quod voluit, potest.

„ TH. Equidem malorum maxi-
 „ mum hunc cumulum reor,

„ Si abominanda casus optata ef-
 „ ficit.

„ NUN. *Et* si odia servas, cur
 „ madent fletu genæ?

Si abominanda &c. Sensus est, ni
 fallor ; Cum votorum ita sumus
 compotes, ut ipse successus sit de-
 flendus, id vero omnium malorum
 ma-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 95
maximum est. Dirum mortis ge-
nus quod passus est filius meus, &
amor paternus, cogunt me eum lu-
gere, quem perire volui, & periisse
gaudeo. Aliter alii. Porro, pro
Et si, forsan legendum,
At *si odia servas* —

Oedip. 44.

Obscura cælo labitur Phœbi soror;
Tristisque mundus nubilo pallet
novo.

Dan. Heinsius, *Jove*. quod pla-
cuit Gronovio. Duo codices, *die*.
Unde puto corrigendum,

— *nubilo pallet* Deo.
id est *Sole*, qui sæpe *Deus* vocatur
καὶ εἶοχην.

Agamemn. 174.

Sic auspicatus *bello*, non melius
gerit.

bello. Ita etiam in Indice. Er-
ror Typogr. Aliæ Edd. *bella*.

ARTI-

ARTICLE III.

An Introduction to Universal
History &c.

C'est-à-dire

*Introduction à l'Histoire Universelle
traduite du latin du Baron de HOL-
BERG avec des notes historiques,
chronologiques & critiques par
Mr. SHARPE Dr. en Droit, Mem-
bre de la Société Royale, & de
celle des Antiquaires; A Lon-
dres; chez A Linde 1755. In
8. pag. 295 sans la préface
du traducteur qui en a 22. &
la dédicace au Prince de Gal-
les. Prix de 4. sh.*

DEpuis près d'un demi - Siècle on
ne cesse dans cette Isle favan-
te de publier des Traductions d'Ou-
vra-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 91

vrages François, Latins, Allemands mêmes; & cette espèce de manie est poussée si loin, qu'il est très-rare aujourd'hui d'y voir paroître une seule Traduction intéressante ou importante, sur vingt frivoles ou mauvaises. L'abus à cet égard est devenu si grand, qu'un bon Auteur étranger doit presque souhaiter de n'être point traduit en Anglois, de peur d'être confondu dans la foule des productions médiocres, à qui l'on fait si communément cet honneur, qu'il suffit presque d'annoncer une Traduction de cette espèce, pour que l'on soit tenté d'en avoir mauvaise opinion. Ce n'est pas que l'Angleterre manque d'aucune sorte d'excellens Ouvrages, ni que le goût général y soit fort favorable aux productions de delà la mer. Mais l'espérance du gain fondée sur le penchant décidé de notre Siècle, pour tout ce qui a la moindre teinture de licence ou de libertinage d'Esprit, a porté plusieurs de nos Libraires à publier en Anglois toutes les brochures tant soit peut suspectes qui parviennent à leur con-

Tome XVIII.

E

nois-

noissance, & à tenir des Traducteurs à gages, qui ont grand soin de leur en indiquer continuellement de nouvelles, dont ils ignorent souvent eux-mêmes & le mérite & les défauts. Aussi n'y a-t-il que les Traductions faites par des Ecrivains d'un savoir reconnu, & sur des Ouvrages déjà en possession de l'estime du public soit par le sujet, soit par la manière de le traiter, qui soient reçues ici avec un applaudissement général, & dont les Auteurs soient en droit de se féliciter. Le Livre que nous anonçons ici jouit de ce double avantage. Mr. *Szarpe* est un Savant distingué, & dont la réputation est très-bien établie; & l'*Introduction à l'Histoire Universelle* dont il a enrichi sa langue vient d'une main accoutumée à donner des productions marquées au bon coin. On auroit crû cependant que celle du fameux Evêque de Meaux auroit dû plutôt tenter Mr. *Szarpe* que celle-ci; mais il nous avoue lui-même, qu'il regarde l'ouvrage de Mr. Bossuet bien plus comme une Pièce d'Eloquence, que comme une Histoire Utile. Il con-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 99

convient encore que les Abrégés de Paré, de Hearne, de Howell, ont leur mérite; mais il prétend que celui-ci leur est préférable, soit parce qu'il embrasse toute l'Histoire du Monde depuis la Création jusqu'à présent, soit parce que le fil qu'il présente conduit avec une extrême facilité au travers du Labyrinthe des Empires, des Dynasties, des Royaumes, des Etats, de leur origine, de leur décadence, de leurs révolutions, & de leurs chutes. Il y a plus. Comme cette *Introduction* contient une relation succinte de la manière dont presque chaque République, chaque Royaume, chaque Empire s'est aggrandi, détruit, ou relevé de ses cendres sous une forme nouvelle, & que l'on y trouve en même tems l'Histoire abrégée de l'Eglise dans tous les Siècles; Mr. Sharpe a crû que sa Nation en particulier en retireroit d'autant plus de fruit, que la Religion y tient à ses plus précieux privilèges, & qu'il n'y a aucun de ses Membres doués d'une certaine fortune, qui ne puisse être appelé au maniement des affai-

res publiques par son entrée dans le Parlement. D'ailleurs cet Abregé renfermant aussi les principaux traits de la vie des grands hommes de tout genre, il fournit par là tout autant de modèles à imiter au reste du Genre humain; ce qui est d'une très grande utilité, puisque rien n'instruit mieux que l'Exemple.

Mr. Sharpe remarque à cette occasion qu'il s'est mille fois étonné, que dans un siècle où l'on a fondé toute la Philosophie Naturelle sur des Expériences & des Observations, & par conséquent sur des faits, on n'ait pas introduit la même méthode dans la *Science des mœurs*; les progrès & les accès des passions, de même que leurs suites & leurs effets ne pouvant jamais être mis dans un aussi grand jour par des raisonnemens & des spéculations, que par des faits puisés dans l'histoire du Genre humain. Aussi les Orientaux préfèrent-ils constamment cette manière d'instruire à toute autre; & toutes les fois que les faits leur manquent, ils y substituent d'heureuses & d'ingénieuses fictions.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 101
 fictions. Mr. Sharpe possède un petit Manuscrit en langue Persane, où l'on trouve, après une courte discussion sur les attributs de Dieu, une énumération des vertus morales illustrées chacune par un trait d'histoire; & il nous apprend que son docte ami Mr. Hunt, Professeur en langue Hebraïque & Arabe à Oxford, est en possession d'un Recueil semblable en Arabe, dont le but tend à expliquer les mœurs des peuples Orientaux. Mais nous sommes surpris à notre tour, que Mr. Sharpe qui paroît si versé dans la Littérature Germanique, puisqu'il parle dans ses Notes de quantité de savans Allemands, ait ignoré que l'un d'entr'eux dont le nom est fameux dans toute l'Europe a publié tout un Cours de *Philosophie Morale*, & en particulier une *Psychologie Expérimentale*, où il allie constamment la *Théorie* avec l'*Expérience*, & où il démontre le danger des passions par leurs pernicieuses conséquences. Il est vrai que Mr. Sharpe n'a pas tourné ses études du côté de la *Philosophie*, & qu'il a toujours eû un

E 3

goût

goût dominant pour l'*Histoire*, comme il nous l'apprend lui-même dans sa Préface.

Au reste, il convient que l'*Introduction* de Mr. le Baron de *Holberg* n'est dans le fonds qu'une espèce d'avenue à la science de la Politique, & qu'elle ne peut guères servir qu'à soulager la mémoire, faciliter la réminiscence, & conserver une certaine suite de faits dans leur ordre naturel; mais il n'est pas moins certain que cet Ouvrage a de plus le mérite d'un heureux choix dans les divers événemens qu'il rapporte, d'une méthode claire & lumineuse, & d'une narration fidèle. D'ailleurs Mr. Sharpe a tâché d'en rendre la Chronologie plus exacte, & plus sûre, à l'aide de celle du grand Newton qu'il préfère à toutes les autres, parcequ'elle est, dit-il, fondée, non sur de longs calculs tout au plus vraisemblables, mais sur des *Observations Astronomiques*, sur des *Généalogies de Familles*, & sur le *terme ordinaire* de la vie des hommes, selon qu'ils se succèdent ou dans l'ordre des *Généra-*
tions,

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 103
tions, ou dans celui de la *primogéniture* entre les Frères, ou de quelque autre manière semblable; personne avant Newton n'aïant jamais eû recours à la distinction si nécessaire entre les *Génération*s & les *règnes* ou les *Suceſſions*, ni déterminé un certain nombre d'années pour le tems de leur durée ordinaire; avantage qui rend sa *Chronologie* presque aussi incontestable que sa *Philosophie Naturelle*.

Ajoutons ici que Mr. Sharpe attentif à satisfaire la curiosité de ses Compatriotes sur l'Auteur même, dont il leur communique l'Ouvrage, leur apprend en peu de mots, que le Baron de Holberg étoit un homme savant & ingénieux, & *Danois* de naissance; qu'il a composé quantité de pièces en prose & en vers, la plupart dans sa langue maternelle; qu'il a publié vingt-cinq Comédies; des Métamorphoses qui sont tout le rebours de celles d'Ovide, les fleurs, les arbres, & les animaux y étant transformés en hommes; plusieurs satyres en vers; le Voïage de Klimius dans un monde

souterrain; quelques Epigrammes; un récit de ses propres aventures; une excellente Histoire Ecclésiastique; une autre de Dannemark; une des Juifs; outre un grand nombre d'autres pièces morales ou historiques; & qu'il a été toute sa vie extrêmement laborieux & maladif, qu'il a beaucoup voyagé, & qu'il avoit une grande prédilection pour les mœurs Angloises. On peut voir dans une Lettre de Mr. Mallet, Professeur Royal en belles lettres à Coppenhague, écrite à Mr. Formey, & publiée dans sa *Nouvelle Bibliothèque Germanique*, (a) on peut, dis-je, y voir plus en détail l'histoire de la vie de ce Baron si célèbre dans la République des lettres. Il mourut à Coppenhague le 17 de Janvier 1754, âgé d'environ 73 ans, étant né à Bergue en Norvège l'an 1681.

Disons à présent un mot sur le Plan & l'ordre dans lequel cette *Introduction* est composée; après quoi nous rapporterons quelques unes des
prin-

(a) Tom. 15. Part. 1. pag. 60.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 105
principales *Remarques* dont Mr. Sharpe l'a ornée.

Tout l'Ouvrage est disposé par *demandes* & par *réponses*, pour la commodité des jeunes gens à qui l'Auteur le destinoit. On y trouve d'abord des définitions de l'Histoire en général, de la Chronologie, des Epoque, des *Æres*, de l'Année, du Cycle, des Epactes, des Annales; & des Mémoires. On divise ensuite l'Histoire en six Parties; en *Civile*, *Sacrée*, *Littéraire*, *Naturelle*, des *Arts*, & *diverse* ou *mélée*. L'Auteur débute par l'Histoire Sacrée & Ancienne, qu'il renferme dans sept Périodes remarquables; 1°. depuis la Création jusqu'au Déluge, 2°. delà jusqu'aux Juges; 3°. sous ceux-ci jusques aux Rois; 4°. sous ces derniers; 5°. sous les souverains Pontifes; 6°. sous les Macchabées; & 7°. enfin sous les Hérodes. Les quatre grandes Monarchies paroissent ensuite; savoir celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Grecs, & celle des Romains. Cette dernière est traitée avec le plus d'étendue, & l'on y considère séparément l'Empire de

l'Occident, & l'Empire de l'Orient. Enfin on parle en détail de tous les Royaumes qui se sont formés des débris de cette vaste Monarchie, tels que ceux d'Allemagne, d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de France, de Dannemark, de Suède, de Moscovie, de Pologne, & de Turquie. Ce Plan n'est pas moins bien conçu, que bien exécuté. Rassemblons à présent ici ce que les *Notes* de Mr. Sharpe renferment de plus intéressant sur quelques uns de ces articles.

Il remarque, par exemple, que l'on a eû tort de traiter l'histoire de Samson de *fabuleuse*, sous prétexte que ses forces sont trop prodigieuses pour être vraisemblables; puisqu'il n'y a rien de plus extraordinaire dans ces forces, que dans les circonstances où il se trouvoit, & qui en exigeoient de telles; & que supposé que la Nature humaine n'eût jamais offert que ce seul exemple d'une force poussée à un si haut point, il ne s'en suivroit point de là que le fait en question ne fût pas digne de foi. N'avons-nous pas vu de nos jours, sinon des actes
de

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 107
de vigueur aussi éclatans que ceux de
Samson , du moins qui en appro-
chent beaucoup , & qui ont de quoi
jetter dans l'étonnement ; tels que
ceux par exemple du feu Roi *Auguste*
de Pologne , & de plusieurs autres ?
Et supposé que nous ne connussions
Newton , que pour avoir ouï dire
seulement que c'est lui qui a décou-
vert le véritable Système de l'Uni-
vers , les loix de la Nature , & le
cours des Comètes , & que nous ne
fussions pas en état de lire ses ou-
vrages , ni de suivre ses raisonne-
mens & ses calculs ; peut-être trou-
verions-nous autant de difficulté à
croire , que l'Esprit humain fut sus-
ceptible d'un si merveilleux degré
d'élévation , que nous avons de pei-
ne à croire que le corps humain
puisse être doué d'une aussi prodi-
gieuse force que celle que l'on attri-
bue à Samson. Il paroît par ce trait
que Mr. Sharpe met sans façon son
illustre Compatriote au dessus de tous
les Philosophes du Monde , & qu'il
le regarde comme le plus sublime
Génie , & le *non plus ultra* de la Na-
ture humaine. Mais Mr. Sharpe est

Anglois, & son Imagination étoit montée dans ce moment sur le ton *exageratif*.

Il avance aussi à l'occasion du Roi David une réflexion qui ne me paroît pas fort solide. Suivant lui ce n'est point par les *qualités de son Ame*, mais par ses *talens militaires*, que ce Prince a mérité le bel éloge de *l'homme selon le Cœur de Dieu*. Voici comment il prétend prouver ce paradoxe. Comment, dit-il, peut-on appeler le *Meurtrier d'Urie*, un homme *selon le cœur de Dieu*? Quel que fût son caractère d'ailleurs, il est certain qu'en qualité de *Général d'Armées* il répondoit parfaitement au but que Dieu s'étoit proposé, en le donnant pour Successeur au Roi Saül qui avoit été vaincu par les Philistins; & c'est dans ce sens qu'il est dit que Dieu avoit trouvé en lui un homme selon son Cœur, c'est-à-dire, *propre à executer ses desseins contre ses Ennemis*, suivant ces paroles de Samuel (b) à Saül; *maintenant ton règne*

(b) 1 Sam: 13. 14.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 109
gne ne sera point affermi, car l'Eter-
nel s'est cherché un homme selon son
Cœur, & il lui a commandé d'être
Conducteur de son peuple, parceque tu
n'as point gardé ce que l'Eternel t'a
commandé. Mr. Sharpe ajoute que le
meurtre d'Urie n'arriva que long-
tems après cette déclaration de Sa-
muel, & que la qualité de Prophète
n'exige pas plus une innocence par-
faite, que ne la requiert celle de
Guerrier; puisqu'il y a eû des Pro-
phètes qui ont désobéi aux ordres
qu'ils avoient reçus de Dieu, & qui
ont même usé de mensonges pour
en séduire d'autres, témoin les deux
Prophètes dont il est parlé au Livre
des Rois, (c) & le Prophète Jonas.
Mais à qui Mr. Sharpe persuadera
t'il que la simple qualité de Capitai-
ne de Guerre, quelque éminente qu'el-
le fût en David, suffise pour rem-
plir toute l'énergie de ce magnifique
éloge, il est homme selon mon Cœur?
Est-ce donc que la piété, l'humilité,
le

(c) 1 Rois. 13.

le zèle, la probité, la cordialité, la justice, & la bonté de ce Roi, ne sont pas des vertus plus agréables à Dieu que sa valeur & ses talens militaires? D'ailleurs si ce saint homme est tombé dans de grands excès, ne les a-t-il pas réparés sur le sac & la cendre, & ne s'en est-il pas relevé avec éclat par la plus amère pénitence? Mr. Sharpe a donc mal compris le sens du passage de Samuel, & il y a confondu deux choses fort différentes, quoique jointes ensemble.

Son observation sur Jules César est plus juste. Il triompha, dit-il, par le moïen de son Armée, & Auguste plus efficacement encore par son influence sur le Sénat; au lieu que Brutus & Cassius, & les autres Meurtriers de César l'assassinèrent, non seulement sans qu'il en résultât aucun avantage ni pour eux mêmes, ni pour la République, mais c'est qu'ils mirent par la Antoine son ami hors d'état de tirer parti de cet événement en faveur des affaires publiques. Il est évident par le Testament de César qu'il aimoit Brutus, & il
venoit

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. III
venoit de pardonner aux autres Conjurés qui avoient été dans les intérêts de Pompée. Comme César étoit sujet à des attaques d'Epilepsie, s'ils avoient attendu qu'il eût naturellement terminé sa course, ils auroient vraisemblablement mieux réussi dans leur dessein de délivrer Rome de la servitude; du moins n'auroient ils pû avoir un succès plus malheureux que celui qu'ils eurent en se précipitant trop. Ce meurtre est d'autant plus inexcusable qu'ils n'étoient nullement préparés pour en profiter.

Il n'y a pas moins de justesse dans la réflexion de Mr. Sharpe sur l'Empereur Julien. Ce n'est pas, assurément, dit-il, une preuve de la supériorité de son génie que la préférence qu'il donnoit aux Sacrifices des Païens sur le culte Evangélique; & supposé que toutes les Religions lui fussent également indifférentes, toujours étoit-il absurde à lui *Empereur* d'entreprendre l'abolition d'une Religion établie & dominante, & plus absurde encore à lui *Général* de vouloir faire changer de Religion à son

armée, dans un tems où cette armée devoit à cette même Religion tous ses exploits, & qu'elle étoit accoutumée depuis longtems à combattre sous la Banière de J. C. Ce qui démontre combien cette armée étoit favorable au Christianisme, c'est que lorsque Jovien, qui succéda à Julien, refusa de commander à une armée d'Infidèles, les Soldats en question se déclarerent tous Chrétiens. Jovien étoit un bien plus habile Politique que Julien.

Les remarques de notre savant Auteur sur quelques Rois & Reines d'Angleterre méritent encore que l'on en fasse mention ici. Suivant lui la Reine Elizabeth n'avoit pas moins de grandeur dans l'Esprit que son Père, ni moins de sagacité & de pénétration que son grand-Père, non sans quelque mélange des défauts de l'un & de l'autre. Mais bienqu'elle aimât autant qu'eux l'autorité suprême, ce n'étoit pas plus pour elle même que pour le bonheur de ses peuples; & ceux-ci en étoient si convaincus qu'ils lui permirent d'user de tout son pouvoir, à son gré, sans en conce-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 113

concevoir le moindre ombrage; & peut-être est-ce ce procédé qui a fait prendre le change à quelques-uns de ses Successeurs, à cet égard, aiant regardé une simple condescendance de la part du peuple, comme un aveu tacite d'un droit de la Roïauté, & s'étant arrogé en conséquence, pour leurs intérêts particuliers, une autorité qu'Elizabeth n'avoit prise & exercée qu'en faveur du bien public. Quant au Roi Charles II, son rétablissement ne fut pas dû d'abord aux Grands du Roïaume. Il est vrai que le Général Monk fut le principal instrument de cette révolution subite, & en cela il fit paroître tout aussi peu d'égards pour ses promesses & pour ses sermens, que l'avoit fait Cromwel avant lui. Le peuple en général, las du changement, crut que le rappel du Roi étoit le moïen le plus court de remettre les choses sur un pied solide; & comme ç'avoit été le Parlement qui avoit aboli l'autorité Royale, ce fut aussi le Parlement qui la rétablit. Le Roi l'avoit sollicité dans deux Déclarations de lui rendre son affection, & le Parle-
ment

ment l'invita par des Députations solennelles à venir reprendre possession du Trône de ses Ancêtres. Mais dans la suite il forma le dessein de gouverner sans le Parlement, & dans cette vue il rompit non seulement le Traité qu'il avoit fait avec son peuple, en supprimant la Cour de l'Échiquier, mais il se porta encore à plusieurs autres actes de despotisme, qui prouvoient clairement, qu'il ne vouloit pas moins gouverner que faire la guerre *à la Française*. A l'égard de la Reine Anne, Mr. Sharpe en prend fortement la défense. Elle fut élevée, dit-il, dans le parti des Torys, & négligée par les Whigs pendant tout le règne du Roi Guillaume, qui ne pût jamais se résoudre à lui témoigner même une politesse extérieure. Dans les commencemens de son règne elle n'eût pour Ministres que des Torys; les Lords Malborough & Godolphin l'étoient de tout tems, & ce ne fut que pour avoir accordé des faveurs occasionnelles aux Whigs, qu'ils tombèrent dans la disgrâce de leur parti; aussi ne fut-ce qu'alors & alors seule-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 115

seulement qu'ils se rangèrent du côté des Whigs. Il étoit naturel que la Reine, opprimée par l'arrogance de sa Favorite la Duchesse de Malborough, eût recours à ses anciens Amis pour sortir de cet esclavage; & l'on ne peut guères douter que ce changement qui a fait tant de bruit n'ait été l'effet d'un ressentiment particulier. Cependant malgré les haines cruelles de Partis qui deshonorèrent son règne, & qui troublèrent son repos, sa Personne fut toujours chère à ses peuples; elle ne parut jamais en public sans entendre les acclamations les plus flatteuses, & être reçue du peuple avec autant de démonstrations de joie que le fut jamais la Reine Elizabeth. On auroit donc tort de juger de cette Princesse sur les cruels reproches, dont on entreprit de la noircir sur la fin de son règne, puisqu'ils procédoient pour la plupart des plus odieuses sources. Lorsque le tems & la vérité auront répandu plus de jour sur ces circonstances critiques, il se trouvera peut-être que l'on a plus de sujet de plaindre

116 JOURNAL BRITANNIQUE.
plaindre la situation de cette Reine
que de blamer sa conduite.

Nous ne dirons rien ici de l'anecdote fameuse de l'*Homme au masque de fer*, que Mr. Sharpe rapporte un peu différemment de Mr. de Voltaire, & des *Mémoires Secrets de Perse*; on n'a point encore découvert ce *Masque*. Nous ne relèverons pas non plus quelques légères méprises qui ont échappé à notre Auteur, en se fiant trop aux Ecrivains qu'il a consultés; quelques petites taches ne diminuent point le mérite d'un Ouvrage aussi bien fait que celui-ci.

J. d. C.

ARTICLE IV.

Memoirs concerning the lives of
several Ladies of Great Bri-
tain &c.

C'est à-dire

*Mémoires sur la vie de plusieurs Da-
mes de la Grande Bretagne ; où
l'on*

Mois de Sept. & Octobre 1755. 117

l'on trouve des détails sur les antiquités, les productions de la nature, & les monumens de l'art; des observations sur la Religion Chrétienne telle qu'elle est professée par l'Eglise établie & par les diverses sectes; des remarques sur les écrits des principaux Théologiens Anglois, & sur ceux des Incrédules; & un grand nombre de discussions de critique & de morale &c. en diverses Lettres. A Londres, chez J. Noon. 1755. In 8. pag. 527 pour l'ouvrage & XXXVI pour l'Epitre dédicatoire à une Dame & pour la préface. Prix de 6. sh.

SI j'avois cru que ce livre sortiroit de cette, Isle, je me ferois contenté de l'annonce succincte que j'en ai faite. Mais comme cette production est probablement destinée à nous rester, sa singularité exige que j'en donne du moins une idée générale.

J'y distingue pour cet effet deux
ob-

objets , savoir la partie historique , & la partie critique & dogmatique. Ces deux parties sont intimement liées dans le livre de notre Auteur , mais elles peuvent être séparées , & sont entièrement indépendantes l'une de l'autre.

La première partie ou la relation contient quelques uns des événemens arrivés à l'anonyme , qui nous donne cet ouvrage , dans le cours de divers voyages faits vers le nord de l'Angleterre pour y observer des monumens d'antiquité , & les faire servir à une nouvelle histoire civile , ecclésiastique & naturelle même de cette Île. Le cayer , qui contenoit le premier volume de ces curieuses observations étoit prêt à voir le jour , lorsqu'un accident arrêta ou du moins suspendit pour longtems la publication de l'ouvrage. Une nuit que l'Auteur s'étoit endormi en le lisant , une étincèle de sa bougie y mit le feu , le volume fut consumé , & celui qui l'avoit fait fut trop heureux d'éviter le sort de son livre.

En attendant que cette perte puisse être réparée , si jamais elle l'est ,
l'A-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 119

l'Anonyme a cru devoir dédomager le public, & lui donner un échantillon de ses découvertes, en lui racontant dans ce volume, qui doit être suivi de sept autres, les rencontres qu'il a faites de Dames dignes d'être mises au rang des Muses & des Graces. Inconnues à tout autre qu'à lui, elles mériteroient, sur ce qu'il en rapporte, plus d'empressement à les déterrer, que les médailles, & les curiosités, qui l'ont fait voyager lui-même. C'est dans une lettre à un ami qu'il rend compte de la manière, dont le hazard lui a successivement présenté ces illustres Dames, ce qu'elles lui ont dit de leurs aventures, & celles qu'il a eues avec elles.

Un jour du mois de Juin 1739, qu'errant dans les montagnes de Northumberland, en quête d'antiquailles, notre auteur ne savoit où passer la nuit, il découvrit une maison rustique entourée de ruisseaux, de jardins, d'arbres, & de ruines. A la porte de la cabane, une figure angélique s'offrit aux yeux du pèlerin. C'étoit une jeune fille, belle à ravir,
&

& dont le visage lui rappella les traits d'un maître qu'il avoit eu à l'Université. Il en demanda des nouvelles à la jeune beauté, qui le reçut dans son hermitage, comme l'auroit fait celui dont il s'informoit, & à qui elle devoit le jour. Cet homme respectable, deshérité par son père, s'étoit marié par inclination à une jeune fermière, & du produit d'une somme, qu'un parent lui avoit léguée, avoit acheté un petit fonds de terre, dont le revenu l'avoit fait vivre, & qui après la mort de son épouse & la sienne étoit passé à son aimable fille. Elle y vivoit comme lui dans la retraite, & comme lui partageoit son tems entre les occupations de la vie rustique, les plaisirs de la musique & de la peinture, & la lecture des meilleurs auteurs latins & grecs. Ce latin, ce grec, cette innocence champêtre, le pinceau de la jeune Marinde, & les sons flateurs de son violon & de sa voix charmèrent le voyageur, qui, vû ses relations avec le père, ne pouvoit être âgé, mais, chose merveilleuse ! n'allèrent pas jusqu'à

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 121

jusqu'à son cœur. Logé dans sa maison pendant un mois, il lui parla de toute autre chose que de ce qui naturellement intéresse deux personnes d'un sexe différent. Le hazard conduisit cependant à une auberge voisine, pendant qu'il y étoit, un jeune Cavalier passionné pour la peinture & pour la musique, & sans doute plus susceptible de sentimens que notre Antiquaire. La description que ce dernier lui fit de sa jeune hôtesse, lui fit naître l'envie de la voir, & presque celle d'en faire son épouse. Il lui fit présenté le lendemain, & ne résista pas un instant à ses traits, à ses chants, & à ses tableaux. Il étoit aussi riche qu'aimable. L'himen fut achevé dans trois mois; mais six semaines ensuite terminé par la mort de Mr. Benlow, c'étoit le nom de l'époux. La veuve fut quelque tems désolée; mais les sages discours de son ami qu'elle rappella de Londres où il étoit retourné, remirent le calme dans son ame. Elle secha ses larmes, & dit avec le Poëte

Duc me parens, celsique dominator poli,

Tome XVIII.

F

Quo-

Quocumque placuit: nulla parendi mora est.

Adsum impiger. Fac nolle, comitabor gemens,

Malusque patiar, quod bono licuit pati.

Devenue maitresse d'un gros bien, elle n'abandonna ni sa retraite ni ses études. Notre Auteur possède deux manuscrits, qu'elle composa en 1740 & 1741. l'un pour refuter Berkeley l'ennemi des Mathématiciens, l'autre pour défendre la doctrine de Locke sur les idées innées, sur les abstractions, sur la possibilité d'une matière pensante, & sur l'origine du pouvoir (a). Les devoirs de la sociabilité, les sentimens de la bienveillance lui firent souhaiter de s'attacher une compagne. Au lieu d'une le sort lui en offrit deux presque aussi aimables qu'elle. Quelques incidens rassemblèrent chez elle deux ou trois autres beautés, dont les connoissances

(a) Cet ouvrage doit avoir pour titre *Mémoire sur la vie & sur les écrits de Mr. Locke*. On en trouve ici la préface.

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 123
ces & les inclinations assortissoient
avec les siennes, & dont aucune ne
semble avoir eu la moindre disposi-
tion ni à la jalousie ni à l'amour.
L'envie leur prit de voyager, & de
commencer par les Isles Hébrides ou
Westernes, si fameuses par les mer-
veilles, qu'en racontent les ignorans
& ignorés habitans, & quelques écri-
vains presque aussi crédules qu'eux.
Ici s'ouvre un vaste champs d'avan-
tures & de rencontres. M^{re}. Benlow
tient la plume, & notre Auteur co-
pie le journal qu'elle a tenu de leurs
courses. Mais ni le couvent des Da-
mes catholiques de Troda, ni l'é-
trange histoire d'Alvarez Duroure
seul habitant & souverain d'un des
rocs, ni les curiosités naturelles &
antiques de l'Isle de Lewis (*b*), ni la
tem-

(*b*) Un autel trouvé dans cette Isle
avec cette inscription

Fortunæ conservatrici

Pro salute

Imp. Carausii P. F. Aug.

Et

Oriunæ Aug.

décide la controverse qu'une médaille
F 2 de

tempête qui poussa dans six jours nos voyageurs au delà du tropique du Cancer vers l'une des Isles du Cap verd, où ils trouvèrent & convertirent le Prince Africain Abdalla & sa nièce Zulime; ni la surprenante société des Religieuses protestantes de l'Isle verte qui composent à la fois un monastère (c) & une academie de

de cet Empereur a fait naître. Mais Mr. Kennedy ne se rendra point sans doute qu'il n'ait vu ce monument.

(c) Quelque disposé que se montre l'Auteur à défendre les Cloîtres, & c'est la seule institution Catholique qu'il ne condamne pas, il ne laisse pas de s'égarer sur leur compte, & rapporte assez plaisamment une histoire, qu'on trouve dans un livre du Sieur de Valprivar intitulé *Diverses leçons*, & imprimé pour la cinquième fois à Tournon en 1604. Le Prince Selred fils de Sigibert le bon ayant visité un couvent de filles fondé par ses ancêtres, & séparé par un mur d'un couvent d'hommes, approuva tout à la réserve du nombre respectif des cloîtres. Au lieu de vingt Religieux, dit-il,

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 125
de musique & de science; ni le dangereux passage au travers du rocher de Scalpa au haut duquel l'on monte par une échelle naturelle; ne sauroient me faire oublier que la patience de ceux pour qui j'écris a des bornes plus étroites que l'imagination de mon Auteur. Si la curiosité de quelques uns d'entr'eux les porte à se procurer son ouvrage, ils liront les merveilles qu'il contient avec autant de plaisir & de foi que celles de Laputa & de Glubdubdrib, & jusqu'à ce qu'on leur produise ce manuscrit précieux sur l'*Histoire naturelle* trouvé au péril de la vie dans une obscure caverne, & écrit en langue & en let-

il, & de quarante Religieuses, ce devoit être le contraire. L'Abbesse, à qui il communiqua son idée, vit d'abord où il en vouloit venir. *Monsieur*, lui répondit-elle, *cela n'a pas été si mal à propos que vous penseriez bien, & ne vous en faut émerveiller; car des quarante Nonains il y en a vingt pour les vingt Prestres, & les autres vingt sont pour les allans & survenans.*

lettres inconnues l'an 1422. où Henri V mourut par le Carme Morchar , ils douteront si la nuit qui fit perdre à l'Auteur son premier volume ne lui donna pas un rêve pour y suppléer (*d*).

N'y a-t-il donc que des choses aussi extraordinaires dans le livre que j'ai sous les yeux , & celui à qui on le doit ne mérite-t-il d'éloges que du côté de la vivacité de son génie & de sa plume ? Nullement ; c'est un curieux , qui a des connoissances dans la Philosophie , dans l'Histoire Naturelle , dans les Antiquités , & qui les sème avec profusion. Il a une grande lecture ; cite les auteurs originaux dans leur langue , & les corrige par
ses

(*d*) Je n'ai point changé d'avis , après avoir lu les deux lettres publiées depuis sous le nom de deux Dames , & adressées aux Journalistes Anglois , dont les extraits de ce livre ont précédé le mien. Si elles me jugent digne du même honneur , je les conjure de me fournir les moyens de me convaincre par mes yeux de leur existence. Ma retractation suivra de près leur complaisance.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 127

ses observations. Il possède la littérature françoise, & n'est pas moins au fait de celle de son païs. Il promet dans les volumes suivans des anecdotes & des jugemens sur les principaux Ecrivains, & en particulier sur le Doyen Swift, qu'il dit avoir personnellement connu. Ses auteurs favoris sont Bayle, Locke, Le Clerc, Middleton, & quelques autres. Il paroît s'être plu à les lire, & en avoir profité. Mais à quoi toutes ces lectures, toutes ces connoissances, toutes ces observations tendent-elles? A répandre un système, qui revient sans cesse dans son livre, & pour lequel il a été composé. C'est le second article, dont j'ai promis de rendre compte.

L'anonyme, quel qu'il soit, se déclare hautement Unitaire. Il met Arius au rang des Pères, & Socin à la tête des Réformateurs. *Le Socinianisme fidèlement représenté*, dit-il, *est le véritable Evangile de Christ*. Zélé en faveur de cette secte proscrire, il a le bonheur de la trouver partout. Le père de son Héroïne s'étoit attiré l'indignation du sien pour n'avoir pas

voulu adopter les sentimens de l'Eglise ; & une de ses amies fut chassée pour la même raison de la maison de son oncle. M^e. Shomberg fait mauvais ménage avec son mari , plutôt que de ne pas parler mal d'Athanasie ; & M^{le}. West s'oublie par effet de zèle en écrivant à un Ecclesiastique orthodoxe & beaucoup plus modéré qu'elle. Cette religion est celle de l'Isle de Lewis , & l'orthodoxie n'a jamais grimpé sur Scalpa. Le solitaire du roc estime le Christianisme primitif à l'égal de sa Belvidere. L'Abbesse protestante a composé pour sa congrégation des liturgies tirées du catéchisme de Racovie , & un Ecclesiastique de cette ville a été choisi par M. Benlow pour lui lire l'Office de Whiston. Cette doctrine met nos voyageurs en état de tirer de son couvent une des Nones Catholiques , & de son Isle une Princesse Payenne. Si l'incrédule Mr. Hanmer ne triomphe pas dans sa conférence avec notre Auteur , c'est que celui-ci lui abandonne tous les mystères & ne défend qu'un seul symbole.

A Dieu ne plaise que je fasse un
crime

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 129

crime à l'Auteur de penser différemment des autres & d'oser dire ce qu'il pense ! Le desir de rendre la révélation plus respectée , & de gagner des prosélites à la vertu paroît l'avoir animé. On ne peut pousser plus loin que lui la vénération & l'attachement pour les écrits sacrés. Il met tant de zèle & de feu dans ce qu'il dit de Jésus & de ses Apôtres , & défend en plusieurs endroits si fortement la cause Chrétienne , que ce seroit manquer de justice que de le traiter en ennemi.

Mais après cet aveu me permettra-t-il de lui représenter , premièrement , que le langage de la raison est celui de la douceur , & que l'obligation de ne pas violer les règles de la décence & de l'humanité lie encore plus ceux qui s'écartent des sentimens reçus que ceux qui les soutiennent ? Que ne dit-il pas des Théologiens , qui s'emportent contre ceux qui ne sont pas dans leurs idées , & qui les font passer pour des faux Chrétiens & pour des Athées ? Le gros du Clergé n'est selon lui qu'une troupe de Moines , d'Usurpateurs , d'Apostats.

(e) La balance doit être égale ; qu'il change les noms, & qu'il s'applique la fable. Il ne peut souffrir que Warburton traite certains Auteurs de *vermine*, ni qu'Heathcote appelle Chubb un *bon homme*. Mais que penser de lui, lorsque se permettant l'usage d'armes qu'il décrie, il travestit Mr. Warburton de la manière la plus indigne, & transforme Mr. Heathcote, qu'il connoit à coup sûr moins que Mr. Heathcote ne connoit Chubb, en *bigot dévoué à l'honneur de la robe* ? Se flatte-t-il enfin que par les épithètes accumulées de *doctrine exécration*, de *corruption de l'Evangile*, de *grossier Tritbéisme*, il viendra à bout de ramener ceux qu'il croit être dans l'erreur ?

Ceci me conduit à une seconde remarque, c'est que tant s'en faut qu'il

(f) Mr. Seed Auteur des Sermons estimés est peut-être le seul Théologien, à qui l'anonyme pardonne son orthodoxie, en faveur des liaisons personnelles qu'il a eues avec lui, & surtout de sa modération.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 131
 qu'il y ait autant de raisonnemens
 que de déclamations dans le gros li-
 vre de notre Auteur. Dans une con-
 troverse si longtems agitée, un peu
 de défiance sied bien; & celui qui
 trouve tout clair dans l'opinion qu'il
 embrasse, & tout absurde dans celle
 qu'il rejette, donne lieu de soupçon-
 ner qu'il n'a suffisamment examiné
 ni l'une ni l'autre. Quand je vois
 notre anonyme accuser en gros tous
 les orthodoxes de reconnoître trois
 Dieux, sans définir leurs sentimens
 & sans exposer leurs raisons; quand
 je le vois ne faire attention qu'à cer-
 tains passages, & ne dire rien de
 quelques autres; quand enfin je le
 vois triompher avant que d'avoir
 combattu (f), je crains qu'on ne lui
 applique le

- - - - - jactat
Brachia protendens, & verberat
istibus auras.

J'ai

(f) Il annonce divers livres sur ce su-
 jet, & en rapporte les préfaces. Il fal-
 loit je crois faire le contraire.

J'ai regret enfin de voir notre anonyme réserver tous ses éloges à des écrivains, qui n'ont de commun avec lui que leur éloignement de l'Eglise & des symboles. Toland, Morgan, Chubb, & quelques autres (g) méritent-ils qu'il prenne leur défense? Reste-t-il quelque doute sur leur caractère & sur leurs vues, & convient-il à un homme qui fait profession de ne travailler à rendre la religion plus simple que pour en étendre l'empire, d'appeler à son secours ceux qui pour en détruire l'influence, s'attachent à la représenter beaucoup moins simple qu'elle n'est?

(g) Il promet de passer en revue tous les écrivains Déistes depuis Mylord Herbert jusqu'à Mylord Bolingbroke. Il sera curieux, s'il tient parole, de comparer ses tableaux avec ceux du Dr. Leland.

A R T I C L E V.

Observations sur les Antiquités
de Cornouailles, par Mr.
BORLASE. *Quatrième &
dernier Extrait.*

L'Analyse, à laquelle je me suis
engagé, ne seroit pas complète,
si aux extraits des trois premiers
livres (a) je n'en ajoutois encore un
pour le quatrième & dernier. Notre
Savant, après avoir rendu compte
des antiquités Bretonnes, qui se
trouvent en Cornouailles, finit par
celles, qu'on peut appeller étrangères,
& dont l'origine est ou Romaine,
ou Danoise ou Saxonne. Il dit
quelque chose de l'établissement du
Christianisme en Angleterre, & des
mo-

(a) Tom. XIV. p. 305. XV. p. 390.
& XVI. p. 71.

monumens qui y ont rapport , & donne dans un supplement une chronique de sa nation tirée des auteurs fabuleux , & le premier essai d'un vocabulaire Breton. Comme les détails sur ces divers sujets auroient nécessairement quelque secheresse , je ne m'y arrêterai que peu , & simplement pour montrer , que Mr. Borlase n'a négligé rien de ce qu'il a cru pouvoir illustrer sa province , & sauver de l'oubli quelque monument.

Deux objets doivent avoir attiré les Romains dans cette pointe méridionale de l'Angleterre ; la richesse de ses mines & l'excellence de ses ports. Une côte voisine des Cassiterides , & non moins fameuse que ces Isles pour son étain ne pouvoit être négligée par des Conquerans , qui surtout dans les derniers tems , allioient l'intérêt à la gloire. Aussi c'est en partie dans les endroits les plus sauvages & les plus arides , où le desir d'arracher à la terre ses trésors , peut seul avoir attiré les humains , qu'on a déterré des monnoyes de divers Empereurs. Les autres ont principalement été déter-

rées

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 135
rées près des ports ; & leur abondance en quelques lieux désigne des stations de soldats , & des restes de caisses militaires. On n'en trouve que peu d'argent ou d'or , parce que ces métaux plus précieux que le cuivre pouvoient plus aisément s'emporter. Le bas Empire a fourni le plus de ces médailles , & la plus ancienne est si je ne me trompe de Vespasien.

L'élégance de diverses urnes , patères , & autres antiquités sépulchrales , ne permet pas de méconnoître l'ouvrage des Romains. Les proportions de quelques uns des vases ont été formées sur les mesures de Rome ; & dans quelques tombeaux on a trouvé jusqu'à des ornemens du sexe , trop délicats & trop recherchés , pour n'avoir point appartenu à des habitantes de la Capitale du Monde ; à moins qu'on ne jugeât que les Dames Bretonnes pouvoient bien emprunter leurs modes de ceux qui donnoient des fers à leurs époux.

Les restes de divers camps offrent un indice moins équivoque de ceux
qui

qui les ont construits. Aux attentions dans le choix du lieu , au dessein & à la figure qu'on y découvre , à la grandeur enfin & à l'uniformité de certains ouvrages , on distingue aisément des peuples , chez qui l'art militaire étoit national & ancien , de ceux , chez qui cet art n'est jamais sorti de l'enfance.

Les Géographes anciens n'offrent que peu de lumières sur les établissemens , que les Romains avoient formés dans cette partie de l'Isle. *Après les Durotriges*, (les habitans de la Province de Dorset) dit Ptolomée (b) *viennent les Dumnoniens*, ou *Dunmoniens*, qui sont les plus occidentaux. Leurs villes sont *Volibe*, *Uxè-le*, *Tamaré*, *Isca*. La dernière de ces villes, mentionnée aussi dans l'Itinéraire d'Antonin , étoit certainement *Exeter*, & non *Ilchester*, comme quelques Savans l'ont cru. L'étimologie du

(b) Μεθ' ες Δυροτριγας , δυσμικωτατοι Δυμνονιο , εν οις πολεις , Ουολιβα , Ουξελα , Ταμαρη , Ισκα , &c.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 137
du nom d'*Isca*, indique sa situation
sur la rivière d'*Ex* ou d'*Uisk*, & la
distance de cent milles Romains (c),
que l'*Itineraire* met entre cette ville
& *Salisbury* (*Sorbiodunum*) s'accor-
de à peu de chose près avec nos me-
sures. De cette situation d'*Isca*, il
n'est point difficile de déduire celle
des trois autres villes, qui ne peu-
vent qu'avoir été à l'Occident; *Ta-*
maré est *Tamerton*; *Uxèle* (ou *Ve-*
xèle) *Lestwithiel*; & *Volibe* quelque
lieu sur la rivière du *Vol*, tel que
Granpont. La ville de *Stratton* con-
serve encore plusieurs indices d'une
origine Romaine.

Ce que nous nommons actuelle-
ment *Cournouailles* faisoit ancienne-
ment partie du *Dunmonium*; & com-
me elle en fut probablement sépa-
rée lorsque les Saxons poufferent les
infortunés Bretons dans leurs der-
niers aziles, on ne peut guère fixer
ni l'époque de la division, ni ses
dif-

(c) Ils se réduisent à 80 d'Angle-
terre.

différentes limites. Le païs de Galles, où une partie de ce peuple se refugia, prit le nom de *Wealas*, soit du titre d'étrangers, que les Saxons donnoient dédaigneusement à nos Insulaires, ou de leur origine Gauloise. L'autre retraite fut nommé *Cornwealas*, à cause d'une légère ressemblance entre la figure de cette province & celle d'un Cor de chasse.

Ne nous arrêtons pas aux traces des deux grandes routes Romaines, que Mr. Borlase trouva en 1752 dans sa province, l'une vers le Nord l'autre vers le Midi, & qu'on suivroit avec peine dans un extrait, même la carte à la main. Ces savantes & pénibles recherches le conduisirent à un lieu, qui terminoit l'une des routes, & qui nommé encore *Bude haven* ou *port de Bude*, doit avoir été considérable, quoiqu'actuellement réduit par les atterissemens communs sur cette côte comme ailleurs, à une anse peu profonde & uniquement praticable pour des barques.

Jusqu'à la cinquième année de l'expédition d'Agricola, on a
lieu.

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 139

lieu de croire que la province de Cornouailles avoit évité le sort du reste de l'Isle. Les nations inconnues, & les plages opposées à l'Irlande, que ce General ne visita & ne dompta qu'alors (d), furent probablement celles du *Dunmonium*, c'est-à-dire de Devonshire & de Cornouailles. Les autres parties de l'Angleterre, placées sur la voye des armes Romaines, étoient depuis longtems assujetties, & la situation seule de celle-ci l'avoit sauvée du joug. Agricola, qui peut-être eût méprisé ce païs par lui-même, le jugea nécessaire pour les expéditions qu'il méditoit. L'Irlande, terre en quelque sorte vierge, excitoit d'autant plus ses desirs, qu'on la croyoit
voi-

(d) *Quinto expeditionum anno nave prima transgressus (Agricola) ignotas ad id tempus gentes crebris simul ac prosperis praeliis domuit; eamque partem Britannia quae Hiberniam aspiciit copiis instruxit in spem, magis quam ab formidinem.*
TACIT. in vit. AGRICOL. C. 24.

voisine de l'Espagne, & propre à lier les conquêtes du Nord à celles du Midi. Sa flotte fit pour la première fois le tour de la pointe méridionale de l'Angleterre, & trouva vers l'occident des ports vis-à-vis de l'Isle, qu'il vouloit soumettre à l'Empire. Notre Auteur prouve ceci avec clarté, en examinant les opinions des Savans qui l'ont précédé, & dont les conjectures sont moins heureuses que les siennes.

Un païs, qui depuis ce période fut pendant plusieurs siècles le théâtre des invasions & des plus cruelles guerres, doit abonder en places de défense. On en distingue trois différens ordres en Cornouailles. Au premier rang peuvent se mettre les enclos, que forment des lignes ou des retranchemens, mais où ne se trouve aucun abri contre les injures de l'air. Lorsque quelque promontoire y est renfermé, comme à Treryn, à Tolpedn-penwith, à Karnnijek, à Boscajell, & ailleurs, & que le fossé est du côté de la terre, on ne peut douter qu'ils n'aient servi aux ennemis du dehors. Les
 pira-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 141

pirates Saxons & Danois n'avoient rien à craindre de la mer ; & ne songeoient sans doute qu'à assurer , contre les naturels du païs , leurs débarquemens & leurs pillages. Rien ne pouvoit être plus propre à cet usage que ces coupures sur les côtes. On peut dire la même chose des enceintes circulaires de Bartinè , de Caerbran , de Castleandinas , & de Castlechun. Elevées au haut des montagnes , elles forment une espèce de chaine entre les deux mers. Leur proximité de l'Océan , leur petitesse , leur imperfection , leur commodité pour des découvertes & des signaux , leurs ruines enfin , désignent des ouvrages Danois construits à la hâte , & détruits par les peuples contre qui ils étoient destinés.

Les chateaux , propres à servir de forteresses & de palais , occupent une seconde place , & indiquent d'autres vues & d'autres mains. Ceux de Karnbrê , de Tindagel , & de Carguidn , paroissent avoir été construits par les Bretons. On en juge ainsi par leur situation , par la grossière-

fièreté de leur structure, & surtout par l'attention qu'on y a eue de respecter les enceintes & les pierres consacrées aux superstitions Druidiques, attention ignorée des Danois & des Saxons, & sans doute odieuse aux Chrétiens.

Au milieu de ces édifices, souvent extrêmement vastes, on trouve quelquefois un mont artificiel surmonté d'une tour ou d'une espèce de donjon. C'est le troisième ordre de châteaux, que présente notre Province. Ceux de Trematon, de Restormel, de Boscastle, & surtout celui de Launceston, distingué par sa triple tour, sont les plus remarquables. Cette manière de fortifier n'étoit point inconnue aux Romains, s'il est vrai que les ouvrages de ce genre à Marlborough en Angleterre, & à Leide en Hollande, soient sortis de leurs mains. Il est plus certain que les Saxons aimèrent ces élévations qui dans des pays de plaine les mettoient en état d'éviter les surprises, de se défendre avec avantage, & de garder les passages
des

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 143

des rivières (e). Les nouvelles inventions dans l'art de la guerre nous font mépriser des fortifications de ce genre; mais nous oublions que malgré tous nos efforts & la multiplication de nos ouvrages nous sommes peut-être moins en état que nos pères d'arrêter les progrès d'un ennemi puissant. De tout tems l'art de se défendre a été proportionné à celui d'attaquer; ou s'il y a quelque différence elle est toute à l'avantage du dernier. Il est bien à souhaiter, que les hommes deviennent justes, puisque grâce à leur industrie bientôt la violence ne trouvera plus de digues.

Le Christianisme, qui dès le tems du Roitelet Lucius l'an 171 de J. C. & peut-être plutôt avoit pénétré dans l'Isle des Bretons, y eut de-

(e) Ceux qui ont feuilleté les livres de Chevalerie & les anciens Romans y trouvent à chaque page ces châteaux à donjon avec des nains prêts à sonner du cor.

depuis, surtout en Cornouailles, plusieurs obstacles à surmonter. Il faut voir dans notre Auteur, ce qu'il dit des progrès & des révolutions de la Religion, des Apôtres de l'Irlande qui pendant plusieurs siècles fut le seminaire des sciences, des Saints qui travaillèrent à convertir les Druides & que les Druides sacrifièrent, des Monastères & des Evêchés de Cornouailles, des députations enfin du Clergé de la Province aux Synodes & aux Conciles. Nos Bretons, séparés du reste de l'Isle, semblent, même après leur conversion, avoir retenu leur amour pour les usages anciens. On eut beaucoup de peine à les soumettre à la hierarchie Pontificale, & la célébration du jour de Pâques fut longtems dans ce coin de terre une source de divisions & d'anathèmes.

Le petit nombre d'Inscriptions recueillies par notre Auteur n'offre ce me semble que peu de singularités. Peut-être en est-ce une d'être écrites de haut en bas. Elles sont toutes fort simples, & quoique de divers

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 145
vers âges se ressembloit extrêmement. La plus ancienne porte

ISNIOC VITAL. FIL. TORRICK.

Le premier nom est Breton , & le second Romain. La croix , qui est à la tête , paroît être une addition de siècles moins reculés. Une inscription , où l'on croyoit avoir trouvé le nom du Roi Arthur , & dont on s'étoit servi pour déterminer le lieu du combat où il fut blessé à mort , se trouve par l'examen que Mr. Borlase en a fait , un simple mémorial d'un nommé Catin fils de Magaire.

CATIN HC JACIT FILIUS MAGARI

Ce n'est pas que notre Auteur révoque en doute l'existence de ce fameux guerrier. Il la croit constatée par diverses traditions , qu'il seroit aussi difficile de contredire que de dégager des fables monacales. Ce Roi se trouve dans la liste que Mr. Borlase a eu la patience de tirer des anciennes chroniques. On y trou-

Tome XVIII.

G

ve

ve une succession de Princes, depuis Brutus, qui commença à régner 2859 avant l'ère Chrétienne, jusqu'à Condorus le dernier Comte de Cornouailles du sang Breton, qui vivoit vers l'année 1066. de cette ère. Mr. Borlase n'a garde d'attribuer à cette liste plus d'autorité, que les témoignages suspects ou contradictoires qui la fondent ne peuvent lui en donner. Il convient que la lumière, qu'elle peut répandre sur l'histoire de son pays, est assez sombre; mais il croit qu'avec beaucoup d'obscurité elle a cependant quelque chose de réel. Les observations, qu'il fait, pour lier plusieurs périodes de sa chronique, avec ceux des autres histoires, sont aussi ingénieuses que savantes; & l'on verra avec plaisir que le compte des années des Rois jusqu'à Cassibelan le contemporain de César, ne s'écarte que de 36 à 38 ans l'intervale, que met le Système d'Usserius entre la 18 année du Grand Prêtre Eli, qui doit avoir été celle de l'expédition de Brutus en Bretagne, & le tems de
l'ar.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 147
l'arrivée du premier Empereur Romain dans la même Isle.

Le vocabulaire Breton de notre Auteur est un essai tout neuf sur une partie très-importante de la Littérature Angloise. La modestie, avec laquelle il en parle, de même que des autres parties de son ouvrage, loin de lui faire tort dans l'esprit des vrais juges, les engagera de souhaiter, qu'il poursuive bientôt l'exécution de son plan; & que dans le volume suivant il développe aussi heureusement les opérations de la Nature que dans celui-ci il nous paroît avoir éclairé les ténèbres de l'Antiquité.

A R T I C L E V I.

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES
pour l'année 1754. Tome
XLVIII. 2 Partie
Second Extrait. (a)

Les

(a) Le premier se trouve dans l'Article III. de la Partie précédente.

Les articles de Mathématiques, de Méchanique & d'Astronomie, auxquels je borne cet extrait, sont moins propres à être abrégés que ceux des autres classes. Les figures & les calculs qu'ils supposent ne peuvent entrer dans un Journal, & tout ce que je puis faire c'est d'indiquer l'objet qu'on s'y propose, & quelquefois la méthode qu'on y suit. Je me dispenserois même de ce travail, si les personnes qui cultivent les mêmes sciences dans les diverses parties de l'Europe ne souhaitoient d'être instruites de ce qu'on fait dans celle-ci, & si celles que leur goût ou d'autres occupations détournent des études abstraites n'étoient bien aises d'apprendre à quoi elles peuvent mener.

Les quatre articles suivans appartiennent à la classe des Mathématiques. LVIII. *Sur la précession des équinoxes &c. par Mr. de Silvabelle.* LXII. *Nouvelle méthode pour calculer la valeur des rentes à vie & des survivances, par Mr. Dodson.* LXXVI. *Théorèmes qui découvrent de nouvelles propriétés du cercle,*

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 149

& qui servent à réduire des fractions qui ont certains multinomes pour dénominateurs à des expressions plus simples ; par Mr. Landen. XCII. Lettre de Mr. Clairaut sur les proportions de vitesse des rayons inégalement refrangibles. De ces quatre Mémoires, le troisième n'est nullement susceptible d'extrait, & il suffit de dire que la propriété du cercle, qui a fait tant d'honneur à Mr. Cotes, n'est que l'une de celles que Mr. Landen déduit de ses calculs, & qu'il applique aux mêmes usages.

LVIII. J'ai tâché, dans le premier de mes Journaux, (*b*) de donner une idée de la précession des équinoxes, de la nutation de l'axe terrestre, du mouvement des nœuds. Mr. de Silvabelle a travaillé sur les mêmes problèmes, & son analyse comprend toutes les conditions qu'ils peuvent avoir.

L'Auteur distingue cinq différen-
tes

(*b*) Janvier 1750. Art. IV.

tes impressions communiquées à la terre , par l'action des deux luminaires sur les parties relevées de l'équateur. Les deux premières tendent à faire avancer régulièrement le pôle terrestre dans une direction parallèle au plan de l'écliptique. Les deux suivantes augmentent & diminuent alternativement d'une très petite quantité l'inclinaison de l'équateur sur ce cercle, dans chaque demi-révolution du soleil & de la lune. La cinquième & dernière est du même ordre que les deux précédentes. Elle est causée par le tournoyement du plan de l'orbite de la lune sur celui de l'écliptique , & a pour période la révolution des nœuds & du pôle de cette planète en un peu moins de dix neuf ans. Mr. Bradley , à qui l'on en doit la découverte, lui a donné le nom de *Nutation*, & Mr. de Silvabelle prouve qu'elle a un rapport purement géométrique avec la précession produite par la lune, quelles que soient la force de cette planète, la quantité de l'aplatissement de la terre, celle de sa matière, & en un mot les

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 151
 les conditions physiques du problème. Les formules qu'il trouve pour ces divers mouvemens peuvent également s'appliquer à l'action des divers corps célestes, & aux révolutions de leurs nœuds. En voici les principaux résultats:

Précession annuelle causée par le Soleil.	13". 52"". 11""
La même produite par la Lune.	34. 16. 51
Alteration semestree dans l'inclinaison de l'axe de la terre par l'action du Soleil.	0. 57. 25
Alteration semblable par l'action de la Lune dans chaque moitié de sa révolution autour de la terre.	0. 10. 19
Nutation produite par la Lune pendant une demi révolution de ses	
G 4	nœuds

nœuds en 9 ans

& un tiers. . . 17". 51". 14""

Mouvement des
nœuds de la Lune

en un an. . . 19' 25' 39"

L'Auteur promet d'appliquer sa théorie aux dérangemens, que se causent réciproquement les planètes, en agissant l'une sur l'autre. On fait combien ce problème est important pour vérifier le système de Newton ou plutôt celui de la nature.

LXII. Ce n'est jusqu'ici que par la méthode des fluxions qu'on a fixé la valeur de cette espèce de rentes à vie, dont le paiement se fait jusqu'à la mort du possesseur; & en effet pour peu qu'on y pense il ne semble pas qu'on puisse éviter de faire entrer l'infini dans une question, qui dépend d'une division du tems dans des intervalles indéfinis. Aussi n'y a-t-il certainement que ce moyen de parvenir à une extrême exactitude; mais ici elle n'est point nécessaire, & ce que personne n'avoit encore fait, Mr. Dodson réduit les rentes viagères dont je viens de parler

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 153
 ler à celles qu'on ne paye que tous les ans, & dans les quelles on ne fait entrer aucune fraction de vie. On fait que ces dernières n'exigent que les règles de l'arithmétique commune. Leur valeur est toujours la somme d'une suite fort simple, dont le nombre des termes est petit & toujours peu considerable, puisqu'il n'est que celui des années, que le rentier peut se promettre, quand il parviendrait aux dernières bornes qu'on a fixées à 86 ans. Pour ramener les autres rentes à vie à celles-ci, il suffit d'ajouter à ces dernières l'avantage de celui qui possède les premières. Cet avantage consiste dans une partie indéterminée d'une année. Pour tirer cette partie de son indétermination, divisez chaque année en deux. Il est certain que le possesseur doit mourir dans l'une des deux moitiés, & à très-peu près également probable qu'il mourra dans le premier semestre que dans le second. Le risque est donc égal pour chaque année, que le rentier recevra une somme plus petite ou plus grande que la

moitié de sa valeur ; c'est-à-dire qu'il peut en commençant chaque année compter sur sa moitié. Il faut donc ajouter à la valeur d'une rente à vie ordinaire, celle d'une annuité constante divisée par le double des années que le possesseur pourroit vivre. Qu'il ait par exemple cinquante ans, le plus long terme auquel il puisse atteindre, & qu'on appelle le complément de sa vie est de trente-six ans, car on ne compte plus au-delà. Il faut donc ajouter à la valeur de sa rente payable d'année en année, celle d'une rente fixe de 36 ans divisée par 72. Mr. Dodson compare cette expression avec celle, que Mr. de Moivre a trouvée par le secours des fluxions(c), & il montre qu'elle n'en diffère point sensiblement. La même méthode le met en état de déterminer la valeur des survivances. Il ne s'agit que de multiplier la probabilité, que le présent possesseur a de vivre, par la

(c) *Phil. Transact.* N°. 473. Art. X.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 155
la probabilité que celui à qui la substitution est accordée a de mourir.

XCII. La différence dans la réfrangibilité de la lumière ou dans les couleurs, a par quelques auteurs été attribué à celle de la vitesse des rayons. Mr. Melvill (d) ayant calculé dans cette hypothèse quel devoit être l'intervalle entre la transmission des rayons rouges & celle des rayons violets dans les éclipses des satellites de Jupiter, a jugé qu'il étoit la 77^e. partie du tems que la lumière met à venir de cette planète à la terre, ou d'environ trente deux secondes. Mr. le Marquis de Courtyvon, qui dans un *Traité d'Optique* antérieur au Mémoire de Mr. Melvill, s'est proposé le même problème, & qui pour cet effet a fait usage des principes, que son illustre collègue Mr. Clairaut avoit employés pour déterminer la route d'un rayon de lumière dans quelque milieu que
ce

(d) *Ibid.* Tom. XLVIII. 1. *Part.*
Art. 38.

Ce soit (e), a trouvé une proportion toute différente. Suivant lui, les rayons qui transmettent le rouge doivent aller plus vite d'environ une quarante quatre partie, que ceux qui donnent le violet. On peut déduire de ceci, qu'entre la venue des premiers rayons aux derniers, lorsque le satellite sort de l'ombre, il devroit y avoir un intervalle de plus de 55 secondes, intervalle qui ne pourroit guère avoir échappé aux observateurs (f).

La mécanique présente les articles suivans. LXVII. *Machine pour représenter le tems, la durée & la quantité des éclipses du Soleil, en quelque lieu de la terre que ce soit, par Mr. Ferguson.* LXX. *Instrument pour mesurer le chemin d'un vaisseau, par Mr. Smeaton.* LXXIV. *Description d'un instrument propre à mesurer les petits angles,*

(e) *Mem. de l'Ac. des Sc. de 1739. p. 259*

(f) Voyez ce qu'on a dit sur ce sujet après Mr. Knight dans ce Journal Tom. XVII. p. 68.

Mois de Sept. & d'Octobre. 1755 157
gles, par Mr. Dollond. LXXIX. Nou-
veau pyromètre, par Mr. Smeaton.

LXVII. La machine de Mr. Ferguson consiste dans un globe terrestre, qui tourne sur son axe incliné comme il doit l'être. Ce globe répond à un quadre qui soutient une plaque de cuivre, qu'on oppose au Soleil ou à la lumière d'une bougie. Après avoir rectifié le globe & ajusté le quadre, suivant la situation du Soleil & de la Lune dans le tems d'une éclipse, on fait mouvoir par une manivelle & le globe & la plaque de cuivre; & l'ombre de cette plaque qui est divisée en douze cercles concentriques fait voir en quelque lieu du monde que ce soit, tous les phénomènes de l'éclipse.

LXX. Pour remédier aux défauts du loch, Mr. de Saumarez publia en 1725 (g) la description d'une nouvelle machine destinée à mesurer le chemin d'un vaisseau. C'est cette machine, que Mr. Smeaton a portée

(g) *Phil. Transf.* N°. 391. Art. V. &
N°. 408. Art. III.

tée à un plus haut degré de perfection; mais qui paroît encore sujette à quelques défauts, lorsque le mouvement du vaisseau est de plus de cinq milles par heure. L'ingénieux artiste ne doute pas qu'on ne puisse la perfectionner. Il en indique les moyens, & auroit continué ses observations, si les gens de mer paroïssent moins éloignés d'adopter de nouvelles inventions sur un art, qu'ils n'exercent que par routine.

LXXIV. Le nouveau micromètre de Mr. Dollond consiste en un objectif coupé par la moitié, & dont les parties se meuvent le long l'une de l'autre, de manière à rapprocher les images de deux objets, & à en mesurer les distances par celles des centres des deux moitiés. Cet instrument qui est fondé sur les mêmes principes que celui, que Mr. Sherrington avoit proposé il y a 12 ans, (*b*) s'applique surtout avec avantage

(*b*) Voyez le volume précédent des *Transactions Philosophiques*, Art. XXVI. & ce *Journal*, Tom. XVI. p. 108.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 159

ge aux télescopes à reflexion. Il est beaucoup plus simple, plus exact & plus universel, que les micromètres ordinaires. Il sert à prendre les distances obliques aussi facilement que les verticales, & la promptitude qu'il permet à l'observateur le met en état de profiter des moindres intervalles de sérénité, si précieux dans des climats tels que les nôtres, & si souvent perdus par le défaut des instrumens. Il faut voir dans l'écrit même de Mr. Dollond les démonstrations des propriétés de son micromètre, & attendre des Astronomes la confirmation de ses avantages.

LXXVIII. Dans l'impossibilité où je me trouve de donner une description intelligible de l'instrument, que Mr. Smeaton a construit pour mesurer la quantité, dont les corps s'allongent par la chaleur, il suffira d'en indiquer quelques unes des propriétés. La machine qui est de cuivre étant elle-même expansible par la chaleur, les premiers soins de l'artiste ont été de fixer au juste de quelle quantité elle s'allonge, & c'est par la différence entre l'expansion de la
mach-

machine & celle de la substance qu'il veut essayer, qu'il juge de la quantité dont cette dernière s'étend. Cette substance est plongée avec l'instrument dans une citerne remplie d'eau, & échauffée par le moyen de lampes, au degré que marque un thermomètre qu'on y place. Le corps qu'on essaye fait mouvoir un levier du second ordre, qui écarte de la pointe d'un micromètre à vis une pièce, que Mr Smeaton appelle *the feeler ou le toucheur*. C'est en effet par l'ouïe que notre ingénieux Mécanicien s'assure que la pièce touche la pointe de la vis; & il croit de même que feu Mr. Graham, que cette manière de juger du contact est beaucoup plus exacte que celle qui est fondée sur la vue. Les révolutions de la vis sont marquées sur un cadran, & telle est la délicatesse de l'instrument qu'on y mesure jusqu'à la 23,145^e partie d'un pouce. Ce pyromètre a mis l'inventeur en état de former une table des expansions de diverses substances par le degré de chaleur qui fait monter le thermomètre du degré de la gelée à celui
de

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 161
 de l'eau bouillante. Voici les résultats de cette table pour quelques uns des principaux corps, en parties dont chacune est la dix-millième d'un pouce.

Tuyau de verre blanc.	100
Acier.	130
Fer.	147
Bismuth.	151
Cuivre rouge battu.	204
Etain fin.	274
Plomb.	344
Zinc battu.	373

Cette propriété qu'a le zinc de s'étendre plus que tous les autres corps le rendroit, au jugement de Mr. Smeaton, très-propre aux pendules composées & aux thermomètres métalliques.

Les articles d'Astronomie sont les suivans. LXVI. *Lettre de Mr. Delisle à Mr. Bradley sur la comparaison des observations de ce dernier avec celles de Mr. l'Abbé de la Caille.* LXXI. LXXII. & LXXIII. *Observations astronomiques de Mr. Chevalier à Lisbonne.*

LXVI.

LXVI. Jamais on n'a eu d'occasion plus favorable pour déterminer la parallaxe ou la distance des planètes, & en particulier de Mars, que celle qu'a fournie le voyage de Mr. l'Abbé de la Caille au Cap de bonne Espérance en 1751. Cet Astre étoit à sa moindre distance de la terre, & ceux qui l'observoient le plus éloignés l'un de l'autre. Tandis que Mr. de la Caille, placé à l'extrémité méridionale de notre monde, cherchoit le lieu apparent de Mars par rapport aux étoiles voisines, les Astronomes septentrionaux informés de son dessein formoient avec lui divers triangles, dont la planète étoit le sommet commun. Les bases étoient les cordes des arcs terrestres qui séparoient les observateurs, & leurs lunettes prolongées en étoient les côtés. Il ne restoit qu'à résoudre ces triangles, dont un côté & les deux angles étoient connus, pour déterminer le troisième angle ou celui de la parallaxe.

Parmi les diverses observations correspondantes, il ne s'en est point trouvé de plus propres au but qu'on
se

Mois de Sept. & Octobre 1755. 163

se propoſoit que les ſix de Mr. Bradley, que Mr. Delille compare dans cette lettre avec celles de ſon ſavant aſſocié. L'obſervatoire de l'Aſtronomie François ſe trouve fixé par ſes obſervations à $33^{\circ} 55' 15''$ au Sud de la ligne; & Greenwich où Mr. Bradley obſervoit en eſt à $51^{\circ} 28' 30''$ Nord. La baſe de leur triangle étoit donc la corde d'un arc de plus de 85 degrés, c'eſt-à-dire de près du quart de la circonférence. Des ſix obſervations faites les mêmes nuits, celle du 14 Septembre eſt le plus voiſine du tems du périſſée, & donne par conſéquent la parallaxe la plus conſidérable. Les cinq autres du 31 Août, du 3, du 4, du 7 & du 9 d'Octobre exigent chacune une petite équation, pour ramener la planète au tems de ſon oppoſition au Soleil ou de ſa plus grande proximité de la terre. Une ſeconde correction devient néceſſaire à cauſe des différentes déclinaïſons de l'Aſtre, le méridien du Cap étant plus oriental que celui de Greenwich d'une heure quatorze minutes. Il faut enfin pour la commodité du calcul transformer
le

le triangle que formoient le Cap, Greenwich, & Mars, dans celui où la planète supposée à l'horison seroit vue par un observateur au centre de la terre & par un autre sur la surface. La parallaxe, qu'on découvre de cette manière, & qu'on nomme *horizontale*, se trouve par un milieu, dont la plupart de ces observations ne s'écartent que peu, de 27 secondes & un quart. Telle est la mesure du demi-angle, sous lequel notre petite terre seroit apperçue de Mars, & nous en pouvons conclurre que lorsque cette planète est le plus près de nous, elle en est à plus d'onze millions de lieues, & le Soleil à près de trente.

LXXI. LXXII. & LXXIII. Mr. Chevalier ayant observé à Lisbonne deux émersions des Satellites de Jupiter le 30 Avril & le 24 Mai 1753, Mr. Short en a déduit par le secours des tables du Dr. Bevis la différence en longitude de Londres & de Lisbonne. Elle se trouve de 36' 6", plus petite de 4" que celle qu'on a déduite de plusieurs observations précédentes. L'éclipse du Soleil du

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 165
26 Octobre 1753 fut aussi observée
par le même Astronome, qui la
trouva de 11 doigts 5'. On vit Ju-
piter & Venus & plusieurs étoiles
dans le tems de la plus grande obscu-
rité, qui fut à 8^h 41' 46'. La li-
queur du Thermomètre de Mr. de
Reaumur baissa de plus d'un degré,
il s'éleva des vapeurs de la rivière
& du port, le vent fraichit, & un
miroir concave de trois palmes de
diamètre, qui mettoit d'abord en
feu du bois tenu à son foyer, mê-
me lorsque l'éclipse étoit de sept
doigts, cessa de produire cet effet
lorsqu'elle fut au plus haut point.

A R T I C L E VII.

Essai sur les avantages, qui ré-
sulteront d'une détermination
périodique des variations de
l'aiguille aimantée dans toutes
les parties du monde connu,
adressé à la Société Royale
par Mrs. MOUNTAINE & DOD-
SON, & recommandé par cet-
te

166 JOURNAL BRITANNIQUE.
te Société à ses Membres & à
ses Correspondans. (a)

Londres le 20. Mars 1755.

LE célèbre Docteur Edmond Halley ayant vers l'année 1700 recueilli un grand nombre d'observations faites sur la variation de la boussole en plusieurs parties du monde, traça sur une Carte de Mercator certaines lignes, qui représentoient la quantité de la variation dans les parties du monde où ces lignes étoient tracées. Mais comme cette variation est peut-être partout dans un état de fluctuation, elle se trouva si changée au bout de quarante ans que, lorsque les auteurs de cet écrit entreprirent en 1744 de tracer de nouvelles lignes, ils virent que cel-

(a) C'est pour répondre à l'invitation de ces Auteurs, & aux desirs de l'illustre Corps dont ils sont membres, que je m'empresse de répandre leur projet.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 167

celles du Dr. Halley étoient devenues entièrement inutiles, & qu'une opération pareille ou analogue devoit être renouvelée tous les dix ou douze ans, pour répondre aux vues de cet illustre observateur.

Les Commissaires de l'Amirauté, & les Directeurs des Compagnies des Indes & d'Afrique favorisèrent ce travail. Ils permirent à ceux qui s'en étoient chargés de consulter les journaux des navigateurs, qui se trouvoient dans leurs dépôts. Ces secours & quelques communications particulières mirent les auteurs en état de tracer des lignes sur les mers les plus fréquentées, & même de faire quelques essais sur celles qui ne le sont pas. Cette carte accommodée ainsi à l'usage de la mer & accompagnée d'une explication des méthodes qu'on y avoit suivies, fut présentée à la Société Royale.

Mais quoique ce soit principalement sur mer que ces lignes sont utiles, il ne laisse pas que d'être vrai que si elles pouvoient être étendues sur la terre, leurs avantages l'em-
por-

porteroient sur les difficultés qu'on y trouveroit, & c'est ce qui paroitra par l'analyse abrégée que nous allons faire de leurs usages ainsi doublés.

Et d'abord pour commencer par l'utilité de ces lignes en pleine mer, on peut la considérer ou comme commune à toutes les mers, ou comme particulière à quelques unes. L'usage général consiste à faire la vraie route qu'on se propose, & à déterminer aussi près que l'estime des pilotes peut aller le lieu du vaisseau.

Les usages particuliers deviendront sensibles par quelques exemples. Dans les parties méridionales du grand Ocean Indien, à commencer par la côte du Bresil & de la Terre des Patagons, & à suivre la route fréquentée par nos vaisseaux des Indes au Sud du Cap de Bonne Espérance jusques dans l'Ocean Indien, les lignes de variation paroissent à peu près partout dirigées du Nord au Sud. Si donc on peut par des observations célestes trouver la latitude & la variation,
les

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 169

les lignes de la Carte donneront la longitude. L'extrême utilité de ce moyen se trouve attestée par le rapport de divers navigateurs, qui s'en sont servis pour corriger leur estime dans cette longue traite.

A la vérité lorsque nos lignes vont à peu près d'Orient en Occident, comme dans l'Océan Atlantique depuis l'Ouest de l'Europe jusqu'au Nord-Est de l'Amérique Septentrionale, on les consulteroit sans fruit pour la longitude. Mais comme il arrive souvent dans cette traversée, surtout vers les bancs de Terre-neuve, qu'on ne peut faire à midi de bonne observation de latitude, pourvu qu'on parvienne à observer la variation dans quelque tems que ce soit de la journée, les lignes de la carte feront connoître la hauteur.

Pour venir maintenant aux avantages de ces lignes étendues sur terre aussi bien que sur mer, on voit d'abord que leur existence se trouvera confirmée & leur continuation visible de mer en mer. Par là nous nous verrons en état de juger de leur nature, de leurs propriétés

& de leurs causes ; & s'il étoit possible de les faire passer sur toutes les parties du monde connu , un seul coup d'œil présenteroit à la vue tous les divers degrés d'attraction répandus sur notre grand aimant , dans le tems où ces lignes ont été tracées. On eut souhaité de pouvoir exécuter ceci en 1744, mais le défaut de secours , malgré des avertissemens réitérés dans les Nouvelles publiques , ne permit pas de l'entreprendre.

Comme l'expérience a convaincu les Auteurs de cet Ecrit , que le tems d'examiner de nouveau l'état de la variation est venu , pour pouvoir faire usage de la Carte, ils ont résolu de recueillir & de comparer toutes les observations qui leur seront envoyées d'ici en un an , ou en cas de doute jusqu'au tems du retour des premiers vaisseaux des Indes après ce période , & de publier ensuite de la manière la plus convenable le résultat de leurs opérations.

Plusieurs Savans ont essayé d'expliquer les phénomènes des variations

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 171

tions magnétiques & de ses changemens continuels. On a proposé diverses méthodes de calcul, & chacun a, suivant son hypothèse, essayé de prédire l'état de la variation. Le projet qu'on offre, s'il peut être exécuté, servira de pierre de touche à ces hypothèses, & permettra ou de les recevoir ou de les rejeter. Les Auteurs de la nouvelle Carte suivront leur plan original en ne publiant rien qui ne soit fondé sur les observations actuelles qui leur seront communiquées, & ils laisseront à d'autres le soin d'en faire l'application aux divers systèmes. S'il s'en trouve quelqu'un, à qui cet examen & cette comparaison soient assez favorables pour autoriser des calculs, leur travail se trouvera heureusement terminé; sinon, ils recommandent la continuation périodique de l'opération qu'ils entreprennent, comme le seul moyen d'atteindre enfin au but, & d'y suppléer jusqu'à ce qu'il soit obtenu.

A qui nos Ecrivains se pourroient-ils si justement adresser qu'à la Société

té Royale de Londres, pour se procurer des secours dans un ouvrage, qui paroît si important au commerce & à la navigation, & qui promet peut-être une addition si considérable à nos connoissances de la Nature? Plusieurs des membres de ce corps ont l'honneur singulier d'avoir déduit leurs découvertes, de l'expérience plutôt que de l'hypothèse. Comme c'est aussi la méthode qu'on se propose de suivre, les Auteurs de cet Ecrit prient humblement & la Société comme Corps, & chacun des Membres qui la composent, de leur faire part de leurs observations sur la variation pendant les dernières années, ou celles qu'ils pourront faire, soit par mer soit par terre, jusqu'au 25. de Mars 1756. Comme le genre humain est également intéressé à cette recherche, ils prient chacun de leurs collègues de tâcher de leur obtenir la même grace de leurs correspondans du dehors; & ils promettent à chacun le retour d'une juste reconnaissance, & au Public une
promte

Mais de Sept. & d'Octobre 1755. 173
promte communication de tout ce
qu'ils croiront propre à l'inté-
resser.

A R T I C L E VIII.

De affectibus animi & morbis
inde oriundis, Dissertatio habi-
ta Cantabrigiæ in Scholis pu-
blicis V. Kalend. Februarias A.
D. MDCCLV. à GEORGIO BA-
KER M. D. Collegii Regalis
Socio.

C'est-à-dire

*Dissertation sur les mouvemens de
l'ame & les maux qui en résul-
tent ; par Mr. BAKER Dr. en
Médecine & Membre du Collège
Royal. A Cambridge 1755. In
4. p. 34. pr. 1 sh.*

LE jeune & ingénieux Médecin, de qui nous vient ce discours, ne s'amuse point à des recherches subtiles sur la nature de l'ame ou sur son union avec le corps. Il fait que des ténèbres épaisses cachent à notre foible vue & lui déroberont peut-être toujours la manière dont ce qui sent en nous influe sur ce qui se meut. Il se contente de supposer le fait comme constant & du moins aussi intéressant pour les disciples d'Hippocrate que pour ceux de Platon. L'ame souffre & agit; les passions ont des effets déterminés sur la machine, & en dérangeant de mille manières différentes les opérations & les ressorts. En vain cherchez-vous, par des remèdes qui n'agissent que sur le corps, à dissiper les maux de l'esprit. Le pavot, la mandragore, la fameuse népenthe, ne suffisent point pour rendre le calme à l'ame agitée. C'est à l'école de Socrate autant qu'à celle de Galien à le lui procurer. Les premiers Philosophes donnèrent une partie de leurs soins à la diète de ceux qu'ils vouloient instruire,

re,

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 175
re, & les premiers Médecins se prépar-
oient par les leçons des Sages à
visiter avec fruit les lits de ceux qu'ils
vouloient guérir.

Δει ... μεταγείν την σοφίην εις την ιη-
τρικην, και την ιητρικην εις την σοφίην: ιη-
τρος γαρ φιλοσοφος, ισοθεις. (a).

Ce qui est vrai des maux du corps
l'est également de ceux de l'ame; il
faut les connoître avant que d'en
chercher les remèdes. C'est au pre-
mier de ces objets que Mr. Baker se
borne dans cette dissertation acadé-
mique. Il passe en revue les princi-
pales passions de l'ame, & indique
les altérations qu'elles produisent
dans l'œconomie animale. Les ta-
bleaux qu'il offre ne sauroient être
nouveaux, mais ils sont vrais &
intéressans. L'Auteur paroît avoir
beaucoup de lecture, de goût & de
discernement. C'en est assez pour
autoriser une courte analyse de son
discours.

La colère, appelée par les an-
ciens

(a) HIPPOCRAT. de *Decent. habit.*

ciens Médecins une fièvre ou une épilepsie passagère, imite ces deux maux par ses effets. Les Peintres & les Poètes ont le mieux réussi à représenter les troubles qu'excite cette passion, & c'est avec raison que Sénèque dit qu'il suffit de regarder ceux qu'elle possède pour s'assurer qu'ils ne sont point en santé. Leurs traits, leur coloris, leur geste, tout change en un instant. Leurs mouvemens sont forcés, leurs tremblemens involontaires, leur cœur palpite, leurs artères battent sans règle, la digestion ne se fait plus, l'économie entière devient une scène de tumulte & de confusion. Bientôt le sang, que les veines jettent avec rapidité dans le cœur, le chargent & l'accablent. Les artères du poumon trop remplies font naître une respiration précipitée & laborieuse; & quelquefois faute de ce secours la vie s'échappe subitement avec le sang de l'homme transporté de fureur. Mr. Baker, qui cite ici l'exemple de Sylla, juge que ces effets naissent de l'irritation spasmodique des vaisseaux, qui poussent leurs humeurs
vers

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 177

vers le haut, & en suspendent le retour. De là les apoplexies sanguines, le vertige & la phrénésie. Souvent aussi l'estomac parsemé de fibres nerveuses manifeste le dérangement, & Tulpius rapporte le cas d'une inflammation de boyaux produite par un épanchement de bile suite d'un accès de colère. L'expression d'*émouvoir la bile* nous est venue des Romains, & les symptômes de la jaunisse ou des fièvres bilieuses ne sont pas moins la suite de l'emportement que de la morsure des vipères. Il semble même que c'est à la colère que le venin des animaux doit en partie son efficace; & Mr. Baker cite l'exemple d'un jeune homme, qui furieux se mordit le doigt, & qui mourut de la rage. Cet exemple, dit-il, ne sauroit paroître merveilleux à ceux qui ont vu le lait d'une femme irritée donner à son nourrisson des tranchées, des diarrhées, & des spasmes.

La crainte agit d'une manière opposée mais souvent aussi funeste. Le froid, la pâleur, une contraction subite de toute la superficie du corps

la manifestent, suivant ces expressions énergiques de Lucrèce (b) :

— *Ubi vehementi magis est percussa
metu mens ,
Consentire animam totam per membra
videmus ;
Sudores itaque , & pallorem existere
toto
Corpore , & infringi linguam , vo-
cemque aboriri ,
Caligare oculos , sonare aures , succi-
dere artus.*

Ces symptômes approchent de ceux qu'on ressent dans le froid d'un accès de fièvre. Toutes les veines resserrées chassent le sang vers le cœur & vers le poumon. Le poids qu'on ressent dans la poitrine , de même que la foiblesse & l'accélération du poux en sont les suites. Les muscles privés du sang interrompent leurs fonctions , & quelquefois une paralysie subite du cœur même amène
en

(b) Lib. III. 143-147.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 179
en un instant la mort. On fait aussi
que la crainte est pernicieuse aux
femmes enceintes & aux nourrices,
qu'elle augmente les dangers de la
peste (c), & que la petite vérole en
apparence la moins menaçante de-
vient mortelle par la peur.

Les maladies de l'ame qu'on vient
de voir peuvent être traitées d'ai-
guës. Plus tardive dans ses progrès
la tristesse ressemble à ces poisons
lents, qui consomment à la longue,
en affoiblissant & en relâchant tous
les solides. C'est ce qui a fait don-
ner à ce mal le nom de *λυπη* ou de
λυσις. On remarque que le scorbut
a principalement prise sur les gens,
& en particulier sur les matelots,
qui se laissent aller à la tristesse & au
découragement. Le sang épaissi cir-
cule avec plus de lenteur dans la vei-
ne porte, & produit les divers symp-
tomes de la mélancolie & des ter-
reurs.

(c) L'Auteur cite ici les descriptions
que Thucydide & Lucrèce après lui
ont faites de la peste d'Athènes.

reurs religieuses. Tandis que l'ame s'éloigne en quelque sorte de son siège, & cherchant à se fuir abandonne son empire sur les sens, les nerfs perdent leur activité, des doses excessives du jus de pavot ou de purgatifs ne font que peu d'impression, & les Médecins ne réussissent qu'avec peine & à la longue à délivrer les viscères de l'humeur atrabilaire qui les ronge.

L'envie ressemble trop à la tristesse, & a des effets trop connus pour exiger de longs détails. Il suffit de dire que ses impressions se font ressentir dans l'âge le plus tendre, & que les enfans périssent souvent de la jalousie que leur causent des préférences dont ils ne sont point les objets.

Parlant dans un auditoire de gens de lettres Mr. Baker n'avoit garde d'oublier les maladies hypocondriaques, si communes à ceux qui s'attachent trop à l'étude. Elles ne diffèrent qu'en degré de la mélancolie, & ont leur source dans un repos trop continué du corps, & une application trop soutenue de l'ame. Il me
sem-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 181

semble qu'il auroit pu ajouter avec la plupart des Auteurs la posture des Savans cloués sur leurs sièges & courbés sur leurs livres. Les organes de la digestion sont les premiers à souffrir; & la matière qui s'accumule dans les viscères est la source de mille incommodités. Pour éviter ces inconvéniens, Mr. Baker conseille la variété & la modération dans les études; il préfère la Physique aux sciences abstraites ou critiques, & il veut qu'on ne sépare jamais l'agréable de l'utile. Ailleurs il parle avec transport de l'influence de la musique sur une ame ou fatiguée ou malade; & au plaisir avec lequel il cite une strophe de Pindare, on s'apperçoit sans peine que son Apollon n'est point uniquement celui des Médecins.

Quelque opposée que la joie soit à la tristesse, elle se confond souvent avec elle dans ses effets. Il ne s'agit pas ici de cette gaieté douce compagne de la santé & de la vertu; mais des accès tumultueux & passagers, qui enlèvent l'ame hors d'elle-même, & produisent ou des accès de

folie tels qu'on les vit dans l'année du Sud, ou des apoplexies & des morts subites.

Notre Auteur finit par quelques observations sur la différence des temperamens & des constitutions. Il remarque par exemple qu'il n'y a point de personnes qui doivent plus être en garde contre les passions que celles qui sont sujettes à la goutte, & se moque en deux mots de l'opinion de ceux qui cherchent l'origine de ce mal dans un défaut des humeurs.

Je n'aurois donné qu'une ébauche grossière de la Dissertation de Mr. Baker, si je ne joignois à ce que j'en ai dit un échantillon du stile; & je choisis pour cet effet le portrait suivant du Docteur Swift. *Hujusce rei (ægritudinis quæ à tristitia originem ducit) grave nuper exemplum præbuit Vir magni in primis, & præstantis ingenii. Is, postquam Hiberniam suam Poësi, leporibusque Atticis, & eloquio ornaverāt; dolens usque parem meritis non respondisse favorem, & observantiam; pariterque amicis, inimicis, & sibi iratus, tandem in me-*
ram

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 183

*ram homunculi imaginem, & quasi
umbram extenuatus est. Cum autem
(prope actâ jam atque decursa æta-
te) præ tanta morum asperitate, &
immanitate naturæ, mens illi subver-
sa esset; & ingenium illud excelsum,
sublime, & eruditum turpissime deli-
raret; illico animatum senis cadaver
nutriri cœpit, & pinguescere, ab
hospite tam gravi liberatum. Ce n'est
que pour ceux qui n'entendent pas
le latin que je hazarde cette traduc-
tion. „ Un exemple remarquable
„ de ces effets du chagrin nous a
„ été fourni par un homme d'un
„ génie rare & distingué. Cet hom-
„ me, qui par ses vers, ses plai-
„ santeries Attiques, & son elo-
„ quence, avoit illustré l'Irlande,
„ ne pouvant souffrir que la faveur
„ & le rang se refusassent à ce qu'il
„ croyoit mériter, & également ir-
„ rité contre ses amis, ses ennemis
„ & lui-même, offrit enfin l'image
„ d'un homme réduit à n'être qu'un
„ squelette & qu'une ombre. Mais
„ lorsque à la fin de sa carrière,
„ l'aigreur de ses sentimens & la fé-
„ rocité de son naturel eurent ren-
„ versé*

„ versé son esprit, & que ce génie
 „ si sublime & si orné fût tombé
 „ dans le plus honteux délire, le ca-
 „ davre animé du vieillard délivré
 „ d'un hôte importun, recommen-
 „ ça à se nourrir & à s'engrais-
 „ ser ”.

ARTICLE IX.

Analyse du SYSTEME DE PHILO-
 SOPHIE MORALE de Mr. HUT-
 CHESON. (a)

Ceux qui ont vu la statue d'Apol-
 lon dite du Belvedere, jugent
 qu'elle ne peut avoir été faite sur un
 modèle unique. Le sculpteur a ras-
 semblé les beautés de plusieurs ori-
 ginaux (b). Il a élevé chacun de ses
 modè-

(a) Voyez le *Journal* précédent, Art.
 VIII.

(b) C'est ainsi que Zeuxis, pour
 peindre une Hélène, souhaita de voir
 les plus belles filles de Crotone, & en
 choisit cinq, dont il prit ce qu'il voulut
 pour un portrait plus beau qu'aucune
 d'elles. Cic: *de Inv: Rhet.* L. II. c. 1.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 185
modèles à ce que son imagination
lui faisoit concevoir comme le der-
nier point du gracieux & du grand.
Sa statue représente la nature per-
fectionnée & un tout *plus qu'humain*.

Je ne fais si l'homme de Mr. Hut-
cheson ne ressemble point au Dieu
de l'artiste Grec. Comme le Statuai-
re, notre Philosophe Irlandois a ti-
ré de divers individus ses idées de
beauté, d'ordre & de perfection. Il
a rejeté les imperfections de chacun
sur des altérations accidentelles, que
l'art devoit corriger. Il n'a enfin re-
connu comme naturel dans les hom-
mes que ce que Dieu paroît avoir
voulu les faire, & ce qui les appro-
che de lui.

*Cuncta superno
Ducit ab exemplo, pulchrum pulcher-
rimus ipse (c)
Mundum mente gerens, similique in
imagine formans.*

De cette idée du but de Mr. Hut-
cheson,

(c) BOET: Cons. III. 9.

cheson, je déduis en deux mots le précis de son système. Cherchez au-dedans de vous les divers principes qui vous déterminent, arrangez-les de la manière qu'ils vous paroistroient faire dans autrui le plus parfait assemblage, c'est là ce que vous devez tâcher de devenir, pour jouir de ce bonheur intimement attaché à votre être, *l'estime de vous mêmes.*

Entrons dans le détail des diverses parties qui composent ce système; & en bornant ce premier extrait au premier livre de notre Auteur, recherchons après lui *ce qui constitue la nature humaine, & ce qui peut en faire le souverain bien.* Nous ne prenons rien sur nous-mêmes; nous essayons de rendre par un simple trait un tableau, dont la disposition & le coloris nous enchantent, & nous prions nos lecteurs de se mettre à notre place, & de sentir avant que de juger.

Pour déterminer ce qu'est l'homme, & ce qu'il doit devenir, Mr. Hutcheson le prend à sa naissance, & consacre son premier chapitre à démêler *l'origine de ses facultés.* La
foi-

Mois de Sept. 6^e d'Octobre 1755. 187

foiblesse de ses premières années, & le besoin du secours d'autrui, deux caractères qui semblent le distinguer défavantageusement des autres êtres, montrent qu'il fût fait pour la culture & pour la Société. Les premiers appétits nous sont communs avec les autres animaux. Bientôt nos sens nous donnent des impressions de plaisir & de peine, & avec elles une détermination naturelle & constante à rechercher ce qui procure l'un, & à repousser ce qui fait naître l'autre. Le tact, l'odorat, le goût, & peut-être quelque autre sens du même genre, sont par eux-mêmes agréables ou désagréables, suivant que les objets qui les excitent & qu'ils font distinguer conviennent ou repugnent à notre nature; l'ouïe & la vue ne sont point également des avenues à la douleur; les plaisirs de la beauté & de l'harmonie qu'ils procurent différent en genre des plaisirs précédents, qu'on appelle purement *sensuels*. La combinaison des diverses sensations fait naître les idées de la durée, du nombre, de l'étendue, de la figure, du mouvement, du repos;

repos; & l'ame qui a la faculté de réfléchir sur elle-même, & de distinguer ses diverses actions & modifications, trouve dans ces deux sources, savoir la sensation & la conscience, si j'ose donner à ce terme un sens plus étendu que celui qu'il a d'ordinaire, les matériaux de toutes ses connoissances. Maitresse de les comparer & de les rassembler, c'est-à-dire de juger & de raisonner, rien ne la gêne qu'elle-même dans l'exercice de ses opérations. Le *desir* du bien & l'*aversion* du mal physique sont les deux premiers actes de la volonté; la *joie* que le premier procure, la *tristesse* qui suit le second, plus ressemblantes peut-être aux *sensations* qu'aux *volitions*, ne laissent pas que de se confondre avec ces dernières, suivant cette division ancienne des Philosophes (d) & des Poètes

Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque (e)

Ces

(d) CICER. *Tuscul.* L. III. & IV.

(e) VIRG. *Aeneid.* VI. 733.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 189

Ces quatre actes de la volonté se divisent en deux classes, suivant que nous les exerçons pour nous mêmes ou pour autrui. De-là les idées de *l'amour propre* & de la *bienveillance*. Personne ne dispute que le désir de la perfection & du bonheur ne soit une détermination calme, constante & universelle de l'ame ; notre Auteur prétend que cette ame éprouve aussi dans son état de tranquillité une sollicitude & une tendance naturelle au bien & à la perfection du système le plus étendu d'êtres qui viennent à sa connoissance. Mais comme peu de gens s'élèvent ou à la totalité de la création, ou à la somme la plus grande de la félicité, le désir de leur propre bonheur & de celui des autres n'est la plupart du tems que partial. Il se borne d'un côté à des individus ou à de petites sociétés, & de l'autre à quelque partie du bonheur total, telle que la fortune, le pouvoir ou la gloire. Mais il dépend toujours des hommes d'étendre, & de fonder en quelque sorte leurs affections particulières, dans une bienveillance universelle.

verselle, & leurs petites jouissances dans le desir d'une félicité complète. Autant qu'il est important de généraliser ainsi ses idées, autant l'est-il de se tenir en garde contre les émotions turbulentes qui se rapportent ou à nous-mêmes ou à autrui, & qui différentes des desirs calmes leur résistent souvent & en triomphent quelquefois.

Quelque long que soit ce catalogue de nos *perceptions*, il y en a de *plus délicates*, que notre Auteur passe en revue dans son second chapitre. Ici se présentent d'abord les plaisirs de l'imagination, que l'harmonie & la beauté, le dessein & l'imitation, la nouveauté enfin & la grandeur peuvent nous procurer. La sympathie qui nous fait prendre part aux sujets de tristesse ou de joie de nos semblables est un principe intimement attaché à notre nature. Il y a ce semble quelque chose de contagieux dans les divers sentimens de l'ame. La crainte fait naître la crainte, on rit en voyant rire, on devient dévot par imitation.

Le desir d'apprendre & d'agir que
nous

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 191

nous apportons en naissant , & qui ne nous abandonne jamais , renverse cette Philosophie qui borne au corps tous nos plaisirs. Ce qui rend ce desir nécessaire à notre félicité c'est le sentiment intérieur, qui nous instruit de la différence du bien & du mal moral , sentiment que l'homme le plus stupide éprouve, & que le plus déréglé ne peut entièrement bannir.

Enfin le sens de la honte & de l'honneur, de l'indécence & de la dignité ne peut être confondu avec aucun des précédens , & est également universel. Nous nous bornons ici avec notre Auteur à une simple énumération des divers sentimens, auxquels il faudra revenir ensuite pour en déterminer & l'étendue & les rapports.

On fait combien l'association des idées & le pouvoir de l'habitude influent sur nos sentimens. La répétition des mêmes objets & des mêmes actions fait contracter à l'ame des penchans pour les uns & de la facilité pour les autres. Mais ni les préjugés ni les coutumes ne donnent de nouvelles idées, & l'approbation ou
le

le blâme qui en est la suite a toujours pour appui quelqu'un de nos sentimens originaux.

Parmi les desirs qui influent sur la volonté, un des plus puissans est sans doute celui qui porte les deux sexes à s'unir. On souhaite d'avoir des enfans, on les aime lorsqu'on les a, & l'un & l'autre de ces sentimens nous vient directement de la nature. Il semble encore que la disposition que les hommes ont de former des Sociétés, & celle qui les porte à rendre au Créateur un certain culte, eussent été moins universellement répandues, si elles n'avoient été fondées que sur la tradition des premières familles, ou sur le souvenir d'une ancienne révélation.

La nature humaine offriroit l'image d'un cahos confus, si les divers principes qu'on vient d'y démêler n'avoient entr'eux ni ordre ni subordination. Mr. Hutcheson travaille à nous en donner des idées plus nobles, & il consacre son III. chapitre à rechercher quelles sont les *dernières fins de nos déterminations*. La Raison, qui met tout à sa place, suppose

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 193
pose qu'il y a quelque chose de primitif, dont elle ne juge point, & qui ne dépend que du sentiment.

Ce premier mobile n'est suivant plusieurs Philosophes que l'amour de nous-mêmes, ou le desir de notre propre bonheur. Ceux à qui ce principe plait par sa simplicité, se divisent lorsqu'il s'agit de le définir. Les uns le placent dans les voluptés, les autres dans le soin de notre conservation : ceux-ci dans la sympathie, ceux-là dans l'estime des hommes ou dans l'approbation du ciel. A le prendre dans le sens le plus raffiné, qui le fait consister dans les joies sublimes que procure la seule vertu, il ne paroît pas suffire pour rendre compte de cette satisfaction intérieure qu'éprouve l'homme de bien. Pourquoi les sentimens de la bienveillance la plus désintéressée & la plus involontaire le rendent-ils heureux, si ce n'est parcequ'il est fait pour les avoir? Sans cette constitution primitive, il lui manqueroit le desir de se procurer ces sublimes plaisirs, & le desir même supposé ne feroit pas plus naître le pouvoir de

le satisfaire, que celui de l'aveugle ne supplée au sens dont il est privé. La sympathie n'est point un principe assez étendu. On souffre quelquefois pour ceux qu'on n'estime point; des circonstances accidentelles font varier l'intérêt & la compassion; l'approbation accordée à la vertu est toujours invariable. Une action n'est encore point belle, parcequ'elle plait, qu'elle sert, ou qu'elle annoblit; elle a sans doute tous ces effets, mais elle les a parcequ'avant toutes choses elle est belle. Faire consister l'essence de ce qui est louable dans sa conformité ou aux loix Divines, ou à la vérité, ou aux relations immuables, c'est confondre de la même manière l'effet avec la cause; & il faut recourir à un instinct intérieur & moral, qui nous avertit de ce que Dieu veut, de ce qui est vrai, & de ce qui convient (f),

L'ana-

(f) L'Auteur qui ne dit ici que deux mots de ces systèmes, qui sont ceux de Grotius, de Woolaston, & de Clarke

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 195

L'analyse de ce sens fait le sujet du IV. chapitre. Il consiste selon l'Auteur en *une détermination naturelle & immédiate à approuver certaines actions*, ou en d'autres termes en *un sentiment naturel de l'excellence qui y réside, & qu'aucun autre de nos sens ni la raison même ne pourroit nous donner*. Ce sens ainsi défini a quelque analogie avec l'instinct des animaux. Tous poursuivent certains objets, malgré la peine, la fatigue & les incommodités auxquelles cette poursuite les expose, & il manqueroit quelque chose à notre nature, si elle n'étoit pourvue d'un sentiment, qui la porte aux actions les plus importantes. Quelque universel que soit ce sentiment, il est comme tous les autres capable de culture & de dégradation. Il se perfectionne par l'exercice, & acquiert différens

ke, renvoye à ce qu'il en avoit dit dans ses *Eclaircissemens sur le sens morale*, à la suite de son *Traité sur les passions*.

différens degrés de finesse par la comparaison des objets auxquels il s'applique. Il établit une gradation marquée entre les diverses actions. Au plus bas étage sont celles qui sont purement indifférentes & qui ne consistent qu'en jouissances sensuelles. Le premier degré d'éloge est pour l'exercice des facultés qui emportent quelque idée de dignité, le gout, les connoissances, les arts. Les dispositions intimement liées aux affections vertueuses, telles que la candeur, la véracité, le courage, le desir de la gloire, sont dans un rang supérieur; mais le plus élevé n'est que pour la bienveillance la plus étendue, & le desir de l'excellence & de la perfection. Le vice a de même ses degrés, que distingue le sens moral. On ne blâme pas autant un homme, qui ne songeant qu'à lui-même néglige de faire du bien que celui qui fait du mal, & ce dernier est plus ou moins excusable suivant que le motif qui l'a déterminé a été le desir d'éviter un danger, une passion violente, le ressentiment d'une injure, une gratification simplement

par-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 197
partiale. La disposition la plus odieuse, si elle est possible dans un être sorti de la main d'un Dieu, est le desir fixé de faire du mal pour le seul plaisir d'en faire.

Quoique l'amour propre bien entendu coïncide à plusieurs égards avec le sens moral, ou avec la bienveillance universelle, à laquelle ce sens assigne le plus haut degré de perfection, Mr. Hutcheson trouve qu'il en diffère à plusieurs autres, & que comme il lui est naturellement subordonné, il doit toujours lui être soumis. Malheureusement c'est tout le contraire. Les affections intéressées sont puissantes, elles s'offrent de bonne heure, & se renouvellent souvent. Leur force s'augmente à mesure que celle des sentimens désintéressés & moraux décroît faute d'exercice. Il faut que d'autres considérations rendent au sens moral affoibli sa force naturelle, & c'est en particulier là l'usage du sens de l'honneur, qui occupe l'Auteur dans son V. chapitre.

Le *desir d'être estimé* est-il une créature de l'intérêt? c'est la première

re question que Mr. Hutcheson examine ici, & qu'il décide par la négative. Ce desir suppose évidemment le sens moral & le soutient. Il se manifeste de bonne heure, & précède la reflexion. Ses degrés sont différens, & ses objets variés. La pudeur & la modestie en constituent une branche essentielle. Le sentiment de l'honneur, de même que le sens moral, peuvent par un effet de l'éducation & de l'habitude nous faire placer ou la gloire ou la honte dans des actions, qui ne méritent ni l'une ni l'autre. Le choix de nos plaisirs, de nos habitudes, de nos attachemens, a toujours quelque rapport avec ce qui s'y trouve de moral. En vain pour décréditer le sens de l'honneur ou celui de la morale, allègue-t-on la variété des idées qu'en ont les divers peuples; de ce que diverses personnes préfèrent différens mets conclurroit-on que le goût n'a rien de réel? Il y a même plus d'uniformité dans les notions de ce qui plaît à l'ame que dans celles de ce qui plaît au palais. Les nations les plus divisées dans leurs usages accordent

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 199

dent en général leur estime à ce qui leur paroît, peut-être quelquefois à tort, tendre au bonheur des autres. Nous n'en connoissons aucune, qui dans un état calme & tranquille approuve la cruauté, la trahison, l'ingratitude. Les sources de la variété des mœurs peuvent se reduire à ces trois. 1. On est imbu d'idées fausses de ce qui rend heureux. Où la propriété des biens passe pour un esclavage le larcin sera permis. 2. Le plus ou le moins d'étendue qu'on donne aux associations d'Etres auxquels on s'intéresse, met une grande variété dans les attachemens, les usages & même ce qu'on appelle les vertus. Marc Antonin fait sa famille du monde, & le Tartare le monde de sa horde. Si l'Eglise livre l'hérétique au bras séculier c'est pour purger l'univers d'un monstre. Enfin 3. les différentes opinions sur la volonté Divine font varier les idées du devoir. Réunissez ces trois causes, & vous ne serez point surpris des inconsistencies humaines. C'est la raison qui mérite le blâme plutôt que le sentiment qui se laisse diriger par elle.

elle. En plaignant les erreurs des hommes, vous ne les excuserez point d'abuser de leurs facultés. Vous concevrez qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être plus uniformes, & vous sentirez le besoin qu'ils auroient de rentrer souvent en eux-mêmes, & de balancer les divers plaisirs, pour mettre d'accord leur intérêt & leur devoir. Tel est l'objet de notre Auteur dans la seconde partie de son livre, qui traite du *souverain bien de l'humanité*.

Tout Etre capable d'une variété de plaisirs, différens dans leur nombre & quelquefois opposés, doit avoir pour but de s'assurer avec les plus excellens & les plus durables, autant des plus petits & des plus passagers qu'il est possible sans préjudice aux premiers. Cet Etre est donc appelé à des sacrifices & à des comparaisons. Mais pour les faire il faut qu'il ait un certain *pouvoir* sur ses facultés. Mr. Hutcheson examine celui que *l'homme a sur ses sensations, ses appetits, ses passions & ses affections* dans son VI. chapitre. Les leçons qu'il donne sur ces sujets sont d'un
grand

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 201

grand prix , & je m'y arrêteroïis avec plaisir , si je ne craignois de sacrifier à ces détails des articles plus essentiels ou plus particuliers à notre Auteur. Le Journaliste est souvent appelé à balancer ainsi non ses propres plaisirs mais les desirs de ses lecteurs.

Le VII chapitre peut passer pour un des plus importants. Il contient la *comparaison des différentes jouissances & des diverses peines par rapport au bonheur*. C'est par l'intensité & la durée des plaisirs du même ordre qu'on estime leur valeur ; mais si ces plaisirs ne sont pas de la même nature il faut faire entrer en considération l'idée de leur dignité , & c'est ce que Mr. Hutcheson ne manque point de faire en passant en revue les divers plaisirs , & en marquant leurs diverses classes & leurs différens degrés.

A commencer par ceux des sens , savoir ceux du palais & ceux de l'amour , notre Philosophe prouve que les uns & les autres , mais surtout les premiers , sont dans le rang le plus bas. Otez-en la satisfaction de quel-

ques besoins, & dépouillez-les de certaines associations de circonstances étrangères, il n'en faudra pas davantage pour faire rougir l'Epicurien même & le voluptueux de la préférence qu'il leur accorderoit sur des plaisirs plus exquis & par leur excellence & par leur durée. Ajoutez y que rarement ce qu'il y a de plus réel dans ces plaisirs est refusé à l'homme vertueux. Il ne tient qu'à lui de s'assurer la plus parfaite volupté.

Les plaisirs de l'imagination sont évidemment supérieurs aux premiers. Ils n'exigent point le sentiment du besoin pour les exciter; ils entraînent notre approbation pendant que nous les goûtons; ils ont plus de durée & causent moins de dégoût que les plaisirs sensuels; ils manquent plus rarement d'exercice & d'objet; & si l'idée de la propriété y ajoute quelque chose, cette idée est accessoire, elle peut, elle doit être modérée.

En remontant plus haut nous trouvons les plaisirs de la sympathie, plaisirs assortis à notre nature, & incomparablement plus vifs qu'aucun
des

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 203

des précédens. Amour paternel ou conjugal, douceurs de l'amitié, zèle pour la patrie, quel n'est point votre empire sur un cœur noble, quelle votre sensation puisqu'elle fait supporter les fatigues, les travaux, les chagrins, qu'il en coûte pour vous acquérir ! Vos joies sont sans doute balancées par la crainte de les voir finir ; mais quiconque choisit pour amis ceux à qui le bonheur ne peut être arraché, & surtout quiconque, dans les événemens les plus contraires fait reconnoître la main Divine, ne court point risque d'être ébranlé par des revers qui sont l'appanage de l'humanité.

Les plaisirs moraux different en ceci de tous les autres qu'ils dépendent de nous mêmes, qu'ils annoblissent les plaisirs inférieurs, qu'ils consolent de leur perte, qu'ils leur survivent, & qu'ils sont enfin les plus faciles à se procurer & les plus durables de tous. Prenez seulement garde de ne point vous laisser séduire par des apparences ou par des idées partiales, & souvenez-vous qu'au plus haut degré de cette classe se

trouvent les sentimens de la piété & de la religion.

L'estime publique met le sceau au bonheur que procure la vertu. La gloire qui suit les actions véritablement belles n'est point comme les autres joies, l'ombre d'un nuage. Elle dure autant que la vie, & passe même au delà du tombeau. L'homme le plus obscur, dont les vertus échappent à la foule, s'assure pour l'éternité l'approbation du meilleur de tous les juges.

A ces plaisirs sublimes on peut joindre ceux de la bonne humeur & de la gaieté. La vertu n'est point farouche, & l'homme dont l'ame est tranquille, communique naturellement au dehors sa sérénité & sa joie.

Mr. Hutcheson ne met point en ligne de compte les richesses & le pouvoir. Ce sont tout au plus des moyens de se procurer le bonheur; mais nullement le bonheur même. Moins encore fait-il entrer dans son estime les plaisirs qu'on goute à satisfaire les mouvemens de la colère, de la malice, de l'envie & de la

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 205
la vengeance. Ces plaisirs supposent un mal supérieur qui les précède, & entraînent le plus souvent à leur suite de plus cruelles peines. Les passions elles-mêmes n'étoient rien moins qu'inutiles; leur excès seul est dangereux. Ne faites point une habitude de ce qui doit être passager.

Ceci nous mène naturellement à la comparaison des diverses peines. Et ici la première reflexion qui se présente c'est que leurs divers ordres ne sont pas exactement proportionnés aux plaisirs qui y répondent. Les douleurs du corps par exemple sont infiniment plus vives & plus durables que ses voluptés. Il ne faut point conclurre que ces maux soient les plus grands de tous, en voyant des personnes d'un mérite ordinaire forcées par l'excès des tourmens à violer les obligations de l'amitié, du devoir, de l'honneur. La source de l'illusion vient de ce qu'on compare quelques degrés inférieurs de peines sympathiques ou morales avec les maux extrêmes du corps. La vertu de celui qui les souffre est

médiocre; il se flatte que la conservation de son ami ou de sa patrie ne dépendra pas de sa constance. Mettez à sa place un homme d'un mérite supérieur; que ce qu'on exige de lui entraîne immédiatement la ruine de ce qu'il a de plus cher; ne bravera-t-il point les tourmens, & si sa foiblesse s'y oppose manquera-t-il de se la reprocher? Dans tous les autres cas, combien de fois ne s'expose-t-on point aux douleurs pour en garantir les personnes à qui l'on s'intéresse, ou pour s'acquitter de quelque obligation? Quel pere ne souhaite de voir ses enfans plutôt malheureux que coupables? Quel ne dit dans de certaines circonstances, *Plût à Dieu que je fusse mort pour toi!*

Les plaisirs de l'imagination n'ont presque point de peines qui les balancent, mais en revanche les douleurs qu'on souffre en voyant souffrir, les remords qu'on sent après le crime, l'infamie publique à laquelle il expose peuvent être mis au rang des maux extrêmes. N'en est-ce pas assez pour refuter l'école Cyrenaïque, qui ne reconnoit que le corp

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 207

corps pour source des sentimens agréables & désagréables? ou sera-t-il nécessaire d'examiner quel mélange des divers principes convient le mieux à l'homme?

Pour faciliter cette recherche, notre Auteur compare dans son VIII. chapitre les *divers temperamens & les divers caractères par rapport au bonheur*. Le système le plus parfait est celui, dans lequel les penchans de l'amour propre concourent au bien public, & où les affections généreuses qui ont la Société pour objet tendent dans la plûpart des cas à rendre l'individu heureux. Aucun des sentimens qui nous ont été donnés n'est en lui-même mauvais; & ce n'est que le défaut de mesure ou de proportion qui puisse être blamable. Que les plaisirs des sens & de l'imagination soient subordonnés à ceux des classes supérieures; que les affections sympathiques ou sociales soient jointes à une juste estime des objets & à la confiance en une sage Providence; que les mouvemens tumultueux fruits des imperfections & souvent leurs remèdes ne durent que des in-

instans ; que le sens moral soit constamment occupé, & que celui de l'honneur ait principalement pour objet l'approbation Divine ; tel est le plus parfait assemblage.

Les *sentimens*, que nous devons avoir de la Divinité, font le sujet du IX chapitre. Mr. Hutcheson y prouve l'existence, les perfections, & surtout la bonté du souverain Etre, il réfuté l'hypothèse Manichéenne, & répond aux objections qu'on tire du mal physique & moral. Le tableau qu'il fait de la nature humaine, même dans ses dérèglemens, fait l'éloge de son cœur. Comme il n'y a peut-être point d'individu, dans lequel la somme du bien ne l'emporte sur celle du mal, il étoit de la sagesse d'un Dieu tout sage & tout bon de donner place dans la création à une espèce, qui paroît ici bas dans un état de progrès, & qui semble s'y préparer à une perfection plus complète & à des joies plus durables. Cette apologie de l'homme, de la vie humaine, & de la Providence est un des morceaux, que j'ai le plus de regret de ne pas pouvoir conserver.

Je

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 209

Je ne fais aussi qu'indiquer les sujets du X chapitre, savoir les *affections*, les *devoirs* & le *culte* tant extérieur qu'intérieur, *qui se rapportent à la Divinité*. L'Auteur s'exempte du parallèle odieux entre la superstition & l'athéisme, en montrant que, quel qu'en soit le résultat, la religion elle-même n'y est nullement intéressée.

Enfin le XI. chapitre contient une espèce de recapitulation des idées qu'on vient de voir. Mr. Hutcheson montre que, puisque notre devoir & notre intérêt sont dans une parfaite harmonie, l'homme sage doit se rendre familières les grandes vertus de la justice, de la tempérance, du courage, & de la prudence. Ce qui détourne plusieurs hommes de la pratique constante de ces vertus, c'est l'éloignement où ils se trouvent des occasions brillantes de les exercer. On est confondu dans la foule; notre vertu à quoi sert-elle? nous sommes négligés. *Au lieu de desespérer ainsi, d'obtenir la gloire ou même de faire le bien que nous souhaitons*, dit en finissant notre énergique écrivain, *songeons que*
l'exer-

l'exercice le plus sublime de l'ame consiste à se conduire le mieux qu'elle peut en créature douée de raison & faite pour la Société, à s'acquitter de son devoir, & à remettre le reste à Dieu. Qui sait quel bien ne feroient pas les personnes vertueuses, si elles faisoient cet usage de leurs facultés, malgré l'incertitude du succès, & le danger des contradictions? Qui sait encore si les choses n'iroient pas beaucoup mal, si tout le monde se laissoit aller au dégoût & au relâchement? Les risques & les obstacles du dehors que rencontre la vertu la rendent plus recommandable; son prix ne s'augmentera-t-il pas également, si surmontant les découragemens du dedans, & se soutenant sans le secours de l'applaudissement & de l'éloge, elle triomphe de l'ingratitude de ceux qu'elle sert, & se contente en silence du témoignage du cœur, & de l'espoir de l'approbation Divine? L'héroïsme le plus parfait, le bonheur, la joie qui en sont les suites peuvent donc s'obtenir dans les circonstances les moins favorables; & aucun état dans la vie n'est exclus de la jouissance du SOUVERAIN BIEN.

AR-

A R T I C L E X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE DUBLIN.

L'Édition des Philippiques de Demosthène, dont on a vu l'annonce dans une des parties précédentes, & qui remplit deux volumes petit Octavo, nous est parvenue. Elle fait honneur aux presses de l'Université & aux soins des éditeurs. Le papier & le caractère plaisent à la vue, le texte est correct, la version de Wolfius s'y trouve retouchée, & les meilleures notes tant de cet éditeur que d'Ulpian, de Turreil, d'Olivet & de Moutenay qu'on a placées à la fin offrent le modèle d'un choix judicieux, où rien de ce qui peut être utile à l'intelligence de l'Auteur, n'a été omis, & rien de ce qui ne sert qu'à faire montre de lecture & d'érudition n'a été conservé.

Si l'on observe les mêmes règles dans la nouvelle édition de Tite Live qu'on nous annonce du même lieu en six volumes *in 4*, ceux qui y auront souscrit n'auront pas lieu de

de regretter les trois guinées qu'on leur demande. Ce prix n'est que la moitié de celui des éditions de Crevier & de Drakenborg, & à en juger par l'échantillon que j'ai sous les yeux, celle-ci réunira leurs avantages, & en aura plusieurs qui lui seront particuliers. Le prix pour ceux qui n'auront pas souscrit sera augmenté du quart, & l'on imprimera quelques exemplaires en grand papier, dont on prendra cinq guinées.

D'EDIMBOURG.

Voici un ouvrage posthume mais extrêmement important pour l'histoire critique de l'Anatomie. Divers obstacles en ont retardé l'impression, qu'on avoit depuis longtemps annoncée (a), & c'est à Mr. Monro célèbre Professeur dans cette Université qu'on a l'obligation de le voir paroître. Il est intitulé *Georgii Martinii M. D. in Bartholomæi Eustachii Tabulas Anatomicas Commentaria*. Edinburgi, typis N. Sands, A. Murray, & J. Cochran, impensis

(a) *Essais d'Edimbourg*, Tom. V. Art. 80.

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 213
fis A. Millar ; in vico vulgo dicto
the Strand, Londini 1755. In 8.
pr. 6. *sb.* En attendant que je puisse
rendre un compte détaillé de ce
Commentaire, je me contenterai de
dire, qu'il n'a presque rien de com-
mun avec celui du savant Albinus,
& que l'un & l'autre seront desor-
mais également nécessaires à ceux
qui voudront se mettre au fait du
travail & des découvertes du fameux
Anatomiste Romain.

Un sujet toujours intéressant ,
quoique peu neuf, vient d'être traité
par un habile Prédicateur dans un
sermon publié sous le titre suivant.
*The situation of the world at the
time of Christ's appearance, and its
connexion with the success of his Re-
ligion, considered; a Sermon preached
before the Society in Scotland for
propagating Christian knowledge,
at Edinburgh, Jan. 6. 1755. by W.
Robertson Minister of the gospel at
Gladsmuir. In 8.* C'est-à-dire Ser-
mon sur l'état du monde dans le tems
de la venue de Jésus Christ, & sur
la liaison entre cet état & les pro-
grès du Christianisme, prêché de-
vant la Société de la propagation de
l'E-

214 JOURNAL BRITANNIQUE.
l'Evangile à Edimbourg le 6 Janvier
1755. par Mr. Robertson Ministre de
Gladsmuir.

DE LONDRES.

„ Quelques uns des Mémoires ,
„ qui ont été respectivement remis
„ par les Commissaires Anglois &
„ François sur les limites d'Acadie
„ ou de la Nouvelle Ecosse , & sur
„ le droit à l'Isle de Sainte - Lucie ,
„ ayant été imprimés à Paris , il a
„ été jugé nécessaire d'imprimer à
„ Londres *une* édition de tous les
„ Mémoires sur ces sujets , dans la
„ même forme qu'ils ont été re-
„ mis”. Le recueil , à la tête du-
quel cet *Avis* se trouve , vient d'être
imprimé en deux volumes *in 4*.
L'un est pour l'Acadie & l'autre
pour l'Isle de Se. Lucie. Le pre-
mier est accompagné d'une Carte
fondée sur les meilleures observa-
tions , & très propre à faciliter la
lecture des divers Ecrits du volu-
me. Celui , qui paroît le plus im-
portant , & qu'on se contente de
promettre dans le Recueil publié en
France , est la Réplique ou le Mé-
moire présenté par les Commissai-
res de Sa Majesté Britannique aux
Com-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 215

Commissaires de Sa Majesté très

Chrétienne, le 23. Janvier 1753.

Cette importante réplique paroît ici accompagnée d'une traduction françoise, & des diverses pièces produites par les Commissaires des deux Nations pour soutenir leurs Mémoires respectifs. Il ne s'y trouve au reste aucune note faite après coup, pour étayer les raisons d'un parti, ou pour infirmer celles de l'autre.

C'est originairement de la Nouvelle Angleterre, que vient le confus & utile recueil réimprimé depuis peu ici sous le titre suivant; *A Summary, historical and political of the first planting, progressive improvements, and present state of the British settlements in North-America; by William Douglass M. D. London, printed for Baldwyn 1755. In 8. 2. vol. pr. 12. sb.* C'est-à-dire *Abrégé historique & politique sur les premières plantations, les progrès successifs & l'état présent des établissemens Anglois dans l'Amérique Septentrionale, par Mr. Douglas Dr. en Médecine.* Ceux qui auront la patience de suivre l'Auteur, trouveront dans son ouvrage beaucoup de
par-

particularités curieuses sur l'histoire naturelle, civile, & politique de ces païs jusqu'ici peu connus. Mr. Douglas paroît en général mieux instruit qu'aucun de ceux qui ont écrit sur le même sujet, & l'on ne peut lui reprocher qu'un défaut total d'élégance & de méthode.

Ni l'un ni l'autre de ces avantages ne me paroît devoir manquer à un ouvrage, qu'on se propose de publier par souscription sous le titre suivant; *Britannia elucidata: a political survey of Britain being a series of reflections on the situation, lands, inhabitants, revenues, colonies and commerce of this Island; by John Campbell L. L. D.* C'est-à-dire, *La Bretagne illustrée, ou description politique de cette Isle, où l'on traitera en détail de sa situation, de ses terres, de ses babitans, de ses revenus, de ses colonies, & de son commerce.* Mr. Campbell, Auteur de ce projet & avantageusement connu par plusieurs ouvrages, nous promet dans celui-ci des recherches aussi intéressantes que neuves sur les divers sujets annoncés dans son titre. Son but est digne d'un bon citoyen. Il se pro-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 217

propose de montrer, que ses compatriotes n'ont point encore profité de tous leurs avantages, qu'il y a de continuels progrès à faire, & que le point de perfection est éloigné de plusieurs siècles. Cet ouvrage sera compris en deux volumes in 4. & on le remettra aux souscripteurs en Mars 1756. On payera une guinée en donnant son nom, & l'autre en recevant un exemplaire.

Voici encore une souscription ouverte pour un recueil bien intéressant pour ceux qui aiment à étudier l'histoire dans ses véritables sources; *A collection of State papers relating to affairs in the reigns of Q. Elizabeth and K. James I. transcribed from original letters and other authentic memorials left by W. Cecyll Lord Burlegb, and his son Robert Earl of Salisbury, and now remaining at Hatfield house in the Library of the Right Honorable the Earl of Salisbury; by W. Murden B. D. and Rector of Merrow in Surry.* C'est-à-dire Recueil de pièces relatives aux affaires d'Etat pendant les regnes d'Elizabeth & de Jaques I. copiées sur les originaux laissés par Mylord Burlegb & par son fils le Comte de Salisbury, Tome XVIII. K

Et conservés dans la bibliothèque du présent Comte de Salisbury à Hatfield ; par Mr. Murden. Le période, dont ce recueil représentera les événemens, s'étend depuis l'année 1570 jusqu'en 1612. On y trouvera de nouveaux éclaircissmens sur le procès de la fameuse Marie d'Ecosse, sur le Comte d'Essex, sur Raleigh, sur la conspiration des poudres, & sur le véritable caractère du Roi Jaques. Cet ouvrage remplira 200 feuilles *in folio*, pour lesquelles on demande une guinée & demi aux souscripteurs.

Dans le dessein où je suis de donner un extrait du livre suivant, je me contenterai d'en rapporter ici le titre & les sujets. *Six Dissertations upon different subjects*. London printed for J. Whiston and B. White 1755. In 8. Pr. 4. sb. 6. d. C'est-à-dire *Six dissertations sur différens sujets*. Le nom de l'Auteur ne paroît qu'à la fin de la préface. C'est celui de Mr. Jortin. Ce Savant, à qui les services qu'il a rendus & qu'il continue de rendre & aux lettres & à la cause de la Religion, ont mérité de la part d'un Primat qui veille à leurs intérêts & ne laisse aucun de leurs défenseurs sans récompense, le titre de Docteur en Théologie, nous donne dans ce volume un mélan-

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 219
mélange de Dissertations; sur l'assistance Divine & la liberté humaine; sur les controverses excitées à l'occasion de la prédestination & de la grace; sur le devoir de juger d'autrui avec candeur & avec indulgence; sur l'amour de la gloire & de la réputation; sur l'histoire & sur le caractère de Balaam; & enfin sur les descriptions qu'Homère & Virgile ont données de l'état des morts.

Les devoirs du mourant ou Sermon sur Isaïe XXXVIII. 1. on y a joint une lettre supposée venue du Ciel de la part d'une Epouse à son mari affligé. A Londres chez P. Vaillant 1755. In 8. pr. 6. sous. Les divers ouvrages, que Mr. Durand Min. du S. E. & Membre de la Société Royale de Londres a donnés en divers tems au public, ne permettent pas de méconnoître l'Auteur de celui-ci. Quoique l'idée de la seconde des pièces qu'il nous donne, & qu'il trouva le courage & le tems de composer pendant l'accès d'un violent rhumatisme en 1747, lui soit venue d'ailleurs & se trouve dans un des poèmes latins du fameux Mr. Dorville, on peut dire que notre ingénieux Ecrivain se l'est rendue propre. Un génie tel que le sien n'est

fait ni pour copier servilement, ni pour être lui-même imité.

Parmi les diverses productions de Médecine, qu'on a fait paroître depuis peu, se trouvent un *Essai sur la goutte du Dr. Robinson*, un *Essai sur les maladies veneriennes, scorbutiques, scrophuleuses, &c. de Mr. Biggs*, un *Traité sur le scorbut de Mr. Biffet*, & un autre *sur l'hydrocèle de Mr. Douglass*. Si quelqu'un de ces ouvrages attire l'attention des connoisseurs, je ne manquerai pas d'en donner ailleurs quelque chose de plus qu'une annonce.

C'est à cela qu'il faut malgré moi me borner à l'égard de la *Dissertation sur l'irritabilité* de l'excellent Mr. de Haller, qu'on vient de nous donner en Anglois, sur la traduction françoise & avec le Discours préliminaire de Mr. Tyssot. Je profite avec plaisir de cette occasion pour remercier l'ingénieux Médecin de Lausanne des éloges peu mérités, qu'il a daigné me donner dans sa Dissertation sur l'Inoculation. Après ce qu'il a dit de moi ce que j'aime-rois à dire de lui seroit suspect, & ma reconnoissance même m'empêche de le louer.

On vient de publier dans une brochure

Mois de Sept. & d'Octobre 1755. 221

chure un nouveau moyen de dessaler l'eau de mer, avec celui de conserver l'eau douce pendant les plus longs voyages. Il ne faut pour la première opération qu'ajouter à quelque quantité d'eau de mer que ce soit un soixantième de la meilleure *lessive des savonniers*. Le mélange, qu'on fera distiller dans la chaudière du vaisseau, en y appropriant un alambic, donnera plus des trois quarts d'eau fraîche; & sans ôter le chapeau on pourra remplir, par le moyen d'un trou qui s'ouvrira par le moyen d'une valvule, quatre ou cinq fois le vaisseau de nouvelle eau de mer, qui sans aucune nouvelle addition de la liqueur alkaline se dessalera de la même manière. Ceci est comme on voit fort simple, & renchérit à tous égards sur la méthode de Mr. Appleby. Mr. le Docteur Butler, qui publie gratuitement son secret, nous assure que le succès y a répondu. Il ajoute que pour conserver l'eau de rivière il suffit de mettre dans un vaisseau de cent gallons un quart de livre de cendres gravellées des plus fines. Il a gardé par ce moyen plus d'un an & demi de l'eau de la Tamise, dans un vaisseau bien bouché; & elle s'est trouvée

tant dans les intervalles qu'au bout de ce terme, propre aux usages communs & très agréable au gout. Il est d'autant plus à souhaiter qu'on vérifie les expériences de Mr. Butler, qu'elles roulent sur un sujet de la dernière importance, & n'exigent presque ni dépense ni peine.

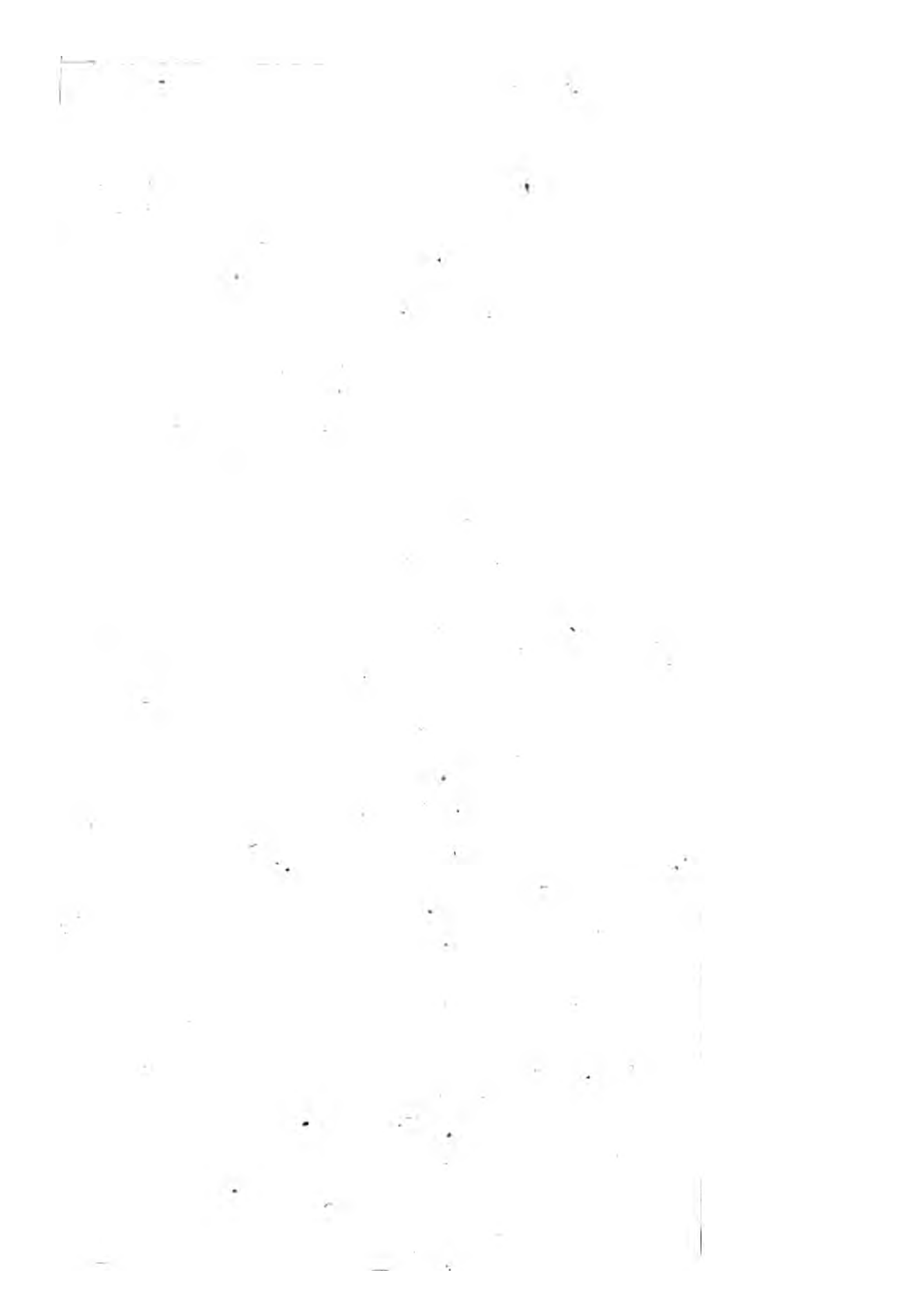
Les maîtres de l'art font un cas tout particulier de l'ouvrage suivant, qui n'est fait que pour eux. *Mathematical Lucubrations: containing new improvements, in various branches of the Mathematics; by John Landen.* London printed for J. Nourse 1755. In 4. pr. 6. sb. C'est-à-dire *Méditations de Mathématique, qui servent à en perfectionner diverses branches; par Mr. Landen.*

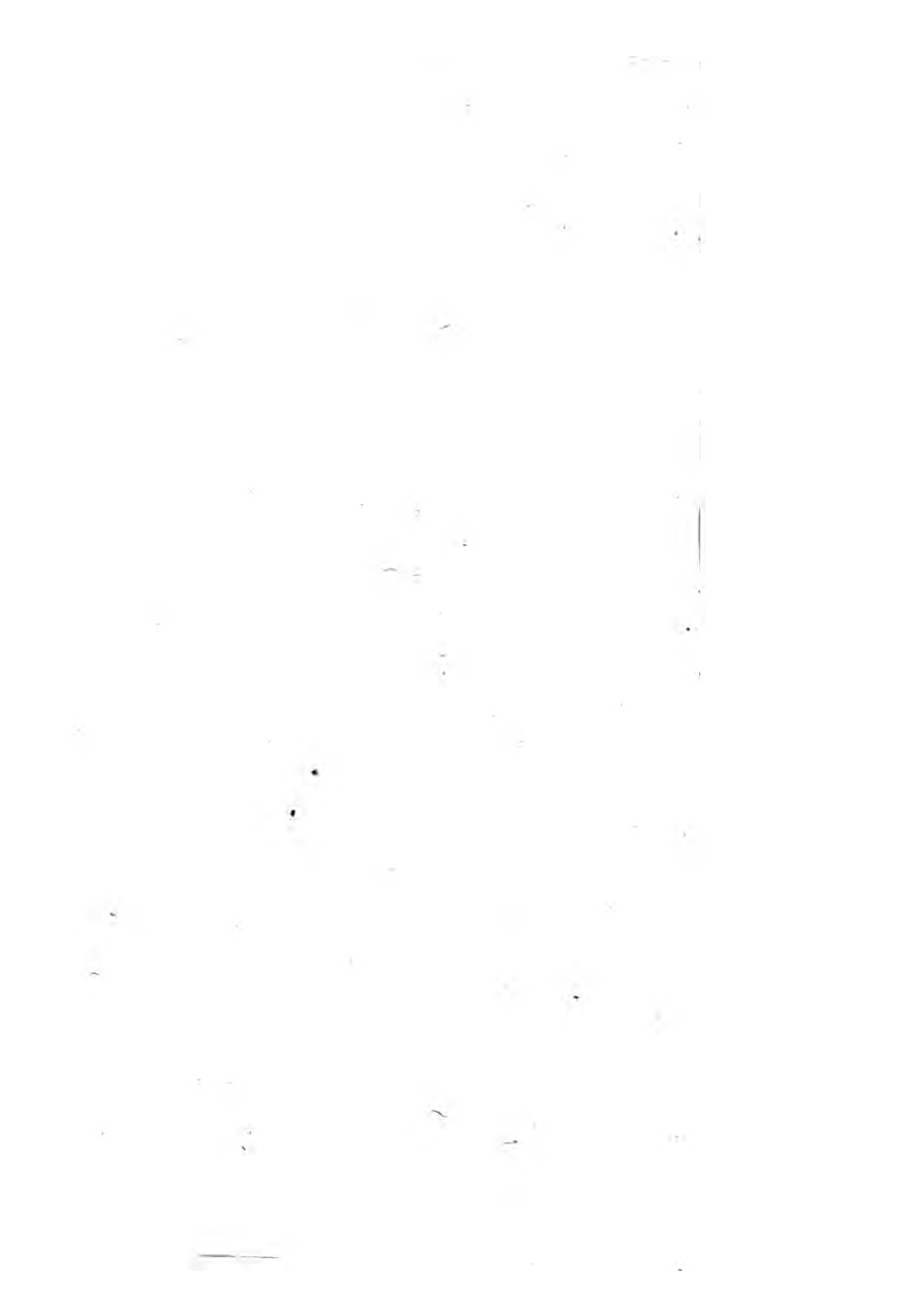
L'Amour de la Patrie, & le zèle pour les beaux arts, qui animent l'Auteur de ce Journal, ne lui permettent pas de refuser une place à l'Ecrit suivant, qui lui a été communiqué, & auquel il se fait un devoir & un plaisir d'ajouter que la feuille qu'il a vue de ce Plan de la Haye surpasse les idées qu'il auroit pu s'en former, & répond aux promesses de l'habile Ingénieur qui y travaille.

Les Arts & les Sciences ont eu de tout tems pour Protecteurs les Gens aisés & curieux, & c'est à l'estime qu'ils en font que l'on est redevable de tant de belles in-

inventions en tout genre. C'est dans la vûe de les encourager, que nous parlerons d'un Ouvrage qui se fait en Hollande & qui ne merite pas moins l'attention des Curieux de ce Royaume; c'est un Plan en Perspective de la Haye Bourg le plus renommé de l'Europe qui ne le cède pas en grandeur & en beauté à plusieurs Villes. Ce Plan contenu en 12. feuilles papier Impérial est composé par Mr. De St. Hilaire Ingr. qui n'a rien négligé pour le rendre intéressant. Pour cela, il a dessiné toutes les Maisons avec une exactitude des plus scrupuleuses du côté des rues aussi bien que dans les cours & jardins & les a toutes mesurées avec grand soin. La feuille gravée qui se débite actuellement nous est parvenue & nous ne doutons pas que dès qu'elle sera connue ici, la Souscription ne réponde aux vûes de l'Auteur qui n'épargne rien pour faire un Plan unique dans ce genre. En effet on y distingue les façades des Maisons soit du côté de la rue soit dans les Cours & jardins exposées aux rayons du Soleil du Midy & du Soleil couchant, le tout si bien ménagé que la hauteur des Maisons n'empêche pas d'y voir les rues dans leur véritable situation avec leurs noms. L'Intérieur des isles des maisons où sont ordinairement les Jardins, s'y trouve dans le dernier détail & l'on y remarque les bâtimens en bois, ceux de pierre, les murs de clôture avec leurs hayes, treilles & espaliers, les berceaux,

224 JOURNAL BRITANNIQUE. &c.
Pavillons & gloriottes, Pieces d'eau, par-
terres, gazons, statues, colonnes, pirami-
des, arbres &c. La Perspective dont l'au-
teur s'est servi est à vûe d'oiseau & fait
voir les objets dans leur état naturel &
dans la proportion qu'ils ont les uns avec
les autres, ne se servant d'aucun point de
vûe fixe qui augmente ou diminue or-
dinairement certaines parties; & à cet
égard cette methode satisfait beaucoup
plus & ne cause aucune confusion. En
un mot, on peut dire que du côté de la
Composition & de la gravûre c'est le
plan le plus correct & le mieux entendu
qui ait encore paru, & que quant à la
peine & à la patience on ne peut refu-
ser à l'auteur les louanges qu'il mérite,
puisque dans la composition d'un tel
Plan, il y a dix fois plus d'ouvrage que
dans un Plan Topographique où l'on ne
voit que la situation du Terrain. Les Cu-
rieux qui voudront encourager l'entrepri-
se par leurs souscriptions payeront 3. gui-
nées pour les 12 feuilles qui leur seront
fournies sans aucuns frais à mesure qu'el-
les paroîtront. Le Terme de la souscription
est jusqu'au dernier Février 1756, après
lequel tems elle sera de 4. guinées, & l'ou-
vrage fini se vendra 5. guinées. On peut en
souscrivant donner seulement 1. guinée $\frac{1}{2}$
pour les 6. premieres feuilles & à la 7e. on
payera l'autre guinée $\frac{1}{2}$. Avec la Descrip-
tion en plusieurs langues qui sera jointe à
ce plan seront imprimés les noms des sou-
scripteurs. On s'adressera à Londres chez
Mr. Sayer in fleet-street facing tetterlane.





JOURNAL BRITANNIQUE

P A R

M. M A T T,

Docteur en Philosophie & en Médecine,
Membre de la Société Royale de
Londres, & de l'Académie Roya-
le de Berlin.

Pour les Mois de Nov. & de Décembre
1755.



A L A H A T E,

de l'Imprimerie

DE H. SCHEURLEER, F Z.

M D C C L V.

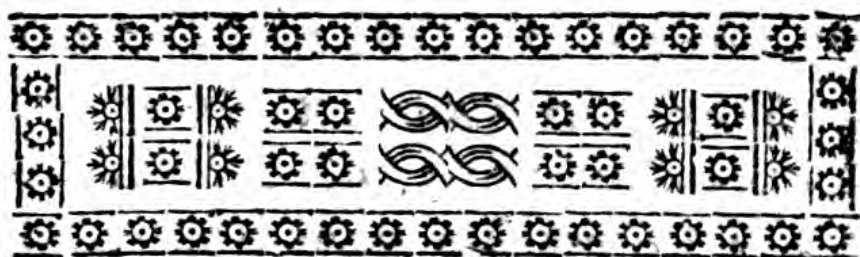
T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

- ARTICLE I.** The Memorials of the English and French Commissaries concerning the limits of NOVA SCOTIA or ACADIA. Page 225
- ART. II.** A View of the Deistical Writers &c. 279
- ART. III.** TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'année 1754. Troisième & dernier Extrait. 332
- ART. IV.** Extrait d'une lettre de Mr. le Dr. *Schlosser* à l'Auteur de ce Journal sur un nouveau genre d'insectes. 368
- ART. V.** SIX DISSERTATIONS upon different Subjects. 373
- ART. VI.** Deux Observations d'Anatomie & de Chirurgie communiquées à l'Auteur de ce Journal par Mr. le Dr. LAYARD. 410
- ART. VII.** Suite de l'Analyse du SYSTEME DE PHILOSOPHIE MORALE de Mr. HUTCHESON 416
- ART. VIII.** The ELEMENTS of the CIVIL LAW by JOHN TAYLOR. 444
- ART. IX.** Lettres de deux Membres du Collège des Médecins de Londres à l'Auteur de ce Journal, sur l'INOCULATION. 483
- ART. X.** NOUVELLES LITTÉRAIRES. 485



JOURNAL BRITANNIQUE

*Pour les Mois de Novembre & de
Decembre 1755.*

ARTICLE I.

The Memorials of the English
and French Commissaries con-
cerning the limits of NOVA
SCOTIA or ACADIA.

C'est-à-dire

*Mémoires des Commissaires Anglois
& François au sujet des limites
de la NOUVELLE ÉCOSSE ou A-
Tome XVIII. L CA-*

CADIE. A Londres en 1755.
Ce volume in 4. est de 771 pages, dont les 543 premières sont pour les Mémoires & les 228 dernières pour les pièces justificatives.

✻✻✻✻ J ✻✻✻✻ Avois dessein de me borner à l'annonce succincte, que j'ai faite de cet Ouvrage dans la partie précédente de ce Journal, & d'attendre dans un respectueux silence les décisions supérieures des arbitres de nos droits. Des discussions de politique me paroissent étrangères à ma fonction littéraire; & pouvois-je penser que ma foible voix se feroit entendre, lorsque ces bouches d'airain, qui portent avec la foudre la dernière raison des Rois, ont pour le malheur de l'humanité commencé à faire entendre la leur?

Un incident me force à changer de pensée. Mes confrères, dirai-je, ou mes pères de Trevoux ont cru devoir donner place dans leurs volumes

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 227

lumes (a) à une analyse des pièces déjà publiées deux fois dans le pays où ils écrivent. Ils ont cru, peut-être avec raison, qu'il leur convenoit de travailler à distinguer les prétentions réciproques des deux peuples, à saisir & à estimer la valeur de leurs preuves, & à présenter à tous les lecteurs de l'Europe, entre les mains de qui tombent leurs célèbres Mémoires, les résultats qu'ils en ont déduits. *Les raisons favorables à la France ont paru en chef dans leur analyse; & si leurs soins à ne point ni dissimuler ni affoiblir celles des Anglois paroissent moins soutenus & moins heureux; si tout découvre en eux des esprits décidés, qui ne voyent qu'évidence d'un côté, & de l'autre que difficultés de rien, auxquelles il est infiniment aisé de répondre; ne sachons point mauvais gré à d'aussi zélés citoyens d'avoir su mettre le*
bon

(a) Voyez les *Mémoires pour l'histoire des sciences & des beaux arts*; d'Octobre 1755.

bon droit de leur patrie d'accord avec les sentimens qu'ils ont pour elle.

Serois-je moins sensible qu'eux à l'honneur de la Nation au milieu de laquelle j'habite, & qui m'ayant fourni les matériaux de cet ouvrage n'a pas dédaigné l'usage que j'en ai fait? Né dans un païs aussi neutre que libre (*b*), serois-je retenu par la crainte de déplaire à ceux dont les idées pourront différer des miennes? Me taisois-je quand l'Europe inondée des Extraits des Mémoires d'un parti semble desirer qu'on lui expose enfin ce que contiennent ceux de l'autre?

Ces raisons qui me déterminent, me promettent l'indulgence de mes lecteurs pour un article nécessairement un peu long. Je sens à combien d'égards mon travail doit être inférieur à celui d'une Société Savante, qui joint à ses propres lumières les secours Nationaux & même l'émulation dont je suis privé. Mais outre la scrupuleuse fidélité, dont je
veux

(*b*) Une des Provinces Unies.

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 229
veux me faire un devoir, j'ai l'avantage de travailler sur une édition plus complète que ne l'est aucune des deux qu'ont vues Mrs. de Trevoux. La Replique des Commissaires Anglois datée du 23 Janvier 1753, & signée MILD MAY & RAVIGNY DE COSNE ne s'y trouve point. On s'est contenté dans un avertissement placé à la tête du dernier recueil publié en France d'annoncer cette pièce, & de promettre de la donner lorsqu'on y auroit fait une nouvelle réponse. Si les Journalistes François avoient fait attention à cet avertissement, ils n'auroient sans doute pas affirmé, qu'*après les productions respectives qu'ils ont analysées on ne devoit plus rien désirer sur la question présente.*

Avant que d'entrer en matière, je dois prier ceux de mes lecteurs, qui n'ont pas présentes à l'esprit les connoissances geographiques, que supposent les questions qui vont nous occuper, d'avoir sous les yeux une Carte geographique. Celle qui se trouve à la tête de ce recueil a de grands avantages du côté de la précision,

cision , & l'on y a fait utilement usage des dernières observations de Mr. Chabert. J'ajoute une autre remarque , c'est que quoique les Mémoires des Commissaires Anglois soient accompagnés d'une traduction françoise , cette traduction ne doit en aucune manière me dispenser d'avoir recours à l'original , qui a été produit aux Commissaires François comme représentant seul les raisons de la Cour Britannique.

Comme le traité d'Utrecht fournit la base commune , sur laquelle les deux nations fondent leurs prétensions , il est d'abord nécessaire de transcrire la partie des articles XII & XIII. qui y est relative (c).

A R T I C L E XII.

„ Le Roi très Chrétien fera re-
 „ mettre à la Reine de la Grande
 „ Bretagne. . . des lettres & actes
 „ au-

(c) Comme les termes de l'original latin sont importants , on me permettra de

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 231
,, authentiques, qui feront foi de la
,, cession faite à perpétuité à la Rei-
,, ne

de les rapporter. XII. *Dominus Rex Christianissimus. . . Domina Regina Magna Britannia literas, tabulasve solemnes & authenticas tradendas curabit, quarum vigore . . . novam Scotiam quoque sive Acadiam totam limitibus suis antiquis comprehensam, uti & Portus-Regii urbem, nunc Annapolim Regiam dictam, ceteraque omnia in istis regionibus, qua ab iisdem terris & insulis pendent, una cum earundem insularum, terrarum, & locorum dominio, proprietate, possessione, & quocunque jure, sive per pacta sive alio modo quasito, quod Rex Christianissimus, Corona Gallica, aut ejusdem subditi quicunque ad dictas insulas, terras, & loca, eorumque incolas hactenus habuerunt, Regina Magna Britannia ejusdemque Corona in perpetuum cedi constabit & transferri, prout eadem omnia nunc cedit ac transfert Rex Christianissimus, idque tam amplis modo & forma, ut Regis Christianissimi subditis in dictis maribus, sinibus, aliisque locis ad littora Nova Scotie, ea nempe qua Eurum respiciunt, intra triginta leucas, incipiendo ab insula, vulgo Sable dicta, eaque*

„ ne & à la Couronne de la Gran-
 „ de Bretagne. . . . de la Nouvelle
 „ Ecosse autrement dite Acadie,
 „ en son entier , conformément à
 „ ses anciennes limites , comme
 „ aussi de la ville de Port Royal,
 „ maintenant appelée Annapolis
 „ Royale , & généralement de tout
 „ ce qui dépend des dites terres &
 „ isles de ce païs-là , avec la sou-
 „ veraineté , propriété , possession
 „ & tous droits acquis par Traités
 „ ou autrement , que le Roi très
 „ Chrétien , la Couronne de Fran-
 „ ce ou ses Sujets quelconques ont
 „ eu jusqu'à présent sur les dites isles,
 „ terres , lieux & leurs habitans ,
 „ ainsi que le Roi très Chrétien cède
 „ & transporte le tout à la dite Rei-
 „ ne & à la Couronne de la Grande
 „ Bretagne , & cela d'une manière
 „ &

*inclusa & Africum versus pergendo , omnis
 piscatura interdicatur. XIII. . . Insula...
 Cap Breton dicta , ut & alia quævis , tam
 in ostio fluvii S. Laurentii , quam in sinu
 ejusdem nominis sita , Gallici juris in pa-
 sterum erunt. . .*

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 233

„ & forme si ample , qu'il ne sera
„ pas permis à l'avenir aux sujets
„ du Roi très Chrétien d'exercer la
„ pêche dans les dites mers, bayes,
„ & autres endroits à trente lieues
„ près des côtes de la Nouvelle E-
„ cosse au Sud, en commençant de-
„ puis l'isle appelée vulgairement
„ de Sable inclusivement & en ti-
„ rant au Sud-ouest.

„ A R T I C L E X I I I .

..... L'isle dite Cap Breton, & tou-
„ tes les autres quelconques, situées
„ dans l'embouchure & le golfe de
„ Saint-Laurent demeureront à l'a-
„ venir à la France.....

Il s'agit de savoir quel est le païs
que la France cède ici à l'Angleter-
re, & ici je ne puis m'empêcher de
remarquer, que les termes du traité
auroient pu être mieux choisis, pour
exprimer ou la terre comprise entre
Penobscot ou Pentagoet, le fleuve
S. Laurent, & la Mer Atlantique,
comme le prétend notre Cour, ou
simplement cette partie de la penin-
sule qui commence à l'extrémité de

la Baye de Fundy depuis le Cap de S. Marie ou le Cap fourchu, s'étend le long des côtes, & se termine au Cap Canseau, comme le veut celle de France. La différence est comme on le voit bien grande; & les deux Cours ont ce semble également lieu de se plaindre de leurs négociateurs à la paix d'Utrecht. Quelques mots de plus auroient pu prévenir cette controverse.

Malgré ce défaut, il ne manque point d'indices dans les expressions même du Traité, pour reconnoître la véritable Acadie. Pour rassembler avec impartialité ceux que Mrs. les Commissaires respectifs y ont trouvés, je réduirai leurs observations à ces trois chefs. 1. L'Acadie cédée est identifiée avec la Nouvelle Ecosse. 2. C'est toute l'Acadie conformément à ses anciennes limites, ou comme peut-être il auroit fallu traduire comprise dans ses limites anciennes, qu'on s'engage de remettre. 3. Enfin on désigne une Ville & une pêche, par des termes, qui expriment une exception suivant les uns, une spécification suivant les autres;

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 235
tres; l'on étend la cession sur toutes les dépendances du païs, & on l'assure en y faisant entrer toute sorte de droits. En reprenant ces trois chefs, on trouvera avec une analyse fidèle des raisons des deux partis, une courte histoire de l'Acadie. Le premier fera voir les Anglois & les François s'établissant successivement dans cette partie de l'Amérique, & désignant la même terre par des noms différens. Le second donnera une idée des révolutions de ce païs, qui se trouvera décrit par les premiers Historiens & Géographes, & limité par les Commissions & les Traités des deux Cours. Enfin le troisième offrira l'interprétation des termes du Traité d'Utrecht fondée sur les circonstances de ce Traité, & les intentions de ceux qui le firent.

L'Acadie des François est la Nouvelle Ecosse des Anglois.

Cette proposition paroît comprise dans les termes suivans du traité,
novam Scotiam sive Acadiam, la
L 6 Nou-

Nouvelle Ecosse autrement dite Acadie. Sans les disputes qui se sont élevées entre les deux Nations, il ne seroit je pense entré dans l'esprit de personne de contester que le païs appelé Nouvelle Ecosse par l'un des peuples ne soit identifié avec celui que l'autre a nommé l'Acadie, ou que du moins l'on a eu dessein de désigner celui, qui dans quelque tems que ce soit & surtout dans les tems anciens a eu l'un ou l'autre de ces deux noms.

Point du tout, nous dit-on. La Nouvelle Ecosse, que l'Angleterre reclame suivant les termes de ses anciennes Chartres, n'est point celle que la France lui cède. Les Chartres sont nulles par les conditions qui y sont annexées & par une possession antérieure de la terre qu'elles définissent. Le nom que les Anglois donnoient à cette terre étoit pour les François un nom *en l'air*, qui ne portoit sur rien, & qu'ils n'avoient garde de reconnoître. Le Traité d'Utrecht a donné une existence réelle mais limitée à une Colonie auparavant idéale ; & à suivre l'esprit de
ce

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 237
ce Traité c'est l'Acadie réduite à ses
anciennes limites qui doit détermi-
ner ce qu'à l'avenir sera la Nouvelle
Ecosse, & non la Nouvelle Ecosse
ancienne & chimérique qui doit s'i-
dentifier avec l'Acadie.

Je prie mes lecteurs de me par-
donner l'embarras des expressions
dont je viens de me servir; je les ai
prises dans le Mémoire de Mrs. les
Commissaires François (d); & à y
regarder de près il n'y en avoit point
de plus propres pour leurs raisons &
pour leurs fins.

Si cette discussion pouvoit être
abandonnée non à un François ou à
un Anglois, juges nécessairement par-
tiaux, non à un Européen trop ac-
coutumé aux subtilités grammati-
cales qui rendent nos traités si ob-
scurs & si inefficaces, mais à quel-
qu'un des sauvages habitans des ter-
res qu'on dispute; après avoir tâ-
ché de lui faire comprendre les rai-
sons

(d) *Mémoire des Commissaires François*
Art. V.

fons qu'on vient de voir, je lui exposerois en peu de mots les réponses qu'on y a faites (e).

Il n'est point question dans cette controverse de l'idée, que les François, & ce qui est plus encore que vos compatriotes peuvent avoir des droits des Anglois sur la Nouvelle Ecosse. Qu'il soit vrai, ce que nous examinerons dans un instant, que Jaques I. n'eut ni le dessein ni le pouvoir de céder en 1621 sur un Continent, qui dans le fond n'appartenoit qu'à vos Ancêtres, au Chev. Alexandre & à sa Compagnie, un territoire, où des François avoient avant eux bâti quelques cabanes; que la patente du successeur de ce Roi en 1625, celle de Cromwel en 1656 (f), & tous les établissemens faits en conséquence soit en paix soit en guerre,

(e) Repliq. des Commiss. Angl: p. 436—444.

(f) On a prétendu que les expéditions de 1654, qui donnèrent lieu à cette patente, avoient été faites en pleine

guerre , fussent également injustes ; que la France ait ou n'ait pas adopté avant la paix d'Utrecht le nom de Nouvelle Écosse pour désigner ce qu'elle appelloit Acadie , il suffira que le premier de ces noms ait été constamment employé pendant près d'un siècle par la Cour , les Historiens & les Géographes d'une des Nations contractantes , pour que l'autre n'ait pu ignorer ce qu'on lui demandoit de céder. Si sous un mot particulier à votre langue , & expliqué par quelqu'un de la nôtre , vous aviez stipulé qu'on vous donnât de l'eau de vie , vous vous plaindriez
sans

ne paix. C'est une erreur de fait. La France étoit entrée dans une alliance offensive & défensive avec les ennemis déclarés de la République d'Angleterre. L'année 1652 s'étoit passée en hostilités continues & reciproques. Le Protecteur refusa en 1654 d'admettre la France comme partie à un Traité conclu avec les États Généraux ; & ce ne fut qu'en 1655 que le Traité de Westminster fit renaître l'harmonie entre les deux Couronnes.

sans doute, si, sous prétexte que votre langage n'est point reçu dans le païs des Européens & que peut-être vous épelez mal le leur, on vous refusoit ce qu'il étoit impossible qu'on n'entendît point dans le tems du contract.

L'antiquité des établissemens des Anglois ou des François dans l'Amérique septentrionale est sans doute ici une question étrangère. Cependant comme les Commissaires de la dernière de ces Nations lui ont fait honneur d'une priorité de date (g) à l'égard de laquelle le silence pourroit tirer à conséquence, ceux de la première travaillent dans leur Mémoire à réformer les erreurs de fait qui seules pourroient la fonder (b). On a dit que Cabot & ses fils, qui en 1497 découvrirent la partie de l'Amérique située entre la Floride & le 58 degré latitude Nord étoient Vénitiens, qu'ils ne firent qu'une simple

(g) *Mem. des Comm. Franc.* Art. I. & II.

(b) *Repl. des Comm. Angl.* p. 506—521.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 241

ple course à leurs dépens, & dans l'unique vue de chercher un passage par le Nord-Ouest aux Indes Orientales, & que la vue des terres inconnues, qui s'opposèrent à leur dessein ne peut devenir un titre de propriété à une Nation qui négligea pendant nombre d'années une découverte aussi stérile. *Ceux de ces faits, repondent nos Anglois, qui auroient quelque force s'ils étoient vrais, sont des méprises; & ceux qui sont vrais ne prouvent rien.* L'entreprise de Cabot ne fut point celle d'un simple particulier; Henri VII. l'autorisa par des lettres patentes, où il se réserva & à sa couronne la souveraineté des terres, que le navigateur découvreroit, & où lui & ses héritiers ne pourroient s'établir qu'en qualité de vassaux. Outre la famille de Cabot, plusieurs sujets de l'Angleterre s'associèrent à son expédition, & équipèrent des vaisseaux à leurs dépens. Son seul objet ou du moins celui du Roi d'Angleterre ne fut point de trouver le fameux passage au Nord-Ouest; puisque cet objet n'est pas même exprimé dans
la

la Commission donnée à Cabot, & que Henri VII. lui ordonne expressement de naviger dans les mers Orientales, Occidentales, & Septentrionales pour découvrir de nouvelles contrées. Enfin on ne peut appeller une découverte de simple vue ce qu'un Geographe judicieux & impartial du dernier siècle nomme une lustration & une description antérieure aux découvertes des François (i). Après cela qu'importe que ce soit un Vénitien, qui ait fait cette découverte, & qu'après lui elle ait été quelque tems négligée? Il paroît cependant que ce fut dans la vue d'établir des colonies dans ce païs que furent faites diverses expé-
di-

(i) *Nova Francia, non quod hæ regiones à Francis primum lustrata aut inventa fuerint, nam ante Britannorum & Normannorum e Gallia navigationes ad has terras, magna pars ora maritima à Joanne & Sebastiano Cabot Venetis, Henrici VII. Angliæ Regis auspiciis, non modo lustrata sed & delineata fuit. DE LAET Nov. Orb. Lugd. Bat. 1669.*

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 243

ditions successives sous Elisabeth & sous Jaques I. & qu'en particulier dans l'année 1613 le Chevalier Argal reçut ordre de chasser les François de leurs forts à Pentagoet, Sainte Croix & Port Royal, comme bâtis sur des terrains qu'on regardoit comme acquis à l'Angleterre par l'expédition de Cabot.

Pour soutenir les droits d'ainesse de leur Nation, Mrs. les Commis-faires François ont fixé à 1604 l'époque de ses premiers établissemens dans l'Amérique Septentrionale, & à 1607 celle de ceux des Anglois. Mais Purchas dans ses voyages (k) parle des plantations que les Anglois avoient faites en 1602 dans le païs alors appelé Mawooshen par les Indiens, & dont il décrit les rivières Pemaquid & Sagadahock, & les villes de Penobscot, Kennebec, & Maragrove; & l'Escarbot cet Historien de la Nouvelle France (l) si estimé
des

(k) Imprimés à Londres en 1625 & 1626.

(l) *Hist. de la Nouv. France*, à Paris 1617.

244 JOURNAL BRITANNIQUE.
des François trouva à son arrivée
dans ce païs en 1606 plusieurs can-
tons, qui appartenoient aux Anglois.
Qu'on juge après cela s'il est vrai
comme on l'a prétendu, que Jaques
I. ne pût ni donner ni simplement
nommer en 1621 une terre possédée
par les François (*m*), & si sa Nou-
velle Ecosse renfermée par lui-même
dans les limites de la rivière de
Ste. Croix, du fleuve St. Laurent
& de son golfe est un païs idéal. Mais
en-

(*m*) Les Commissaires François ont
dit que Jaques I. avoit mis à sa Chartre
la condition, que *le païs dont il accor-*
doit la concession seroit vuide de cultiva-
teurs & habité par des infidèles. Leur
raisonnement est fondé sur une mépri-
se, & sur l'omission du mot *praesertim*.
Jaques I. parle en général de l'utilité
des colonies, SURTOUT, dit-il, *lorsque les*
contrées manquent d'habitans ou qu'il s'y
trouve des infidèles à convertir. Ces mots
sont dans l'introduction, & il n'y a rien
dans le corps de la patente qui restreigne
le pouvoir de s'établir dans la Nouvelle
Ecosse s'il y trouvoit des Chrétiens.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 245
encore un coup cette question n'est guère ici qu'un incident ; les Commissaires Anglois se flattent que la Grande Bretagne aura toujours assez de preuves authentiques , pour assurer ses droits sur les païs qu'elle tient en vertu d'une priorité de découverte , & elle ne reclame actuellement la Nouvelle Ecosse ou l'Acadie , que parceque le Traité d'Utrecht le lui cède. Nous avons vu ce qui regarde la première de ces dénominations ; il est tems de passer à la seconde.

Etendue des anciennes limites de l'Acadie.

Le titre seul de cet article montre combien la détermination en est nécessairement vague , si l'on s'y propose autre chose que de comprendre dans l'Acadie cédée tout ce qui dans quelque tems que ce soit a été censé lui appartenir. Quelles seront les bornes de l'antiquité à laquelle on voudra se tenir ? quelles les autorités qu'on recevra comme valables ? Citerez-vous des traités & des commissions de 50 de 70 & même de

80

80 ans; on vous dira que l'époque est encore trop récente, que les Ambassadeurs & les Rois n'arpentèrent jamais ces contrées, & qu'il faut chercher des limites réelles dans des tems où en effet il n'y en avoit aucune.

Dans cet embarras, que redouble le défaut de lumière & de précision des Auteurs & des Geographes les plus anciens, Mrs. les Commissaires Anglois ont le plaisir de les trouver en général plus favorables à leur cause qu'à celle de leurs rivaux. Quoiqu'ils n'ayent garde de donner à leur témoignage plus de force qu'il n'en mérite, ils ne négligent point d'en ôter l'avantage à Mrs. les Commissaires François & de répondre à leurs défis.

Les Cartes faites chez toutes les Nations dans des tems non suspects, disoit le Sieur Durand dans un Mémoire présenté en 1749 de la part de sa Cour, fixent bien précisément (les limites de l'Acadie) d'après la position naturelle aux terres, qui composent la peninsule, car jusqu'alors on ne songeoit en France à retenir
que

que ce qui étoit hors de cette presqu'île. On répondit en citant dans un Mémoire remis en 1751 la Carte de Visscher & quatre Cartes Françoises de Delisle, de Danville & de Bellin, qui toutes placent les limites occidentales de l'Acadie à Pentagoet, & les Septentrionales beaucoup au delà de l'Isthme. Elles sont trop modernes, dit-on, il faut des Cartes anciennes pour déterminer d'anciennes limites, & il n'y en a pas une de cet ordre, où l'Acadie ne se trouve renfermée dans la péninsule (n). Pas une, dites vous? (o) Mais si la Nouvelle Ecosse fut en effet pour la plupart des Geographes Anglois ce que l'Acadie est pour les François, ne sera-t-il pas permis de produire la Carte de Purchas publiée en 1625, une de celles de De Laet en 1633, la Carte de Berry dédiée à Charles II, celle de Morden publiée sous le
mê-

(n) *Mem. des Com. Franc.* Art. XIII.

(o) *Repl. des Comm. Angl.* p.
262—283.

même Roi, celle enfin que donna Thornton sous le règne de Guillaume III? Toutes ces Cartes, dont l'autorité comme Cartes Angloises est plus considérable parcequ'elles ont été publiées pendant que la France étoit en possession de l'Acadie ou de la Nouvelle Ecosse, bornent le Canada au Nord du fleuve St. Laurent, & étendent la Nouvelle Ecosse sur la peninsule & le continent auquel elle tient jusqu'aux bords méridionaux du grand fleuve, & à la rivière de Ste. Croix.

Si l'on veut ajouter quelque chose à ces autorités, on observera que Champlain dans sa Carte porte l'Acadie au delà de la peninsule & fait de Pentagoet sa borne occidentale; que Hennepin la marque sur le Continent entre la Nouvelle Angleterre & la rivière St. Laurent; que De Fer fait de la Nouvelle Ecosse & de l'Acadie un seul païs; & que Gueudeville l'étend depuis la rivière Kennebec, jusqu'à l'Isle percée à l'embouchure du St. Laurent. Que sont au prix de cette multitude de Cartes faites dans des tems non suspects &

par

par des Auteurs différens, la Carte de Halley, qui jamais ne fit preuve que pour les variations de la boussole; celle de Popple qui contredit les registres du bureau dont l'Auteur dit l'avoir tirée, & celle de Salmon, particulier destitué d'autorité comme de secours? Si ces dernières prêtent quelque force aux prétentions Françaises par le resserrement de l'Acadie, elles les renversent par l'extention de la Nouvelle Ecosse, & par une compensation heureuse ce que les Geographes les moins instruits ôtent d'un côté à l'Angleterre, ils le lui rendent de l'autre. Comparez donc à ce premier égard le Système des deux Nations. Aucune carte, même parmi celles, qui sont faites au milieu de l'une n'accrédite la partie principale de ses demandes; & si elles ne donnent pas toutes les limites fixées par l'autre, elles forment dans leur totalité une forte présomption en leur faveur.

Il faut dire la même chose de ces Historiens antiques & presque oubliés de la Nouvelle France, cités avec tant de confiance comme ne laissant

rien d'obscur ni de douteux sur les anciennes limites de l'Acadie. Avancer ceci d'aucun d'eux est-ce l'avoir lû comme un arbitre impartial souhaiteroit de l'avoir fait? Si Denis, Champlain ou l'Escarbot revenoient au monde, ils seroient bien surpris qu'on les prenne pour juges sur des païs qu'ils connoissoient aussi imparfaitement qu'ils les ont mal décrits; & plus encore qu'en coupant leur discours on argumente sur des sentences détachées, sur des notes marginales & postiches, & même sur de simples omissions. Epluchons-les cependant; nous serons surpris qu'ils disent le contraire de ce qu'on voudroit leur faire témoigner:

Commençons par Denis. Quoique le moins ancien, c'est le premier auquel en appellent Mrs. les Commissaires François (q). „Par ces
„ provisions qui sont du 30 Janvier
„ 1654.

(q) *Descr. Geogr. : & Histor. des côtes de l'Amérique.* Paris 1672. *Mem. des Comm. Franc. Art.* XV.

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 251

„ 1654. il est dit qu'il avoit été
„ nommé & établi Gouverneur en
„ toute l'étendue de la grande baye
„ S. Laurent & Isles adjacentes à
„ commencer depuis le Cap Canseau
„ jusqu'au Cap de Rosiers *en la Nou-*
„ *velle France* , en sorte que ces
„ provisions mêmes sont un titre
„ que son gouvernement étoit situé
„ dans la Nouvelle France *au Cana-*
„ *da* & non en Acadie". Pour que
la conclusion fût juste (r), il fau-
droit qu'il fût aussi vrai qu'il l'est
peu, que l'Acadie ne fit point par-
tie de la Nouvelle France. Mais
l'établissement des Vicerois & Lieu-
tenans-Généraux de la Nouvelle
France , Gouverneurs en chef de
tous les territoires François en Amé-
rique depuis 1611 jusqu'en 1627,
l'autorité de la Compagnie, qui de-
puis cette année prenant le même
nom général de la Nouvelle France,
donnoit des commissions aux Gou-
verneurs particuliers, & nommé-
ment

(r) *Repl. des Com. Angl. p. 284-303.*

ment en 1635 au Sr. Etienne de la Tour Lieutenant-Général pour le Roi & côtes de l'ACADIE EN LA NOUVELLE FRANCE, - divers passages enfin de Champlain & de Charlevoix, renversent cette distinction. La seconde preuve que les Commissaires François tirent de la Commission du Sr. Denis donne lieu de leur reprocher quelque inexactitude dans leur citation. Le Roi donne à ce Gouverneur la faculté d'établir une pêche sédentaire, non comme ils disent *tant dans le dit pais qu'à la côte d'Acadie*, mais *dans l'étendue du dit pais & côtes de l'Acadie jusqu'aux Virgines*; c'est-à-dire jusqu'aux bornes de la Nouvelle Angleterre alors appelées les Virgines. Le rétablissement du texte tourne en faveur des Anglois l'arme qu'on avoit voulu employer contr'eux. Les autres passages tirés de la description de Denis ne peuvent faire aucune peine, ils prouvent simplement que l'Acadie est dans l'Amérique Septentrionale, & que pour la commodité on divisoit en parties distinctes toute l'étendue de la côte. Si de ce que Connecticut est distingué de la
Nou-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 253

Nouvelle Hampshire, on vouloit quelque jour borner à l'un ou à l'autre canton la Nouvelle Angleterre, ses habitans ne reclameroient-ils point l'une & l'autre partie d'un même tout?

Malgré l'usage que les Commissaires de S. M. très Chrétienne font de Champlain *(s)*, ils insinuent qu'ils peuvent moins compter sur lui que sur leurs autres témoins. Ils ont raison *(t)*. Si l'Auteur qui aux pages 47 & 48 de son livre met Ste. Croix & Port Royal dans l'Acadie, qui p. 54 y place la baye Françoisse, & qui dit p. 65 que la rivière S. Laurent cotoye la côte d'Acadie & de Norimbègue pouvoit affirmer le contraire ailleurs, cela prouveroit simplement qu'on avoit eu tort de s'en rapporter à lui pour décider la question. Mais les Commissaires Anglois font évanouir ces contradictions par le moyen des principes que nous avons déjà rapportés; ils ne veulent point

(s) Voyages de la nouv. France. Paris 1632. Mem. des Com. Franc. Art. XVI.

(t) Repl. des Com. Angl. p. 302-312.
M 3

point perdre un témoignage qui dans ce qu'il a de précis est entièrement en leur faveur.

L'Escarbot troisième Auteur, dont Mrs. les Commissaires François voudroient s'assurer (u), ne nomme pas une seule fois l'Acadie dans tout son livre. S'il met quelques parties du pays où il se trouvoit depuis l'année 1606 & en particulier Port Royal dans la Nouvelle France, cela confirme simplement ce qu'on a prouvé que la Nouvelle France étoit un nom générique, qui comprenoit tous les établissemens François en Amérique, & dans lequel l'Acadie n'étoit pas moins comprise que le Canada. On s'étend fort sur ce point, qu'on s'étonne de voir contesté, & l'on relève l'expression de *termes presque synonymes* dont on s'est servi pour *presque identifier* le Canada avec la Nouvelle France, & pour en exclure l'Acadie. Je suis forcé de passer ici sous silence le détail prodigieux
mais

(u) *Mem. des Com. Franc. Art. XVII. Repl. des Com. Angl. p. 312-324.*

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1755. 255
mais satisfaisant où les Commissaires Anglois sont entrés pour ne laisser rien sans réplique dans le Mémoire de leurs Antagonistes (y).

Ecartons ces épines ; tirons des Mémoires des Commissaires respectifs (z) une courte histoire des révolutions de l'Acadie , & que les concessions, les traités, & les actes publics, qui ont disposé de cette Province, nous apprennent ce qui dans tous les tems a passé pour la constituer. Le

(y) Par exemple les Commissaires François ne se rappellent point d'avoir vu le Fort de la Heve ou le Cap Sable dans la Nouvelle France. On les renvoie à la lettre de Louis XIII. de 1638. à la Commission du Sr. Charnifay de 1647. au I. Chap. du Sr. Denis. Ce qu'ils disent sur la mouvance de Quebec est aussi discuté, & on rétablit quelques mots qu'ils ont omis & qui paroissent essentiels.

(z) *Mem. des Com. Franc. Art. III. IV. VI. VII. VIII. IX. X. XVIII. & XIX. Repl. des Com. Angl. p. 326-436.*

Le Sieur de Monts obtint à la fin de 1603 de Henri IV des lettres patentes, qui l'établissoient Gouverneur de l'*habitation & terres de la Cadie, Canada & autres endroits de la Nouvelle France*. Les motifs mentionnés dans ces lettres sont *de peupler & habiter les terres, côtes & parties de la Cadie*. Le privilège exclusif des pelleteries, qu'il obtint, marque combien les connoissances géographiques étoient alors imparfaites. Dans le tems qu'on met son gouvernement entre le 40 & le 46 degré, on l'étend à la Gaspésie qui est au 49. Cependant les Anglois, qu'on a vus établis deux ans auparavant sur cette nouvelle terre, n'y souffroient point volontiers leurs rivaux. Une patente de Jaques I. autorisa en 1606 deux compagnies à s'assurer de toute la côte Américaine jusqu'au 45 degré. Les habitans de la Virginie envoyèrent en 1613 le Chevalier Argall pour déposséder les François. Il saisit leurs forts de Mont Mansel, de Sainte Croix, & de Port Royal, qui cependant dès l'année suivante furent repris par le Sr. de Poitricourt.

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 257
court. La vue d'un établissement plus solide donna lieu à la fondation de la Nouvelle Ecosse en 1621, & aux expéditions des Chevaliers Kirk & Alexandre en 1628 & en 1629. Le Sieur de la Tour fils résista pour la France au Cap Sable aux sollicitations de son père & aux armes des Anglois, qui en vertu de leur commission avoient chassé leurs ennemis des deux côtés du fleuve S. Laurent, & s'étoient emparés de Quebec, Port Royal (a), Se. Croix, & Pentagoet. Tous ces lieux furent restitués

(a) *Port Royal dans l'Acadie* est-il dit dans la relation Angloise de cette expédition, qui parut dans le tems, & que les Commissaires Anglois ont produite. On y distingue, comme nous le faisons à présent, tout ce qui est au septentrion du S. Laurent sous le nom de *Canada ou de Nouvelle France*, & tout ce qui est au midi sous celui d'*Acadie ou de Nouvelle Ecosse*. Cette seule pièce ne suffiroit-elle pas pour juger de l'ancienneté de cette division ?

tués à la France par le Traité de S. Germain en 1632. Deux personnes s'y trouvoient alors revêtues de la même autorité. C'étoient les Sieurs de la Tour & de Charnifay. Ils doivent avoir été l'un & l'autre en même tems Gouverneurs de l'Acadie (b). Ce conflit d'autorité produisit des hostilités, que Louis XIII termina en 1638 par une lettre, où il divisoit leurs districts. Ce partage cessa, lorsqu'en 1647 Charnifay ayant trouvé moyen de rendre son collègue suspect obtint une nouvelle patente, qui l'établissoit de nouveau *Gouverneur & Lieutenant-Général en tous les pays, côtes, territoires, & confins de l'Acadie* (c) à commencer dès le bord
de

(b) C'est ce qui paroît par leurs secondes commissions de 1647 & de 1651 où ils sont confirmés dans le gouvernement qu'ils avoient auparavant.

(c) Ici encore une petite inexactitude avoit essentiellement altéré le sens du texte. Mrs. les Commissaires François, en introduisant dans leur citation les
ter-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 259
de la grande rivière S. Laurent, tant
du long de la côte de la mer & des
isles adjacentes, qu'au dedans de la
terre ferme, & en icelle étendue tant
& si avant que faire se pourra jus-
qu'aux Virgines. Le Sieur de la Tour
s'étant justifié des accusations de son
ennemi obtint après sa mort en 1651
le même gouvernement. La demi-
guerre avec la France du tems de
Cromwel fit repasser ce païs sous la
domination Angloise. Les Forts de
Pentagoet, de S. Jean, de Port
Royal & de la Hève furent recla-
més au Traité de Westminster en
1654 comme *Fortes en Acadie*. Cette
discussion fut remise à des Commis-
saires, qui comme de nos jours s'as-
semblèrent sans rien terminer. Pen-
dant

termes d'*Acadie & païs confins* avoient
tâché de mettre une distinction entre
l'*Acadie même* & des *terres circonvoisnes*
annexées au gouvernement de Charni-
say. Je supprime toutes les réflexions,
que font sur ce sujet Mrs. les Commis-
saires Anglois.

dant que les peuples de la Nouvelle Angleterre supplioient Charles II. en 1662. de ne point rendre aux François *l'Acadie ou la Nouvelle Ecosse*, le Comte d'Estrades Ambassadeur de France en sollicitoit la restitution. Alors s'élevèrent de la part des Anglois les premières disputes sur les limites, (d) mais il paroît par les lettres de Mr. d'Estrades, & de Louis XIV. que ce Monarque reclama tout le

(d) Ces disputes étoient probablement fondées sur la concession de Cromwel du mois d'Aout 1656, aux Sieurs de S. Etienne, Crowne, & Temple, de l'Acadie & d'une partie de la Nouvelle Ecosse, que le donateur identifie dans un ordre donné le mois suivant au Capitaine Leveret de remettre à Mr. Temple les forts de S. Jean & de Pentagoet dans *l'Acadie communément appelée Nouvelle Ecosse*. On peut conjecturer, que ce fin politique prévoyant qu'un jour les François reclameroient l'Acadie, vouloit en détacher la partie contigue à la Nouvelle Angleterre, & si nuisible à cette Colonie toutes les fois qu'elle a été entre les mains des François.

Mais de Nov & de Dec. 1755. 261
le païs depuis Pentagoet jusqu'à Quebec & au Cap Breton comme ayant toujours été compris dans l'Acadie. L'Ambassadeur insistoit principalement sur la restitution de ce païs faite à sa Nation en 1632. Il affirmoit, & personne n'entreprit de le contredire, que l'Acadie alors rendue à la France *comme Acadie* s'étendoit depuis Quebec jusqu'à Pentagoet *première place dans l'Acadie*. Il ajoutoit que le Commandeur Raelly avoit en conséquence du Traité obtenu le gouvernement de ce païs dans toute cette étendue. *Votre Majesté*, disoit-il dans une lettre à son Roi datée du 25 Décembre 1664. *peut aussi, par un traité avec l'Angleterre se faire rendre l'Acadie, depuis Pentagoet jusqu'au Cap Breton, contenant 80 lieues de côtes (e).* Ses instances furent

(e) Pour invalider le témoignage de cet habile négociateur, on a cité cette inexactitude comme une preuve de la confusion de ses idées sur ce sujet, puisqu'au lieu de 80 lieues de côtes de Pentagoet à Canso, on en trouve à suivre

furent heureuses, & par le 10 article du Traité de Breda conclu en 1667 on stipula la restitution du *païs appelé l'Acadie, situé dans l'Amérique Septentrionale, dont le Roi très Chrétien avoit autrefois joui*. L'acte de cession fait l'année suivante est plus exprès encore, & la clause que Mr. de Ruvigny y fit insérer contient une description de ce *païs*, qui ne laisse aucun doute sur ce que la France revendiquoit sous le titre d'une ancienne possession. On y donne, accorde, quitte, transfère, rend, & déli-

les terres environ 300. Mais cette erreur du Ministre & de sa Cour sur l'étendue de la Côte, quand même elle seroit réelle, n'empêcheroit pas qu'il ne fût bien instruit des limites, & d'ailleurs si l'on exclut de la Côte la Baye de Fundy, Mr. d'Estrades ne se fera que peu écarté des mesures ordinaires. On lui a reproché encore d'avoir placé la Nouvelle York dans l'Acadie; mais c'est une pure inadvertence de ceux qui ont cité sa lettre de n'y avoir point distingué les paroles de Mr. de Wit de celles de Mr. d'Estrades.

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 263
délivre.... tout le païs appelé l'Acadie, situé dans l'Amérique Septentrionale, dont le Roi très Chrétien jouissoit autrefois, nommément (f) LES FORTS ET HABITATIONS DE PENTAGOET, SAINT JEAN, PORT ROYAL, LA HEVE, ET CAP SABLE. En vain Mr. Temple Gouverneur du païs, qu'on venoit de céder, voulut-il retenir sous le nom de Nouvelle Ecosse ce qu'on avoit promis de rendre sous celui d'Acadie, Charles II. s'expliqua par un nouvel ordre en 1669, & la restitution fut exécutée suivant les limites, que les deux Cours jugeoient alors, je ne dis pas les plus anciennes, mais les seules. On trouve les mêmes idées dans divers Mémoires de France en 1685, en 1687, & en 1698. La paix de Ryswic rendit sans difficulté aux François ce païs qu'on leur avoit enlevé pendant la guerre; & celle de 1701 qui les en priva de nouveau fut suivi du Traité, qui le cède enfin aux Anglois avec toutes ses dépendances, souverai-

(f) Nommément est ici l'ut et du Traité d'Utrecht.

veraineté, propriété, possession, & tous droits acquis par Traités ou autrement, que le Roi très Chrétien, la Couronne de France, ou ses sujets ont eu jusqu'à présent sur les dites terres.

Relumerons-nous cette suite de preuves? Le païs, qui dans les tems même de la première découverte, tems qu'on pourroit appeller fabuleux, paroît avoir compris les rives méridionales du fleuve S. Laurent, depuis la hauteur de Pentagoet jusqu'à l'entrée du golphe est celui, qui nommé des Anglois Nouvelle Ecolle reçut des François le nom d'Acadie. Ils adoptèrent ces limites en 1632, & l'on ne peut produire aucune commission de leurs Gouverneurs, où elles ne soient désignées. Tous les actes publics entre les deux Couronnes ont fixé les mêmes bornes & spécifié les mêmes lieux. Le Traité d'Utrecht ne diffère de ceux de S. Germain & de Breda, qu'en ce qu'on *cède* dans celui-ci ce qu'on *restitua* dans les autres (g). Ce dernier Traité

(g.) La différence entre les mots de
cession

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 265

té réunit enfin toute sorte de droits, & toute espèce de dénominations, qui ayent servi dans quelque tems que ce soit à faire connoître le païs transféré de la France à la Grande Bretagne. En est-ce assez, ou faut-il enfin en troisième lieu prouver qu'il n'y a rien dans le Traité même, qui, loin de repugner à l'interprétation naturelle qui se présente, ne l'éclaircisse & ne la confirme? C'est l'unique chose qu'il me reste à faire pour achever mon analyse.

Spécifications du Traité d'Utrecht

S'il est vrai que toutes les spécifications contenues dans ce Traité y furent inférées à la requisition de la Cour Britannique, pour assurer la cession qu'elle exigeoit, on se persuadera

cession. & de restitution n'est ici d'aucun usage; il s'agit de décider ce que c'est que l'Acadie, & non qui des deux peuples a sur elle les premiers droits. D'ailleurs cela même qu'on restitua à S. Germain & à Breda le païs qu'on a cédé à Utrecht prouve qu'avant la première de ces dates il comprenoit tout ce qu'il étoit à la dernière supposé contenir.

suadera difficilement qu'aucune d'elles ait été destinée à borner ses prétentions. Les Commissaires d'Angleterre ont prouvé d'une manière si claire cette proposition (*b*) que ceux de la France se sont vus obligés d'affirmer que *ce qui a précédé un Traité ne décide point de l'étendue des stipulations qu'il renferme* (*i*). Rien de plus dangereux que ce principe pris dans sa généralité. Voudroit-on que les mêmes termes qui occasionnent les doutes fussent les seuls oracles pour les terminer, & lorsqu'on dispute le sens des articles d'un Traité ne peut-on, ne doit-on pas même en appeller aux intentions connues de ceux qui l'ont conclu? *Semper autem in fide*, dit un Auteur qui mérite d'être Cicéron, si ce n'est Cicéron même (*k*), *quid senseris, non quid dixeris cogitandum*.

Les

(*b*) II. Mem. p. 32 --- 37. & Repl. p. 460 --- 473.

(*i*) Mem. des Com. Franc. Art. XI.

(*k*) Ce passage contesté se trouve dans les offices I. 13.

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 267

Les mots d'*Acadie suivant ses anciennes limites* ajoutés à celui de *Nouvelle Ecosse*, la spécification du *Port Royal* ou d'*Annapolis*, celle de *la pêche sur les côtes de la Nouvelle Ecosse*, sont autant d'articles qui furent insérés dans le Traité à la demande de la Reine Anne. Le Roi très Chrétien ne consentit à la cession d'un païs aussi grand (1) que le devoit être cette ancienne Acadie, qu'après avoir tâché de s'en réserver une *nouvelle & plus petite*. Il offrit un équivalent considérable, si l'on consentoit à lui laisser l'Acadie, en la bornant à la rivière S. George, au delà de laquelle il convenoit donc qu'elle s'étendoit. L'offre ne fut point acceptée; on vouloit demeurer maître de toute la côte; on ne craignoit point alors qu'on disputât jamais les lieux contigus à la Nouvelle Angleterre, ils étoient trop spécifiés par le simple
nom

(1) Mr. D'Estrades le comparoit pour l'étendue à la France. Jugez si ce n'étoit que la partie Sud-Est de la Péninsule.

nom de Nouvelle Ecosse; c'est la péninsule entière qu'on travailloit à s'assurer, par l'addition des spécifications mêmes, dont on se sert à présent pour en exclure tout le reste.

Examinons ces specifications, & voyons si contre la pensée des contractans elles établissent un système, auquel on ose le dire aucun d'eux ne songea, & si la grammaire donne en effet à la France ce que tout le reste leur refuse.

Écoutons pour cet effet ses Commissaires (*m*). Voici le premier & je crois le plus fort de leurs argumens; ils l'ont pris de Charlevoix.

„ La France cède à l'Angleterre la
 „ Nouvelle Ecosse autrement dite Aca-
 „ die, en son entier, conformément à
 „ ses anciennes limites, COMME AUSSI
 „ la ville de Port Royal, maintenant
 „ appelée Annapolis royale, & gé-
 „ néralement tout ce qui dépend des
 „ dites terres & isles de ce pays-là.
 „ Les expressions de *comme aussi*,
 „ qui sont dans l'original françois,
 „ sont

(*m*) *Mem. des Comm. Franc. Art. XX.*

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 269

„ sont rendues dant l'original latin
„ par celles-ci *ut et*. Il résulte
„ evidemment de ces expressions
„ que Port Royal ne faisoit pas par-
„ tie de la cession de l'Acadie ;
„ ces termes, *comme aussi*, sont é-
„ quivalens à ceux-ci, *en outre*,
„ *de plus*, *encore*. Les Commissai-
„ res Anglois prétendent, que ces
„ expressions sont assez ordinaires
„ dans les Traités, pour désigner ce
„ qui souvent n'est qu'une même
„ chose ; mais on ne pense pas qu'ils
„ en puissent produire un seul exem-
„ ple. Celui qu'ils citent du Traité
„ de S. Germain de 1632, par le-
„ quel l'Angleterre fit la restitution
„ de la Nouvelle France, de l'Aca-
„ die & du Canada, ne porte point
„ les termes *comme aussi*. Si même
„ après avoir employé la dénomi-
„ nation de Nouvelle France on a
„ ajouté l'Acadie & le Canada, c'est
„ que souvent on ne comprenoit sous
„ la Nouvelle France que le Canada
„ seul. Mais il n'y a point de Fran-
„ çois, à qui l'expression n'eut paru
„ étrange, bizarre & impropre dans
„ sa langue, si l'on eut mis dans le
„ Traité de S. Germain, que l'An-
„ gle-

„gleterre restituoit à la France *la*
 „*Nouvelle France*, comme aussi le
 „*Canada*, ou que l'on eut dit le
 „*Canada*, comme aussi la ville de
 „*Quebec*. Les expressions emplo-
 „yées dans le Traité d'Utrecht de-
 „viennent simples, claires, natu-
 „relles, & exactes, lorsque l'on
 „reconnoit que l'ancienne Acadie
 „ne renfermoit point la ville de
 „Port Royal; & alors la cession ne
 „pouvoit mieux se faire, que dans
 „les termes où elle est conçue.”

Je n'ai rien retranché de ce passa-
 ge, de peur d'en affoiblir la force.
 J'en agirai à peu près de même en
 exposant les réponses de nos Commis-
 saires. (n)

Ils observent d'abord qu'on a passé
 sous silence la principale de leurs rai-
 sons (o), c'est que si toute la phrase
 est prise ensemble, & qu'on n'en re-
 tranche point les mots, & *générale-*
ment tout ce qui dépend &c. il paroi-
 tra

(n) Repl. des Com. Angl. p. 472--
 477.

(o) II. Mem. des Com. Ang. p. 56.

tra que le *comme aussi* doit être étendu aux deux membres, & qu'ainsi Annapolis Royale n'est spécifiée, que comme une des dépendances de la Nouvelle Ecosse ou de l'Acadie. A ce premier égard nous disons simplement, que le lecteur lise & juge.

2. Les Commissaires François ont transformé l'original en traduction, & ont raisonné sur la véritable traduction comme si c'étoit l'original. C'est aux mots latins *ut et* qu'il faut ici se tenir, ce sont ceux auxquels les Plénipotentiaires ont apposé leur Seign.

3. Mais ni ceux-ci, dit-on, ni les mots François *comme aussi* n'ont jamais été employés dans le sens qu'on voudroit leur donner en Angleterre. On ne pense pas, disent Mrs. les Commissaires, qu'on en puisse produire un seul exemple, & Mrs. de Trevoux, on peut défier qui que ce soit de montrer dans aucun Traité, les termes COMME AUSSI employés pour spécifier la cession de quelque poste principal, contenu d'ailleurs dans l'étendue d'un pais cédé en entier. Les défis de nos Journalistes sont malheureux, on avoit satisfait à

à celui-ci avant qu'ils l'eussent pro-
 posé. „ Par le 7. Article du traité
 „ entre la France & les Etats Gé-
 „ néraux conclu à Utrecht le 11 A-
 „ vril 1713; par le 19 article du
 „ traité entre l'Empereur Charles
 „ VI. & l'Empire d'une part, &
 „ Louis XIV de l'autre conclu à
 „ Rastadt le 6 Mars 1714; & par le
 „ 19 article du Traité entre l'Em-
 „ pereur Charles VI & l'Empire
 „ d'une part & Louis XIV de l'au-
 „ tre conclu à Bade le 7 Septembre
 „ 1714 la cession de la Haute Guel-
 „ dre au Roi de Prusse est ou faite
 „ ou détaillée en termes généraux,
 „ & toutefois les villes, bailliages
 „ & Seigneuries de Strahlen, Wach-
 „ tendonk, Middelaer, Walbeck,
 „ Aertzen, Afferden, Weel, Racy,
 „ & Kleyn Havelaer, sont ensuite
 „ spécifiées expressément, quoique
 „ tous ces baillaiges fassent partie de
 „ la Haute Gueldre, & par consé-
 „ quent soient compris dans la pre-
 „ mière cession générale. Les ter-
 „ mes employés dans ces traités,
 „ pour spécifier ces parties particu-
 „ lières de la première concession,
 „ sont dans le Traité de Bade en
 „ latin,

„ latin, *uti et*, qui sont rendus dans
„ la traduction Françoisse *comme*
„ *aussi spécialement* (p), & dans les
„ traités d'Utrecht & de Rastadt,
„ dont il n'y a aucune copie latine
„ dans le Corps Diplomatique,
„ l'expression est *comme aussi spécia-*
„ *lement*. Ces exemples, qui re-
„ viennent si bien à notre objet,
„ prouvent clairement que les Com-
„ missaires François, en appelant
„ du traité original d'Utrecht à la
„ traduction de ce traité, ont eu re-
„ cours à une autorité, qui prouve
„ directement contre eux; car les
„ termes *comme aussi*, qu'on ne peut
„ jamais trouver, à ce qu'ils pré-
„ tendent, dans aucun traité dans
„ le sens que nous leur donnons,
„ sont employés dans ce même sens
„ dans chacun des trois traités que
„ nous avons cités; lesquels tous
„ sont

(p) Je ne puis m'empêcher de sou-
haiter que ce mot *spécialement* eût été
inséré dans la traduction françoise de
notre Traité.

„ sont de même date que celui d'U-
 „ trecht, qui donne lieu au doute
 „ qu'on avoit formé.”

Mais, & c'est une seconde instan-
 ce de Mrs. les Commissaires Fran-
 çois, l'intention des Anglois ne fut
 que de se procurer une pêche exclu-
 sive, & les limites de cette pêche dé-
 terminent celles de leur Acadie. Ce
 raisonnement contient deux proposi-
 tions l'une & l'autre contredites (q).
 I. La spécification du Port Royal
 montre qu'on se proposoit d'autres
 vues que celle de prendre du pois-
 son. „ La Grande Bretagne avoit
 „ un grand nombre d'autres motifs
 „ pour désirer la cession complète de
 „ l'Acadie, par l'acquisition de la-
 „ quelle seule elle pouvoit espérer
 „ de garantir les établissemens An-
 „ glois en Amérique contre des u-
 „ surpations continuelles, & éviter
 „ de retomber dans les inconvé-
 „ niens, qui obligèrent Cromwel en
 „ 1654 à s'emparer de tous les Forts
 „ François en Acadie, & qui re-
 „ dui-

(q) *Repl. des Com. Angl. p. 476--*
 482.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 275

„ duifirent en différens tems les ha-
„ bitans de la Nouvelle Angleterre
„ ainsi que la Grande Bretagne, à
„ la nécessité de faire des expédi-
„ tions fréquentes dans cette con-
„ trée, jusqu'à ce que Port Royal
„ fut pris en 1710 par le Général
„ Nicholson." 2. L'article de la
pêche divise nettement les côtes de
la Nouvelle Ecosse ou de l'Acadie
en deux parties, & montre ainsi que
le païs même cédé s'étend au-delà
de la côte où sont les bancs poisson-
neux. La pêche exclusive est bornée
à cette partie, qui regarde le Sud-
Est, à commencer à l'Isle de Sable,
ea nempe &c.

Un troisieme argument de Mrs. les
Commissaires François est tiré des
Isles dépendantes de l'Acadie que le
Traité cède à l'Angleterre. Si la côte
depuis Canso jusqu'au fleuve S. Lau-
rent appartient à cette terre, les Isles
adjacentes à cette côte & placées dans
le golphe S. Laurent ne pourroient être
disputées aux Anglois. Mais l'Article
XIII. les leur ôte de même que celle du
Cap Breton, & la France a toujours
quoiqu'inutilement réclamé celle de

Canso. Donc ni les Isles ni les côtes du golphe S. Laurent ne peuvent leur appartenir. On laisse à juger de la force de ce raisonnement ceux qui liront avec attention les dispositions du Traité (r), & on se contentera de dire que les isles en question ne peuvent boucher le passage du fleuve, que les François par la réserve du Cap Breton ont voulu s'affurer.

Finissons cet article, qui nous a coûté des efforts pour retenir notre plume, & où nous n'avons pu faire entrer plusieurs argumens de nos Commissaires. Après avoir lu leur Mémoire, on peut dire que la cause qu'ils défendoient n'exigeoit pas tant de moyens, & qu'il suffisoit peut-être du parallèle qu'ils font de leur système à celui des Commissaires François (s). Je regrette de ne pouvoir l'insérer ici, mais je ne saurois me défendre de transcrire les sages
ré-

(r) Ibid. p. 486-494.

(s) p. 522—543.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 277

réflexions par lesquelles ils repoussent certaines insinuations lâchées dans l'introduction du Mémoire auquel ils répondent, & qu'on pourroit à peine passer à ceux qui auroient la raison de leur côté(1).

„ La meilleure manière de répon-
„ dre à l'insinuation que la préten-
„ sion actuelle de la Grande Breta-
„ gne est imaginée pour faciliter &
„ préparer l'invasion du Canada ,
„ est d'en appeller aux conseils te-
„ nus & aux mesures prises derniè-
„ rement par la Grande Bretagne ,
„ & à la conduite qu'elle a tenue
„ en Europe ainsi qu'en Amérique.
„ En plusieurs occasions elle a dé-
„ fendu les droits des autres na-
„ tions; en aucune elle ne les a enva-
„ his; & jamais dans quelque con-
„ joncture ou circonstance que ce
„ soit elle n'est entrée sur les posses-
„ sions de la France en Amérique,
„ contre les loix de la paix, des
„ alliances, & de l'amitié. Les
„ crain-

(1) *Ibid.* p. 254.

„ craintes d'une nation ne fixent
 „ point les droits d'une autre ; la
 „ Grande Bretagne n'est point dans
 „ le cas de souffrir que ses posses-
 „ sions dans l'Acadie ou la Nouvelle
 „ Ecosse soient retrécies au niveau
 „ des idées des Commissaires Fran-
 „ çois, & réduites à la partie Sud-
 „ Est de la péninsule, uniquement
 „ parceque si elle jouissoit entière-
 „ ment de cette Province & l'am-
 „élioreroit, elle pourroit causer de
 „ l'ombrage aux établissemens Fran-
 „ çois du Canada. Ce feroit ren-
 „ dre le titre de la Grande Breta-
 „ gne sur ce país plus précaire en-
 „ core & plus stérile, puisque ce se-
 „ roit le faire dépendre non de l'ex-
 „ plication que les Commissaires
 „ François ont donnée du Traité
 „ d'Utrecht, mais de l'état respec-
 „ tif de force des colonies de la Fran-
 „ ce en Amérique. S. M. deman-
 „ de ce país dans son étendue an-
 „ cienne & déterminée, & quels
 „ que soient à l'avenir ses progrès, la
 „ force qui en résultera sera employée
 „ au maintien des justes droits & à
 „ la protection de ses sujets, mais
 „ ne

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 279
„ ne servira jamais dans ses mains
„ de moyens à l'injustice, ou d'in-
„ strument de l'usurpation.”

A R T I C L E II.

A View of the Deistical Writers &c.

C'est-à-dire

*Analyse des principaux Ecrivains
Déistes &c. Tom. II. p. 668.
1755. Prix 6 sh.*

IL auroit manqué un article consi-
dérable dans le plan, que Mr.
Leland s'est proposé, si les noms fa-
meux de Hume & de Bolingbroke
n'y avoient pas trouvé leur place.
Aussi l'auteur leur consacre-t-il tout
ce volume, dont le quart est pour
le premier de ces Ecrivains & le
reste pour le second. Le plan de
notre premier extrait le fera encore
de celui-ci. Après avoir fait voir
combien les écrivains Déistes diffé-
rent

rent les uns des autres dans les articles les plus essentiels, nous allons montrer combien ceux d'entr'eux qui venus les derniers semblent avoir eu pour but de dégager leur secte des inconsistences de leurs prédécesseurs, s'accordent peu avec eux-mêmes. Mr. Leland nous servira de guide. Le compte qu'il rend des efforts de ces deux auteurs contre la Religion est moins une Analyse de leurs ouvrages, qu'un Catalogue de leurs contradictions. Il a réuni les divers argumens qu'ils employent & par la comparaison qu'il en fait, il expose leur foiblesse; il fait voir qu'ils ne nient & n'affirment que selon qu'ils sont entraînés par les circonstances, que ce qu'ils posent dans un endroit, ils le renversent dans l'autre comme contraire au bon sens & à la raison.

Mécontent du jargon obscur que l'on a introduit dans la Métaphysique, Mr. Hume se propose, dans ses *Essais philosophiques sur l'Entendement humain*, de la délivrer du fardeau de l'erreur & de la superstition. Pour y réussir, il travaille à
fixer

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 281

fixer le p. incipe de l'évidence; c'est-à-dire suivant qu'il s'exprime, la relation entre la cause & l'effet. Il a recours à l'expérience. *Elle seule*, dit-il, *nous instruit de la nature & des bornes de la cause & de l'effet: c'est par elle seule que de l'existence d'un objet nous sommes autorisés à inférer l'existence de l'autre.* Il est fâcheux que cette expérience même nous soit à peu près inutile. Non seulement ce que l'on en peut inférer se réduit à la simple probabilité & à une probabilité encore très douteuse. Elle n'a de fondement que la ressemblance que l'on suppose entre l'objet que l'on a vu & celui qui peut se présenter; mais comme il n'y a point d'argumens tirés de l'expérience qui puissent prouver cette ressemblance & que nous n'avons aucune idée de la liaison qui unit l'effet à la cause, ni de la force qui fait que la cause produit son effet, toutes les conséquences qui se déduisent de l'une à l'autre doivent manquer de certitude.

L'idée que nous venons de donner de ce raisonnement suffit pour en

découvrir l'inconsistance & les contradictions. Mr. Hume lui-même nous épargne la peine de les rechercher. „ L'expérience „ dit-il „ ne peut fournir d'argumens même probables „. Mais lorsqu'il a besoin de la proposition contraire, cette expérience „ est un guide sûr, elle fournit non seulement des argumens „ probables, mais des preuves, c'est-à-dire, des argumens qui ne laissent aucun lieu au doute „. S'il soutient que „ le raisonnement n'entre pour rien dans les conclusions „ fondées sur l'expérience „, il reconnoit aussi „ qu'il y a une très grande part & que c'est par cette manière de raisonner que l'homme l'emporte sur les brutes & les individus l'un sur l'autre; que tous nos raisonnemens sont fondés sur l'Analogie, que lorsque les causes sont parfaitement semblables, l'Analogie est parfaite & la conclusion juste „. Tantôt il prétend que „ la liaison entre la cause & l'effet „ n'est que dans notre imagination „ & nullement dans les choses mêmes „: tantôt „ qu'il y a une es-

„ pèce

„ pèce d'harmonie préétablie entre
„ le cours de la nature & celui de
„ nos idées ; de sorte que quoique
„ l'ordre des choses naturelles nous
„ soit absolument inconnu, nous ne
„ laissons pas de trouver que la sui-
„ te de nos idées a été la même
„ que celle des autres ouvrages de
„ la nature ; que par conséquent il
„ y a dans les objets une liaison à
„ laquelle correspond la liaison de
„ nos idées ”. Lorsqu'il pose des
principes , il reconnoit avec le vul-
gaire que „ tout ce qui existe doit
„ avoir eu une cause , que le hasard
„ est une chimère, un rien qui ne
„ peut rien produire ” ; mais lors-
qu'il étale ses raisonnemens , il n'ad-
met point „ de causalité distincte de
„ la ressemblance ou de la contigui-
„ té ”. Dans ses *Essais philosophi-*
ques il ne trouve aucune différence
entre le pouvoir & la liaison néces-
saire , il dit que „ s'il y a quelque
„ liaison entre la cause & l'effet ,
„ elle doit être nécessaire , que l'on
„ ne peut appeller cause ce qui n'est
„ pas joint nécessairement avec son
„ effet ” ; dans son *Essai sur la li-*

berté & la nécessité, en parlant de l'influence que les motifs ont sur l'esprit, il dit que „ cette influence „ étant *pour l'ordinaire*, liée avec „ l'action doit être regardée comme cause & comme une preuve „ de la nécessité qu'il veut établir „; & ailleurs que „ toutes les causes „ n'ont pas avec leurs effets ordinaires une liaison constante & uniforme “.

Voilà les principes par lesquels Mr. Hume prétend corriger la Philosophie; ce qui dans le stile Déiste signifie presque toujours attaquer le Christianisme. Si Mylord Bolingbroke n'étoit pas aussi sujet à se contredire que le peut être Mr. Hume, on pourroit faire usage contre celui-ci de la réflexion qui se trouve dans les œuvres de ce Seigneur: „ Quelque „ connoissance que nous aquérions „ des causes qui sont frappantes, nous „ n'en aquérons aucune de leur *causalité*, de cette puissance, de cette force, quelle qu'elle soit, par „ laquelle un objet agit sur un autre „ objet & devient *cause*. On peut „ lui donner différens noms, mais „ en

„ en découvrir les premiers princi-
„ pes , en connoître la nature , ce
„ seroit connoître comme Dieu con-
„ noit. Aussi cela nous fera - t - il
„ toujours caché , tant par rapport
„ aux causes qui sont sous nos yeux
„ que par rapport à celles qui en sont
„ le plus éloignées. Et rien n'est
„ plus ridicule que la conduite de
„ ces Philosophes qui , après avoir
„ découvert par ses effets la cause
„ d'un phénomène, ne laissent pas
„ de la rejeter parcequ'ils ne peu-
„ vent donner de raison satisfaisan-
„ te , pourquoi & comment la chose
„ s'est faite “.

Deux articles paroissent avoir le plus révolté Mr. Hume dans le Christianisme. L'un est le dogme de la Providence & de la Vie future; l'autre regarde les Miracles. On peut dire que par ces deux articles il attaque la Religion dans son tout, puisque sous le premier de ces chefs il comprend même l'existence de Dieu, & que par le second il travaille à détruire une des preuves les plus convaincantes de la Divinité du Système Chrétien. Les objections contre

le premier de ces articles lui sont proposées par un ami, auquel il répond avec autant de ménagement que de foiblesse. Il semble craindre que l'on ne trouve trop de difficulté à s'apercevoir de l'avantage qu'il donne à son prétendu antagoniste. Ce ne sera donc pas lui faire injure que de lui attribuer les opinions pour lesquelles il dissimule si peu son penchant.

Lorsque du cours de la Nature nous inférons l'existence d'une cause particulière intelligente, qui a formé & qui conserve l'ordre, nous raisonnons sur un principe incertain & par conséquent inutile; puisque le sujet est hors de la portée de notre expérience. Nous n'avons point d'autre Monde auquel nous puissions comparer celui que nous habitons. Nous ne connoissons point d'Intelligence cause d'un Monde, à l'aide de laquelle nous puissions nous former l'idée de l'auteur de notre Univers. Donc les ouvrages de la nature sont un moyen inutile pour prouver la cause intelligente à qui ils doivent leur existence & leur conservation,
par-

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 287
parcequ'ils font un moyen incertain.

Le raisonnement qui tend à détruire l'idée de l'Oeconomie à venir est du même genre. Epicure harangue les Athéniens pour les convaincre de leur injustice à son égard, puisque sa Philosophie ne cède en rien au système qu'ils lui préfèrent.

„ Le principal, pour ne pas dire le
„ seul, argument qui prouve l'exi-
„ stence d'une Divinité est tiré de
„ l'ordre & du dessein des choses
„ naturelles. C'est - à - dire que des
„ effets on remonte à la cause. Mais
„ pour que le raisonnement ne soit
„ pas dénué de justesse, il ne faut
„ pas qu'il attribue à la cause plus
„ de qualités que la production de
„ l'effet n'en exige. Ainsi en ac-
„ cordant que Dieu est l'auteur de
„ l'Univers & de l'ordre qui y règne,
„ il s'ensuivra qu'il a précisément
„ le degré de puissance, de connois-
„ sance, de bonté, qui se fait aper-
„ cevoir dans ses ouvrages & l'on
„ ne peut en rien conclurre au delà.
„ C'est se perdre en vains raisonne-
„ mens & bouleverser l'ordre de la

„ nature que de regarder la vie pré-
 „ sente comme un passage à un au-
 „ tre état, non comme le seul ob-
 „ jet que l'on doit avoir en vue. S'il
 „ n'est pas impossible que la Divinité
 „ n'ait d'autres perfections que cel-
 „ les que ses actions nous dévoilent,
 „ du moins pour les prouver devro t-
 „ on employer une autre voie que
 „ ses actions même. Ne voyant
 „ dans le monde aucune trace de
 „ justice, sur quel fondement en
 „ feroit-on une perfection de la Di-
 „ vinité? Ne jugeons point par nous
 „ mêmes d'un Etre qui n'a aucune
 „ proportion avec tous ceux qui
 „ composent cet Univers: & n'at-
 „ tendons de récompense & de pei-
 „ ne que ce que nous en voïons dis-
 „ pensé dans ce monde “.

Quelque éblouissant que ce raison-
 nement puisse paroître, il n'est pas
 difficile de démêler ce qu'il a de so-
 phistique, pour peu qu'on distingue
 l'action des causes libres de l'action
 des causes nécessaires. Ces derniè-
 res agissent toujours selon toute l'é-
 tendue de leur pouvoir. Les causes
 intelligentes & libres proportionnent
 l'exer-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 289

l'exercice de leur pouvoir aux circonstances. Le Soleil darde toujours tous ses rayons; Mr. Hume ne porte pas toujours tout le poids qu'il pourroit porter. De l'aveu de son Epicurien la Vertu a dès cette vie des avantages réels sur le Vice, & quelquefois du moins le Vice y est malheureux. Puisque la Justice ne s'exerce qu'en partie, elle ne s'exercera jamais dans toute son étendue. Ce sont là des échantillons des raisonnemens du Reformateur de la Philosophie. La Logique en est assurément d'une espèce toute nouvelle.

C'est cependant la même qui revient dans son fameux argument contre les Miracles. Il prétend prouver par l'expérience que tous les phénomènes qu'on veut faire regarder comme tels, n'ont d'autre source que l'amour du merveilleux si répandu dans le monde, que les miracles de Jesus Christ n'ont aucun avantage sur les divers prodiges qui ont pu trouver quelque créance dans les esprits & qu'ils sont même à plus d'un égard inférieurs à ceux qui de nos jours ont fait tant de bruit en France.

ce. Les absurdités de ce système ont été relevées d'une manière si juste & si détaillée dans l'Essai que Mr. Adams publia il y a quelques années pour y répondre (a) que Mr. Leland ne fait presque que suivre les idées de cet Auteur & citer ses argumens. Deux éditions qui ont été faites de cette refutation nous dispensent de nous arrêter à la faire connoître davantage. Voyons le système du second protecteur de l'incrédulité.

Jamais auteur ne donna de plus grandes espérances que Mylord Bolingbroke. D'un génie à qui ses ennemis même ne refusoient pas un caractère de supériorité ne devoit-on point attendre du nouveau ? d'un Philosophe de profession des idées justes ? d'un vieillard prêt à terminer sa carrière des sentimens utiles au bonheur de l'humanité ? Si la cause du Déisme avoit trop malheureusement le dessus dans l'esprit d'un tel homme, ce

(a) V. Journal Britannique, Tom. VIII. pag. 85.

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 191

ce devoit être un Déisme plus sensé, plus suivi, moins déraisonnable que tout ce qu'on avoit vu antécédemment. Rien de tout cela n'a frappé les lecteurs dans les cinq volumes publiés depuis peu : & si on peut les appeller les dernières heures d'un mourant, elles ne feront pas du nombre de celles que les gens sages ambitionnent & qui concilient la vénération & la confiance.

Nous n'insisterons point sur les contradictions qui se trouvent entre la manière dont Mylord Bolingbroke promet de traiter les sujets les plus intéressans & celle dont il l'exécute. Tout ce qui peut rendre la dispute utile, la bonne foi, l'équité, l'amour de la pure vérité, les égards pour le public & pour ceux qui soutiennent un sentiment différent est ici négligé. Le ridicule que l'auteur affecte de jeter sur ce qui est universellement regardé comme une loi divine & par conséquent respectable; la comparaison qu'il fait du Pentateuque avec les Romans qui troublerent la tête de Don Quixotte; les épithetes injurieuses dont il charge

ge

ge les Ecrivains sacrés, ceux qui en entreprennent la défense & en particulier les Théologiens les plus fameux ; le mépris enfin avec lequel il traite les Philosophes de l'Antiquité qui ont passé pour avoir fait le plus d'usage des lumières de la raison, font, ce semble, aussi peu d'honneur à sa politesse qu'à sa philosophie.

En analysant cette Philosophie, Mr. Leland range sous les sept chefs suivans les articles de foi de Mylord Bolingbroke.

1. Il y a un Etre suprême, tout parfait, origine éternelle de toutes choses ; mais à qui nous devons bien nous garder d'attacher aucun des attributs moraux dont nous avons l'idée, & particulièrement la Sainteté, la Justice, & la Bonté.

2. Dieu à créé le Monde & dans le tems de sa création il a établi les loix par lesquelles il se gouverne : Mais il ne prend plus d'intérêt à ce qui regarde les Hommes, ou tout au plus il ne s'intéresse qu'aux corps de Société, sans s'embarasser en aucune manière des individus, de leurs
ac-

actions, ou de ce qui peut leur arriver.

3. L'ame n'est point une substance distincte de la matière; par la mort l'homme se dissout; s'il est de quelque utilité pour le genre humain que la doctrine des peines & des récompenses à venir soit reçue, elle n'est cependant qu'une fiction qui n'a aucun fondement dans la nature ni dans la raison, & c'est une absurdité & un blasphème que d'entreprendre de la prouver par l'inégalité prétendue avec laquelle les biens & les maux sont dispensés sur la terre.

4. La loi de la nature est ce que la raison nous fait connoître touchant nos devoirs, entant qu'ils sont fondés sur le système humain. Elle est claire & à la portée de tous les hommes; mais elle a été obscurcie & défigurée par les Philosophes de l'Antiquité & par les Ecclésiastiques de notre siècle. Elle n'a jamais été mise dans son véritable jour: Mylord Bolingbroke seul lui a rendu sa pureté & sa simplicité primitive. Les Sanctions de cette loi ne regardent

294 JOURNAL BRITANNIQUE.
dent que les corps publics & nullement les particuliers.

5. Dieu n'a donné aux hommes aucune révélation de sa volonté : cette révélation ne leur étant ni nécessaire, ni utile.

6. On ne peut sans profanation & sans blasphème attribuer les écrits sacrés des Juifs à une révélation ou à une inspiration de la Divinité. L'histoire qui y est transmise est fautive & incroyable, & le système de Religion qu'ils proposent est indigne de Dieu & incompatible avec ses attributs.

7. Le Nouveau Testament renferme deux Evangiles différens, diamétralement opposés l'un à l'autre, celui de Christ & celui de St. Paul. Le Christianisme tel qu'il a été annoncé par Jesus Christ est une Religion de douceur & de charité & peut être considérée comme un renouvellement de la loi naturelle ou plutôt de la Théologie de Platon. La Morale en est pure, mais elle est la même que celle des Philosophes, & plusieurs de ses préceptes ne s'accordent point avec la loi naturelle.

Quel-

Quelques uns des Dogmes qui lui sont propres, en particulier ceux qui ont pour objet la rédemption du genre humain par la mort de Christ & les peines & les récompenses futures, sont absurdes & ne peuvent subsister avec les attributs de Dieu.

Si l'on juge par ces principes de la Religion de celui qui les admet, on verra qu'elle n'est que négative, & que par les contradictions qu'elle réunit elle se réduit proprement à rien. Entrons dans quelque détail sur chacun des articles de ce symbole si original.

I. Mylord Bolingbroke admet l'existence de Dieu, il affirme qu'elle peut être démontrée, que rien n'est plus absurde que l'opinion des Athées, que leurs objections sont de pures chicanes, que nous ne pouvons être plus persuadés de notre existence que de celle de l'Etre suprême. Les preuves sur lesquelles sa croyance est fondée se trouvent par-tout. Le Dr. Clarke les a rassemblées dans son excellent ouvrage que Mylord Bolingbroke ne laisse pas d'appeller Démonstration *prétendue* de l'existence de Dieu

Dieu & de ses attributs. Il est vrai qu'en empruntant de ce Théologien les preuves qui lui paroissent frappantes, il rejette avec mépris celles qui s'écartent de ses idées. Il qualifie de sophisme l'argument *a priori*. Il n'est pas si uniforme par rapport à l'argument tiré du consentement de tous les hommes. Il veut bien accorder que l'on en peut conclurre que tous les hommes ont cru qu'il y a un Dieu, mais non qu'ils aient eu raison de le croire. Tillotson n'est pas excusable de l'avoir employé & d'en avoir fait la principale de ses preuves, (b) mais infiniment moins encore d'avoir donné dans l'opinion des idées innées, ou plutôt de l'avoir insinuée d'une manière adoucie, en disant que *notre esprit est constitué de telle sorte, que par un juste usage de ses facultés nous sommes en état de nous assurer qu'il y a un Dieu.* Quelques Théologiens ont entendu par

(b) Il est à propos de remarquer que ce fait est absolument faux.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 297
par là que la croïance d'un Dieu est
fondée sur un certain raport naturel
qui se trouve entre cette importante
vérité & les conceptions de notre a-
me. Mylord Bolingbroke traite ce
raport comme quelque chose de fort
aprochant de la chimère, & le Po-
litbéisme, sur-tout dans les siècles an-
ciens & ignorans, lui paroît avoir
plus de raport avec les conceptions de
l'esprit humain que la croïance d'un
Dieu Créateur & conservateur de l'U-
nivers.

S'attendroit-on après une déclara-
tion semblable que son Auteur sou-
tiendrait que „l'idée d'un Etre tout-
„ puissant & tout-sage est si assortie
„ à la raison humaine, qu'il n'est
„ pas possible que les hommes ne la
„ reçoivent aussitôt qu'ils sont ca-
„ pables de considérer le Spectacle
„ de la Nature & d'exercer leur rai-
„ son sur ce sujet”, & que dans le
dessein de justifier la force de cet ar-
gument attaqué par Mr. de Mauper-
tuis, il avanceroit que le consente-
ment des hommes est assez général
pour faire voir le raport qu'il y a en-
tre le dogme de l'existence de Dieu

Et la raison commune à tous les hommes ?

Quel est-il ce Dieu que les lumières naturelles manifestent à Mylord Bolingbroke ? C'est un Etre existant par lui-même, tout-sage & tout-puissant. Voilà tout ce que nous pouvons en savoir. Tous les attributs moraux, la bonté en particulier, sont des idées qui n'ont pas la moindre ombre de fondement. L'*Optimus* que toute l'Antiquité Païenne joignoit au *Maximus*, l'*usque in delicias amatur* de Sénèque, l'*intérêt vif & tendre pour le bonheur de l'homme* du Dr. Clarke, sont des expressions bien étranges quand on les applique à la Divinité. Aucun de ces attributs moraux ne peut nous être connu autrement que par ses effets. Or parmi les phénomènes de la nature, combien n'en voit-on pas qui démentent ces attributs ? Il est donc impossible d'en déduire une conséquence sûre & légitime.

Rien ne paroît plus positif que ces passages. On auroit tort cependant de juger que l'on doive prendre ces décisions pour l'opinion constante de l'au-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 299

l'auteur. Que pensera-t-on, par exemple, de cette proposition; „ Je „ fais, parceque je puis le démon- „ trer, qu'il y a un Dieu, cause „ première de toutes choses, infini- „ ment sage, & infiniment puissant, „ auquel par conséquent j'attribue a- „ vec toute la raison possible toutes „ les autres perfections, soit que je „ puisse ou que je ne puisse pas les „ concevoir.” La bonté, la justice, la sainteté &c. ne sont-elles donc pas des perfections dans le système des plus zélés Déistes? N'est-ce pas encore contredire les notions qu'il avoit données de la Divinité que de prétendre que ce que l'on veut appeler „ ses attributs moraux ne sont „ que des modifications de sa sagesse, de simples noms qui expriment les diverses manières dont se manifeste la sagesse infinie d'un être simple & non composé?”

Comme s'il avoit eu dessein de rendre ces contradictions plus sensibles encore, il y a joint des passages cités par Mr. Leland, où il déclare que c'est d'un Seigneur & d'un Maître charitable & bienfaisant que nous

300 JOURNAL BRITANNIQUE.
avons reçu des loix ; qu'il est aussi
éloigné de nier la bonté & la justice
de Dieu que de nier sa puissance &
sa sagesse ; que l'homme jouit d'une
infinité de biens qu'il n'a pas deman-
dés, qu'il n'a pas mérités, qui lui
sont communiqués gratuitement.
N'est-ce pas là le langage de la pure
Orthodoxie ? S'il soutient dans un
endroit que nous ne pouvons juger
des attributs moraux de la Divinité,
parce que nous n'en avons point d'i-
dée complète ; il avoue dans un au-
tre que nous n'avons point d'idée
complète de sa puissance & de sa
sagesse, qui seules lui font connoître
son Dieu. Qu'en doit-on conclure ?
Qu'il y a un Dieu qui n'est ni Puif-
sant, ni Sage, ni Bon, ni Juste ?
Ou, Qu'il y a un Dieu qui est l'un
& l'autre ?

2. Mylord Bolingbroke reçoit le
Dogme de la Providence parmi les
articles de sa foi, comme le dogme
de l'existence de Dieu, avec tant
d'exceptions & de restrictions qu'il le
fait presque entièrement disparoi-
tre. Il s'en déclare partisan zélé,
& lève le bouclier pour le défendre
contre

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 301

contre les Théologiens qu'il accuse de faire corps avec les Athées. Il se borne ensuite à soutenir la Providence générale comme étant la plus sensible & au dessus de toute espèce de doute, sans s'arroger la liberté de disposer des Providences particulières. „ Dieu, dit-il, en donnant l'existence à l'Univers a établi des loix par lesquelles se gouverne le Monde moral aussi bien que le Monde physique. Ces loix doivent subsister aussi longtemps que les objets qu'elles dirigent subsisteront. Le moindre changement qu'elles subiroient changeroit tout le système. Ces loix sont invariables, mais elles sont générales, & de leur généralité résulte ce que nous appelons *contingence*. Le cours des choses est varié par une multitude infinie d'événemens, qui sont contingens par rapport à notre manière de concevoir, selon les impressions primitives qui leur ont été communiquées par le premier moteur & sous la direction d'une Providence universelle. Les brutes sont

„ abandonnées à la direction de leur
 „ instinct. Pour ce qui est des hom-
 „ mes, le Createur a mis à leur por-
 „ tée les moyens qui peuvent leur
 „ procurer le bonheur physique &
 „ le bonheur moral. Il leur a don-
 „ né les facultés nécessaires pour
 „ faire usage de ces moyens, assem-
 „ bler les matériaux, les unir en-
 „ semble, & conduire l'ouvrage à
 „ sa perfection. Nous avons la li-
 „ berté du choix pour faire le reste.
 „ Nous ne connoissons rien de plus
 „ particulier, ou pour mieux dire,
 „ nous ne connoissons rien de plus
 „ sur les dispensations de la Provi-
 „ dence.”

Ainsi la Divinité après avoir don-
 né aux êtres moraux *la raison & les*
passions, ne s'est pas même réservé
 le droit d'inspection sur la conduite
 des individus, beaucoup moins celui
 de retribution. „ Dieu, dit Mylord
 „ Bolingbroke, ne considère que la
 „ nature humaine, prise dans son
 „ tout & nullement les individus qui
 „ la composent, à quelque degré que
 „ chacun d'eux puisse se juger digne
 „ d'être un objet particulier de ses
 „ soins. . .

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 303

„ foins... Dieu voit tous les événe-
„ mens les plus contingens qui arri-
„ vent dans le cours de la Provi-
„ dence générale, mais il ne pour-
„ voit pas aux cas particuliers ni ne
„ détermine l'existence d'aucun in-
„ dividu... La Providence ne punit
„ les particuliers que par l'interven-
„ tion des Magistrats civils, à qui
„ est confiée l'exécution des loix é-
„ tablées pour le maintien de la So-
„ ciété. Quand la corruption est
„ devenue universelle, les jugemens
„ de Dieu se manifestent & les hom-
„ mes sont punis dans le corps de
„ la Société qui souffre.”

L'examen des argumens qu'on peut opposer à ce système n'est point de notre sujet. Bornons-nous à cette réflexion que Mr. Leland n'a pas négligée : c'est qu'il y a de la contradiction à soutenir la vérité d'une Providence générale pendant qu'on refuse d'admettre la Providence particulière. Tous les argumens qui prouvent l'une ont autant de force pour l'autre, & Mylord Bolingbroke auroit pris un parti beaucoup plus raisonnable & plus judicieux, s'il a-

voit nié absolument toute Providence. Il devoit voir qu'en restreignant ses soins aux seules sociétés, il démentoit le zèle qu'il avoit affecté de témoigner pour mettre la bonté & la justice de Dieu à couvert des difficultés que font naître les systèmes des Athées & des Théologiens. Les Magistrats civils qu'il suppose être les seuls de qui les particuliers puissent attendre les peines & les récompenses peuvent-ils être regardés comme les Agens, les Lieutenans de la Providence dans des cas qu'il croit n'être pas de son ressort ? S'il est vrai, comme il le dit lui-même, que *la justice exige que les peines soient dispensées en divers degrés selon les circonstances & dans une exacte proportion avec tous les cas particuliers*, & comme il le répète avec plus de force & de précision, *à proportion du mérite, ou du démerite de chaque individu* ; ne s'ensuit-il pas qu'il n'y a de justice dans la Providence qu'autant que les individus & non simplement les corps sont les objets de son attention ?

Il a si bien senti l'impossibilité de
main-

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1755. 305

maintenir son système avec quelque apparence de raison qu'il n'a pu s'empêcher de déclarer qu'il ne prétend ni affirmer ni nier la Providence particulière, & que si les histoires qui se sont répandues des opérations d'une Providence particulière doivent être suspectes, il ne veut pourtant pas pousser la présomption jusqu'à nier qu'il y en ait jamais eu d'exemple. L'aveu a beau être coloré : il n'y a personne qui ne le prenne pour une contradiction adoucie.

3. Le troisième article de la Confession de Mylord Bolingbroke roule sur l'immortalité de l'ame & l'état de retribution après la mort. Il reconnoit l'antiquité de cette doctrine, il la croit utile pour attacher les hommes à la vertu & les détourner du vice, il ne peut qu'être indigné contre les Epicuriens tant anciens que modernes, qui osent se vanter d'avoir affranchi l'homme de la croïance d'une autre vie. Mais tout aimable que cette doctrine ait toujours paru, elle n'est, à le bien prendre, qu'une invention de politique, dont les anciens Théistes, Polithéistes,

Philosophes, & Législateurs se sont fervi pour donner plus de force aux fonctions de la loi naturelle.

L'Egypte mère de la politique & de la superstition fut la première qui la répandit. Un orgueil présomptueux lui avoit donné la naissance. Ce n'étoit d'abord qu'une hypothèse qui pouvoit d'autant plus être une erreur qu'il est impossible de la démontrer par la raison. Le peuple embrassa avec empressement une opinion qui l'élevoit au rang des Dieux. Lorsqu'on l'a discutée avec soin, & qu'on a travaillé à l'éclaircir, on a vu que ce qu'on avoit adopté sur l'autorité des autres étoit dénué de tout fondement, que les argumens dont on se servoit pour l'établir étoient frivoles, qu'en bonne philosophie, rien ne nous oblige à conclure que nous sommes composés de deux substances, l'une spirituelle & l'autre matérielle, que les esprits purs sont les productions de la Métaphysique & de la Théologie & que toutes les doctrines qui sont à la mode parmi le peuple sur l'ame, sur les esprits & sur leurs opérations,

ont

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 307
ont eu leur source dans l'Ecole, où
l'on enseignoit des opinions qui fe-
roient mettre aux petites maisons
les téméraires qui aujourd'hui ose-
roient s'en déclarer les protecteurs.

En suivant ces idées Mylord Bo-
lingbroke fait-il parler un Philoso-
phe? Le mot d'*ame* ne désigne pas
plus un objet réel que le mot de *pre-
mier mobile*, & soutenir que l'*ame* est
immatérielle, c'est soutenir que deux
& deux font cinq. Fait-il parler un
homme sans étude? S'il ne peut af-
firmer la réalité d'une autre vie, il
ne peut aussi la nier positivement;
mais, la révélation mise à part, de
tous les phénomènes dont il est fra-
pé en examinant l'homme depuis sa
naissance jusqu'à sa mort, il n'y en
a aucun qui ne lui paroisse opposé à
la doctrine de l'immatérialité &
de l'immortalité de l'*ame*.

Qu'y a-t-il de plus contradictoire
à ces décisions que ce langage? „ Nous
„ vivons, nous agissons, nous pen-
„ sons, & il est incontestable qu'il
„ doit nécessairement y avoir dans
„ notre constitution quelque chose
„ de différent des propriétés que
O 6 „ nous

„ nous connoissons dans la matière
 „ qui produise de pareils phénomènes... La matière est purement
 „ passive & n'agit qu'autant qu'elle
 „ reçoit le mouvement d'ailleurs...
 „ La pensée n'est point renfermée
 „ dans l'idée de la matière... L'entendement est sans doute quelque
 „ chose de supérieur qui ne peut
 „ être produit par le mouvement
 „ & par la configuration des parties... C'est pourquoi j'embrasse
 „ avec avidité le sentiment de ceux
 „ qui supposent qu'il a plu à Dieu
 „ de communiquer à certains êtres la
 „ faculté de penser dans la proportion que sa sagesse infinie a jugé
 „ convenable “. Dès que l'on ne
 „ fait pas difficulté d'admettre un principe de la pensée distinct de la matière, doit-il couter beaucoup de l'appeler *ame* & *esprit* ; & sa distinction n'emporte-t-elle pas son existence indépendamment du corps & la réalité d'un état futur ? Vérités qui devoient être exclues du système de Mylord Bolingbroke.

4. S'il y a un article de la Religion des Déistes sur lequel moins
 que

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 309

que sur tout autre Mylord Bolingbroke devoit être en contradiction avec lui-même, c'est assurément celui qui a pour objet la loi naturelle. Les éloges ne sont pas épargnés quand il entreprend de décrire sa clarté, sa suffisance, & sa perfection. Demande-t-on plus de détail? ce que c'est que cette loi de la nature? quels sont ses principes? quelles conséquences en découlent? Il répond bien, que tout cela ne se trouve ni dans Selden, ni dans Grotius, ni dans Puffendorf, ni dans Cumberland, ni dans aucun de ces auteurs qui ont acquis la réputation de Savans & profonds Philosophes, comme ils auroient acquis celle de grands voyageurs, si pour aller de Londres à Paris ils avoient passé par le Cap de Bonne Espérance. Il insinue qu'il n'y a que lui qui la connoisse, qu'il en est le restaurateur. Mais ses lumières sont à peu près perdues pour le public. Il ne juge pas à propos de nous apprendre le moyen de reformer nos idées. Le peu qu'il en dit comme par occasion en divers endroits n'est rien moins que suffisant.

pour expliquer les principes de cette loi, pour suivre ces principes jusqu'aux conséquences légitimes qui s'en déduisent, pour en former des décisions qui puissent être de quelque utilité.

„ La loi de la nature est la loi de
 „ la raison, une loi que Dieu a don-
 „ née à tous les hommes, fondée
 „ sur la constitution de leur nature
 „ & que l'usage des facultés dont
 „ ils ont été ornés leur fait aperce-
 „ voir. Elle est la révélation que
 „ Dieu leur a donnée de sa volon-
 „ té. Elle est imprimée dans tous
 „ les êtres intelligens. Rien n'est
 „ pour eux plus aisé que de la dé-
 „ couvrir. Ils n'ont qu'à jeter les
 „ yeux sur les œuvres de Dieu, sur
 „ le système humain physique &
 „ moral. Elle n'est pas moins sure
 „ que facile. Elle produit la con-
 „ noissance ou plutôt un enchainement
 „ de connoissances intuitives
 „ depuis les premiers principes jus-
 „ qu'aux conclusions les plus éloi-
 „ gnées. Ces premiers principes
 „ sont les Phénomènes de la nature
 „ & la Raison qui est effectivement
 „ une

„ une lumière divine , nous con-
„ duit d'une vérité nécessaire à une
„ autre pendant tout le cours de ces
„ démonstrations. Alors nous sa-
„ vons , nous ne croyons pas.”

Avec quelque chaleur qu'il débite ces notions , Mylord Bolingbroke n'y est pas tellement attaché qu'il ne les abandonne bientôt. Cet *enchaînement de connoissances intuitives* , par exemple , *qui subsiste depuis les premiers principes jusqu'aux conclusions les plus éloignées* , & qui donne le prix à cette révélation naturelle tant vantée , à quoi se réduit-il ? Ne nous en rapportons qu'à l'auteur de cette découverte. Après avoir dit que „ c'est en vain que nous ferions „ des efforts pour étendre nos con- „ noissances au-delà de ce que Dieu „ nous fait voir dans la constitution „ des choses ” , il ajoute , „ Lors „ même que nous en jugeons ainsi , „ & que nous voulons appliquer les „ loix générales aux cas particu- „ liers , nous sommes sujets à nous „ tromper. Que notre raison soit „ capable malgré ses imperfections „ de discerner dans le système hu-
„ main

„ main certaines choses qui sont jus-
 „ tes ou injustes, honnêtes ou mal-
 „ honnêtes ; c'est ce que je ne fais
 „ nulle difficulté de reconnoître.
 „ Mais la difficulté que nous trou-
 „ vons à juger & l'incertitude de
 „ nos jugemens dans une infinité de
 „ circonstances qui étoient à notre
 „ portée me met en état de démon-
 „ trer l'extravagance de ceux qui se
 „ vantent d'avoir poussé plus loin
 „ leurs connoissances. En un grand
 „ nombre d'occasions ils ne peuvent
 „ avec précision & avec certitude
 „ déduire de la constitution de leur
 „ propre système & des loix de la
 „ nature ce que l'une & l'autre exi-
 „ ge d'eux. . . La loi de la nature
 „ est cachée à nos yeux par les nu-
 „ ges bigarrés de la loi civile & des
 „ coutumes. S'il y a quelques ra-
 „ yons de vérité qui percent, ils ne
 „ font parvenir jusqu'à nous qu'une
 „ lumière équivoque : & elle ne
 „ peut être plus efficace pour ceux
 „ qui ont la meilleure vue, jusqu'à
 „ ce que ces obstacles aient été
 „ levés.”

„ Ne tire-t-on pas avec autant de
 „ jus-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 313

justesse de ces principes une conclusion contradictoire à celle qui résulte des idées qu'il avoit données de la loi naturelle? Pouvoit-on s'y mieux prendre pour établir l'insuffisance de cette loi, l'importance & la nécessité d'une révélation munie du sceau de la Divinité qui suppléât à ses défauts? Que notre auteur s'accorde; ou plutôt que ses disciples concilient ces deux propositions, toutes deux émanées du même Oracle; *La loi de la nature fait connoître à tous les hommes leurs obligations de la manière la plus évidente & la plus étendue; seule elle suffit à tout ce qui leur est nécessaire: & , Cette même loi leur manque en une infinité d'occasions; privés de tout sentiment intérieur du bien & du mal, ils n'aperçoivent que quelques rayons de vérité échappés au travers des épais nuages qui les interceptent aux yeux les plus pénétrants.*

Des contradictions si grossières dans l'idée générale qu'il se forme de la loi naturelle en annoncent une suite dans les détails où il entre sur ce que contient cette loi; tout au moins

moins préparent-elles à des singularités peu communes. Pour faire voir combien ce caractère d'inconsistance est soutenu dans des ouvrages destinés à faire triompher la raison, n'alléguons que ce qui regarde le principe de nos actions. Dans un endroit c'est l'amour propre qui fait tout. „ L'auteur de notre être „ à mis en nous une raison naturelle. Mais cette raison seroit trop „ lente pour régler les actions de „ notre vie, si la sagesse infinie du „ Créateur ne nous avoit en même „ tems donné l'amour propre. Il „ est la source & le principe des actions humaines, dirigé d'abord „ par l'instinct & ensuite par la raison.” L'auteur étend & applique cette idée : ce n'est point une pensée hasardée, un mot échapé à quelque autre occasion. Il avoit oublié sans doute que deux pages plus haut il avoit décidé „ qu'une bienveillance „ universelle, une bienveillance qui „ a pour objet tous les êtres doués „ de raison est le grand principe, le „ principe fondamental de la loi „ naturelle” : & il ne prévoyoit point

point que quelques pages plus bas il feroit entraîné à avancer que „ le „ premier principe de la Religion „ naturelle est une sociabilité qui est „ l'effet d'une bienveillance univer- „ selle.” Il y a trop de différence entre l'amour propre & la bienveillance universelle, pour qu'il soit permis de les confondre & d'en faire un seul premier mobile de nos actions.

5. La démonstration que Mylord Bolingbroke croit avoir donnée de la suffisance & de la clarté de sa révélation naturelle, le conduit nécessairement au cinquième article de sa Confession. Dès qu'il est prouvé que la nature enseigne tout à tous les hommes avec une parfaite évidence, tout ce qui passe dans le monde pour révélation surnaturelle doit être inutile ou chimérique. Plus d'un Déiste a nié même la possibilité d'une communication extraordinaire de la Divinité. Mylord Bolingbroke traite souvent d'absurde toute communion de l'homme avec Dieu & toute communication de Dieu à l'homme. Ce sont des suppositions que
l'or-

l'orgueil humain à enfantées. „ Il
 „ ne comprend pas cette influence
 „ métaphysique ou physique des es-
 „ prits, ces suggestions, ces com-
 „ munications secrètes, cette injec-
 „ tion d'idées.” Mais d'un autre
 côté il avoue que „ l'action de Dieu
 „ sur nos esprits n'est pas sujette à
 „ plus de difficultés que l'action de
 „ notre esprit sur notre corps & qu'il
 „ y auroit de l'extravagance à nier
 „ l'existence d'un phénomène uni-
 „ quement parce qu'on ne peut en
 „ rendre raison; comme il y auroit
 „ de la puérilité à admettre la vé-
 „ rité de l'inspiration parce qu'il est
 „ possible que Dieu agisse sur nous
 „ par des voyes qui nous sont in-
 „ connues.” S'il laisse dans une es-
 pèce de doute la possibilité de l'in-
 spiration, il ne pense pas de même
 à l'égard du fait. Il est aisé d'en ju-
 ger par son zèle pour la perfection de
 la raison. C'est - là son grand argu-
 ment contre la révélation. Nous ve-
 nons de voir quel cas il en fait lui-
 même lorsqu'il l'envisage dans sa
 généralité & ce que c'est que cette
 loi

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 317
loi si universelle, si juste, si claire,
& si parfaite.

Mr. Leland sans s'attacher à ces idées générales, fait voir que de l'aveu de Mylord Bolingbroke, la raison étoit très défectueuse par rapport à un grand nombre d'articles sur lesquels il étoit important que nous fussions instruits, entre autres 1. par rapport à l'unité de Dieu, à ses perfections, à sa Providence. 2. par rapport au culte qui doit lui être rendu. 3. par rapport à l'étendue de nos devoirs. 4. par rapport au souverain bien. 5. par rapport aux moyens qui peuvent opérer notre reconciliation avec Dieu après que nous l'avons offensé. 6. Enfin par rapport aux récompenses & aux punitions d'une autre vie. Mylord Bolingbroke a trop de jugement pour ne pas convenir qu'il seroit avantageux à l'homme d'être parfaitement éclairci sur tous ces différens chefs: & si la raison avoit été capable de l'en instruire, il n'auroit pas manqué de lui en faire honneur & d'en grossir le nombre des articles de sa Religion naturelle.

6. On

6. On ne peut sans profanation & sans blasphème attribuer les livres que les Juifs regardent comme divins à une révélation ou à une inspiration de la Divinité. L'histoire qu'ils renferment est fautive & incroïable, & le plan de Religion qui y est proposé est absolument indigne de l'Être Suprême & contradictoire à ses perfections.

La sentence est bien rigoureuse sans doute. Mylord Bolingbroke s'efforce de la justifier en alléguant contre l'histoire du Pentateuque cinq objections auxquelles Mr. Leland n'est pas le premier qui ait répondu. Il attaque le système que les livres de l'Ancien Testament proposent, par un même nombre d'argumens. Il nous suffira de dire un mot de quelques uns de ces derniers.

Le premier argument est tiré des idées basses que ces livres nous donnent de la Divinité. Non seulement ils lui attribuent les passions humaines, mais s'il est permis d'en juger par les peintures qu'en trace Mylord Bolingbroke, ils font du Dieu infini un être inférieur aux Divinités païennes.

nes du plus bas ordre ; „ Une Di-
„ vinité locale, renfermée dans un
„ coffre, qui traite d'égal à égal avec
„ ses adorateurs, qui se borne aux
„ fonctions d'un petit magistrat rusé
„ en descendant dans tous les détails
„ les plus puériles & les plus minu-
„ tiques par rapport à la Religion &
„ au gouvernement civil. Les Païens
„ ont-ils jamais forgé de Divinité
„ plus bizarre ? N'ont-ils pas été
„ fondés à accuser les Juifs de rava-
„ ler leur Dieu au niveau de la na-
„ ture humaine “ ? Il ne faut que
tourner le feuillet pour répondre à
ces frivoles déclamations. „ On trou-
„ ve dans l'Ecriture nombre de pas-
„ sages qui donnent de la Majesté
„ de l'Etre Suprême les idées les plus
„ sublimes ; & les notions qu'en a-
„ voient les Juifs étoient très ortho-
„ doxes, selon les loix de la raison.
„ Leurs Psalmites & leurs Prophè-
„ tes avoient donné un essor tout ex-
„ traordinaire à leur imagination
„ pour exprimer les sentimens les
„ plus nobles touchant la Divinité,
„ ses œuvres, & la conduite de sa
„ Providence “. Ce sont les pro-
pres

pres termes de Mylord Bolingbroke. La bonne foi ne devoit-elle pas lui faire conclurre que des hommes qui ont de si grandes idées de Dieu emploient la Métaphore lorsqu'ils lui attribuent des qualités humaines?

La cinquième objection qu'il forme contre l'inspiration des loix Mosaiques a quelque chose de trop singulier pour que nous la passions sous silence. C'est la sanction de ces loix qui la lui fournit. „ Lorsque Dieu „ renouvelle son Alliance avec le „ peuple, Moïse pour engager les „ Juifs à en remplir les conditions, „ n'emploie, Deuter. XXVI. I, que „ des motifs temporels. Il les exhorte à observer la loi, non à cause de la loi même, ni par respect pour Dieu, mais par l'espérance de voir outre leurs besoins, leurs desirs même & leurs passions satisfaites. Dieu achète leur soumission par ce marché mercenaire“. Que conclut-il de cet exposé? *Qu'il est absurde, qu'il est impie de donner à la loi Mosaique une origine celeste : & cela parcequ'elle ne propose pas des peines & des ré-*
com-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 321
compensés qui dans le système de
Mylord Bolingbroke ne pouvoient pas
exister.

Ne devoit-il pas se féliciter de trou-
ver tant de conformité entre son
Déisme & un auteur aussi ancien que
Moyse ? S'il avoit vu la doctrine d'un
état à venir aussi clairement expri-
mée dans les écrits du Législateur
des Juifs qu'elle l'a été depuis dans
ceux des premiers Chrétiens, auroit-
il fait plus de grace à l'un qu'aux au-
tres ? Selon lui non seulement, „ Moy-
„ se mais le peuple devoient connoi-
„ tre une doctrine si utile à toutes
„ les Religions, reçue dans tous les
„ différens systèmes du Paganisme
„ & en particulier dans celui des
„ Egyptiens, parmi lesquels suivant
„ toute apparence elle faisoit bien
„ moins partie de la Religion se-
„ crette que le dogme de l'Unité de
„ Dieu “. Mais selon lui encore,
„ Moyse n'a effectivement connu ni
„ l'immortalité de l'ame ni l'œco-
„ nomie future, & Salomon les nie
„ en propres termes “.

7. Il ne nous reste plus que le der-
nier article à examiner. Il regarde

le Christianisme. Les éloges qu'en fait Mylord Bolingbroke sembleroient annoncer quelque penchant à l'estimer. Nous avons déjà remarqué jusqu'où l'on peut compter sur les louanges des incrédules. Leurs premiers écrivains nous l'avoient appris. Si pourtant celui-ci les imite dans leurs vains complimens, il ne hésite pas aussi à les abandonner sur plusieurs articles; comme lorsqu'ils accusent la doctrine Chrétienne d'être opposée au gouvernement civil, d'avoir ajouté des préceptes & des institutions, à ce que prescrit la loi naturelle, d'avoir fait naître l'esprit d'intolérance & de persécution, d'avoir imposé comme articles de foi des doctrines que la raison ne découvroit pas & qu'elle ne pouvoit comprendre. Tout cela n'empêche pas qu'il n'attaque la Religion de Jésus-Christ: & l'on peut rapporter à deux classes ses principales objections. Les unes ont pour but de détruire l'autorité du Christianisme en général; les autres tendent à en ruiner certains points particuliers.

Une des objections du premier ordre

dre consiste dans le parallèle qu'il fait de la loi naturelle avec la loi de Jésus-Christ. Après avoir comparé leur clarté, leur certitude, leurs fonctions, il conclut que „ jamais „ on n'a allégué & qu'il est impossible d'alléguer en faveur de la Divinité du Christianisme des preuves aussi convaincantes que celles „ qui servent de fondement à la loi „ de la nature “. Cette conclusion a pour principe l'idée imparfaite qu'il affecte de donner du Christianisme & qu'il propose comme universellement reçue par tous les Chrétiens, c'est que la doctrine que leur Législateur a enseignée n'est autre chose que la loi naturelle confirmée par une nouvelle révélation. Quelque incomplète que soit la définition, adoptons-la, puisqu'elle plait à Mylord Bolingbroke.

Cette conformité étant posée, ne s'ensuit-il pas que tout ce qu'il pourra dire au désavantage du Christianisme pourra être appliqué à la loi naturelle ? Il s'en faut beaucoup que ce soit là sa pensée. „ Le Christianisme n'est „ qu'une répétition de la doctrine

„ de Platon : son système & celui
 „ de Jésus-Christ ont une exacte res-
 „ semblance : deux sœurs ne peu-
 „ vent se ressembler davantage “.
 Et quel étoit Platon ? Qu'étoit-ce
 que son système ? „ Platon étoit un
 „ Théologien écervelé. Jamais hom-
 „ me n'a fait de rêves aussi extra-
 „ vagans que les ouvrages de Pla-
 „ ton. Il n'a répandu qu'une fausse
 „ lumière dans la Philosophie & il
 „ lui arrive plus souvent de détour-
 „ ner les hommes du chemin de la
 „ vérité , que de les y conduire “.
 Il faut choisir. Si le Christianisme
 est parfaitement ressemblant au Pla-
 tonisme , la loi naturelle dont il
 n'est qu'une seconde publication le
 doit être aussi. Ou si le Christianis-
 me n'est que la copie de la loi natu-
 relle , on ne peut lui refuser les traits
 qui se rencontrent dans son original.
 L'un ou l'autre convient-il au systé-
 me des Déistes ?

Nous ne disons rien de l'objection
 favorite de Mylord Bolingbroke qui
 trouve dans le Nouveau Testament
 deux Evangiles opposés , celui de
 Jésus-Christ , & celui de St. Paul.
 Elle

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 325

Elle renferme plutôt les invectives les plus violentes contre l'Apôtre que des contradictions formelles.

Les preuves internes de Divinité que l'on puise dans le Christianisme lui fournissent une autre source d'objections. Il traite avec mépris ceux qui en font usage. Il prétend par là donner un plus grand poids à l'autorité de nos livres sacrés. Il conseille aux Ecclesiastiques de se borner aux preuves externes & de ne point insister sur les autres dont on ne se sert jamais sans blasphème. Blasphème, dit-il ! & que penser donc d'un Auteur qui déclare que „ le Christia-

„ nisme est un cours de Morale, de
„ justice, de charité, de bienveil-
„ lance universelle, un système com-
„ plet qui répond à tout ce qu'on
„ peut attendre d'une Religion na-
„ turelle & révélée ; que sa clarté
„ & sa simplicité démontre qu'il é-
„ toit destiné pour tout le genre hu-
„ main & qu'il a Dieu pour auteur ;
„ qu'en supposant le Christianisme
„ une invention, c'est l'invention la
„ plus aimable & la plus utile au
„ bonheur de l'homme ; que tel qu'il

„ est sorti des mains de Dieu, s'il
 „ est permis d'employer cette expref-
 „ sion , il est la règle la plus simple
 „ & la plus intelligible de foi, de
 „ culte, & de mœurs, ce qui est la
 „ véritable idée de la Religion “.

Ce seroit faire injure à Mylord Bolingbroke que de le supposer capable de croire sans raison. Il regarde le Christianisme comme un don du Ciel. Ce ne peut être sur les caractères de Divinité qu'il porte en lui-même. Puisqu'il en dit le pour & le contre, ils ne peuvent lui persuader sa Divinité. Il faut donc que sa foi soit appuyée sur des preuves d'un autre genre, & que celles qu'il appelle externes aient plus de force pour le convaincre. Qui le croiroit cependant? Il fait tous ses efforts pour les détruire.

Différent de plusieurs Déistes Mylord Bolingbroke ne nie pas que les miracles servent de preuves: au contraire ils suffisent seuls sans aucune autre considération pour démontrer la Divinité d'une doctrine. Mais ces miracles, où sont-ils? Ceux dont les Evangélistes nous ont donné
 la

la relation, s'ils avoient été incontestables, n'auroient pu trouver aucun incrédule. La résurrection de Jésus-Christ, le plus éclatant de tous & le plus décisif, n'a été connue que de peu de personnes qui n'ont jamais pu savoir bien certainement que c'étoit Jésus ressuscité qu'ils avoient devant les yeux : car pour ce qui est du témoignage de St. Paul, il ne mérite pas la moindre attention.

Ces Miracles ont été transmis. Mais par qui ? Par deux témoins oculaires, St. Matthieu & St. Jean. C'en étoit assez & il faut avouer qu'ils l'emportent sur Platon & sur Xenophon dans la manière dont ils nous mettent au fait de ce qui regarde la doctrine de leur maître. Mais il y a eu d'autres Evangiles. On n'en comptoit pas moins de quarante dès les premiers siècles. Comment savons-nous s'ils étoient tous aussi conformes à la doctrine orthodoxe que les deux qui nous sont restés ? D'ailleurs la moindre erreur est de conséquence : on ne peut être trop en garde contre les interpolations & les changemens : nous n'avons plus

les originaux de ces Evangiles: des copies seules existent aujourd'hui. Est-ce sur de simples copies que dans les jugemens humains on décide les cas les moins intéressans? Le témoignage, valide dans le tems, a perdu de son poids par la suite des siècles, & la preuve qui en résulte est devenue simplement historique & de pure tradition; de sorte qu'on auroit lieu de s'étonner que l'effet en ait subsisté & se soit même augmenté, si les raisons d'un pareil phénomène n'étoient très communes dans l'histoire.

L'établissement & les progrès du Christianisme forment un argument qui a toujours été considéré comme l'un des plus convaincans en faveur de sa Divinité. S'il en faut croire Mylord Bolingbroke, il est aisé d'expliquer un événement si extraordinaire, sans recourir au surnaturel. L'indulgence des premiers Chrétiens pour les Juifs & pour les Païens ne pouvoit manquer de gagner les uns & les autres. Le tour d'esprit dominant dans ce siècle dispoisoit les hommes à adopter les idées théologiques & métaphysiques les plus extravagantes.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 329

gantes & les plus inintelligibles. Les premiers Docteurs de l'Evangile s'emparoisent des biens de leurs disciples. Chaque Eglise formoit une classe commune où les pauvres qui se convertissoient étoient surs de trouver les moyens de subsister. Après tout , de quel usage a été la révélation pour la reformation des mœurs? Le Christianisme a-t-il eu à cet égard plus de succès que la Philosophie païenne? Quelques particuliers se sont distingués par la sainteté & l'austérité de leur vie. N'avoit-on pas vu des exemples d'austérité plus frapans parmi les Chaldéens & les Gymnosophistes? N'en voit-on pas de nos jours parmi les Mahometans?

Quel fonds de crédulité ne faut-il pas avoir pour être bon incrédule ! Il faut préférer à une histoire reçue depuis 17. siècles comme véritable toutes les imaginations qu'il plaît à Mylord Bolingbroke de lui substituer. Ne nous égarons pas. Mylord Bolingbroke croit que *le bon sens exige que tout ce qui est proposé à l'enten-*

dement soit apuié sur les preuves que la nature de la chose peut fournir ; qu'il y a de l'absurdité à en demander davantage, comme il y a de l'imprudence à se contenter de moins. Il croit encore que le Christianisme a toutes les preuves dont sa nature & la manière en laquelle il a été révélé permettoient qu'il fût susceptible. Malgré tout cela il n'y a aucun genre de preuves qui puisse le satisfaire ni satisfaire aucun homme raisonnable. Sur quoi est fondée sa foi ? Sur quoi doit-êre fondée la nôtre ? La contradiction pouvoit-elle être plus sensible ?

On peut juger qu'il n'y a pas plus de consistance dans les objections qu'il tire des dogmes particuliers de la Religion que dans celles par lesquelles il attaque le système entier. Cet examen nous entraineroit trop loin.

Après toutes ses belles promesses ; avec tout son étalage, qu'a donc fait Mylord Bolingbroke pour la cause du Déisme ? Ce qu'avoient fait ses prédécesseurs. Ils avoient fait voir que le Déisme est quelque chose de

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 331

si incertain & de si monstrueux , qu'à peine deux auteurs l'envisagent-ils sous la même forme. La réformation a démontré que ceux d'entre eux qui sont les plus ingénieux & les plus capables ne peuvent entreprendre la défense de ce système sans découvrir l'impossibilité d'en former un corps que la raison & le bon sens puissent approuver , & que toutes les difficultés par lesquelles on s'efforce de renverser l'édifice du Christianisme ne font que blanchir contre un système si lié , si soutenu , si évidemment l'ouvrage de la Sagesse infinie.

Mr. Leland termine son examen des Ecrivains Déistes par des exhortations aussi tendres que solides adressées premierement aux Déistes même , & ensuite à ceux qui professent le Christianisme , & qui se font gloire de la qualité de disciples de Jésus-Christ.

C. R. O.

ARTICLE III.

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES,
pour l'année 1754. Troisième
& dernier Extrait.

DAns la variété d'objets, qu'em-
brasse la Société Royale, on
ne doit point être surpris de trouver
de l'inégalité entre les diverses clas-
ses. La Botanique peu abondante
dans ce volume présenteroit trop peu
d'articles pour une classe séparée,
& je crois devoir y joindre ceux qui
ont rapport à la Chymie. LXIX. *Cat-*
alogue des cinquante plantes du Jardin
de Chelsea pour l'année 1753. LXXVIII.
XCVIII. & XCIX. *Observations*
sur l'agaric & sur ses usages pour
prévenir les hémorrhagies (a). LXXX.
Sur

(a) Ce que nous avons dit des ob-
servations de Mr. Warner sur l'agaric
(*Journ.*

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 333
Sur le sexe du houx par Mrs. Martyn
& Watson. LXXXVI. Expériences
sur la Platine par Mr. Lewis.
CIV. Essais sur l'eau de chaux par
Mr. Hales. CVI. Observations sur
l'antimoine par Mr. Huxham. Les
quatre dernières pièces sont les seu-
les dont je puisse donner l'extrait.

(*Aquifolium* ou *Agrifolium*)

LXXX. Jusqu'ici le houx a été
regardé comme une plante herma-
phrodite, & sa place dans le système
de Linnæus est parmi les *tetrandries*
tetragynes, c'est-à-dire parmi les
plantes, qui sur la même fleur ont
quatre organes reciproques.

Cependant Mr. Martyn, célèbre
Professeur de Botanique à Cambrid-
ge, ayant vu dans son jardin de
Streatham en Surrey six piés de houx
disposés deux à deux, eut la curio-
sité d'en examiner les fleurs. Il vit
que chacune des paires consistoit si je
l'ose

(*Journ. Brit. Tom. XV. p. 217.*) nous
dispense de toucher à ces Mémoires,
qui en contiennent la confirmation.

l'ose dire d'une plante mâle & d'une femelle. Les fleurs du premier ordre, qu'aucun Auteur n'a décrites, ont quatre étamines jaunes chargées de poussière; mais on n'y trouve ni ovaire ni style. Les fleurs femelles ont, outre l'ovaire qui les caractérise, quatre petits filamens. Leur ressemblance à des étamines a, selon notre Savant, fait prendre le change aux Botanistes, mais comme ils sont dépourvus de sommités & surtout de poussière ils ne peuvent être regardés que comme des tuyaux destinés à porter aux graines ce qui les rend fécondes. Suivant cette remarque, il faudra placer le houx dans la classe des *dioecies*, c'est-à-dire des plantes où chaque individu a son sexe.

Attentive à chaque découverte, la Société Royale a prié Mr. Watson de vérifier celle-ci. Les houx qu'il a examinés en divers lieux lui ont montré, comme à Mr. Martyn des individus, qui ne pouvoient se suffire, & parmi lesquels il y en avoit de mâles. Mais il en a vu quelques autres, dont les fleurs réunis-

soient

soient véritablement les deux sexes. Fondé sur cette variété, il soupçonne que ce n'est point la seule. Il ne feroit point surpris de voir les houx réunir comme le meurier & même comme l'empêtre les différentes manières de se multiplier, & servir ainsi de nouvelle preuve, que les monstres sont plus fréquens dans le règne végétal que dans le règne animal. La différence des sexes tiendrait-elle, du moins dans les plantes, à quelques circonstances accidentelles & peut-être légères, qu'il feroit par cela même aussi difficile que curieux de découvrir?

LXXXVI. L'idée qu'on a donnée du demi-métal tiré de l'Amérique & nommé *Platina*, *Platina di Pinto*, *Juan Blanca*, dans un des précédens Journaux (b) n'étoit propre qu'à exciter la curiosité & à faire souhaiter des expériences plus nombreuses. Cette singulière substance ne pouvoit tomber dans des meilleures.

(b) *Ibid.* Tom. VII. p. 128.

res mains que dans celles de Mr. Lewis. Ce Médecin, dont la patience dans ses travaux chymiques n'est égalee que par sa sagacité, a mis ce nouveau corps à toute sorte d'épreuves, & y a découvert plusieurs propriétés, qui établissent entre les autres métaux & lui des rapports & des dissemblances également dignes d'attention. Une analyse aussi parfaite, & plus précieuse encore par les vues de l'opérateur que par ses succès a été reçue avec applaudissement, & la Société Royale l'a couronnée dans son assemblée du 30. Novembre 1754 en assignant sa médaille à l'Auteur.

Son ouvrage consiste en quatre Mémoires, & doit être suivi de quelques autres. Le premier présente le mineral examiné en lui-même, & par rapport au feu. On trouve dans le second les effets qu'ont sur lui les divers sels. Ses combinaisons avec les métaux occupent le troisième; & les mélanges faits avec les demi-métaux sont l'objet du dernier.

Les résultats que Mr. Lewis a placés à la fin de chaque article m'é-

par-

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 337

pargnent presque la peine d'un extrait, mais j'ai regret aux détails que je suis obligé de sacrifier. Une traduction suivie de la pièce entière offriroit peut-être un des meilleurs modèles de la véritable manière d'interroger la nature & de lui dérober ses secrets.

La platine, qu'on a vue en Angleterre, étoit un assemblage de différentes matières. La principale consistoit en petits grains, blancs & brillans. Le microscope y découvroit des surfaces planes & unies, des figures irrégulières, des cavités noirâtres & des rebords arrondis. Ces grains sont le vrai demi-métal qu'on sépare assez facilement d'un sable noir & martial, de quelques grains de spar, & d'un peu d'or & de mercure. Il y a lieu de croire que le mineral se tire de la terre en grandes masses, & qu'il s'y trouve quelques parties d'or, qu'on en sépare par le moyen du vif argent.

La véritable platine a quelque degré de malleabilité; mais elle se rompt sous des coups un peu forts, & peut, quoiqu'avec peine, être
ré-

réduite en poudre. Sa gravité spécifique est à celle de l'eau dans le rapport de $18\frac{1}{4}$ à un ; elle feroit plus forte encore si le mineral étoit mieux purifié , & surpasseroit peut-être celle de l'or même. Le feu le plus ardent ne peut fondre ce mineral , les divers flux n'ont aucune prise sur lui , le soufre ne l'affecte pas plus que l'or , & comme l'or il ne se laisse entamer que par le foye de soufre.

De tous les accides il n'y a que l'eau régale qui dissolve la platine. Quatre parties & demi du dissolvant suffisent pour une du demi-métal , lorsque par une manière particulière à notre ingénieux opérateur on conserve les vapeurs , qui autrement s'échappent & rendent nécessaire une double quantité de liqueur. Cette solution diffère à quelques égards de celle de l'or ; elle ne tâche point les parties animales qu'elle touche , ne tire de l'étain aucune couleur pourprée , ne furnage point par le mélange de l'esprit de vin , & ne se précipite pas entièrement par celui des liqueurs alkalines. Ces propriétés

tés mettent en état de démêler la plus petite quantité d'or mêlée au mineral, ou du mineral jointe à l'or. On pourra discerner ainsi les mines de platine qui vaudront la peine d'être exploitées, & découvrir des alliages frauduleux. En certains cas l'or est chassé du dissolvant par la platine, qu'à son tour précipitent le zinc, le fer, le cuivre & le vif argent. C'est en vain que par le moyen du verre on essaye de vitrifier la chaux de notre demi-métal. Il est peut-être à cet égard encore plus indestructible que l'or même.

On ne voit point, sans surprise, un corps qui seul se refuse à la fonte, devenir fusible par son mélange avec les métaux & les demi-métaux. Il n'y en a aucun, qui ne se charge d'une quantité égale de platine, & le mélange du cuivre & de l'étain en soutient plus du double. Les divers alliages de ce mineral sont toujours spécifiquement plus légers qu'ils ne devroient l'être, pour répondre à la gravité des corps unis ensemble, & à la reserve des mélanges où il entre de l'argent la dif-
fé-

férence est d'autant plus grande qu'il s'y trouve plus de platine. Ceci prouve si je ne me trompe que l'union n'est point intime, ou que les molécules du demi-métal repoussent celles des autres corps. La force du feu qu'il faut pour rendre la fusion parfaite confirme cette idée. Tous les métaux, excepté le plomb, s'endurcissent par le mélange, & prennent un beau poli. De petites quantités de platine diminuent & de grandes détruisent la malléabilité des métaux. Le fer fondu fait une exception, & mêlé avec le demi-métal devient en partie extensible sous le marteau. L'or & le cuivre pâlisent avec la platine; les métaux blancs perdent de leur éclat; le fer & le cuivre se rouillent ou se ternissent moins vite; l'étain & le plomb au contraire prennent bientôt à l'air une couleur sombre, pourprée, & noirâtre. Le demi-métal s'incorpore avec le mercure, mais avec quelque difficulté; il chasse le plomb de l'amalgame, & en est chassé par l'or. Uni cependant à ce métal précieux & au vif argent, il s'ex-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 341
s'exhale avec ce dernier ; & cette manière de purifier l'or pourra fournir un moyen de reconnoître combien on y avoit mêlé de platine. Le zinc & l'antimoine, différens à cet égard du bismuth, deviennent plus durs avec ce demi-métal. Il résiste à la coupelle du plomb & du bismuth ; il empêche la scorification d'une assez grande proportion de l'un ou de l'autre, de même que la déflagration entière du zinc. Le régule d'antimoine, auquel nul des métaux inférieurs ne résiste, & que pour cette raison les Chymistes ont nommé le *bain du Soleil*, n'a pas plus d'effet sur la platine, & ne sert qu'à la purifier comme lui de toutes ses impuretés.

CIV. Les expériences de Mr. Hales sur la chaux ont été faites à l'imitation de celles de Mr. Alston, Professeur à Edimbourg & du Dr. Pringle. Il résulte de ces épreuves, qu'une très petite quantité de chaux tirée de pierre suffit pour prévenir assez longtems la corruption de l'eau, & que le soufre a en partie le même effet.

342 JOURNAL BRITANNIQUE.
effet. Le poisson se conserve du moins un mois sans pourriture dans de l'eau préparée avec de telle chaux, mais se réduit en bouillie lorsqu'on le bout, de même que le poisson séché des Lapons. La craye réduite en chaux a beaucoup moins cette vertu ; & Mr. Pringle conjecture, que comme avant la calcination elle tend puissamment à produire ou à augmenter la pourriture, les parties que le feu n'a point altérées diminuent l'effet de celles qui en ont éprouvé l'action. Ainsi suivant les divers degrés de calcination, la chaux de craye & celle des coquilles sera plus ou moins antiseptique & pourra même agir d'une manière tout opposée. C'est au reste, suivant notre ingénieux Médecin, une erreur, quoiqu'une erreur commune, que de regarder le poisson comme plus susceptible de corruption que la viande. Il est vrai seulement qu'il devient plutôt désagréable au goût ; mais il faut distinguer cette altération qui ne se rapporte qu'au palais d'une putréfaction véritable, & il y
a

a apparence que les antiseptique conserveroient plus longtems la viande que le poisson dans un état propre à nous nourrir. Combien ne devons-nous pas être circonspects dans les jugemens, que nous portons des alimens ou des remèdes, puisque les circonstances que nous sommes les plus tentés de négliger, en changeant si fort les propriétés & les effets !

CVI. Voici de nouveaux exemples d'alterations de ce genre. Qui croiroit qu'une substance, qui dans son état naturel se prend sans risque & presque sans effet dans des doses d'un gros ou de davantage, devient par l'action de quelques intermèdes ou par celle du feu seul ou un remède ou un poison ? Ce merveilleux corps c'est l'antimoine. On fait que l'usage de cette drogue ne s'est point introduit sans de violentes oppositions, & s'il est devenu commun, les plus grands Praticiens y apportent toujours quelque crainte, & laissent aux Charletans le frivole honneur de secrets, dont ils ignorent & l'efficace & le danger.

Mr.

Mr. Huxham, célèbre Médecin de Plymouth, & connu par plusieurs excellens ouvrages, a cru travailler à l'instruction de ses jeunes confrères & à l'avantage du public, en communiquant au corps illustre dont il est membre, non seulement ce que trente ans de pratique lui ont appris sur les diverses préparations de l'antimoine, mais encore la théorie que cette pratique a fait naître, & qui l'éclaire à son tour. Son Mémoire également digne & de la place qu'il occupe, & du prix dont on vient d'honorer l'Auteur(c), doit bientôt paroître séparément, enrichi de diverses observations nouvelles, qui sans doute en augmenteront encore l'utilité. L'analyse imparfaite, que je vais en donner ici, suffira pour faire naître le désir de la lire à ceux qui par leur profession sont en état d'en profiter.

L'antimoine, dans son état naturel,

(c) Dans l'Assemblée du 30 Novembre 1755.

rel, contient deux parties fort différentes, & assez légèrement liées l'une à l'autre. L'une est un soufre extérieur, qui ne diffère en rien du commun, & qui de même que lui contient un acide vitriolique & un bitume inflammable. La seconde & principale partie est métallique. Elle est volatile au grand feu, & diffère essentiellement du vif argent ou de l'arsenic, avec lesquels on l'a confondue. Plus abondante que la partie sulfureuse, elle descend par la fonte; & c'est ce qui fait que la pointe des cones d'antimoine contient plus de sa substance propre que la base. C'est dans cette substance que réside la vertu drastique & émétique du mineral, vertu qui est peut-être un effet mécanique des pointes ou aiguilles qui paroissent le composer. Tant que ces petits dards sont suffisamment envelopés ou assez peu nombreux, ils ne font que de légères & peu dangereuses impressions; sont-ils nuds au contraire & abondans, ils agissent avec force, irritent, blessent, détruisent l'organe qui les reçoit. Il est bon

de remarquer , que ces aiguilles qu'on ne découvre point dans le verre d'antimoine paroissent au microscope dans l'infusion vineuse de ce verre.

Outre ce soufre extérieur , qu'on peut regarder comme étranger à la partie métallique , il y en a un autre qui mérite le nom d'intérieur. Ce dernier est si nécessaire au minéral qu'il cesse sans lui de paroître ee qu'il est. Des expériences nombreuses montrent l'existence d'un principe sul-fureux dans le régule le plus raffiné , & même dans le verre d'antimoine. C'est le ciment qui lie les élémens terrestres , & qui forme les aiguilles antimonielles. Il s'en sépare par l'action continuée du feu , du soleil , de l'huile de vitriol ou de l'esprit de nitre. Cette analogie entre l'effet des acides les plus puissans & ceux du feu , confirme notre Auteur dans l'idée de Newton , & le détourne de celle de Homberg. La matière de la lumière ressemble plutôt à un acide , qu'à un soufre , que l'une & l'autre chassent. Ce qui reste après cette

in.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 347

incineration n'est qu'une chaux insipide & inefficace. Rendez lui ce qu'elle vient de perdre, je veux dire quelque principe sulfureux, tiré d'une substance animale, végétale ou minérale, & vous faites en quelque sorte renaître l'antimoine de ses cendres.

On ne sauroit douter, que la matière sulfureuse qui lie ces derniers élémens, ne puisse être la même dans les divers métaux. Le charbon de bois revivifie également les cendres de notre antimoine, & celles du fer, du cuivre, de l'étain, de l'argent & de l'or même. Toute la différence naît de cette chaux, de cette terre élémentaire, qui, quelque uniforme qu'elle paroisse, contient en effet les germes primordiaux de ces substances variées. Les Chymistes, qui ont donné à toutes la même base mercurielle, ont avancé une hypothèse également opposée à la raison & à l'expérience.

Les vertus des diverses préparations d'antimoine se déduisent aisément des principes qu'on vient de

voir. Ainsi la déflagration de l'antimoine crud par le moyen du salpêtre, du tartre ou du fer produit-elle des régules de notre mineral, d'autant plus forts que l'enveloppe sulfureuse en est mieux enlevée. L'est-elle entièrement par la vitrification, rien ne s'oppose à ce puissant émétique. Vous le domptez, soit en lui rendant en partie des parties onctueuses, comme dans la fameuse préparation faite par le moyen de la cire, soit par une calcination complète, qui emporte avec le soufre intérieur toute l'activité du mineral, comme dans l'antimoine diaphorétique, la céruse &c. Entre la plus puissante préparation & la plus inefficace, il y a une infinité de degrés, & la difficulté ne consiste qu'à les bien déterminer.

Je suivrois volontiers notre Auteur dans les détails instructifs où il entre au sujet du foye d'antimoine, de ses soufres dorés, du kermes mineral, du mercure de vie, &c. si la facilité que les vrais Chymistes trouveront à y suppléer, & l'indifférence avec laquelle ils seroient re-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 349

reçus de ceux qui ne le font pas, ne m'engageoient à les supprimer.

De toutes les préparations d'antimoine, il n'en est point que notre Auteur préfère à l'infusion du regule ou plutôt du verre dans du vin. On a cet avantage en l'employant, qu'on est entièrement à couvert de l'incertitude qu'on ne peut guère éviter en se servant des autres. Cette essence contient, dans la mesure la plus haute & par cela même nécessairement fixe, les principes actifs de l'antimoine; & ses effets ne varient qu'avec sa dose. Souverainement émétique dans la quantité d'une ou deux onces, elle agit dans celle de deux ou trois dragmes par un léger vomissement, par une ou deux selles, ou à leur défaut par des sueurs & par une forte transpiration. Réduisez la dose à 80, à 60, à 30 gouttes, & à 10 même s'il s'agit d'enfans, & vous changerez ce remède en un diaphoretique puissant, qui sans affecter sensiblement les premières voyes, pénètre dans les plus petits vaisse-

aux , met en mouvement les humeurs , dissipe les obstructions , & excite toutes les excrétions de la peau , des glandes salivaires , & des reins. Après cela les Médecins discernent aisément les cas où ce remède pourra convenir , & les Empiriques l'administreront comme toutes les autres panacées sans mesure & sans choix. „ Un homme , dit „ fort bien notre Auteur en finissant son Mémoire , fait une hache , une scie , ou un marteau , „ & le Chymiste prépare tel ou tel remède. Mais ceci ne suffit pas „ pour rendre le premier bon charpentier , ni le second Médecin habile.”

L'Anatomie & la Médecine plus stériles encore que les classes précédentes ne nous offrent que les trois articles suivans. LXXVII. *Maladie singulière de la peau.* XCVI. *Pierre trouvée dans l'estomac d'un cheval.* CVI. *Méthode pour châtrer le poisson.*

LXXVII. Le premier & le plus important est tiré d'un Mémoire
Ita-

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 351

Italien envoyé par le Dr. Crusio de Naples à Mr. l'Abbé Nollet, & communiqué par ce dernier à notre Société. Il s'agit d'une fille de 17 ans, dont la peau étoit devenue dure & sèche comme du bois. Ce défaut de souplesse & de flexibilité empêchoit les mouvemens des muscles. La malade ne pouvoit ni lever les yeux ni les fermer; elle avoit peine à ouvrir la bouche, & ne tournoit ni ne baissoit point la tête. Elle faisoit d'ailleurs assez bien ses fonctions; ne se plaignoit que d'un serrement désagréable tout autour du bas ventre, & malgré le plus violent exercice elle ne suoit jamais. Sa peau, quoique dure, n'étoit point insensible; les évacuations menstruelles lui manquoient; les urines étoient abondantes & chargées de sels; la respiration libre; le poux petit mais égal.

Le Dr. Crusio chargé de cette malade essaya de lui faire prendre les bains chauds. Ils augmentèrent son oppression & lui donnèrent des convulsions. Les bains de vapeurs joints à une diète humectante eurent

de meilleurs effets. La peau des jambes & peu à peu celle de tout le corps devint plus dégagée & plus souple. Au bout de cinq mois on ajouta à cette méthode l'usage du mercure crud. La malade en prenoit douze grains par jour, avec une tisane de falsepareille. Au bout de deux mois une sueur viscide força les barrières, que jusqu'ici la peau lui avoit opposées. Une éruption survint ensuite; & le Médecin eut le plaisir d'observer dans les pustules en maturité les globules du vif argent. Le soulagement de la malade a depuis ce tems augmenté, & l'on se promet sa cure de la diète de lait à laquelle on l'a mise.

XCVI. La description, que fait Mr. Watfon d'une pierre trouvée en quelque endroit du bas ventre d'un cheval, car la négligence de celui qui l'ouvrit nous laisse ignorer son véritable siège, est extrêmement précise. Sa figure étoit celle d'un sphéroïde un peu allongé; le plus grand diamètre étoit de huit pouces & demi, le plus petit de huit, & le contour de seize. Elle
pesoit

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 353

pesoit près de seize livres, & sa gravité spécifique étoit à celle de l'eau dans la proportion de huit à cinq. Les écailles concentriques dont sa substance étoit composée, étoient régulières; leur consistance approchoit du caillou, leur couleur de celle du Bezoard Occidental. Tout ce qu'on fait du cheval, dans lequel fut trouvée cette pierre, c'est qu'il étoit âgé de seize ans, qu'il n'avoit commencé à donner des signes de douleur que trois mois avant sa mort; & que cette mort parut être l'effet de quelque autre cause.

CVI. C'est encore de Mr. Watson que nous vient un détail sur la castration des poissons, que Mr. Trembley lui avoit demandé pour Mr. le Prince de Lichtenstein. On a vu dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris (*d*) l'annonce de cette opération envoyée à Mr. Geoffroy par feu le Chevalier Hans Sloane. Mr. Tull, qui en est l'inventeur, s'est prêté aux desirs de Mr. Watson: en lui communiquant sa manière d'opé-

(*d*) *Année 1742. p. 31.*

pérer. Elle consiste à diviser les vaisseaux feminaux des mâles & les oviducts des femelles. La principale précaution qu'il faut prendre c'est d'éviter de toucher aux uretères ou de blesser les intestins. Cette opération produit sur les poissons le même effet que sur les animaux terrestres. Elle les engraisse, prévient une multiplication excessive qui s'oppose à leur accroissement, & ce qui est peut-être plus important rend indifférent le choix des saisons où on les mange. Les Naturalistes se rendront peut-être plus difficilement à l'autorité de l'opérateur, qui dit avoir observé que la fécondation des poissons est la même que celle des autres animaux. Pour détruire l'opinion contraire, il faut sans doute d'autres yeux que les siens.

Sous la classe des Antiquités, par laquelle je terminerai cet extrait, se trouvent les articles suivans. LIX. *Lettre de Mr. Costard sur le siècle d'Hésiode & d'Homère.* LXI. LXXXV. CII. *Nouvelles découvertes faites à Herculanum.* LXXXVII. *Explication des inscriptions de Palmyre.*

LIX. Hé-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 355

LIX. Hésiode & Homère passent pour avoir été à peu près contemporains ; & quelque diversité qu'il y ait dans les sentimens des auteurs sur le siècle où ils ont fleuri, on les place d'ordinaire à 900 ans avant J. C. Le principal fondement, sur lequel les Savans & en particulier le Chevalier Newton ont bâti, c'est le passage, où le Poète Boeotien dit, qu'Arcturus se lève au coucher du soleil, soixante jours après le solstice d'hiver.

Εὐτ' αὖ δ' ἔξηκοντα μετὰ τροπὰς ἡλιοιο
Χειμῶρι ἐκτελεσθῇ. Ζεὺς ἡμάτα, δὴ ῥά τοι Ἀστήρ
Ἀρκτῦρος, προλιπὼν ἱερὸν ῥοσὶν ὠκεανοιο,
Πρῶτον παμφανῶν ἐπιτελλεται ἀκροκτε-
φαιος. (e)

Mais l'incertitude sur le lieu de l'observation, le doute si le Poète parloit de ce qu'on observoit de son tems ou de ce qui avoit lieu deux siècles avant lui, la grossièreté des déterminations anciennes du solstice, l'équivoque du mot *Astre* qui peut se

rap-

(e) *Oper. & dies* p. 564—568.

36 JOURNAL BRITANNIQUE.

rapporter soit à une seule étoile soit à toute la constellation, & diverses autres considérations du même genre, rendent cet argument peu décisif. Mr. Costard, après en avoir fait voir l'incertitude, cherche dans d'autres vers d'Homère & d'Hésiode, des raisons pour rapprocher de nous l'un & l'autre de près de 300 ans.

Le premier passage qu'il rapporte, est celui de l'Iliade, où Minerve est comparée à une de ces étoiles étincelantes, que Jupiter envoie comme un présage aux matelots & aux armées. (f).

Ὅϊον δ' ἀστὲρα ἦκε κρονὸς παῖς ἀγκυλομήτεω
Ἡ ναυτησι τέρας, ἥε στρατῶ εὐρεῖ λαόν,
Λαμπρὸν τέθεικε πολλοὶ ἀπὸ σπινθήρες ἰένται.
Τῷ εἰκὴ ἦξεν ἐπὶ χθονὰ Πάλλας Ἀθήνη.

Cette étoile ressemble fort à une comète; & si celle de 1680 a en effet le période de 575 ans qu'on lui assigne, on peut croire qu'Homère témoin de son apparition l'an 619 avant J. C. & de la consternation qu'elle avoit

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 357
avoit causée, a voulu dans ces vers
en rappeler la mémoire. Un soup-
çon à peu près pareil donne lieu de
conjecturer, que l'éclipse dont il est
fait mention dans l'Odyssée (g)

Ηλιος δὲ

Οὐρανὸν εξαπολαλε, κακὴ δ' ἐπιδεδρομεν ἀχλὺς

pourroit bien avoir été introduite à
l'occasion de celle, qui sépara les ar-
mées des Lydiens & des Mèdes. Des
allusions de ce genre sont familières
aux Poètes, & font une des beautés
de leurs écrits.

Strabon remarque (b) qu'Homère
ne fait nulle part mention ni de
l'Empire des Mèdes ni des villes de
Babylon ou de Tyr. Il est assez pro-
bable ; que l'époque de leur destruc-
tion savoir l'intervale depuis l'an 593
jusqu'à l'an 558 avant J. C. fit celle
où le Poète écrivit.

Nous trouverons quelque chose de
plus

(g) Od. XX. 356. 357.

(h) P. 1068.

358 JOURNAL BRITANNIQUE.
plus fort dans le passage suivant de
l'Odyssée (i)

Νησος τις Συριης κικλησκεται ειπεσ ακεις
Ορτυγης καθυπερθεν, οτι ΤΡΟΠΑΙ ΗΕΛΙΟΙΟ

Qu'est-ce que ces révolutions du
Soleil particulières à l'Isle de Syros?
Il ne peut être question ni des tropi-
ques, ni des points de l'écliptique, par
où passent les colures solsticiels, ni de
l'instant où le Soleil commence à s'en
retourner. On doit donc interpréter
ces mots de quelque instrument con-
struit dans cette Isle, pour mesurer
la hauteur de cet Astre & diviser le
tems. Diogène de Laerce nous ap-
prend, qu'un tel héliotrope, ou com-
me lit Mr. Costard que l'héliotrope de
Pherécycde, étoit conservé dans cette
Isle (k). Ce Philosophe fleurissoit
dans le sixième siècle avant J. C. &
doit avoir été contemporain d'Anaxi-
mandre qui le premier construisit un
pa-

(i) XV. 402. 403.

(k) Σωζεται δε και ηλιοτροπιον ΑΥΤΟΥ
αυτῆς Συρα τη νησῶ. In vit. PHERECYD.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 359
pareil gnomon à Lacédémone. Le progrès des arts de la Chaldée dans la Grèce ou d'Orient en Occident donne lieu de soupçonner que le gnomon de Syros avoit de quelque tems précédé celui de Sparte; & si Babylone fut prise par les Mèdes l'an 558 avant J. C. on pourra croire que quelques-uns des habitans se réfugièrent en Jonie & y portèrent cette invention. Homère donc qui l'indique ne peut avoir vécu plutôt. C'est le principal argument de notre Auteur (1), qui à cette occasion dit des choses fort curieuses, mais trop étendues pour un
ex-

(1) Huet & Bochart avoit eu les mêmes idées sur l'instrument auquel Homère semble avoir voulu faire allusion; mais au lieu de se servir du passage de Diogène Laerce pour fixer l'âge du Poëte, ils regardoient son époque comme suffisamment déterminée pour changer le sens des termes de l'Historien, & lui faire attribuer à Phérécyde non la construction mais le rétablissement du gnomon.

extrait, sur les mesures du tems chez les Orientaux, sur le cadran ou le gnomon d'Achaz, sur la longueur & les divisions des ombres, & sur la première invention des heures.

Un mot d'Hésiode fixe encore son siècle. *Τρεινὰδα μῆνος ἀγιστὴν*, le trentième du mois est le meilleur, dit-il, pour faire la revue de l'ouvrage des domestiques. Mais si Thales fût le premier, qui nomma le dernier jour du mois le trentième, *Τρεινὰδα*, si ce fut lui qui introduisit l'usage du mot *Τροπαι* en parlant du Soleil (*m*), Hésiode qui se sert du premier de ces termes & Homère qui emploie le second, doivent avoir vécu longtems après le commencement de la XXXV. Olympiade, qui répond à l'année 637. avant J. C. où ce Philosophe naquit.

Solon, qui, pour prouver les droits d'Athènes sur Salamine cita deux vers de l'Iliade, & Pisistrate qui rassembla les livres d'Homère, paroissent s'être conduits l'un & l'autre en

ha-

(*m*) LAERT. *in ejus vita*.

Mois de Nov. 69 de Déc. 1755. 361

habiles Politiques, & avoir voulu concourir avec l'Auteur à former une confédération entre les divers Etats de la Grèce. L'évènement que le Poète avoit choisi, & dont il avoit exagéré l'importance, servoit à montrer que les forces réunies des Grecs étoient en état de braver le pouvoir des Monarques de l'Asie, & que la division seule pouvoit ou prévenir ou retarder leurs succès. Dans quel tems un tel tableau étoit-il mieux placé que dans celui, où Cyrus vainqueur des Assyriens, des Mèdes & des Lydiens menaçoit par un apologue les villes grecques de l'Asie, & où celles-ci ne s'accordoient pas sur le choix des peuples de qui elles devoient demander le secours? (n.) Quelle époque pour un Poète citoyen, & quelle idée avantageuse ne nous formerons-nous pas d'Homère, si nous supposons que ce fut dans ces circonstances & dans ces vues qu'il composa son poème? Pour rendre ses vers plus efficaces, peut-être les chantoit-il dans
les

(n.) HERODOT. L. I.

les assemblées & dans les festins de ses compatriotes. Solon entendit vraisemblablement parler pendant son séjour en Asie chez Crésus de ces chants nouvellement composés, & les trouvant également propres à réunir la Grèce, & à donner la suprémacie à sa ville, il les emporta avec lui, & les fit connoître à Athènes. Pisistratte de son côté devenu Roi d'Athènes l'an 557 avant J. C. sentit qu'en cette qualité il deviendrait le chef de la ligue, dont le Poète de Jonie insinuoit la nécessité. Flatté de l'idée de se voir un nouvel Agamemnon, il rassembla tout le poème, dont quelques parties seulement avoient été publiées par Solon. Si ces conjectures ont de la vraisemblance, elles confirment les précédentes, & montrent la nécessité de corriger le passage d'Hérodote, où cet Historien met entre les deux Poètes & lui un intervalle de quatre siècles (o), c'est-à-dire de cent ans
de

(o) Si la vie d'Homère attribuée à Hérodote est de cet Historien, il ne s'accor-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 363
de plus que Mr. Costard. Il ne faut pour cet effet qu'ôter en cet endroit un des quatre H, que peut-être le dessein de reculer les antiquités de la Grèce y aura fait insérer. Mais en voilà assez sur un sujet, où l'on est réduit à chercher son chemin à tâtons, & où Mr. Costard s'est moins proposé de nous donner des démonstrations, que de montrer la nécessité de la réserve & du doute.

LXI. LXXXV. CII. & CIII. Il s'agit dans le premier de ces articles qu'on doit à Mr. Spence, & dans les trois suivans, des dernières découvertes faites ou dans la ville d'Herculanum, ou, comme le croit l'Antiquaire Paderni auteur du second & du troisième écrit, dans quelque lieu des environs. Cette *mine d'antiquités*, comme l'appelle ingénieusement le Chevalier Gray Envoyé d'Angleterre à Naples, de qui nous vient le quatrième-

corde point avec lui-même & recule de deux siècles l'époque du Poëte. Mais Mr. Costard semble penser avec plusieurs critiques que cette vie est un ouvrage supposé.

trième article , a déjà donné plusieurs centaines de manuscrits la plupart Grecs disposés sur des tablettes assez semblables aux nôtres. Les rouleaux, qui contiennent ces manuscrits, sont en papier d'Egypte; mais le feu & l'humidité les ont tellement endommagés, que jusqu'ici on n'a pu déchiffrer que quelques colonnes. On commence cependant à se flatter qu'un Antiquaire venu de Rome réussira à développer ces rouleaux, & à les mettre en état d'être lus. Celui qu'il a le plus avancé étoit dit-on le plus gâté & peut-être le moins curieux. C'est un Traité ou une declamation philosophique sur la musique. On a déterré aussi divers bustes, statues, antiquités, &c. dont on promet de publier bientôt le catalogue.

LXXXVII. Je tâchois, à la fin de mon extrait du curieux recueil des Antiquités de Palmyre (p), d'animer les Savans à déchiffrer les inscriptions, qui sont dans la langue de cette ancienne & peu connue ville. Ce
que

(p) *Journ. Brit. Tom. XII. Art. I.*

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 365

que mes propres & grossiers essais me faisoient regarder comme possible, à depuis été exécuté de la manière la plus satisfaisante par l'Abbé Barthelemy à Paris & par Mr. Swinton à Oxford. Ce dernier commença le 12 Janvier 1754 à travailler sur trois des inscriptions, dont les traductions Grecques le mirent en état au bout de deux heures de déchiffrer tous les mots. Il détermina ainsi la valeur de vingt lettres de l'alphabet Palmyrenien. Il lui fallut un peu plus de peine pour les inscriptions dont on n'a point la traduction. Cependant avant la fin de Fevrier elles furent également expliquées, & il ne manqua rien, ni à l'alphabet ni à la table des chiffres. Pour satisfaire aux desirs de quelques amis & en particulier de Mr. l'Abbé Barthelemy, Mr. Swinton a depuis achevé l'interpretation des inscriptions publiées par Mrs. Spon, Gruter, & quelques autres. Ces inscriptions paroissent avoir été moins exactement copiées que les précédentes. C'est à rendre compte des pas successifs qu'il a faits, & des découvertes qui se sont offertes à lui
sur

sur la route, que notre Savant a consacré cinq lettres adressées à Mr. le Dr. Birch, & communiquées à la Société Royale. La première a pour date le 30 Mai, & le dernière le 21 Octobre 1754.

Je ne saurois entrer dans le détail des observations philologiques contenues dans ces lettres. Je me contenterai de rapprocher ici les principaux chefs. La langue de Palmyre paroît avoir été un idiome du Syriaque, corrompu, dans le tems où ces inscriptions furent faites, par le mélange de divers mots Grecs & Latins. Les caractères sont ceux de l'ancienne Chaldée, & ne diffèrent point essentiellement de ceux des livres Hebreux. La manière de représenter les nombres dont se servoient les Palmyreniens n'exigeoit que quatre symboles tirés de leurs lettres; & leur combinaison différoit peu de celle des Romains. Enfin leurs Dieux principaux étoient la Lune & le Soleil; & le dernier de ces Astres avoit deux noms, pour designer la diversité de ses influences en hiver & en été. L'inscription suivante, que je copie ici
fui-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 367
 suivant la méthode de notre Auteur,
 dans les caractères affectés à l'hébreu,
 & avec son interpretation latine, est
 la plus ancienne de toutes, & remon-
 te à l'an 49 de notre Ere.

יֵרַח אֱלּוּל שְׁנַת שֵׁשׁ
 אָנַח מִנָּא דְנָה וְעֵלְתָּא דִּי
 יִנְדּוּ וּמִרְבּוּל שִׁמְשׁ וּזְכִיד.
 בְּנֵי מַלְכוּ בְרִי יִרְעֵבֵל בְּרִי נִשְׂא
 סַמַּת מִדָּא כִר עַכְדָּכֵל דִּי מִ:
 פֶּהֶד בְּנֵי סַגְר תֵּל שִׁמְשׁ:
 אִסְהַבִּית אֲבוּה נֵעֵל:
 חוּיָהּ וְהִי אַחוּה
 וּבְנִיָּהּ

*Mense Elul anni 360 donum hoc atque
 ara Badi Amrisamsæ & Zebi-
 dæ filiorum Malchi filii Faribolis fi-
 lii Nasæ reposita, sive donaria Mad-
 dæ seu Matthæ filii Abdebalis, quod
 cum ædificium collapsurum timeret ser-
 vus ejus, ascendens patrem suum sera
 vel pessula clausum abstulit & propter
 salutem eorum & salutem fratris ejus
 & liberorum suorum.*

AR-

ARTICLE IV.

Extrait d'une lettre de Mr. le Dr.
Schlosser à l'Auteur de ce Jour-
nal sur un nouveau genre d'in-
sectes.

A Limington en Hampsbire
le 7 Octobre 1755.

MONSIEUR,

JE visitois ce matin les salines, qui
se trouvent ici le long du bord de
la mer, & après avoir vu tout ce
qui regarde la manière de réduire
l'eau marine en une lessive extreme-
ment acre & saline, je fus frappé
d'y découvrir des millions d'insectes
les plus agiles du monde. Leur cou-
leur rouge teignoit l'eau d'une vaste
citerne, d'où on la tire pour la met-
tre dans les chaudrons. Je ne man-
quai pas de remplir une bouteille de
cette eau, & de suivre de mon mieux
les operations de mes insectes dans
leur

leur élément chéri. Leur corps n'est qu'un tube cylindrique ou vermiculaire, très-mince, & d'environ un tiers de pouce de longueur. Au bout de ce tube, on voit deux petites antennes très-fines & assez courtes, & deux yeux noirs, ronds & relevés. Leur place est à chacun des cotés, & au milieu se trouve une autre petite tache noire, qui peut-être sert de troisième oeil. Une bouche courbe est placée sous ces yeux, & aplatie contre la poitrine. Toutes ces parties composent la tête; le corps est pourvu de 22 jambes natatoires, qui occupent toute la moitié de la longueur du tube. Il y en a onze de chaque coté. Elles sont fort près l'une de l'autre; la plus longue est au milieu, & c'est de là que les autres décroissent insensiblement, en approchant ou de la tête ou de la queue. Cette dernière partie est toute nue; l'anus en fait l'extrémité, & on y aperçoit souvent une fente. Outre ces divers organes communs à chacun des individus, il y en a qui ne se trouvent que dans quelques-uns, & ceci joint aux actions qui leur

sont particulières, me paroît constituer la différence entre les mâles & les femelles. Les premiers ont tous entre leur tête & les premières jambes natatoires, deux espèces de bras longs & plats. Leurs articulations mettent l'insecte en état de les plier & de les mouvoir presque en tout sens. Les femelles ont sous le ventre, près des dernières jambes natatoires, un sac mou & membraneux, qui par sa transparence permet d'y appercevoir plusieurs œufs. Ce sac est communément trois ou quatre fois plus gros que le diamètre du tube. Les individus, qui ont cet organe, n'ont jamais les bras dont je vous ai parlé, & ceux qui ont les bras se distinguent d'ailleurs des autres, par leur empressement à sauter sur leur dos, dès qu'ils les rencontrent en nageant. Les deux bras leur servent à fermer le sac, d'où j'ai vu souvent sortir alors plusieurs œufs. Les insectes unis nagent quelque tems ensemble; à peine sont-ils séparés que d'autres prennent leur place, & jamais je n'ai vu des insectes de la même espèce unis de cette manière.

Je

Je n'ose décider si cette action est un véritable accouplement, & si mes insectes à bras sont les mâles ou les accoucheurs des femelles, n'ayant pu par un très bon microscope voir autre chose que ce que je viens de vous dire. J'aurois bien souhaité pouvoir conserver une paire de ces insectes dans leur situation favorite; mais ni l'eau fraîche d'une fontaine, ni le vin de Portugal, ni l'esprit de vin même n'a pu les faire mourir en moins d'une demi-heure, ni les empêcher de se séparer.

J'oubliois de vous dire que ces insectes se meuvent avec une prodigieuse vitesse. Ils font mille sauts, se culbutent souvent, & peuvent nager sur leur dos. Les gens, qui travaillent aux salines, leur donnent le nom de *brine worms* ou de *vers de saumure*; ils m'assurent qu'ils y sont en hiver aussi bien qu'en été, mais que si la lessive n'est pas assez forte, il ne s'y en trouve que peu. Je leur ai demandé si ces vers ne se transforment point en mouches; mais ils m'ont tous répondu négativement, & parmi tant d'insectes de ce genre que j'ai examinés, je n'en ai vu aucun plus

ou moins formé que les autres, ou qui montrât quelque disposition à se métamorphoser.

Suivant le système de Linnæus, le seul livre que je sois à portée de consulter, la place de mes insectes devoit être parmi les *Aptères* ou *non ailés*; mais aucun genre de cette classe n'a les caractères que j'ai trouvés à celui-ci. Si vous jugez mon observation digne d'une place dans votre Journal, faites moi le plaisir d'inviter en mon nom les Naturalistes à m'apprendre, si ces insectes ont déjà été décrits par quelque Auteur, ou à perfectionner par leurs découvertes ce qu'il y a d'imparfait dans la mienne. Je suis &c.

SCHLOSSER.

L'Auteur de ce Journal ayant reçu de son ami Mr. Schlosser quelques-uns des insectes dont on vient de voir la description, les a examinés au microscope. La planche suivante représente en a & b les mâles & les femelles dans leur grandeur naturelle, & on les voit en A & B tels qu'ils paroissent grossis par la lentille No. 4. du microscope composé de Mr. Cuff. Tout ce que l'ingenieux ob-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 373
observateur a découvert se voit dans
ces figures, & l'on n'a pas cru qu'il
fût nécessaire de les charger de let-
tres. Comme il n'a paru aucun œuf
dans le sac qui probablement s'étoit
vuidé, & qu'on n'a pu appercevoir
la bouche, on n'a pas osé les repré-
senter, & l'on s'est borné à ce qu'on
a vu. L'articulation des jambes ou
des nageoires est singulière. Les pe-
tits corps ovales, qui se trouvent en-
tre chacune d'elles, sont sans doute
destinés à faciliter leurs mouvemens.

A R T I C L E V.

SIX DISSERTATIONS upon diffe-
rent subjects.

C'est à-dire

SIX DISSERTATIONS *sur des sujets*
différens. A Londres chez
Whiston & White 1755. In 8
pag. 324. prix d'un écu.

Ces Dissertations ont pour auteur
un homme, qui se distingue é-

lement par ses connoissances & par ses vertus. Litterateur du premier ordre, il n'estime l'étude des mots que ce qu'elle vaut & qu'autant qu'elle conduit à la science des choses. Versé dans la lecture des anciens auteurs, & dans les recherches de l'antiquité, il ne se fait point une gloire de décrier son siècle, & de donner une injuste préférence à ceux qui l'ont précédé. Consacré par état à l'instruction des hommes, il leur présente une religion simple, & destinée à les rendre contents de la vie & préparés à la mort. Plus jaloux de trouver le vrai que d'inventer du neuf, il ne s'attache à aucun système, n'affecte point la singularité, promet rarement des démonstrations, & manque plus rarement encore à ses promesses. Modeste enfin & modéré il n'attache point la gloire à déprimer ceux qui courent la même carrière, ou qui pensent différemment de lui. A ces traits, que mon cœur a tracés, que la voix publique confirme, & qu'un Primat universellement respecté des gens de lettres & des gens

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 375
gens de bien a consacrés, (a) il est
peu de lecteurs, du moins dans no-
tre Isle, qui ne reconnoissent Mr. le
Docteur JORTIN.

— Le livre que j'annonce, & qui suc-
cède aux *Remarques sur l'Histoire Ec-
clésiastique*, dont ce Journal a four-
ni les extraits, consiste en pieces dé-
tachées. Elles n'ont rien de com-
mun que d'avoir été dictées dans la
même vue de guider les hommes
dans le chemin de la vérité, du
bonheur, & de la paix. Quelques-
unes ne présentent que des raisonne-
mens, & vous y trouvez le précis
de plusieurs volumes dépouillés de
ce qu'ils ont d'hazardé ou d'obscur.
Quelques autres roulent sur des faits;
& nous y découvrons avec le tableau
des foiblesses humaines des raisons
de nous consoler de vivre dans l'épo-
que

(a) Le Bénéfice considérable que
remplit notre Auteur, & le titre de Dr.
en Théologie dont il est depuis peu re-
vêtu, lui viennent l'un & l'autre sans
solicitation du présent Archevêque de
Cantorbery.

que & parmi la société où nous sommes placés. Celle-ci tend à dissiper quelques nuages répandus sur une des histoires de la Bible, & celle-là à montrer qu'avant les progrès de la Philosophie une Tradition plus ancienne que les plus reculés monumens avoit instruit les hommes que le court espace de la vie ne borne point leur existence. Tels sont en gros les sujets de ces Dissertations; mais il faut les envisager de plus près, & donner du moins une légère idée de la manière dont ils y sont traités.

La première roule sur les doctrines abstruses de la Grace & de la Liberté. Mr. Jortin y donne la préférence à ceux qui tiennent pour les décrets conditionnels, & le concours de l'homme avec le secours du ciel. Il ne déguise point cependant les difficultés & les argumens, qu'opposent les défenseurs de la prédestination & de la nécessité. Il explique les paroles de S. Paul, *vous êtes sauvés par la Grace*, non comme propres à faire croire que Dieu traite l'homme en machine & qu'il communique ses fa-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 377

faveurs sans motifs , mais comme destinées à inspirer la reconnoissance, la foi, l'humilité, à faire naître les précautions, & à réveiller la diligence.

Les controverses sur ces doctrines font le sujet de la seconde pièce. A la tranquillité des quatre premiers siècles de l'Eglise succédèrent au commencement du V. les disputes d'Augustin & de Pelage. Ces disputes une fois commencées ont continué jusqu'ici; & notre Auteur en fait l'histoire en homme libre & en critique éclairé. „ Le système, dit-
„ il, qui condamne les enfans à une
„ misère éternelle à cause de la fau-
„ te d'Adam, nous rappelle la fa-
„ ble de l'agneau & du loup.

*Ante bos sex menses male, ait, dixisti
mibi.*

*Respondit agnus; equidem natus non
eram.*

*Pater, bercule, tuus, inquit, male-
dixit mibi.*

„ Rien ne nous brule dans l'enfer que
„ notre propre vouloir. Ainsi dit S.

„ Bernard , ce Père & ce Saint du
 „ XII siècle. Il mérite les plus
 „ grands éloges pour cet excellent
 „ aphorisme , qui vaut la moitié de
 „ ses écrits & la somme entière de
 „ ses miracles “. Il y a du plaisir
 à voir notre Auteur comparer les
 Docteurs des deux écoles ; & l'on
 conçoit que dans ses sentimens il ne
 balance point entre Erasme & Lu-
 ther , Grotius & Bossuet , Episco-
 pius & ses juges. Je n'entre point
 dans ce détail , & veux seulement
 conserver la réflexion qui termine ce
 Discours. „ Celui qui cherche la
 „ vérité en matière de religion , doit
 „ la chercher dans l'Ecriture inter-
 „ prétée suivant les règles du bon
 „ sens & de la saine critique. Il
 „ doit n'embrasser de systèmes qu'au-
 „ tant qu'ils s'accordent avec la pa-
 „ role de Dieu , avec la raison , &
 „ avec eux-mêmes. Un système
 „ théologique est trop souvent un
 „ temple consacré à la foi implicite ;
 „ & celui qui y entre pour y ren-
 „ dre son culte , non content de se
 „ déchauffer à la manière de l'Orient ,
 „ doit encore laisser sa raison à la
 „ por-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 379

„ porte, trop heureux si en sortant
„ il a le bonheur de l'y retrou-
„ ver.”

*Les loix de la charité, qui nous en-
gagent à donner plutôt un tour favo-
rable aux actions de notre prochain,
qu'un tour desavantageux, sont-elles
contraires à la raison, comme l'a
pensé un célèbre Auteur (b)? c'est la
question que se propose Mr. Jortin
dans sa troisième dissertation. La
manière, dont il la décide, ne fait
pas moins honneur à ses lumières
qu'à son humanité. Le sceptique
censeur des hommes avance, qu'il
y a en eux beaucoup plus de mal
que de bien, & que par conséquent
c'est être aveugle & imprudent que
de n'avoir point d'avance mauvaise
opinion de ce qu'ils font. Ce prin-
cipe est faux, répond notre Auteur.
L'homme tout inconstant qu'il est,
se montre plus souvent porté à la
vérité qu'entraîné par le crime. La
raison, qui nous instruit de l'inéga-
lité des motifs, ne nous permet pas
de*

(b) Mr. BAYLE. Voyez ses lettres.

de douter que les effets ne doivent y être proportionés ; & dans le fait examinez la plûpart des individus, & vous verrez que le bien qu'ils font l'emporte sur le mal. Si cela n'étoit pas, il ne pourroit y avoir de société ; & les hommes feroient des monstres. Demandez-vous pourquoi donc l'espèce humaine est représentée comme en général criminelle ; c'est que ce que la Religion exige d'elle est quelque chose de plus qu'une simple supériorité des bonnes actions sur les mauvaises. Il faudroit n'en point commettre de cette dernière espèce, & c'est la condition à laquelle l'humanité doit aspirer sans se flatter d'y pouvoir atteindre.

Une des pièces les plus ingénieuses & les mieux raisonnées de ce recueil est la quatrième. Il s'agit de fixer la nature & les bornes de l'amour de la gloire qu'il est permis de rechercher. Entre la Philosophie sauvage, qui foule aux piés l'estime des hommes, & le desir immodéré des suffrages & des acclamations du public, il y a un sage milieu que notre Philosophe détermine, & que
les

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 381

les Stoïciens même paroissent avoir connu. La réputation est un des instrumens les plus utiles de la société; c'est dans ce monde un prix de la vertu; peut-être sera-ce l'une de ses récompenses dans l'autre. Il faut travailler à la mériter, & si on la manque par des accidens, ou par l'injustice de nos contemporains il faut savoir s'en dédommager par le sentiment intérieur de son innocence, & par l'assurance de l'approbation d'un Etre supérieur, approbation, qui n'a rien de precarie & qui survit au tems.

Il y a peu d'histoires dans la Bible, qui ait plus fait de peine aux interprètes, ou qui fasse plus de plaisir aux incrédules que l'histoire de Balaam. Mr. Jortin s'attache à l'éclaircir & à la justifier dans sa V. Dissertation. Avec une érudition choisie, on y trouve des solutions heureuses de la plûpart des difficultés. On est surpris par exemple, que Dieu, après avoir permis au Prophète de suivre les Ambassadeurs du Moab, lui donne sur le chemin des marques d'indignation. Les paroles de l'Ange, *je suis sorti contre toi parce que tes*
R 7 *voyes*

voyes sont détournées de moi, suggère un moyen de se fatiguer. Ce n'est point parceque Balaam va vers Balaak qu'il se rend criminel ; il manque simplement de prudence des'exposer à être séduit ; mais ce qui le rend coupable c'est qu'il va dans des vues que Dieu & sa raison condamnent, par l'appas de la gloire & du gain, & dans la folle pensée que le Maître qu'il sert & qui n'a point l'inconstance des hommes se laissera gagner par ses instances, & lui permettra de maudire un peuple qu'il a béni. Je ne fais, si Mr. Jortin réussit également à faire disparoitre ce qui fait de la peine dans l'histoire de l'aneffe. Il la regarde avec quelques Commentateurs Juifs & un petit nombre de Chrétiens comme ayant été en partie une vision. Suivant lui, l'Ange vint à la lettre à la rencontre de Balaam, il ne fut vû que de l'aneffe, mais le Prophète, d'abord après l'avoir frappée, tomba dans une espèce d'extase, qui lui fit prendre des images pour des réalités. Mais sans parler de la violence que cette explication semble faire au texte

te

te de Moïse, & au passage de St. Pierre où l'anesse est dite avoir parlé d'une voix d'homme, ne trouve-t-on pas que dès qu'on admet une intervention miraculeuse d'une Intelligence céleste, il est assez peu essentiel & si je ne me trompe fort indifférent de la faire agir sur un homme éveillé ou sur un homme endormi? Que l'anesse ait parlé par une opération surnaturelle, ou que Baalam ait simplement rêvé par la volonté du Ciel qu'elle parloit, cela revient dans le fond au même, vu l'indentité de l'impression & de l'effet qu'on suppose en avoir été la suite. Mr. Jortin allègue en faveur de son interprétation diverses actions prophétiques, qui ne peuvent avoir été réelles, parce qu'elles auroient été ou impossibles en elles-mêmes, ou opposées aux loix Divines, ou capables d'exposer inutilement ceux à qui elles seroient arrivées à des inconvéniens ou à des mépris. J'admettrai volontiers toutes ces règles, sans convenir qu'elles soient applicables à l'histoire en question, qui de l'aveu de tout le monde ne contient
ni

ni impossibilité ni immoralité probablement dite, & où l'absurdité, si réellement elle avoit lieu, ne regarderoit pas moins un rêve qu'une réalité. Je n'en dis pas davantage sur un sujet, qui après tout ne permet que des conjectures, sur lequel notre Auteur ne s'est point proposé de donner autre chose, & à l'égard duquel son ami le Dr. Newton a soutenu avec autant de force & aussi peu de certitude le sentiment opposé. (c)

Je me hâte de venir à la VI. & dernière Dissertation, qui remplit plus du tiers du livre, & qui roule sur une matière extrêmement curieuse; c'est l'idée qu'Homère & Virgile ont donnée de l'état des morts. Pour commencer par le premier de ces Poètes, on ne peut douter, que sa mythologie ne fût la théologie populaire de son tems, & que les
fa-

(c) Voyez la V. Dissertation sur les Prophécies, & le peu qu'on en a dit dans ce Journal; *Tome XVII. p. 295.*

fables qu'il raconte des Dieux ne fussent fondées sur des traditions altérées par le tems & consacrées par la superstition. Si nous nous en rapportons à lui, l'ame humaine séparée du corps, est ou matérielle ou enveloppée d'un véhicule, dont le tissu est trop subtil pour pouvoir être manié. Semblable à l'ombre ou au vent, cette enveloppe échape lorsqu'on veut la toucher. Elle retient les traits & paroît avec les habits du mort qu'elle animoit, elle a ses affections & ses sentimens, elle peut être vue & entendue. On obtient des Dieux infernaux par des sacrifices & par des évocations, la permission de la faire sortir du lieu où elle réside & de s'entretenir avec elle; mais cette opération est dangereuse, & attire quelque fois l'indignation de ces bisares Divinités. L'esprit sorti de l'*Ades* se plait aux sacrifices, & boit le sang des victimes. Il craint une épée nue, & n'approche point de l'homme qui la lui montre en le menaçant. Aussi léger que la vapeur, il s'envole à la mort, & quelque regret qu'il ait
de

de quitter un corps qu'il chérissoit ,
 passe bientôt au séjour des ombres ,
 mais ne peut y entrer que les fune-
 railles du cadavre ne lui en aient
 ouvert les portes. Les ombres for-
 ment entr'elles des sociétés de pa-
 trie , de famille & d'amitié , & il
 semble que ceci ait été pris de ces
 expressions scripturaires *être recueil-
 li avec ses pères* , aller vers les per-
 sonnes chéries qu'on a perdues.
 Notre terre est une vaste plaine , qui
 dans son sein contient les espaces
 habités par les morts. Autant au-
 dessous de ces régions que la terre
 l'est des cieux , se trouve le Tarta-
 re , où sont punis les Titans , &
 les hommes impurs , sacrilèges &
 parjures. Pluton & Proserpine sont
 les Souverains des enfers ; Minos
 est le Juge , Cerbère garde la porte ,
 & les Furies sont les bourreaux.
 Quoique l'habitation des morts , qui
 n'ont pas mérité d'être punis , soit
 exempte de supplices , ce n'est ce-
 pendant qu'une région ténébreuse ,
 où règne la tristesse , & où les héros
 mêmes sont mécontents. Si la
 moindre partie des méchans éprou-
 ve

ve des tourmens réels, les ames vertueuses n'ont d'autre espérance que celle de ne point souffrir. Il ne faut point confondre avec leur triste demeure, le séjour riant des champs Elysées, qui situés au-delà de la mer & bornés par elle, sont habités par les hommes de l'âge d'or, & par quelques favoris des Dieux. Le bonheur d'y être introduit n'est point assuré à la vertu, c'est un effet de la naissance ou d'une grace spéciale des Dieux. Ménélaus y aura sa place, parcequ'il a eu l'honneur d'être l'époux d'Hélène & le gendre de Jupiter; & véritablement ce Dieu lui devoit cette retribution vu le mauvais présent qu'il lui avoit fait de sa fille.

Hésiode offre moins de lumières encore qu'Homère sur les lieux du supplice & sur ceux du bonheur. On ne voit point qu'il fasse rien craindre ou rien espérer après la mort à ses contemporains. Si nous avions la descente de Thésée aux enfers, nous serions mieux en état de juger de ses idées, qui probable-
ment

ment différoient peu de celles de l'Auteur de l'Iliade.

Pindare perfectionne à quelques égards leur système. Chez lui les justes sont surs d'un état de félicité précédé cependant de trois transmigrations & d'autant d'épreuves. Les méchans au contraire, que rien ne peut corriger, doivent s'attendre aux peines, qui leur seront infligées par un juge impartial & inexorable. Vous voyez dans Pindare un mélange de la doctrine Pythagoricienne, & dans l'Alceste d'Euripide un doute si le mérite n'aura point quelque récompense.

Homère écrivoit avant que la Philosophie eut été cultivée chez les Grecs. Chez lui point d'idées métaphysiques sur la nature de l'ame; il ne dit rien de sa préexistence, ou de sa séparation de l'ame de l'Univers ou de la Divinité. Ses descriptions ne paroissent point fondées sur le raisonnement, mais sur une tradition, transmise probablement à toutes les nations depuis la création du monde. Son système n'inspire

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 389

spire ni le courage ni la vertu, & fut à cause de cela réformé par ses successeurs. Les ames humaines qu'il dépeint paroissent cependant avec quelques attributs de la Divinité. Elles se meuvent avec la même agilité, subsistent de même sans habits, sans alimens, & sans sommeil, & semblent enfin participer à son immortalité.

Comparez le Poëte Grec avec les livres des Hébreux, vous y trouverez quelques rapports. Les évocations & l'art de la Magie, l'apparition des esprits, les portes de l'enfer, les noires demeures des morts, & l'habitation commune des familles & des tribus vous frapperont dans celui-ci comme dans ceux-là. Dans l'un vous verrez une tradition corrompue par des fables, & dans les autres des conséquences tirées sans révélation expresse de quelques faits, de la nature de l'homme, des perfections de Dieu, de l'inégalité des retributions présentes, & des promesses faites aux gens de bien. Homère insinue les doctrines importantes
d'un

d'un Dieu suprême , d'une Providence , du Libre Arbitre , de la différence entre le bien & le mal moral , &c. Mais vous vous apercevez en le lisant , qu'on a pu admettre le dogme de la survivance de l'ame , sans y joindre celui d'une exacte retribution. Mais comme la première de ces doctrines ainsi séparée de l'autre donne des idées peu justes de la Divinité , qu'elle n'a presque aucune influence sur les actions ou sur les mœurs , & qu'elle n'éclaircit en aucune manière les nuages qui nous cachent les voyes de la Providence , on peut conjecturer que du tems d'Homère & longtems après lui l'opinion d'un état futur n'avoit d'autre fondement que le souvenir d'une révélation primitive mais altérée , & je ne fais quel sentiment confus indépendant du raisonnement & inutile à la pratique.

Il n'en est pas de même des systèmes de Platon & de Pythagore mis dans un si beau jour par l'Auteur de l'Eneïde. Que la descente du fils d'Anchise aux enfers soit une
sim-

simple imitation de celle d'Ulyffe dans l'Odyffee, qu'elle désigne l'effet des prestiges d'une sorciere, ou qu'enfin elle représente les scènes & les mystères des initiations(*d*), on ne sauroit douter que Virgile n'ait voulu y décrire ce que les Orthodoxes de son tems pensoient sur l'état des ames après la mort. Mr. Jortin observe que, malgré les efforts des Savans à bien saisir la pensée du Poëte, il reste en plusieurs endroits de cette admirable description des obscurités, qui doivent permettre l'espoir des découvertes &

(*d*) Cette conjecture, que le Docteur Warburton s'est rendue propre dans son ouvrage sur la *Mission Divine de Moïse*, reçoit de même que son Auteur de grands éloges de la part de Mr. Jortin. On remarque le même empressement à louer ce Savant dans ce qu'il dit pour confirmer plusieurs de ses idées, & s'il s'écarte de lui en quelques points, il le fait avec le jugement d'un vrai Critique & tous les égards d'un ami.

& inspirer la crainte des méprises. Cette modestie d'un critique aussi judicieux mérite d'être proposée en exemple à ceux, qui moins versés que lui dans l'étude des anciens auteurs se piquent de n'y rien trouver qui ne confirme leurs systèmes.

Notre Savant distingue cinq états différens dans les régions infernales de Virgile ; savoir 1. l'exclusion ; 2. l'introduction ; 3. la punition ; 4. la purification ; & 5. la beatification. Parcourons ces cinq états ou si vous voulez ces cinq cantons de l'enfer, mais sans nous y arrêter, & s'il se peut sans faire sortir nos lecteurs par une porte du sommeil.

1. Virgile suit les anciennes fables sur le sort des ombres, dont les corps n'ont point été ensevelis. La négligence de leurs parens ou le malheur de leur sort les condamne à errer cent ans sur les bords du Styx, avant que d'être reçues dans la barque de Caron.

*Constitit Anchisa satus & vestigia
pressit*

Mul-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 393
Multa putans, sortemque animo mi-
seratus iniquam.

Le dernier mot n'est nullement équivoque; il montre que, quelque usage que la politique pût faire de cette superstitieuse idée, adoptée ensuite par les Chrétiens & appliquée au batême, le Poëte vouloit en censurer l'injustice. Servius a ingénieusement supposé, qu'Enée semble avoir un secret pressentiment de son sort, ayant été noyé dans le Numicus. Ailleurs Virgile montre le peu de cas qu'il fait en Philosophe des vains honneurs du tombeau.

Facilis jactura sepulcri.

2. Le vestibule des enfers est occupé par les enfans, (e) les per-
fon-

(e) Le Poëte paroît avoir eu en vue de s'opposer à la détestable pratique de l'exposition des enfans. Cette conjecture est de Mr. Warburton, & Mr.

sonnes injustement condamnées à mort (*f*), les suicides, les amans, & les guerriers. Quel bifare assemblage, direz-vous, & quel est l'état de ces ombres? Demandez-le aux commentateurs, ou pour éviter leurs incertitudes & leurs subtilités, tenez-vous en à ce que dit Mr. Jortin. Ces diverses ombres ont ceci de commun, c'est qu'une
mort

Jortin la soutient par la considération que l'Italie étoit épuisée par les guerres civiles & par les proscriptions, & qu'Auguste n'avoit rien plus à cœur que d'encourager le mariage & l'éducation des enfans.

(*f*) *Hos juxta falso damnati crimine mortis.*

C'est une ellipse comme dans Horace,

. . . *damnatusque longi*
Sisyphus Aeolides laboris.

Le mot *supplicio* est sous entendu dans l'un & dans l'autre. Tout autre sens est forcé & toute correction inutile.

mort prématurée les a fait descendre au tombeau. Qui n'a point assez vécu ne peut encore être jugé. Il faut qu'il consume dans l'obscurité les années qui lui avoient été assignées, & qu'il eût dû passer sur la terre. Ce n'est qu'alors qu'il recevra la sentence, qui doit l'envoyer aux tourmens ou aux purifications. Ce qui lui arrive jusques-là ne tend en aucune manière à laver ses tâches. Voyez par exemple les amans, ils sont morts ce qu'ils faisoient vivans; ils rêvent à leurs amours, & ne se plaisent que dans les lieux où règne le silence. Rien de tout cela ne sauroit les guérir; & lorsqu'ils sortent de leurs sombres bocages pour se présenter à leur juge, ils sont sans doute tels qu'ils auroient été s'ils avoient vécu plus longtems. C'étoit d'ailleurs une opinion ancienne & universellement répandue, que les spectres des morts venoient se vanger de leurs meurtriers dans des apparitions nocturnes. Nous trouvons quelques allusions à cette idée dans nos saints

396 JOURNAL BRITANNIQUE.
livres (g), & vous voyez dans Vir-
gile Didon menacer son infidèle
amant de le suivre par-tout avec ses
noirs flambeaux, & de lui faire por-
ter la peine de son infidélité,

- - - - *Sequar atris ignibus absens :*
Et, cum frigida mors anima seduxe-
rit artus,
Omnibus umbra locis adero. Dabis,
improbe, poenas.

Pour exécuter cette vengeance les
ombres maltraitées avoient le privi-
lège de sortir la nuit des enfers, à
condition d'y revenir le matin,

Nocte vagæ ferimur. Nox clausas
liberat umbras.
Errat & abjecta Cerberus ipse sera.
Luce jubent leges Letbæa ad stagna
reverti.

J'ajouterois volontiers à ces ingé-
nieuses conjectures de notre Auteur,
que

(g) *Gen. IV. 10. Apocal. VI. 9.*

que probablement les rangs de ces ombres étoient réglés, sur le tems que devoit durer leur introduction. C'est aux enfans qu'il a manqué le plus d'années de vie, c'est donc eux qui doivent être le plus près de la porte extérieure des enfers, & le plus loin de l'endroit où le chemin se divise d'un coté vers les champs fortunés, & de l'autre vers les prisons du Tartare.

3. Ces affreuses prisons Enée ne les voit que par dehors, il entend les cris des suppliciés, & la Sibylle lui décrit leurs peines. Le simple mot d'*æternum* ne prouveroit point seul l'éternité de ces peines, mais on peut l'inférer de la doctrine de Platon suivie par Virgile, du silence du Poète sur la fin des supplices, du témoignage des Mythologistes, & du commentaire de Servius. Mais s'il n'y a point de différence dans les tourmens du coté de la durée (*b*), il n'en est pas de même de leur

(*b*) Cependant notre Auteur insinue
S 3 plus

leur grandeur. Il y a des degrés de misère comme il y en eut de méchanceté. Thésée, pour avoir cédé aux importunités d'un ami & l'avoir assisté malgré lui dans son entreprise sur la femme de Pluton, est condamné à être pour jamais assis, peine sans doute assez rude pour un homme aussi actif, mais peu comparable à celle des Tityes, ou des Ixions. Aussi, Virgile, tant par cette raison que par commiseration pour un héros digne d'un meilleur sort, lui donne l'épithète de malheureux, *infelix*, & réserve celle de *miserrimus* ou de très-misérable à Phlegyas. Mr. Jortin adopte, comme on voit, le sens, qui fait de Phlegyas un seul homme & non une race d'impies. Il se fonde tant sur
la

plus bas que peut-être quelques unes des ames retenues dans le Tartare n'y sont pas pour toujours. Peut-être en effet est-ce dans ce lieu qu'on fait subir les peines purificatives à celles des ombres, qui doivent revoir le jour.

la dictinction des épithètes *infelix* & *miserrimus*, qui semblent exiger deux nominatifs que sur l'autorité de deux Poètes imitateurs de Virgile(*i*), qui mettent Phlegyas aux enfers. Ils lui assignent pour supplice les odieux embrassemens d'une Mégère, & l'offre continuelle de mets dégoutans, auxquels malgré sa faim il ne sauroit toucher. Le crime de ce Roi des Lapithes étoit d'avoir mis le feu au temple d'Apollon qui avoit violé sa fille. En bonne justice le Dieu méritoit l'incendie; mais les Divinités Payennes punissent à la rigueur les mortels qui ne souffrent pas patiemment leurs injustices. (*k*) Il se peut ce-
pen-

(*i*) STAT. *Theb.* I. 712. VALER. FLACC. II. 192.

(*k*) Mr. Jortin corrige à cette occasion très ingénieusement un passage du discours de Libanius à Théodose sur la mort de Julien. *Comment*, dit ce Sophiste, *les Dieux ne nous haïroient, & ne nous puniroient-ils point à cause du*

pendant que Phlegyas se fût rendu coupable d'iniquités plus marquées, & que digne père d'Ixion il eut aussi peu respecté les hommes que les Dieux. Ce qui semble indiquer que Virgile avoit sur son sujet, de même

meurtre de Julien (imputé, peut-être avec raison, à un Chrétien) *puisque* Apollon fut si irrité parcequ'Agamemnon ne voulut pas rendre la fille de Chryses, και ΒΟΩΝΤΟΣ ΤΙΝΩΝ ΕΙΝΕΚΑ ΤΩ 'ΗΛΙΩ &c. Ces derniers mots n'ont point de sens; mais si l'on se rappelle la prière & la menace du Soleil dans l'Odyssée, lorsque les compagnons d'Ulysse retenus par le vent & pressés par la faim ont touché à ses troupeaux, on se convaincra qu'il faut lire avec notre Savant ἔγω και ΒΟΩΝ ΤΙΝΩΝ ΕΙΝΕΚΑ ΤΩ 'ΗΛΙΩ &c. Et que le Soleil s'emporta si fort à cause de quelques bœufs qu'il menaça les autres Dieux que s'ils ne lui en faisoient pas raison, il descendroit au séjour des morts & y porteroit sa lumière. Admirez au reste la force de ce raisonnement, & jugez de l'impression qu'il devoit faire sur un Empereur Chrétien.

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 401
me que sur celui d'Eriphile & de
l'équivoque Cœnis, des mémoires
qui nous manquent, c'est l'avis qu'il
lui fait donner à haute voix aux
ombres d'apprendre à être justes &
à craindre les Dieux.

*Discite justitiam moniti & non tem-
nere Divos.*

Il imite Pindare, qui fait de même
d'Ixion un prédicateur de la recon-
noissance & de la justice (1),

*Cette sentence est bonne & belle ;
Mais en enfer de quoi sert - elle ?*

a dit le burlesque Scarron. Cette
plaisanterie est assez bonne, mais il
faut être bien pressé pour la chan-
ger en argument propre à prouver,
que le Tartare de Virgile est une
simple représentation qu'on donnoit
sur la terre aux initiés. La leçon
de Phlegyas est, dites - vous, inu-
tile.

(1) PINDAR. *Pyth.* II. 39.
S. 5.

tile en enfer. Qu'importe; une partie de son supplice consiste à se faire des reproches aussi tardifs qu'infructueux, & à perdre son tems comme les Danaïdes. Sisyphé & Tantale, à la poursuite d'un objet qui les fuit. Mais d'ailleurs qui vous a dit qu'au Tartare nulle ombre ne peut profiter de cette leçon, que répétée à haute voix elle ne se fait point entendre aux âmes qui vont animer de nouveaux corps, & qu'enfin les Muses à qui rien n'échappe ne la rapportent point à leur Poète chéri, & celui-ci aux vivans pour qui son Eneïde est composée?

4. Il n'est pas possible de dire grand-chose de la purification des ombres, parceque Virgile touche légèrement ce sujet. Sa doctrine revient à ceci. L'âme de l'homme émanée de celle de l'Univers contracte, pendant son séjour dans le corps, des souillures qui exigent diverses purifications. Les vents, l'eau & le feu servent à cet usage.

Ergo

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 405
*Ergo exercentur pœnis , veterumque
 malorum
 Supplicia expendunt. aliæ panduntur
 inanes
 Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgi-
 te vasto
 Infectum eluitur scelus , aut exuritur
 igni.*

Le lieu de cette purification n'est point spécifié non plus que sa durée; mais après qu'elle est finie, celles des ames qui doivent retourner sur la terre & qui font le grand nombre, demeurent dans les faux-bourgs de l'Elysée. Autour du petit nombre d'heureux, dont le sort est pour toujours décidé, Enée voit une foule de ces ombres à demi heureuses, à qui le destin prépare de nouveaux corps, & qui boivent l'oubli des premiers dans les eaux du Léthé.

*Interea videt Aeneas in valle reducta
 Seclusum nemus , & virgulta sonan-
 tia sylvis ,
 Lethæumque , domos placidas qui præ-
 natat , annem.*

404 JOURNAL BRITANNIQUE.
Voilà le vrai Paradis.

*Hunc circum innumeræ gentes, pa-
pulique volabant &c.*

Qui sont, demande Enée, ces essais
nombreux, que je vois de l'autre
coté du fleuve? Ce sont, répond
Anchise, les ames prêtes pour la trans-
formation,

— *Animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad flumi-
nis undam
Securos latices & longa obliviam
potant.*

Cette distribution, qui unit si bien
la doctrine de Pythagore à celle de
Platon paroît contredite par Ser-
vius. Mais ses expressions ont be-
soin de la correction suivante, qui
concilie ce commentateur avec lui-
même & avec son Poëte. „ Scien-
„ dum non omnes animas ad cor-
„ pora reverti. Aliquæ enim pro-
„ pter vitæ merita non redeunt,
„ aliquæ propter malam vitam; re-
„ liquæ redeunt propter fati necessi-
„ ta-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 405

*„ tatem.” Toutes les ames ne re-
tournent point dans des corps ; celles-
ci à cause de leur merite , ce sont les
justes qu’une légère purification met
en état d’entrer dans de sacrés bos-
quets ; celles-là à cause de leurs cri-
mes , ce sont les damnés que rien ne
doit ou ne peut purifier , tout le reste
retourne suivant les ordres du destin.*

5. Si les peines sont éternelles, les
recompenses finales doivent ce sem-
ble l’être aussi. On a cependant vou-
lu inférer le contraire des vers, où
Virgile parle de la révolution mil-
lenaire des ames purifiées.

Ergo exercentur poenis &c.

*(Quisque suos patimur Manes : exin-
de per amplum*

*Mittimur Elysium , & pauci læta
arva tenemus ,)*

*Donec longa dies perfectæ temporis
orbe*

*Concretam exemit labem , purumque
reliquit*

*Aetherium sensum , atque auræ sim-
plicis ignem.*

*Has omnes , ubi mille rotam volvere
per annos ,*

*Lethæum ad fluvium Deus evocat
 agmine magno,
 Scilicet immemores supera ut convexa
 revisant,
 Rursus & incipiant in corpora velle
 reverti.*

Il ne s'agit que de savoir, si les ames, qui possèdent en propriété, suivant l'énergie du mot *tenemus* les champs heureux destinés au petit nombre *pauci*, sont comprises dans la foule de celles, *innumeræ gentes*, qui ne sont de l'autre côté du Léthé que comme dans un endroit de passage, où elles n'ont point de demeure fixe, & qu'elles doivent un jour & quitter & oublier, pour rentrer dans l'humanité. Servius, où quelqu'un sous son nom, les soumet toutes à cette transmigration, & lie pour cet effet les mots *has omnes* avec ceux de *pauci læta arva tenemus.* (*m*) Mais cette
 con-

(*m*) Ailleurs cependant ce commentateur distingue le petit cercle de ceux qui n'ont plus de courses à craindre, de
 tous

construction n'a pas le moindre fondement ; & la parenthèse qu'on voit dans la citation précédente éclaircit la pensée du Poëte. Les ames qui ont contracté des souillures, veut-il dire , passent par de longues purifications , (dont ne sont point exemptes celles du petit nombre qui doit prendre possession de l'Elysée ,) jusqu'à ce qu'après mille années révolues elles soient appelées à boire au fleuve de l'oubli & à recommencer une nouvelle carrière. Ce sens est justifié
par

tous les autres. Le passage vaut bien la peine d'être transcrit , c'est sur le vers 426. *Novem circulis Inferi cincli esse dicuntur, quos nunc exsequitur : nam primum dicit animas infantum tenere ; secundum eorum qui sibi per simplicitatem adesse nequiverunt ; tertium eorum qui evitantes arumnas se necarunt ; quartum eorum qui amaverunt ; quintum virorum fortium esse dicit ; sextum nocentes tenent qui puniuntur à iudicibus ; in septimo anime purgantur ; in octavo sunt anime ita purgata ut redeant ; in novo ut jam non redeant , scilicet campus Elysius.*

par la Grammaire , qui rapporte *donec longa dies à ergo exercentur pœnis*, & non à *pauci læta arva teneamus*. J'avoue cependant qu'il rend le discours de Virgile un peu embarrassé ; mais les lecteurs de ce grand Poète , qui ne poussent pas leur admiration jusqu'à la bigotterie , ne disconviennent point que quelquefois il ne soit obscur , & qu'en particulier il ne soit difficile de tirer un système de doctrine entièrement lié du sixième livre de l'Eneide.

En voulez-vous savoir la raison ? c'est que Virgile n'ajoutoit nullement foi à ce qu'il décrivoit avec tant de pompe. Ne soyez point surpris de ses inconsistences s'il en a , lorsque vous le voyez lui-même dissiper l'enchantement qu'il nous a fait éprouver , & nous avertir bonnement qu'il ne nous a donné qu'une fable. Son héros sort de l'Elysée par une des portes du sommeil ; s'il n'y avoit que cela on pourroit simplement conclurre , que le spectacle des enfers étoit un rêve prophétique , & non un enchantement réel , détesté des Romains du tems d'Auguste , & indigne

Mois de Nov. 6^e de Déc. 155. 409
digne de la piété d'Enée. Mais à l'exemple d'Homère, Virgile décrit deux portes, l'une de corne pour les songes vrais, l'autre d'ivoire pour les songes faux. C'est par la dernière qu'il fait sortir Enée. Ainsi après avoir suivi & perfectionné Homère dans sa description du séjour des morts, & avoir sans doute voulu insinuer que la doctrine des retributions futures est un des plus utiles instrumens de la politique, il ne peut se refuser le plaisir de découvrir qu'il est du nombre de ceux, qui regardent tout ceci comme une fraude pieuse, qui n'est bonne que pour le peuple, & dont rient les Sages. Ainsi dans ses Eclogues avoit-il fait chanter son Epicureïsme à Silène, & dans ses Georgiques s'étoit-il déclaré libre de joug & exempt de crainte. Le siècle d'Auguste si distingué par la délicatesse ne le fut moins par le libertinage de l'esprit & des mœurs; & il seroit à souhaiter que le nôtre ne se piquât pas également de cette double conformité.

ARTICLE VI.

Deux observations d'Anatomie
& de Chirurgie communiquées
à l'Auteur de ce Journal par
Mr. le Dr. LAYARD Médecin à
Huntingdon, de la Société
Royale & du Collège des Mé-
decins de Londres.

M. MATY & C. D. P. LAYARD S. D.

BInas sequentes observationes,
primam Anatomicam *Spinam*
bifidam, alteram Chirurgicam, *oculi*
protrusi, προπτωσεως apud veteres di-
cti, curationem exhibentem, acci-
pe. Aequè ac merito Chirurgi dex-
teritatem peritiamque testantur. Ju-
dices quæso an typis mandari & in
diario tuo collocari mereantur.

Vale amicorum gratia, sis diu
sospes, & in Medicinæ praxi felix!
Dabam Venantoduni 18 Octobris 1755.

Histo-

Historia prima.

Die Mensis Augusti 18vo Annoque salutis 1753. in parochia *Hemmingfort Abbots* vulgo dicta & Comitatu *Venantodunensi*, Johannis Newitt Naviculatorii Uxor, mense graviditatis septimo, ex equo supinata in terram cecidit, lumbos leviter contudit, & sine alia noxa, tempore gestationis expleto, puellulam in lucem edidit perfecte formatam, præter regionem lumborum, ubi magnitudinis pilæ lusoriæ coloris subrubri exstabat tumor. Mulierculæ parturienti adjuvantes acriter Obstetricem vituperant, & Daniele Hopkins Chirurgum peritissimum statim advocant. Ille, tumore explorato, adstantibus furiosis Obstetricis innocentiam palam pronunciat; & manifesto vitæ periculo proposito, hydatidem tumori inhærentem, ob Gangrænæ metum, acu perforat, & aqua saniosa emissa, per integumenta Spinam bifidam diligenter perlustrat. Lintea plicata & cum fotu spirituofo madefacta frequentissimè tumori adplicare

care jubet. Usque ad diem 31um
Infans gradatim dilapsa est, in quo
vita discessit.

Cadaveris inspectioni eodem die
adfui. A D. Hopkins, ablatis tu-
moris integumentis, tres Vertebrae
Lumbares inferiores, & duas Ossis
Sacri superiores omnino solvi vidi-
mus, & earum loco cavitatem à
Peritonæo formatam & aqua sanio-
sa, ut in Hydatide, uberrimè irri-
gatam, aperto Cadavere, Viscera
omnia sana atque integra, ullo sine
damno defectuque observavimus.

Historia Secunda.

Anno Salutis 1750, ineunte Vere,
Susannam Earle puellam quadrien-
nem in parochia *Hemmingford Grey*
vulgo dicta, & agro *Venantodunensi*
degentem, firmæ & sanguinæ con-
stitutionis, invasit Tussis convulsiva.
Præter remedia anilia, ab accolis præ-
scripta, parentes indigentes, nec san-
guinis detractionem, nec medica-
menta idonea adhibuerunt. Talis
est pauperum conditio, quod ægro-
tantes, consilio medico & prudenti
desti-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 413
destituti, mulierculis Agyrtisve se
suosque committere cogantur. Nihil
puellam allevat. Atrocibus atque fre-
quentissimis tussendi paroxysmis in-
terdiu noctuque excruciabatur. Ab
impetu sanguinis, Vasa Cerebri tur-
gentur, ac distenduntur. Exinde ca-
pitis dolores acerbissimi, & oculo-
rum inflammatio oriuntur. Oculus
dexter per triennium in dies usque
adeo intumuit, ut ex sede sua pro-
pulsus, mirum in modum, totam
faciem deformârit; utpote totius
oculi tumor, tanquàm ovum decu-
manum, super malam prolapsus, la-
bium inferius perfectè contingere
videbatur. Parentes moerore affecti,
mense Augusti annoque 1753. ad Em-
piricum, vel potius Seplasiarium cir-
culatorium ducunt puellam, curatio-
nem, aut saltem solatium expeten-
tes. Hic, deformitatis hujus ac
ægritudinis sanationem perfectam ar-
roganter pollicetur; nummumque
aureum exigit, qui si deficiat ad cu-
rationem se accingere negat. Auxi-
lium vicinorum parentes enixe po-
stulant, & pecuniam passim colle-
ctam ad Empiricum festinanter ad-
por-

portant, puellæque levamen ab illo promissum subinde expectant. Tunc impudens Versipellis execrabili dolo Emplastrum adhæsivum & attrahens admovet oculo; haud secus ac si, tumore ab oculis parentum tecto, causam omnino amovisset. Quid turpius? Pudeat in gente sapientissima istos civium interfectores nullis legibus constringi, neque coërceri.

Vix opus ut referam quis fuerit effectus. Oculi protrusi & capitis lancinantes dolores non tantum sequebantur; verum & sinistri oculi inflammatio ac denique febris vehementissima, vitam puellæ summum in periculum conjecerant.

Die ultimo Mensis Augusti Mater luctu depressa, casum puellæ ut supra narratum mihi exposuit; ego D. Hopkins, ut auxilium illico adhiberet statim adduxi. Puella febre ardente accendebatur; doloribusque acerrimis excruciatam clamitabat. Abjecto Emplastro, Oculum protrusum, cui lumen ademptum, super malam, labiumque superius prolapsum, vasa præternaturaliter distensa, supurationem etiam tunicarum inchoatam,

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 415

tam, planè exploravimus. Oculus sinister ex agitatione perpetua oculi dextri, & consensu partium, Ophthalmia itidem laborabat. Præsens periculum præsens auxilium clamat. Nulla spes nisi oculus subito excidatur. Interea ne culpam in nos conferat Vulgus, si improvise infortunium contigerit, Thomam Darokes, & Thomam Skeeles in arte Chirurgica grarissimos, in consilium advocamus. His postridie 1. Septembris libenter congregatis, Morbum periculosum, Infantis ætatem, viresque non penitus fractas, oculis subjecimus, & uno consensu Oculi excisionem subinde decrevimus. In promptu apparatus habens, & puella manibus ligatis in genibus astantis collocata, qui caput ejus stabiliter cum pulvinari in pectore tenebat, Daniel Hopkins cum Scalpello aperturam prope à Cantho externo fecit, & tunc cum forficibus curvatis incisione circulari, oculi illam partem extra palpebras protrusam dexterè abstulit. Cavitatem denique ab humoribus vitiatis mundavit, & tomento sicco implevit, lintea plicata in vini rubri & aquæ

416 JOURNAL BRITANNIQUE.
aquæ fontanæ egelidæ partibus æqua-
libus madida super apposuit, & cum
fasciâ Monoculo dictâ apparatus sci-
tè circumligavit. Per tempus opera-
tionis, puella maxima spe elata,
non semel exclamavit. Pauca fuit
sanguinis effusio. Ad præcavendam
febris exacerbationem, idcirco vena
soluta & sanguinis uncia sex detra-
ctæ sunt. Medicamenta Antiphlogi-
stica & Febrifuga usitata, cum ve-
speri hora decubitus haustu Anodyno,
ut opus fuerit, præscripta fuere. Post
triduum Oculi sinistri Ophthalmia re-
cedere, atque imminuere Febris in-
cipiebant. Vulnus saniem, ac serum,
postea pus laudabile exspuebat. Men-
sis Septembris non ante cesserat quam
Tunicæ contractæ cum palpebris stri-
ctissimè coaluerant, easdem etiam
palpebras perfecte tanquam fulcro
sustinentes. Oculi sinistri ablatâ in-
flammatione, & absente febre puel-
la omnimodo sanata est. Nec in vul-
tu magis apparet fœdata ac si oculus
dormiendo clauderetur. A tempore
operationis nunc secundus jam agitur
annus, optimè valet puella. Vulnus
licet detectum coeli intemperie nullo
mo-

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 417
modo afficitur. Sinister Oculus in
dies firmatur, lectitat atque acu sine
dolore aut damno fuit.

Si quispiam præterea alteras obser-
vationes hujus generis expetat, accu-
ratissimas Clarissimi Nicolai Tulpii
studiose perlegat, & insuper ex orna-
tissimi Cornelii Celsi Scriptis, & eru-
ditissimi Laurentii Heisteri Institutio-
nibus Chirurgicis attento animo præ-
cepta hauriat.

A R T I C L E VII.

Suite de l'Analyse du SYSTEME
DE PHILOSOPHIE MORALE de
Mr. HUTCHESON (*a*).

Après avoir prouvé dans le I. li-
vre que le sentiment du devoir
& le desir du bonheur sont pour cha-
cun des individus intimement unis
avec le plus grand avantage de tous,
notre Auteur recherche dans le II.
quels

(*a*) Voyez la Partie précédente, *Art.*
IX.

Tome XVIII.

T

quels sont les moyens naturels de contribuer ainsi au bien public, ou en d'autres termes, en quoi consistent les *loix de la nature* & les obligations de la vie antérieures aux gouvernemens civils & aux relations accessoires.

Le *fondement de toute la Morale* c'est que les actions humaines partent de certaines affections de l'ame. Comme la volonté seule en fait le prix, il faut qu'elles soient libres pour pouvoir être imputées. Ce n'est cependant que l'ignorance invincible qui excuse, & la conscience erronée diminue tout au plus la faute.

De ces principes bien établis dans le I. chapitre, Mr. Hutcheson déduit dans le II. des *règles pour juger des actions & des caractères*. Tout homme doit tendre à l'idée de perfection qu'il trouve dans son cœur, sans se flatter d'y jamais atteindre. Les degrés extrêmes de vertu & de vice naturellement bien définis & aisément reconnoissables laissent entr'eux divers milieux, où les nuances se confondent. Le mérite ou le démérite est proportionné à la noblesse

se des motifs , à la grandeur des sacrifices , & à l'infériorité des talens.

L'*origine des droits* fait le sujet du III. Chapitre. Tout ce qui tend ou au plus grand bien de tous ou à l'intérêt de l'individu , sans préjudice d'autrui , constitue le droit de chaque homme , & l'obligation de tous les autres à le lui conserver. Ce qui fonde la distinction entre les droits *parfaits & imparfaits* n'est point que les premiers sont en eux-mêmes plus respectables que les derniers ; c'est simplement que ceux-ci sont de nature à ne pouvoir dans tous les cas être exigés , sans entraîner la société dans des discussions embarrassantes & dans des inconvéniens inévitables. Le cœur de chacun doit être le seul juge de sa bienfaisance , de sa gratitude , de sa charité. Les *droits externes* qu'on allègue pour s'exempter des *obligations imparfaites* , ne sont que des ombres de droits , que la Société est forcée de tolérer , mais que ne se permet jamais l'homme de bien.

La division des loix en *naturelles*

& en *positives* suppose les mêmes principes. Celles-ci sont fondées sur les sentimens de l'ame; elles assurent les droits inalienables de l'humanité par des moyens également déterminés. Celles-là uniquement instituées pour fortifier la pratique des premières & pour procurer aux Sociétés particulières des biens ou des avantages accidentels, ne sont jamais également fixes, parceque diverses voyes peuvent conduire aux mêmes fins. Notre Auteur explique avec la même précision, jusqu'à quel point les loix de la nature peuvent passer pour *parfaites* & pour *immuables*, & quel est pour les loix positives le sens & l'usage des *dispensations*.

Après ces Préliminaires, on trouve dans le IV. Chapitre l'examen des *états moraux*. Les hommes naturellement libres ont-ils dû commencer par se faire la guerre? C'est une question qu'un Philosophe aussi ami du genre humain que le nôtre n'a point de peine à décider. Il en appelle d'un côté aux sentimens de bienveillance & d'humanité, qui dès
que

que nous venons au monde nous lient à nos semblables, & de l'autre aux contradictions du système opposé. Ceux qui condamnent chaque individu à l'état de solitude ne sont certainement pas mieux fondés, & pour peu qu'on examine nos facultés & nos desirs on n'a aucune peine à se convaincre, que la Société nous convient & que nous fumes faits pour elle.

La considération des *droits tant parfaits qu'imparfaits* des divers hommes remplit le V. Chapitre. Parmi les premiers se trouvent, ceux qui regardent notre vie & l'intégrité de notre corps, la liberté de nos sentimens & de nos actions, l'usage des biens communs & le soin de la réputation, les liaisons enfin de société, d'amitié ou de mariage. A tous ces égards les hommes sont naturellement égaux, aucun d'eux n'a reçu de la nature des distinctions qui l'élèvent à l'empire ou qui le condamnent à l'esclavage, & le Philosophe (b) qui regarde son país comme

12

(b) ARISTOT.

la seule patrie du mérite & de la liberté ne prévoyoit pas, que l'état de barbarie & de servitude, que les siècles futurs prépareroient à la Grèce démentiroit sa présomptueuse opinion. Les obligations imparfaites de l'humanité sont les bons offices, la participation au culte religieux, la reconnoissance, & la charité.

Quels sont en général les *droits des hommes sur les productions de la terre*? C'est la première question que présente le VI. Chapitre. Du côté des substances inanimées il n'y a aucune difficulté. Il n'en est peut-être pas de même des Etres animés. Il ne manque cependant point de raisons dirai-je ou de préjugés, pour établir nos droits sur le travail, sur les productions & même sur la vie des animaux. Mr. Hutcheson, après avoir montré que l'espèce humaine a une prééminence naturelle sur les autres, s'attache à faire voir que dans le cas de nécessité, ce qui est moins excellent doit céder à ce qui l'est plus. A mesure que la terre s'est remplie d'habitans, ils se sont vus obligés, pour se soulager dans leurs
tra-

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 423

travaux & pour se procurer assez d'alimens, de faire usage des animaux, & ceux-ci privés de prévoyance & plus heureux peut-être par les soins qu'on prend d'eux qu'ils ne l'auroient été si on les eut laissés à eux-mêmes, ont dû payer l'intérêt que l'homme prenoit en eux par les travaux qu'il leur impose & par la nourriture qu'il en tire. Telles sont les raisons de notre Auteur. Il paroît cependant avoir senti, qu'elles s'appliquent difficilement aux tems ou aux lieux, où la terre encore neuve eût pu suffire à l'entretien de toutes les espèces. Est-il d'ailleurs assez clair par la raison seule, que les hommes étoient destinés, non seulement à couvrir la terre autant qu'ils l'ont fait, mais encore à se donner des jouissances, dont à la rigueur ils auroient pu se passer, aux dépens d'Etres dont ils connoissent si peu les facultés, & avec qui toute transaction est impossible? Notre Auteur demande à ceux, qui croient une permission expresse de la Divinité absolument nécessaire pour suppléer à cet égard à l'insuffisance des

lumières naturelles, si aucune Révélation pourroit donner des droits refusés par la Nature. Je ne fais; mais il me semble que le Philosophe qui regarde comme *très possible qu'un Etre supérieur pût appercevoir la convenance pour l'humanité d'une règle dont aucun homme n'eût été en état de découvrir l'utilité*, n'auroit dû trouver aucune peine à concilier cette proposition *les hommes n'étoient point assez instruits par eux-mêmes de la volonté de Dieu à l'égard de la destination des êtres inférieurs*, avec celle-ci, *Dieu leur a déclaré ce qu'ils ne savoient & ne pouvoient savoir*. Mais laissons cette discussion aux Indiens, qui suivent la règle de Pythagore, & revenons à Mr. Hutcheson.

C'est des droits du premier occupant, que notre Auteur derive le premier titre de la propriété. Dans l'âge d'or, ou du moins lorsque le monde n'avoit que peu d'habitans, les biens qui se présentoient sans effort pouvoient suffire à tous, & n'exigeoient pas plus de partage que ne le fait l'air ou l'eau. Mais dès qu'il fal-

fallut que l'industrie surmontât la disproportion entre la stérilité de la terre & la fécondité des hommes, il devint nécessaire que les individus fussent animés au travail par l'espoir d'acheter par un assujettissement présent une jouissance future. Le desir de laisser à leur famille ou à leurs amis ce qu'ils avoient pris peine à s'acquérir & à cultiver devint un second aiguillon. La bienveillance ne pouvoit les engager à s'épuiser pour les membres oisifs de la communauté, & il n'étoit ni juste ni utile que ces derniers enlevassent aux autres les fruits de leurs travaux. Sans une institution civile, qui pût proportionner exactement ce que chacun retire du trésor public à ce qu'il y apporte, la communauté des biens ne sera jamais qu'une chimère, dont en vain les Platon & les Morus entreprendront de justifier la possibilité ou l'usage.

Il n'est pas si aisé de fixer *les moyens, les limites & les conditions que doit avoir la propriété*, qu'il ne l'est d'en établir l'importance. Notre Auteur, qui fait de ces recherches le sujet du

VII. Chapitre, y laisse plusieurs choses dans une grande indétermination. Quelques-unes de ses règles pourront même passer pour un peu arbitraires. Le dessein seul d'acquiescer une chose, les préparatifs pour défricher un champ, l'expédition d'un vaisseau pour découvrir une nouvelle terre, &c. ne semblent pas devoir suffire pour exclure d'autres personnes des mêmes entreprises. Il semble que dans des cas de ce genre, où nous manquons de principes fixes, nous devons nous tenir à la priorité, qui seule peut en tenir lieu. Le nombre de gens ou d'années nécessaires pour s'assurer la possession de terrains étendus ne sauroit non plus être exactement limité. Les conventions, les usages, les contrats, & surtout les circonstances me paroîtroient ici l'emporter sur des spéculations vagues, qui ne peuvent rien décider qu'autant qu'on a la force en main. Notre Auteur décide une question de grande importance, lorsqu'il prétend que la mer doit toujours demeurer libre, & qu'aucune nation n'y peut prétendre aucun droit de

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 427

de propriété ou de domaine, qu'autant que le consentement des autres l'autorise. Il fixe à la portée du canon la lisière de la mer, dont les habitans d'une côte peuvent défendre la navigation à des navires étrangers. Il ne veut point non plus, que, sous prétexte qu'on occupe les deux bords d'un détroit, on empêche d'autres nations d'y passer. Ce qu'il dit pour exposer la nullité des consécrationes pieuses, & la superstitieuse vénération de terres prétendues saintes, pourra trouver des contradicteurs, mais parmi ceux qui savent penser ne manquera point d'apologistes. Les droits de prescription, la possession de bonne-foi, l'accession enfin aux profits, fournissent autant de titres, sur lesquels Mr. Hutcheson développe d'une manière fort nette ce que les Jurisconsultes disent en beaucoup de mots sur ces divers sujets.

En vain les hommes jouiroient-ils des droits de propriété, s'ils n'avoient également le privilège de les transférer. Les questions de droit,

qui roulent sur les *diverses espèces d'alienations* & qui comprennent les successions par testament & par intestat remplissent le VIII. chapitre. L'Auteur examine dans le suivant *les contracts & les accords*, & comme le signe le plus naturel de nos pensées c'est la *parole*, il fait sentir dans le X. les obligations à la vérité. Les questions, qui regardent le mensonge officieux, entrent dans cette discussion, & Mr. Hutcheson se déclare pour le parti des exceptions dans les cas rares, où la confiance est violée, & le plus grand bien de la Société intéressé. Mais comme il veut qu'on balance sérieusement les avantages d'une dissimulation passagère & forcée avec les inconvéniens, qui resulteroient non seulement d'une parfaite sincérité mais même des abus qu'on pourroit faire, dans des cas moins pressans, de la permission qu'il accorde, il est clair que peu de personnes seront en état d'en profiter. Le soin de veiller sur ses discours, d'éviter la calomnie comme un des crimes les plus
bas,

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 429

bas, les plus pernicioeux & en général les moins punis (c), de cacher les fautes ou passagères ou peu préjudiciables du prochain, de fournir à l'agrément & à l'instruction, de procurer la paix, de s'abstenir enfin des termes obscènes qui désignent un
cœur

(c) Il n'y a point d'article, sur lequel les loix d'Angleterre offrent moins d'espérance de satisfaction, que celui des libelles diffamatoires. Aussi n'y a-t-il guère d'excès plus communs. Sous prétexte d'assurer la liberté des presses, on tolère ces insectes, qui n'ont qu'un aiguillon venimeux, & qui l'employent parcequ'ils ne craignent point d'être écrasés. La précaution qu'ils prennent d'omettre quelques lettres dans les noms ou dans les désignations de ceux, dont ils blessent sans pudeur le caractère, les dispense de la nécessité de prouver ou de réparer leurs calomnies. Mais que ces écrivains, dont le stile & les écrits décèlent la bassesse & l'impuissante malignité, apprennent, que ceux qu'ils attaquent soutenus par le sentiment de leur innocence les abandonnent à l'exécration publique & à leur conscience.

cœur corrompu , offre ici des sujets, que l'ame noble & la plume élégante de notre Auteur mettent dans le plus beau jour.

Il en est de même de la doctrine *des Sermens & des Vœux*, qui paroît dans le **XI.** chapitre. Ces actes solennels , si respectables dans leur institution & dans leur légitime usage , perdent leur influence & leur majesté , lorsqu'on les prostitue pour des fins criminelles ou de peu de valeur. Ici l'on voit notre Auteur se déclarer contre les sermens , par lesquels on s'efforce inutilement d'assurer l'attachement futur à des articles de foi. Il semble même désapprouver ceux de fidélité. Obliger quelqu'un de jurer dans sa propre cause , c'est trop souvent l'engager au parjure. Pour ce qui est des Vœux , leur usage ne s'étend point au delà des cas où les contrats sont autorisés , & ne sauroit ni les abolir , ni justifier la folie ou le crime.

Les prix des marchandises & la valeur des monnoyes qui font le sujet du **XII.** chapitre m'offriroient plusieurs

siieurs observations curieuses , si je n'étois obligé de serrer mon Analyse & de la borner à ce qu'il y a de plus singulier dans le livre que j'ai sous les yeux. Je me contente par la même raison d'indiquer la matière des *contracts*, que notre Savant traite dans toute son étendue dans le XIII. chapitre. Ceux qui ont une teinture des loix Romaines trouveront ici comme par-tout ailleurs l'explication des principales distinctions contenues dans ces loix.

Les *droits personnels*, qui naissent non de *contracts* proprement dits, mais d'actions qui fondent des obligations, nommées à cause de cela *obligationes quasi ex contractu ortæ*, passent en revue dans le XIV. chapitre. Leurs deux principales classes se réduisent à la restitution des biens d'autrui qu'on possède, & à l'indemnification des personnes qui nous ont procuré à leurs dépens quelques avantages. A l'occasion de la dernière classe, notre Auteur s'engage dans la discussion d'une des branches du droit, sur lequel on fonde l'esclavage, je veux dire celle

le qui regarde les enfans nés dans la servitude. Comme toute cette matière est curieuse, & à mon gré supérieurement traitée par Mr. Hutcheson, je tâcherai de rassembler en peu de mots les diverses parties de son système sur ce sujet.

Selon lui l'esclavage perpétuel ne peut être fondé ni sur le droit de la guerre à l'égard des captifs, ni sur la vente qu'on en fait. Les injures d'un peuple à un autre n'engagent point à des réparations infinies, & l'on ne fauroit faire valoir aucun droit sur la vie d'un ennemi qui ne résiste plus. Tout ce qu'on peut exiger, c'est autant de services qu'il en faut pour répondre à la part qu'il a eue aux résolutions du peuple avec lequel on est en guerre, & aux dommages qu'on en a reçus. Comme le travail de chaque homme surpasse de beaucoup ce qu'il en coûte pour son entretien, il s'ensuit par les calculs que l'Auteur fait sur la proportion que chaque individu peut avoir aux démarches & aux injustices de sa nation, qu'un certain nombre d'années d'assujettissement

ment doit dans tous les cas de ce genre constituer la valeur de la rançon. Si j'achète un prisonnier de guerre, tout ce que je puis prétendre de lui, c'est qu'il me serve assez long-tems, pour me rembourser des sommes qu'il m'a coûté, en y joignant un légitime intérêt, & l'évaluation du risque que je cours sur sa vie. Mais si un débiteur me doit des sommes, qu'à peine les travaux de sa vie pourroient payer, si un membre de la société l'a lésé assez par sa mauvaise conduite pour ne pouvoir réparer ses torts qu'en la servant jusqu'à sa mort, il semble à Mr. Hutcheson, qu'en dépit de nos préjugés l'esclavage perpétuel pourroit dans ce cas être introduit préférentiellement à la prison ou à la peine. Seulement ne faut-il point oublier que vous n'avez droit qu'au travail de votre esclave. Il ne cesse point d'être homme; vous n'êtes ni son tiran ni son bourreau, vous ne sauriez sans crime attenter à son honneur ou forcer sa conscience. Ses enfans naissent libres, & si les soins que vous prenez de leur enfance, & les

les risques que vous courez par leur mort de perdre ce qu'ils vous content, vous mettent en droit d'exiger qu'ils vous dédommagent, il suffit qu'ils travaillent pour vous assez longtems pour s'acquiter. Mr. Hutcheson croit, que le terme de cette servitude passagère ne peut guère s'étendre au-delà de trente ans. Il examine & refute les objections de ceux, qui soutiennent l'opinion opposée, & après avoir condamné sur ce sujet la barbarie Romaine, il ne peut s'empêcher d'étendre du moins en partie ses reproches sur les Chrétiens.

J'ai anticipé, dans ce que je viens de dire, sur une partie des sujets du XV. Chapitre, je veux dire sur les questions relatives aux *droits nés des injures*. Dans l'état de nature l'injustice & la violence autorisent les voyes de fait après qu'on a tenté en vain celles de la douceur & des arbitrages. Mais les Duels toujours inefficaces pour réparer les torts sont l'invention des tems d'ignorance, l'ignominie des Sociétés impar-
fai-

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 435
faites, la marque des siècles corrompus.

Le Chapitre XVI, qui traite des *droits généraux de l'humanité*, les présente encore divisés en parfaits & en imparfaits. Du premier ordre sont la *prévention* du suicide, la conservation de la race humaine, celle des choses universellement utiles, le secours dû à ceux qu'on opprime, le droit sur les inventions qui tendent au bien public, celui d'obliger les membres de la communauté à l'industrie, les derniers devoirs rendus aux morts pour maintenir la dignité de l'espèce. Les offices imparfaits, qui composent le second ordre, peuvent être compris dans la culture des talens, l'attention à donner de bons exemples, le concours à répandre partout les semences de la vertu & de la piété, une vie active, le choix des professions assorties à la capacité. Mr. Hutcheson entre sur ces divers chefs dans des détails où je ne faurois le suivre.

Ses considérations sur les *droits extraordinaires de la nécessité* me paroissent

roissent plus originaux. Il les déduit dans le XVII. Chapitre de cette considération générale, que les affections inférieures doivent céder aux supérieures. Si donc dans de certains cas singuliers la pitié, l'affection, la reconnoissance se trouvent en une opposition réelle avec le plus grand bien du tout, & que le sacrifice que nous nous voyons appelés de faire de ces devoirs particuliers à l'intérêt commun prévienne des inconvéniens plus grands que ne peuvent l'être ceux de l'exemple que nous donnons, la nature nous autorise à changer la nécessité en loi. La maxime *qu'il ne faut point faire de mal pour qu'il en arrive du bien* est, selon notre Auteur, trop vague pour être de grand usage en Morale. Ce qui est mauvais dans les cas ordinaires cesse de l'être dans les cas extrêmes. Nos idées des vertus ne sont nées que des observations générales, que nous avons faites sur la tendance de certaines actions au bien public, & des sentimens de nos cœurs que nous y avons trouvés conformes. Mais
cela

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1755. 437

cela même, loin d'exclurre les exceptions, en prouve la nécessité, de même que la loi qui défend de jurer ou de dérober est limitée par les circonstances. La grande difficulté est sans doute de fixer les limites de ces privilèges de la nécessité. Mr. Hutcheson avoue, qu'il y a des loix si sacrées qu'aucun motif ne peut jamais en dispenser, & que dans de certains cas l'incertitude est inévitable. Mais cette indétermination n'ébranle pas plus les fondemens de la Morale, que l'ignorance de la quadrature du cercle n'infirme ceux de la Géométrie. J'ai tâché d'exprimer de mon mieux la pensée & les principales raisons de notre Auteur; mais après tout il faut lire son livre, & ne point précipiter son jugement. Je n'en forme aucun sur des questions si difficiles.

Je n'indique les sujets du XVIII. chapitre, qui roule sur la décision des controverses dans l'état d'égalité, que parce qu'il fournit à notre Auteur sa transition du droit naturel au droit politique. Les arbitra-
ges

ges ne se font pas assez respecter ; la nécessité où se trouvent les particuliers de se faire justice à eux-mêmes & de repousser la force par la force ne peut que troubler & rendre précaire la tranquillité publique. Pour éviter ces inconvéniens , les hommes ont jugé à propos de former des associations , où l'intérêt particulier ne pût prévaloir sur la force réunie de tous. Ainsi se sont formés les divers gouvernemens , ainsi s'est introduite peu - à - peu la *police civile*. Le troisième livre est destiné à nous faire connoître ces changemens de l'état de liberté parfaite à celui de sujettion partielle. Jettons un coup d'œil sur cette dernière partie du travail de notre savant Professeur , & hâtons - nous de finir.

Si l'Auteur eut assez vécu pour donner la dernière forme à cet ouvrage , je doute que les trois premiers chapitres eussent été laissés à la tête de ce livre. Ils roulent sur la *société conjugale* , sur l'*autorité paternelle* & sur les *obligations de la servitude*. Il est bien vrai que les
ré-

relations d'époux & d'épouse, de père & d'enfans, de maître & de domestiques, sont fondées sur des états accessoiress, & que l'homme ne s'y trouve plus en quelque sorte isolé. Mais dès que Mr. Hutcheson avoit fait entrer dans le livre précédent les principales questions sur la propriété, sur les conventions, & sur l'esclavage, il n'eût pas dû en séparer celles qui tiennent à ces unions particulières, dont la nature seule détermine les droits, & qui dans leur essence sont indépendantes du gouvernement. Notre Philosophe étoit, ce semble, d'autant moins obligé de s'astreindre à l'ordre de ceux, qui regardent les sociétés domestiques comme les premières ébauches des sociétés civiles, qu'il est entièrement éloigné de leurs idées, & sur le fait & sur le droit. Il ne donne aucune supériorité à l'un des deux sexes sur l'autre dans le mariage, il borne l'autorité paternelle à l'âge de discrétion, & ne considère la servitude, même à vie, que comme une espèce de contract. On lira au reste
avec

440 JOURNAL BRITANNIQUE.
avec plaisir les détails de notre Auteur sur ces divers sujets, & en particulier sur la Polygamie, & sur le Divorce.

Après avoir déterminé dans le IV. chapitre les *motifs*, qui ont porté les hommes à se défaire d'une partie de leurs droits par *l'institution des sociétés civiles*, Mr. Hutcheson recherche dans le V. la *manière dont les corps politiques se sont formés*. Il n'aggrave ni ne diminue, comme l'ont fait quelques Auteurs, les inconvéniens de l'anarchie pour faire valoir ou pour déprécier les avantages de la société civile. Il suffit que l'une l'emporte sur l'autre, du moins dans son but, pour que les hommes n'aient pû être déterminés à s'y soumettre ou à y rester, que de leur pure volonté, & dans l'espérance d'y trouver, toute compensation faite, la plus grande somme de bonheur.

Le VI. chapitre contient une *comparaison des diverses formes de gouvernement*, suivant l'ordre d'Aristote & de la multitude innombrable d'Auteurs qui sont venus après lui.

Notre

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 441

Notre Savant y fait paroître autant de sagesse que de pénétration, mais c'est pour lui un grand avantage d'avoir écrit avant & de paroître après l'inimitable Auteur de *l'Esprit des Loix*. Ombre illustre d'un Sage, dont les ouvrages & les vertus annoblirent l'humanité, vous que pleure la France ou plutôt l'Europe entière, vous enfin dont le nom servira désormais à désigner avec notre siècle l'époque de la liberté & le commencement du règne de la vertu, recevez ce grain d'encens de la part d'un homme, qui vous lut dès qu'il fut lire, à qui dès lors vous apprîtes à aimer ses semblables & à se respecter soi-même, & qui dans cet instant sent toute la douleur de n'avoir point pour vous louer la plume des Maupertuis & des d'Alembert.

On sera charmé de trouver dans le VII. chapitre les *droits des magistrats & des peuples* définis & fixés. La matière de la résistance se trouve ici mise dans un beau jour. Les principes, que Mr. Hutcheson a fait valoir dans les diver-

ses parties de son ouvrage, sont ramenés dans celle-ci. Quelque défectueux que puisse être un gouvernement, il ne faut songer à en secouer le joug, que lorsque les maux qu'il entraîne sont supérieurs à ceux qui accompagnent d'ordinaire une révolution. Dans ce cas le peuple a droit de revendiquer un pouvoir, qui dérive originairement de lui, & qui ne doit jamais devenir à son égard une source de maux plus funeste que l'anarchie.

Il est aisé de juger par ceci, que notre Auteur fait peu de cas du droit divin, patriarchal, ou patrimoniel. Moins encore peut-il approuver celui de conquête, qui selon lui pèche par le fondement. Les *loix des successions* à la suprême autorité sont toujours, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit dans le VIII. chapitre, établies par le peuple, pour prévenir des divisions & des desordres, & révocables par conséquent lorsqu'elles font naître les maux qu'on vouloit prévenir. Un Prince, qui manque essentiellement aux engagemens de sa charge, ou
qui

qui de père du peuple travaille à en devenir le tyran, s'attire l'exclusion & peut la transmettre à sa race. Les colonies ont à l'égard du païs d'où elles sont sorties les relations qu'ont les peuples à l'égard des chefs; & leur avantage est également & l'origine & la mesure de leurs obligations & de leurs droits.

Toutes les questions relatives à l'*institution des loix* & à leur *exécution* trouvent leur place dans le chapitre IX. Le X traite des *loix de la guerre*, & l'on nous donne sous ce titre les principes généraux sur les droits des Ambassadeurs. Enfin dans le dernier on traite de la *dissolution des Etats*. L'énergique écrivain finit son livre par des réflexions pathétiques sur le sort des principaux empires, & sur la vanité humaine qui cherche l'immortalité où elle ne peut être & ne se trouvera jamais. „ Puisque nous voyons, „ ce sont les derniers mots de ce livre, „ tous les Etats & toutes les „ villes de la terre dans un état „ d'instabilité, qui les fait chancel-

„ ler, & qui annonce leur chute,
 „ aspirons après la Cité dont les fon-
 „ demens solides & éternels se
 „ trouvent dans les cieux, & dont
 „ l'architecte & le bâtisseur est Dieu
 „ même.”

A R T I C L E VIII.

The ELEMENTS of the CIVIL LAW
 by JOHN TAYLOR D. D.
 Rector of Lawford
 &c.

C'est-à-dire

Les ELEMENTS du DROIT CIVIL
 par Mr. TAYLOR Docteur en
 Theologie. A Cambridge 1755.
 In 4. pag. 589. Prix d'une
 guinée.

C'Est ici un Ouvrage de Mr. Tay-
 lor, favant Jurisconsulte &
 Critique de Cambridge, déjà très
 avan-

Mois de Nov & de Déc. 1755. 445

avantageusement connu par la belle édition de *Demosthene* qu'il donne au public, & dont il annonce le second volume comme fort avancé & en état d'être publié cet hiver. Chargé de l'éducation de deux petits fils d'un des Seigneurs les plus distingués de l'Angleterre, il paroît qu'on exigea de lui qu'il leur développât les sources de nos devoirs, les fondemens de la justice & de l'équité, & les principales obligations, qui découlent des diverses circonstances où la Providence nous a placés.

„ On voulut qu'il considérât non
„ seulement les proportions & les
„ contours de la Nature elle-même,
„ mais aussi les ombres & le
„ coloris des Sociétés civiles, & de
„ l'Ecole en particulier, qui a dû
„ finir de la manière la plus heureuse... Pour remplir ces vues,
„ après avoir posé les fondemens
„ sur les vérités primitives des Loix
„ Naturelles, Mr. Taylor s'est vu
„ aisément déterminé par le consentement de tous les siècles &
„ de toutes les nations à faire choix
„ du Système de ce peuple, qui

„ fans comparaison (car il n'a des-
 „ sein d'en faire aucune) a toujours
 „ passé pour le meilleur commen-
 „ taire qu'il y ait eu sur le grand
 „ ouvrage de la Nature.”

„ Les Loix Romaines sont avan-
 „ tageusement distinguées de tout
 „ autre Corps de Loix , au moins
 „ pour le dessein que se proposoit
 „ Mr. Taylor. Elles formèrent
 „ originairement un Système , qui
 „ étoit bon dès ses premiers com-
 „ mencemens. Elles furent le ré-
 „ sultat de l'attention continuée des
 „ plus sages Législateurs ; formées
 „ sur les principes les plus équita-
 „ bles & les plus raisonnables de
 „ l'humanité , elles durent leur per-
 „ fection aux soins continuels , qu'on
 „ prit de les comparer avec celles
 „ des autres nations ; justifiées par
 „ une longue expérience , elles n'ont
 „ pû être oubliées que pour un tems,
 „ & par une révolution pleine d'é-
 „ quité on les voit actuellement ho-
 „ norées , commentées & adop-
 „ tées par plusieurs Etats , qui sont
 „ venus longtems après l'Empire
 „ Romain.”

Je transcris ces éloges de Mr. Taylor d'autant plus volontiers que la Jurisprudence Romaine n'étant que peu cultivée en Angleterre, & n'y étant véritablement que de très petit usage, on ne doit guère s'attendre au-delà de la mer à trouver ici des partisans si zélés. Peut-être même reprochera-t-on à Mr. Taylor de s'être un peu trop laissé entraîner au torrent, & d'avoir franchi, grâce au panégyrique, la précision de l'exacte vérité. Car je ne vois pas que les Loix Romaines aient été originairement un Système. La Législation des Rois ne s'étendit que sur peu d'objets, & leurs vues différoient certainement beaucoup de celles des premiers Consuls, comme celles de ces Magistrats ne pouvoient être les mêmes que celles des Décemvirs. Si les anciens Jurisconsultes ont regardé les Loix des XII Tables comme la source de tout leur Droit Politique & Civil, il faut en même tems convenir que l'histoire ne nous donne pas des impressions assez avantageuses de ceux qui en furent

les Auteurs pour en faire des Législateurs si sages & si éclairés. Aussi la Démocratie, qui prévalut ensuite chez les Romains, affoiblit ou fit tomber en désuétude toutes les dispositions des Loix Décemvrales, qui ne s'accordoient pas avec la constitution présente du Gouvernement. C'est le Droit public & politique de ce période de la République, qui attire principalement & qui fixe notre attention, mais il ne paroît pas que le Droit Civil ait fait alors les mêmes progrès; il fut abandonné avec trop de négligence à la discrétion des Préteurs & à la pratique des Jurisconsultes. Pour trouver donc cette époque vantée par Mr. Taylor où le Droit Romain fut originairement un Système tracé par les plus habiles Législateurs, faudra-t-il descendre jusqu'au tems que Rome après avoir perdu sa liberté devint la proie de cette étrange suite d'Empereurs, qui la plupart se succéderent les uns aux autres si rapidement, qu'à peine avoient-ils le tems de pourvoir à leur propre sûreté, loin d'être en
état

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 449

état de travailler avec prévoyance au bien public ? Il est vrai qu'on trouve parmi eux Trajan, Adrien, les Antonins & Alexandre Sévère, mais on ne pourroit pas supposer avec vraisemblance que les Successeurs de ces grands Princes fussent animés du même esprit qu'eux. Les Ordonnances des uns & des autres sont pourtant confondues dans le Code, & jouissent d'une égale autorité. Celles-là même qui sont les plus nombreuses sont celles de Justinien l'Auteur de la Compilation, dont un des plus judicieux Ecrivains de notre siècle ne peut expliquer les variations & les inconstances, qu'en admettant la vérité de l'Histoire Anecdote de Procope, où le Vainqueur des Vandales & des Gots est représenté comme un Prince méprisable, qui subordonnoit à son avarice l'auguste qualité de Législateur.

Je ne suis pas moins embarrassé à découvrir comment le Droit Romain, par préférence aux Loix de toutes les autres Nations, est fondé sur les principes les plus équitables &

les plus raisonnables de l'humanité.

A bien des égards, il me paroît dériver de mœurs dures qui ne sont point les nôtres. Les femmes y sont traitées comme les enfans, les enfans comme les esclaves, & les esclaves à peu de chose près comme les animaux domestiques. La Nature, la Raison, l'Equité n'enseignent rien de pareil. Avec le droit d'exposer ses propres enfans, de les mettre à mort, en un mot avec ce sceptre de fer, on pouvoit bien répandre la terreur dans la famille, mais on ne pouvoit pas y exciter si aisément l'amour, la tendresse & la reconnoissance. Nous admirons dans les tems reculés de telles Institutions, nous en gémirions si elles étoient autorisées par nos usages.

Je voudrois donc qu'on renfermât dans des bornes plus étroites ces é-lages du Droit Romain, & qu'on se contentât de l'envisager comme un reste précieux de l'Antiquité qui mériteroit d'être étudié avec soin, quand ce ne seroit qu'à cause qu'il nous facilite l'intelligence de ces

Au-

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 451

Auteurs que nous regardons avec raison comme des modèles. D'ailleurs il exerce l'esprit & sert à méthodiser sur un plan passable les idées de Justice & d'Equité. Il est de fait enfin qu'il est introduit d'une manière subsidiaire dans la plupart des Etats de l'Europe & qu'il fait partie de leurs Loix.

Quoi qu'il en soit, Mr. Taylor après avoir donné plus d'étendue à son plan, consacre au public ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que pour un usage particulier. Il y est porté par les mêmes ordres qui l'avoient engagé à traiter ce sujet. Il connoit les imperfections de son ouvrage, qu'il ne veut pas qu'on regarde autrement que comme un cours de leçons, mais qu'il espère qu'on ne lira pas sans fruit. „ Ce sera tou-
„ jours un avantage, ajoute - t - il
„ modestement, si ceux qui vien-
„ dront après lui mieux préparés
„ pour un Ouvrage de cette natu-
„ re, peuvent être portés par son
„ exemple à enrichir leur Système
„ de Droit Civil plus qu'on ne l'a
„ fait jusqu'à présent, de nouvelles

„ recherches sur les Mœurs , les
 „ Rites & les Coutumes des Ro-
 „ mains , & s'ils trouvent par con-
 „ séquent quelque mérite dans le
 „ dessein de cet ouvrage , quelle
 „ qu'en soit l'exécution. ”

Les Jurisconsultes qui ont travaillé sur le Droit Romain s'y sont pris de différente manière. Les uns, dans de simples vues de pratique, ont tâché de s'assurer jusqu'à quel point on en devoit admettre les décisions, & comment on pouvoit les appliquer à des cas semblables & non énoncés expressément dans le texte même des Loix. Les premiers Praticiens , il faut l'avouer, participèrent à l'ignorance des tems où ils vécurent; mais depuis la renaissance des Lettres on a profité de tous les secours , & le Droit Romain mieux entendu a été appliqué plus judicieusement qu'il ne l'étoit dans le sein de la barbarie. Il est d'autres Jurisconsultes , qui regardent le Corps de Droit comme un Auteur Classique, dont ils s'attachent à développer les Antiquités, & auquel ils rapportent tous les passages
des

des Anciens qui peuvent y répandre du jour ou en recevoir. Il en est d'autres enfin, qui mettant en œuvre les lumières du Droit Naturel & l'Esprit Philosophique de notre siècle, s'en servent pour examiner la justice, l'équité & la convenance des Loix Romaines, & se règlent dans l'estime qu'ils en font plutôt sur cet examen que sur l'autorité qu'elles ont eues, ou celle dont elles peuvent encore jouir actuellement.

Mr. Taylor n'a pas négligé cette dernière partie, quoiqu'il paroisse avoir fait des Antiquités & de la Critique son objet principal. Il prodigue véritablement une érudition immense, toujours curieuse & originale, même lorsqu'elle l'écarte de son sujet, ce qui arrive peut-être un peu trop fréquemment dans un Ouvrage didactique tel que celui-ci. C'est un vrai malheur que de nos jours les Sciences deviennent si volumineuses. Ce que Mr. Taylor nous donne ici sous le nom d'Elémens du Droit Civil ne comprend qu'une explication des douze premiers Titres des Instituts de Justi-

nien & qu'un Chapitre assez long sur l'Origine & la Nature de la Propriété avec quelques remarques sur les Contrats d'échange & de vente & sur les Successions par Testament & ab intestat. Si les premiers Elémens sont de cette étendue, quelles lectures ne faudra-t-il pas faire, je ne dis pas seulement pour parvenir à entendre les quatre Livres des *Justinus* mais pour posséder le Code & le Digeste? Quel tems ne faudra-t-il pas employer pour digérer ces lectures & embrasser la science du Droit en son entier? La facilité des études exigeroit donc que les Savans donnaissent un peu plus dans le laconisme, qu'astreints religieusement à un plan ils proscrivissent sans miséricorde toute digression, qu'en un mot ils se contentassent de traiter un sujet, sans vouloir jamais l'illustrer, ou plutôt le faire perdre de vue à leurs Lecteurs.

Je n'entreprendrai pas un Extrait suivi de tout l'ouvrage de Mr. Taylor, cela me jetteroit dans des longueurs. Un précis de son *Traité sur le Mariage*, suffira pour donner
quel-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 455
quelque idée de la manière dont il manie ses fujets.

Mr. Taylor remarque d'abord , que l'établissement du mariage a fait dans tous les tems un des grands objets de l'attention des Sociétés Civiles , parce que le mariage est le Séminaire de la Société , & que le bonheur des particuliers toujours lié avec celui du public , y est infiniment intéressé. Aussi Platon veut-il que son Législateur parte de ce principe , & qu'avant toutes choses il songe à établir le bon ordre dans la famille , afin de mieux l'établir dans la République.

Il y a eu des Nations , qui ont envisagé cette union d'une manière trop bornée & peu judicieuse , comme si la propagation de l'espèce en étoit le seul but. Mr. Taylor cite les Lacédémoniens , parmi lesquels Licurgue tout rempli d'attention pour entretenir la bonté de la race de ses Citoyens , introduisit beaucoup de licence & de dérèglement. Il blame les Romains d'avoir exclu leurs Esclaves des droits du mariage , & d'avoir toléré le concubina-
ge.

ge qui approchoit si fort de la polygamie des autres Nations. Il n'a garde d'approuver les Canonistes, qui ont interdit l'union conjugale à une partie considérable du genre humain, & qui d'ailleurs l'ont rendue mystérieuse en faisant un Sacrement.

Mr. Taylor considère le Droit matrimonial comme formant un Droit Civil mixte, dont les dispositions dérivent en partie du Droit naturel & en partie des Institutions positives. C'est ainsi que la Nature, quoiqu'elle suppose que les parties contractantes soient d'un âge propre à procréer des enfans, laisse à la Loi positive de fixer cet âge dans les différens Climats. „ C'est ainsi „ encore que la propagation de l'Es- „ pèce, qui étoit tout ce que la Na- „ ture se proposoit dans l'instinct „ réciproque des deux Sexes est „ dirigée par les Loix positives à „ former l'union intime du mari & „ de la femme, les conjonctions „ vagues & illégitimes sont décou- „ ragées, les Successions sont ré- „ glées, & l'éducation est assurée „ sur

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 457

„ sur des fondemens certains”. Les Anciens ont cru avoir obligation de ces avantages aux fondateurs des Etats & des Empires. On le prouve par Horace, par Lucrece & par un fragment de Calvus. C'étoit pour cette raison que Cecrops, qui parmi les Atheniens avoit établi le mariage fut surnommé *Διφύης* comme cela se justifie par des passages de Nonnus, du Scholiaste d'Aristophane, d'Eustachius sur Homère, de Suidas & de Tzetzes tous inférés dans le texte, quoiqu'il faille néanmoins convenir que Plutarque & d'autres Auteurs donnent une différente origine à cet important surnom de Cecrops.

Après cette espèce d'exorde, Mr. Taylor distribue en quatre parties ses réflexions sur le mariage; il considère 1. Ce que c'est que le mariage 2. Sur quoi il est fondé 3. De quelle manière on le contracte, & 4. Quelle en est la dissolution.

I. Pour remplir son premier objet, Mr. Taylor „ produit & explique „ que les differens noms sous lesquels le mariage étoit connu des „ An-

„ Anciens , ce qui développe quel-
 „ ques-unes de leurs Antiquités &
 „ les idées qu'ils avoient de ce Con-
 „ trât & des Solemnités qui y ap-
 „ partiennent”. Me tromperois-je ?
 mais il me semble que Mr. Taylor
 me donne le change ; il me promet
 une chose & il m'en présente une
 toute différente. Je m'y soumets
 pourtant puisqu'il le faut & je vais
 le suivre dans les explications, qu'il
 donne des différens termes de *Ma-*
trimonium, *Nuptiæ*, *Connubium*, *Con-*
jugium, *Consortium* & *Contuber-*
nium.

Matrimonium est le terme généri-
 que, qui comprend tous les autres
 suivant les Loix Romaines ; c'est-à-
 dire les mariages qui ne sont pas de
 Droit Naturel aussi bien que ceux
 auxquels le Droit Romain attribue
 des effets Civils, les mariages des
 étrangers & des esclaves aussi bien
 que ceux des Citoyens Romains.
 Mr. Taylor introduit l'étymologie
 de *Matrimonium*, ainsi nommé à
Matre quam demonstrat Natura, au
 lieu que le Pere est celui *quem Nu-*
ptiæ demonstrant, & sans doute à
 cau-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 459

cause de la ressemblance de la terminaison, il place ici la définition de *Patrimonium*. Il passe ensuite à la distinction des enfans en légitimes & illégitimes, & il explique les différentes espèces de ces derniers. Il remarque que chez les anciens Romains les enfans naturels *Spurii*, *Notbi*, étoient ceux qui étoient nés de femmes esclaves, & que ce ne fut guères que vers le tems de Constantin, qu'on nomma enfans naturels ceux qui étoient nés dans le concubinage. Justinien, bien loin de l'abolir; s'attacha à le régler; & dans l'état où il laissa les choses, la concubine a un état fixe; elle est *Mulier libera innupta, quam Vir Coelebs domi concubinatus causâ habet*. Le concubinage ne fut aboli en Orient que par l'Empereur Leon, & il a même duré beaucoup plus long-tems en Occident.

Nuptiæ c'est le mariage des Citoyens Romains, contracté conformément à la teneur des Loix. *Jussum Matrimonium, Consortium omnis vitæ, Divini & Humani Juris Communicatio*. C'est aussi la solennité

460 JOURNAL BRITANNIQUE.
nité elle même, le festin Nuptial,
les nôces. Chez les Grecs le terme
de γαμος se prend dans le même
sens. Il faudroit être bien incrédu-
le pour en douter, après tous les
témoignages que le savant Auteur
allègue. Le plus hardi Pyrrhonien
ne résisteroit pas à des passages d'Ho-
mère, d'Euripide, de Plutarque,
de Démosthène, de l'Evangile se-
lon St. Jean, à une loi du Code,
à une autre du Digeste, à Tacite,
à Juvenal, à Apulée & finalement
au Livre de Tobie, tous cités ici
pour assurer un fait de si grande con-
séquence.

Mr. Taylor n'oublie pas l'étymo-
logie de *Nuptiæ a nubendo*. La nou-
velle mariée, lorsqu'on la condui-
soit chez son époux, avoit la tête
couverte d'un voile de couleur jau-
ne qui se nommoit *flammeum*. Mais
cette étymologie ne le satisfait pas;
il en préfère une autre tirée d'une
racine Hébraïque qui se trouve dans
le Prophète Isaïe au Chap. XXVII.
v. 6. & qui signifie *fruit, production,*
naissance, propagation. „ C'est-là
„ le but du mariage, ajoute-t-il
„ im-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 461

„ immédiatement après cette pré-
„ cieuse découverte , & la clause
„ que c'étoit *liberorum quærendorum*
„ *causa* faisoit souvent partie du
„ contrat. Les Grecs distinguoient
„ leur mariage légitime par une
„ formule approchante”. Là-dessus,
Isidore de Péluſe, Ariſtænete, Lu-
cien & Plutarque viennent au ſe-
cours de Mr. Taylor, & juſtifient
pleinement ce qu'il avance. J'a-
vouerai que l'explication des Grecs,
malgré tout le reſpect que je leur
dois, ne me paroît pas ſi délicate
que celle des Latins, à cauſe de l'al-
luſion un peu trop marquée qu'elle
fait au labourage. Mais il faut que
cela même couvre quelque myſtère
important, puisſque Mr. Taylor y
revient dans le Chapitre de la puis-
ſance paternelle, & cite même Ar-
témidore qui a traité de l'utile ſcien-
ce d'interpréter les ſonges. Le mor-
ceau eſt curieux, & l'on ne ſera pas
fâché de le trouver ici. „ Il eſt de
„ bon augure, dit ce ſage Devin,
„ pour ceux qui cherchent femme
„ & pour ceux qui n'ont point d'en-
„ fans, de ſonger qu'ils labourent,
„ qu'ils

„ qu'ils sèment ou qu'ils plantent.
 „ Le champ n'est autre chose que
 „ la femme, les grains & les plan-
 „ tes sont les enfans, le froment
 „ les garçons & l'orge les filles”.

Mr. Taylor semble regretter de ne pouvoir assez s'étendre sur la cérémonie de conduire la nouvelle mariée chez l'époux, parce que cette formalité étoit réputée une espèce de consommation du mariage, & qu'elle étoit revêtue de plusieurs circonstances remarquables, qu'il parle d'éclaircir quelque jour dans un Ouvrage à part, où il souhaiteroit rassembler toutes les lumières, que donnent sur ce sujet les bas reliefs, les médailles, les statues & les autres monumens de l'antiquité. Il ne peut toutefois se résoudre d'abandonner la matière, il la reprend plus bas. Il cite trois passages de Plutarque, qui développent une opinion différente de celle qui est rapportée dans Tite Live sur l'origine du cri nuptial *Tbalaïus*, & s'il ne décide pas entre ces deux Auteurs, du moins il tire de l'allusion une morale respectable sur l'attachement
des

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 468

des Dames Romaines au travail ;
,, elles ne se distinguoient point par
,, la fureur du jeu , mais par le fu-
,, seau & la quenouille". Il décou-
vre bien quelque trace de l'enleve-
ment des Sabines dans cette partie
de la cérémonie où l'on séparoit
avec une javeline la chevelure de la
nouvelle mariée , quoiqu'il ne puis-
se se persuader que la violence avec
laquelle on l'arrachoit du sein de la
mère ou de la plus proche parente
fût autre chose qu'une bienfaisance
pour l'état d'une fille élevée dans la
modestie & dans la retraite. Il
trouve que chez les Athéniens aussi
bien que parmi nous , c'est - à - dire
en Angleterre , les filles étoient *don-
nées en mariage* , & ne paroissoient
presque en rien dans la stipulation.
Je crois pieusement cela des Athé-
niennes , mais je sai que dans ce
païs-ci il n'y a pas plus de deux ans
qu'il a fallu un Acte de Parlement
pour empêcher les filles de se ma-
rier à leur fantaisie , souvent à des
objets indignes , & lorsqu'elles a-
voient à peine atteint l'âge de pu-
berté. Elles alloient encore plus
loin

loin que l'Angélique du Malade Imaginaire; *Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle, & quand un mariage nous plait, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne.*

Ce seroit trop exiger d'un extrait, que de vouloir qu'après Mr. Taylor je m'étendisse sur les mariages plus ou moins solennels des anciens Romains. Je me contenterai de remarquer qu'après avoir rangé dans la première classe *Usus, Coemptio, Confarreatio*, il paroît ensuite douter que les mariages contractés de la première de ces trois manières fussent solennels, & cela sans en alleguer des raisons bien convaincantes. Chez les Romains la prescription *Usucapio* étoit aussi bien que la vente solennelle *Mancipatio* un moyen d'acquérir la propriété; & si en conséquence d'une vente imaginaire la femme passoit sous le pouvoir du mari comme si elle eut été sa fille, il y a lieu de croire que la fiction de la prescription devoit produire le même effet.

Com

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 465

Connubium, *Conjugium*, ce sont des synonymes de *Nuptiæ* & de *Matrimonium*, & je ne vois rien ici de particulier que la remarque que fait Mr. Taylor, que dans les bons Auteurs Latins, au moins chez ceux qui ont écrit en prose, le terme de *Conjux* n'est jamais appliqué qu'à la femme.

Consortium signifie en général, société, communauté; *si inter fratres consortium initum fuerit*, dit Papien L. 52. §. 8. D. *pro Soc.* Ce n'est donc point un terme approprié à aucune espèce de mariage, & je suis surpris de le trouver ici parmi d'autres qui le sont. Peut-être Mr. Taylor ne l'a-t-il placé dans cet endroit, qu'à cause que Modestinus définit le mariage, *Consortium omnis vitæ*, & que cela fournissoit une occasion d'envisager l'espèce de Communauté, qui subsistoit entre mari & femme par les Loix Romaines. Cela se réduisoit à participer dans le cours de la vie aux mêmes avantages & désavantages, & c'est ce que signifioient suivant notre Auteur, l'eau & le feu qui fai-

Tome XVIII.

X

soient

soient une partie si essentielle de la solemnité du mariage. Quant à la communauté de biens, on se contenta de la tolérer, lorsqu'elle avoit été stipulée par Contrât ; on permit même à la femme d'avoir des biens en propriété séparément du mari, ce que Mr. Taylor regarde comme un peu contraire au bon ordre de la Société, & suivant sa coutume il cite là-dessus un trait assez malin de Plaute.

Contubernium c'est le mariage des Esclaves ; on les obligeoit de n'en pas contracter aux degrés défendus par les Loix naturelles. C'est que, dit Mr. Taylor, en appliquant ici une expression des Instituts, le Législateur peut abroger ce qui est de Droit Civil & non ce qui est de Droit Naturel. Par cette raison on auroit dû infliger la peine de l'adultère à un esclave, qui débauchoit la femme d'un autre esclave, puisque l'adultère est une violation de la Loi naturelle. Une Loi du Code citée par Mr. Taylor, ne laisse pas de porter expressément le contraire, ce qui me persuade bien que les Romains

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 467

maines comme dit un Auteur célèbre „ n'ont jamais eu de bonne police à cet égard. Ils lâchèrent la „ bride à l'incontinence des maitres, „ ils privèrent même en quelque „ façon leurs esclaves du droit des „ mariages. C'étoit la partie de la „ Nation la plus vile; mais quelque vile qu'elle fût, il étoit bon „ qu'elle eut des Mœurs; & de „ plus en lui ôtant les mariages, on „ corrompoit ceux des Citoyens”.

II. Mr. Taylor examine la nature & l'essence du mariage, & sur quels principes il est fondé.

On pourroit dire en peu de mots, que l'Auteur de la Nature, dans le dessein de la propagation de chaque espèce d'animaux, a subordonné les deux sexes l'un à l'autre; qu'il les invite par le sentiment du plaisir à satisfaire l'instinct réciproque qu'il a mis chez eux; qu'il a donné à l'homme non seulement le même instinct mais aussi une raison qu'il n'a pas donnée aux autres animaux, & que cette raison dans les enfans exige une longue culture, en un mot l'éducation. C'est ce qui doit

différencier les conjonctions des deux sexes dans l'espèce humaine de ce qu'elles sont chez les autres animaux. Il faut réunir la propagation & l'éducation; ces deux objets sont également dans les vues de la Providence. Que feroit l'homme sans raison, & la raison sans éducation? La propagation toute seule n'est pas même le but de la Prostitution, & l'éducation ne sauroit être qu'imparfaite dans le Concubinage. La Polygamie, avec d'autres inconvéniens, doit plutôt nuire à la propagation que la favoriser, & la trop grande facilité des Divorces privera fréquemment les enfans des tendres soins d'une mère. Le Mariage, tel qu'il est établi parmi nous, a donc l'avantage de satisfaire mieux qu'aucune autre union, aux vues que s'est proposé l'Auteur de la Nature.

Telle est la théorie de la plupart des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, & de Mr. Taylor en particulier; mais comme son plan n'est pas seulement de consulter la Nature, mais aussi de consulter les Auteurs qui l'ont

l'ont recherchée avant lui, son discours paroîtroit à des lecteurs François un peu surchargé de citations. Par exemple, pour prouver ou pour illustrer l'instinct des deux sexes, il cite Cicéron, Lactance & Dion Cassius. Il introduit un passage d'Aristote, où ce Philosophe observe dans le genre Animal & dans le genre Végétale la même tendance à se perpétuer. Il ne peut s'empêcher de citer Euripide, pour justifier que la tendresse paternelle porte ses vues au delà de l'éducation des enfans, & qu'elle travaille à les laisser bien établis dans le monde. Il conclut en disant „ qu'on découvrira aisément „ que le Mariage est la chaîne d'or „ qui soutient la succession de la „ Nature, & qui lie le passé avec „ le présent & l'avenir ". Cette chaîne d'or se trouve dans un endroit de Thémistius, qu'il rapporte fidèlement en Grec, & qu'il éclaircit ensuite par deux passages de l'Hyppolite de Sénèque, où le sentiment a du rapport à celui de Thémistius. L'expression de Sénèque, *Unius ævi turba*, lui rappelle Flo-

rus & Tite-Livre, qui ont dit l'un & l'autre que sans l'enlèvement des Sabines les Romains auroient été *Unius ætatis populus*, & comme si cela n'étoit pas suffisant, il ajoute quatre ou cinq vers de Lucrèce & un passage de Dion Cassius, qui fait en Grec la même allusion qu'avoit fait Lucrèce en Latin. Dans le fonds toute cette nuée de témoins ne sert qu'à établir un fait que nous avons devant les yeux, c'est que mettant toute métaphore à part, les hommes se succèdent les uns aux autres. Les Anciens exprimoient cela à leur manière, & sans avoir recours à eux, nous pouvons l'exprimer à la nôtre.

La nécessité du Mariage en constitue l'obligation naturelle; mais cette obligation n'est pas fort étroite, quoiqu'elle puisse le devenir dans la Société civile suivant l'exigence du cas. Une Nation guerrière a des pertes à réparer; elle aura besoin d'un plus grand nombre de citoyens qu'un peuple paisible & tranquille; il faudra donc chez elle donner des encouragemens à la population, &
in-

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 471
infliger des peines au célibat. La
Loi *Papia Poppæa* offroit un vaste
champ à Mr. Taylor, mais on ne
peut que glaner après l'excellent
traité de Mr. Heineccius sur ce su-
jet. Je trouve même dans ce judi-
cieux Auteur les endroits de Plutar-
que que rapporte Mr. Taylor tou-
chant les peines auxquelles on sou-
mettoit à Sparte ceux qui ne se
marioient pas ou se marioient tard,
aussi bien que les deux passages d'A-
ristote & d'Elie qui justifient que les
Immunités accordées à Rome au
nombre d'enfans pouvoient fort bien
être des copies de ce qui s'étoit
praticqué auparavant parmi les La-
cédémoniens. Mr. Heineccius a pris
encore les devants sur notre Auteur
au sujet des secondes nocces, & ne
lui laisse guère de citations origina-
les, excepté un passage curieux de
Mr. Rigault dans sa préface sur
Tertullien, où ce savant Editeur
découvre la cause de l'aversion que
les premiers Chrétiens témoignèrent
contre les secondes nocces, & mê-
me contre le mariage en général,
en l'attribuant avec raison à l'atten-

te prochaine où ils étoient de la venue de Jesus - Christ, & aux malheurs des tems, qui leur faisoient envisager les femmes & les enfans comme pouvant ralentir leur courage à souffrir le Martyre.

„ Il n'est rien, dit Mr. Taylor, „ par rapport au mariage que les „ Jurisconsultes Romains aient inculqué avec autant de force, que „ la vérité de la maxime, qu'il a „ son fondement & son essence dans „ le consentement seul; *Nuptias „ non concubitus sed consensus facit* ". L'Auteur nous annonçoit au commencement de son second chef qu'il alloit développer la nature & l'essence du mariage, & j'ai cru qu'il entendoit par-là la nécessité de cette union dans les vues de la prudence. A présent l'essence elle-même du mariage, c'est le consentement des parties !

Je respecte infiniment l'érudition de Mr. Taylor ; elle est d'une étendue peu commune ; mais je ne saurois faire le même éloge de sa Métaphysique, qui bronche un peu trop souvent. Ce que j'entens par Méta-
phy-

physique, c'est le talent que La Bruyere reconnoissoit à tous les grands Auteurs, de bien définir & de bien diviser. Chez eux les mots ne se prennent jamais dans un sens vague & indéterminé; chaque chose prend sa place, & ce qui précède sert toujours à répandre de la lumière sur ce qui suit.

Qu'il me soit permis d'attribuer en partie l'embarras de Mr. Taylor sur cette matière au défaut d'une distinction, dont il auroit pu aisément s'appercevoir, c'est que le terme de Mariage se prend pour un contrat & pour une société. Il est contrat dans la maxime de Droit, *Nuptias non concubitus sed consensus facit*. Il se prend pour une société dans la définition de Modestinus, *Consortium omnis vitæ*. L'essence du mariage, lorsqu'on l'envisage comme un Contrat, c'est le Consentement; l'essence ou la nature du mariage, lorsqu'on le regarde comme une Société, ce sont les vues qu'a eu l'Auteur de la Nature en l'instituant.

Je ne suivrai pas Mr. Taylor dans les détails qu'il donne sur le consentement des parties & sur celui des

parens. Ils se trouvent dans une infinité de Livres de Droit, & sont souvent mieux rendus là où l'on a cherché à les resserrer, que lorsqu'on a prétendu les renfler & les étendre. On veut à ceux qui viennent après tous les autres, un choix qui leur seroit aisé vu l'abondance de la matière, si la fourcilleuse délicatesse de notre siècle n'y mettoit bien des difficultés. Nous avons été gâtés par le bon & par l'excellent; nous sommes assez injustes pour rejeter le commun ou le médiocre. Après *l'Esprit des Loix* je ne me serois jamais attendu à voir un savant Jurisconsulte comme Mr. Taylor dévouer une page entière à considérer un cas impossible dans nos mœurs, l'erreur de la personne en fait de mariage. On n'épouse pas les femmes voilées comme du tems du Patriarche Jacob; ces fortes de questions sont donc pour nous des infiniment petits; qu'elles se renferment dans les écoles des Universités, il ne se peut rien de moins intéressant.

Qu'on compare le Chapitre 14.
du XXVI. Livre de *l'Esprit des*
Loix.

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 475

Loix avec le long discours de Mr. Taylor sur les mariages défendus entre parens, & en particulier avec le morceau que je vais traduire.

Il s'agit de remonter à la cause de la prohibition des mariages entre *Ascendans & Descendans*. „ Les

„ Jurisconsultes & les Philosophes

„ en ont rapporté différentes rai-

„ sons. L'inégalité d'âge, qui doit

„ nécessairement accompagner de

„ telles unions, est ce qui frappeit

„ le plus Socrate; mais cette con-

„ sidération est trop légère pour sou-

„ tenir un poids tel que celui d'une

„ prohibition de la Loi Naturelle.

„ La nécessité de la dispersion des

„ familles ne peut pas s'alléguer a-

„ vec plus de fondement, & est

„ étrangère à la raison des loix fon-

„ dementales de la Nature. Il y a

„ sûrement une violation de *pudor*

„ *naturalis*, c'est-à-dire de cette

„ pudeur naturelle, que Dieu a

„ plantée dans nos cœurs. La vio-

„ lence qu'on feroit à la Nature en

„ la faisant ainsi reculer sur elle-

„ même, elle dont l'effort & la

„ disposition est de travailler succes-

„ sivement à la propagation, en y
 „ employant les générations l'une
 „ après l'autre, & non ceux qui
 „ ont engendré conjointement avec
 „ ceux qui ont été engendrés, c'est
 „ de là que découle l'horreur natu-
 „ relle qu'on a pour ce mélange abo-
 „ minable. Il y a d'ailleurs un nou-
 „ veau sujet d'aversion naturelle à
 „ voir les principes d'honneur, de
 „ respect, de Religion & de devoir
 „ se mêler avec des idées charnel-
 „ les & voluptueuses. Enfin le
 „ respect dû à la mémoire d'un
 „ Père, s'il s'agissoit de l'union
 „ d'un fils avec sa mère, doit être
 „ de quelque considération, & quoi-
 „ que cela tout seul ne soit peut-
 „ être pas suffisant, cependant
 „ cela peut servir à grossir le
 „ compte."

Un Philosophe Persan, à qui on
 auroit proposé cette solution de la
 difficulté auroit eu quelque droit de
 se recrier. Sans doute qu'il se se-
 roit plaint que c'étoit-là expliquer
 nos coutumes par nos préjugés, &
 nos préjugés par nos coutumes ;
 peut-être même se seroit-il servi
 de

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 477

de quelques termes Persans un peu durs pour donner à entendre que dans la Logique de son païs cela se nommoit Cercle vicieux & pétition de principe ; mais sa mauvaise humeur auroit cessé avec Mr. de Montesquieu , dès qu'il se seroit apperçu qu'on alloit au fait , & qu'on ne cherchoit point à lui en imposer par des mots.

Mr. Taylor passe ensuite à la question de la Polygamie , qu'il ne fait qu'effleurer , pour se jeter à corps perdu dans l'Antiquité Grecque & Romaine. „ C'est une chose infi-
„ nie , dit-il , que d'entrer dans
„ toutes les disputes sur ce sujet ;
„ d'examiner ce que la Raison naturelle peut alleguer pour & contre ; de rechercher quels changemens peut apporter la différence des climats , & quelle influence peut avoir la proportion du nombre des garçons à celui des filles , proportion qu'on dit varier dans différens païs , & finalement pour-
„ quoi la Polygamie est condamnée dans l'Evangile pendant qu'elle
„ est permise dans le Vieux Testa-

„ ment jusqu'au point que le Lé-
 „ gislateur en suppose l'existence
 „ dans plusieurs de ses réglemens.
 „ Voyez Deut. XXI. vs. 15—17.”

Qu'il est heureux pour le public que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* n'ait pas été découragé par cette prétendue infinité de la matière, & qu'il ne se soit pas borné à nous donner de simples recueils que d'autres avoient indubitablement faits avant lui ! Ecrivain lumineux, qui pense toujours avec netteté & s'exprime avec précision ! Il se contente de parler sa langue sans en faire une mosaïque de Grec & de Latin ; il est bien au-dessus de chercher les fleurs, mais elles naissent naturellement sous ses pas. Quelle délicatesse par exemple dans ce trait décisif sur la préférence que méritent nos usages comparés à ceux de l'Orient. *Il est heureux de vivre dans ces climats, qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrémens semble parer la société, & où les femmes en se réservant au plaisir d'un seul servent encore à l'amusement de tous.*

IV. Mr.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 479

IV. Mr. Taylor vient enfin à la dissolution du mariage. Il établit fort bien que *Repudium* & *Divortium* étoient approchant synonymes, avec cette différence seulement ; c'est qu'on se servoit du premier de ces termes dans une signification plus étendue qu'on l'employoit également pour exprimer la dissolution du mariage & celle des fiançailles. C'est en effet constamment le langage des Jurisconsultes Romains, qui ne me paroissent point du tout avoir fait la même distinction que Mr. de Montesquieu, que le *Divorce* se fait par un consentement mutuel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle, au lieu que la *Repudiation* se fait par la volonté & pour l'avantage d'une des deux parties indépendamment de la volonté & de l'avantage de l'autre. Notre Auteur s'entient aussi avec raison à la datte, que donne Denys d'Halicarnasse à l'affaire de *Carvilius Ruga*, qui suivant la plûpart des Auteurs fut le premier des Romains qui répudia sa femme, & cela pour cause de stérilité & par ordre des Censeurs. Il

y a une méprise dans l'*Esprit des Loix* ; les Censeurs ne furent institués que l'an de Rome 312 : Carvilius Ruga ne pouvoit donc pas se soumettre à leur autorité soixante & onze ans avant la Loi des douze Tables, qui est de l'an 303. Le fait ne laisse pas d'être toujours un phénomène des plus embarrassans. Mr. Taylor a senti toute la difficulté sans en donner de solution ; celle de Mr. de Montesquieu est ingénieuse, peut-être même n'est-il guère possible d'en donner de plus satisfaisante sur un fait isolé, vu l'éloignement des tems & l'incertitude de l'histoire.

Notre Auteur développe les fondemens de la Doctrine des Jurisconsultes Protestans sur le Divorce pour cause d'adultère & de désertion malicieuse. Le cas d'impuissance qu'il rapporte au Divorce a toujours été regardé comme cause de Nullité, & l'est même dans les Etats Catholiques, qui n'admettent point de divorce proprement dit. Il compare les Loix des Athéniens avec celles des Romains, & montre fort bien

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 481

bien que la licence qui s'introduisit à Rome fut reprimée à Athènes en soumettant les causes de divorce à un jugement solennel. Il convient qu'Auguste tâcha de restreindre la trop grande facilité des divorces, mais il n'entre dans aucun détail. Ici encore il avoit été précédé par Mr. Heineccius qui a épuisé la matière. Voyez son *Traité Ad Leg. Pap. Pop. L. II. 19.*

Je ne saurois finir cet extrait, fans ajouter une ou deux réflexions. L'Anglois est sûrement une belle langue, riche, expressive & facile à manier. Le caractère de force & d'énergie lui est naturel; il faudroit le tempérer par la douceur, la légèreté & la délicatesse; au lieu de cela en poussant à l'excès ce qui étoit une perfection, on en fait un véritable défaut. Quand je lis de l'Anglois il me semble souvent que c'est de l'Hébreu ou du Chinois, tant les métaphores sont fréquentes, dures & outrées. A quoi ressemble cette expression de Mr. Taylor p. 369. que *plusieurs vertus qui brillent & étincèlent dans la liste des de-*
voirs.

voirs, ont reçu leur première lueur de la chaleur de l'instinct; & qu'en particulier ce principe de tendresse filiale étoit comme une rocaille de la Nature jusqu'à ce que l'humanité & le sentiment de reconnaissance lui eussent donné le poli & le lustre d'un devoir raisonnable.

Mr. Taylor me fournit encore une autre réflexion; c'est qu'il seroit à souhaiter que les Savans Anglois, supérieurs peut-être à ceux des autres païs, se prêtassent davantage à imiter leur politesse & leur décence. Je trouve que dans une digression assez inutile pour un livre de Droit, & très-peu intéressante en elle-même, notre Auteur fait encore un pas hors de son chemin, pour amener un diction de son païs, que *les François sont mauvais Maîtres mais bons Valets*. Il n'est point d'Avocat au Parlement de Paris, qui ne rougit toute sa vie s'il eût été capable de sacrifier la dignité de son sujet à l'envie de perpétuer un Adage si bas & si méprisable.

T.

A. R.

ARTICLE IX.

Lettres de deux Membres du
Collège des Médecins de Lon-
dres à l'Auteur de ce Journal,
sur l'INOCULATION.

„ JE vous envoie, Monsieur, la
„ dernière résolution, que no-
„ tre Collège vient de prendre.
„ Si vous voulez bien l'insérer dans
„ votre Journal, ce sera un moyen
„ de la répandre dans les diverses
„ parties de l'Europe, & il est de
„ l'intérêt de l'humanité que cette
„ déclaration soit généralement con-
„ nue. Voici les termes dont vous
„ pourrez vous servir.
„ On imprime à Londres un Dis-
„ cours prononcé dernièrement de-
„ vant le Collège des Médecins,
„ par Mr. Robert Taylor Membre
„ de ce Collège & célèbre Praticien
„ de cette ville. A la fin de cette
„ pièce, il contredit dans quelques
„ no-

„ notes divers faits prétendus avan-
 „ ces par le Dr. Cantwell dans sa
 „ *Dissertation sur l'Inoculation*. Il
 „ y ajoute le jugement suivant, que
 „ le Collège des Médecins vient de
 „ former *unaniment* sur ce sujet.

„ Le Collège des Médecins de
 „ Londres ayant été informé, que
 „ le succès de la pratique d'inoculer
 „ la petite vérole, & la réputation
 „ de cette méthode ont depuis peu
 „ été représentées sous de fausses
 „ couleurs parmi les étrangers a ré-
 „ solu de déclarer; que suivant leur
 „ avis les objections faites dans les
 „ commencemens contre l'inoculation
 „ ont été réfutées par l'expérience;
 „ que cette pratique est actuellement
 „ plus généralement estimée & pra-
 „ tiquée en Angleterre qu'elle ne
 „ l'avoit encore été; & qu'ils
 „ regardent cette méthode comme
 „ de la dernière importance pour l'a-
 „ vantage du genre humain.

„ Je suis, Monsieur,

„ Votre très-humble Serviteur

G. HEBERDEN.

„ Londres le 26. Décembre 1755.

„ J'ai

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 485

„ J'ai le plaisir, Monsieur, de
„ vous donner avis suivant ma pro-
„ messe, que j'ai inoculé cette an-
„ née dans l'hôpital 217 personnes,
„ sans en avoir perdu une seule.
„ Ce nombre joint à celui de 507
„ que j'avois inoculées auparavant,
„ & dont trois étoient mortes, fait
„ monter à 724 le nombre total de
„ ceux, qui ont subi cette opéra-
„ tion dans notre Hôpital.

„ Je suis, Monsieur,

„ Votre très-humble Serviteur

„ E. ARCHER.

Londres le 6 Janvier 1756.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

D'ABERDEEN.

L Es presses de cette ville, d'or-
dinaire peu employées, vien-
nent

486 JOURNAL BRITANNIQUE.
ment de nous donner le livre suivant; *The history of Peter the Great Emperor of Russia; to which is prefixed a short general history of the Country from the rise of that Monarchy; and an account of the Author's life, in two Volumes.* By Alexander Gordon of Auchintol Esqr. several years a Major General in the Czar's service. Aberdeen, printed by Douglass and Murray. 1755. In 8. Pr. 10. sb. C'est-à-dire *Histoire de Pierre le Grand Empereur de Russie, par Mr. Gordon Major General au service du Czar, précédée d'une relation abrégée des révolutions de cet Empire depuis son origine, & de la vie de l'Auteur.* On ne doit chercher dans ce livre que ce qui avoit rapport à la qualité d'un militaire, qui, témoin oculaire des expéditions du Czar, les raconte dans cet ouvrage, d'une manière simple & modeste. Plusieurs faits mal rapportés par les autres Historiens se trouvent ici dans un nouveau jour. La bataille de Narva, par exemple, qui dans la narration de Mr. de Voltaire, nous pré-

Mois de Nov. & de Déc. 155. 487

présente des exploits supérieurs à ceux qu'on trouve dans toutes les histoires & peut-être dans tous les romans, je veux dire l'attaque & la défaite de cent-mille hommes retranchés par huit mille, qui venoient auparavant de mettre en fuite deux corps de troupes, se trouve réduite à une action moins téméraire & moins miraculeuse. Charles XII. à la tête de 9000 soldats aguerris s'étant, sans opposition, avancé jusqu'aux lignes, derrière lesquelles se trouvoit son ennemi avec 34,000 hommes nouvellement levés, les y força sans beaucoup de peine. Mr. Gordon y fut fait prisonnier. Relâché en 1708 il fut présent à la bataille de Pultawa, à l'affaire du Pruth, & à diverses autres actions du Czar, dont il quitta le service en 1711. A la fin du second volume se trouve une épitaphe latine à l'honneur de Pierre le Grand, qui me paroît mériter d'être conservée.

*Alii felicissime exercitus duxerunt,
hic creavit;*

Eru-

Erubefce ars !

Hic vir maximus tibi nihil debuit ;

Exulta Natura !

Hoc flupendum tuum efl.

L'antithèfe manque cependant de juflèfle, & n'auroit point été approuvée par l'homme véritablement fingulier qu'on y loue. Si jamais perfonne ne dût plus à la Nature que lui, perfonne ne connut & n'eftima plus le prix de l'Art.

D'EDIMBOURG.

S'il en faut croire l'écrivain (Mr. Anderfon) à qui l'on doit le livre fuivant, c'eft à l'imitation de l'Auteur de l'Iliade qu'Herodote compofa fon hiftoire. L'évènement qu'il choifit, favoir la défaite de Xerxes valoit bien la guerre de Troye, & pour mieux faire valoir fon fonds, il l'enrichit d'épifodes, que lui fournirent fes voyages en divers pays du monde & l'amour du merveilleux de fon fiècle. C'eft à ce mélange qu'on doit ce qu'il dit du Prince infortuné, dont la nouvelle vie tirée
prin-

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 489
 principalement de l'Historien Grec
 porte pour titre, *The History of Croe-
 sus King of Lydia, in IV parts ;
 containing observations, 1. on the
 ancient notions of destiny ; 2. on
 dreams ; 3. on the origin and credit
 of oracles ; 4. and the principles upon
 which their responses were defended
 against any attack.* Edinburgh ;
 printed by Hamilton, Balfour, &
 Neill. 1755. In 8. pr. 2. sb. C'est-
 à-dire *Histoire de Croesus Roi de Ly-
 die, en IV. parties, où l'on trouve
 des observations 1. sur les notions an-
 ciennes de la destinée ; 2. sur les son-
 ges ; 3. sur l'origine & le crédit des
 oracles ; & 4. sur les principes,
 dont on se servoit pour les défendre
 contre toutes les attaques.*

Le nom célèbre, qui paroît à la
 tête de l'ouvrage suivant, & les
 questions intéressantes qui s'y trou-
 vent agitées, ne pourront que le
 faire rechercher. *Physiological Es-
 says, containing I. an Enquiry into the
 causes which promote the circulation
 of the very small vessels of Animals :
 II. Observations on the sensibility and
 irritability of the parts of men and*

Tome XVIII.

Y

other

490 JOURNAL BRITANNIQUE.
*other animals ; occasioned by Dr.
Haller's late Treatises on these sub-
jects. By Robert Whytt M. D. F.
R. S. Fellow of the Royal College of
Physicians and Professor of Medicine
in the University of Edinburgh. Prin-
ted by Hamilton, Balfour and Neill
1755. In 8. pr. 2 sh. Deux Essais
physiologiques de Mr. Whytt, dont le
premier contient des recherches sur la
cause du mouvement des fluides dans
les petits vaisseaux, & le second
renferme des observations sur la sen-
sibilité & sur l'irritabilité des par-
ties animales, à l'occasion de la Dis-
sertation de Mr. Haller sur les mê-
mes sujets. L'ingénieux Auteur prou-
ve dans le premier Essai, qui fut lu
en 1745 & en 1746 dans la Société
Philosophique d'Edimbourg, qu'il
doit y avoir dans les petites bran-
ches artérielles un mouvement vi-
bratoire qui y remplit les fonctions
du cœur ; & il s'efforce dans le se-
cond de retablir la sensibilité des
membranes & des tendons, que Mr.
de Haller a revoquée en doute, &
de rendre à l'influence de l'ame l'ir-
ritabilité, dont ce savant Professeur*

Mois de Nov. 6^e de Déc. 1755. 491
a cru devoir faire une propriété essentielle aux fibres animales.

On promet dans peu un second volume des Mémoires de la Société Philosophique de cette ville.

DE LONDRES.

L'histoire de la Société Royale, que l'Evêque Spratt fit imprimer en 1667 n'a pas tout-à-fait soutenu les éloges, qu'on lui donna lorsqu'elle parut. L'imagination de l'Auteur & l'élégance de son stile en faisoient le principal mérite. Depuis long-tems on souhaitoit un ouvrage plus complet sur le Corps illustre, qui renouvella la vraie Philosophie dans cette Isle. Les archives de la Société fournissoient diverses pièces importantes, qu'on ne trouve ni dans les Transactions Philosophiques ni dans l'ouvrage du premier Historien. C'est donc un vrai present qu'un homme connu par une multitude d'excellens ouvrages, & qui possède mieux que qui ce soit l'histoire littéraire de sa patrie va faire au public, en lui donnant l'ouvrage sui-

vant, *The History of the Royal Society of London for improving of Natural knowledge from its first rise; in which the most considerable of those papers communicated to the Society, which have hitherto not been published, are inserted in their proper order, as a Supplement to the Philosophical Transactions, by Thomas Birch D. D. Secretary to the Royal Society.* 2 vol. in 4. C'est-à-dire *Histoire de la Société Royale de Londres &c. depuis sa première origine; où se trouveront dans leur place, par voye de supplément aux Transactions Philosophiques, les Mémoires qui n'avoient point paru jusqu'ici.* Quelle abondante moisson notre savant Secrétaire ne prépare-t-il point à ceux qui aiment à observer la marche de l'esprit philosophique, & à fixer la date des découvertes! Combien n'est-il point à souhaiter que ses affaires & sa santé lui permettent de continuer un ouvrage aussi utile! Des deux volumes qui sont prêts à paroître, le premier s'étendra jusqu'en 1664, & le second jusqu'en 1671.

La Dissertation de Mr. Huxham
sur

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 493
sur l'antimoine, qui a remporté le
prix de cette année, vient d'être
réimprimée avec quelques additions
en un volume in 8.

Je ne me trompois pas, quand
j'augurois le peu d'effet qu'auroit
sur Mr. Kennedy une prétendue in-
scription à l'honneur de l'Empereur
Carausius & de son Epouse Oriune.
Notre Antiquaire soutient son pre-
mier système sur l'explication de la
médaillon, où se trouve ce nom,
dans une seconde dissertation intitu-
lée *Further observations on Carau-
sius of Britain and Oriuna supposed
by some to be a real person, with
answer to those trifling objections ma-
de to the former discourse, together
with some new thoughts concerning
his successor Allectus Emperor of Bri-
tain and particularly on that Gold
Coin of Allectus sent to France from
the same hand, illustrated with twel-
ve extraordinary coins of Carausius
not hitherto published.* London, prin-
ted for W. Owen 1756 in 4. pr. 2.
sh. 6. d. C'est-à-dire *Nouvelles ob-
servations sur Carausius & sur Oriu-
ne que quelques personnes ont prise*
Y 3 pour

pour une personne réelle, accompagnées de réponses aux frivoles objections proposées contre le premier Discours, & quelques conjectures sur Allectus successeur de Carausius, & sur la médaille d'or de ce Prince envoyée en France par la même main; avec Douze médailles singulières de Carausius, qui jusqu'ici n'avoient point été publiées. Selon Mr. Kennedy, Oriunc fut le nom d'une Divinité & non d'une Impératrice, Carausius ne fut jamais époux ni père, & le titre de *Princeps Juventutis*, qui paroît avec la figure d'un jeune homme, sur une de ses médailles appartient probablement à Allectus adopté par Carausius & désigné son successeur. Cette idée est nouvelle, & l'on en cherchera volontiers les preuves dans la Dissertation de notre savant Auteur.

Les Mémoires de Sully viennent de paroître en Anglois en 2 volumes in 4. La traduction a pour Auteur une Dame, dont ce Journal a plus d'une fois fait connoître le mérite & le nom.

L'Atlas de Mr. Palairët Agent
des

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 495
 des Etats-Généraux à la Cour Britannique vient de paroître. Il consiste en 53 Cartes, & en trois volumes qui contiennent un abrégé complet de géographie. Le prix est de trois guinées & ne sauroit paroître trop fort, si l'on songe à la peine que cet ouvrage doit avoir donnée à l'Auteur. Les Cartes nous ont paru très bien exécutées, & la gradation qu'elles présentent aux enfans des mêmes païs successivement plus remplis d'objets, doit extrêmement contribuer à leur faciliter une étude naturellement compliquée & fatigante par la mémoire.

Deux événemens, dont l'Angleterre ne peut jamais perdre le souvenir, je veux dire la Conspiration des poudres, & l'arrivée de Guillaume III., ont donné lieu à un Sermon intitulé; *The double deliverance; a Sermon preached at the Cathedral of St. Paul's, before the Right Honble the Lord Mayor and Court of Aldermen on wednesday November 5. 1755. being the anniversary of the Gun-powder treason; by J. J. Majendie one of the Preachers of the*

426 JOURNAL BRITANNIQUE.
Savoy, and Prebendary of Sarum.
London printed by J. Haberkorn
&c. 1755. In 8. pr. 1. sb. C'est-à-
dire *La double delivrance, Sermon*
prononcé devant le Lord Maire &
les Magistrats de Londres dans la
Cathédrale de S. Paul, le 5. Novem-
bre 1755. jour de l'anniversaire de la
conspiration des poudres par Mr. Ma-
jendie Ministre de la Savoye &
Chanoine de Salisbury. Ce Sermon,
qui a été imprimé à la requête des
Magistrats de Londres & qui est dé-
dié à Monseigneur le Prince de Gal-
les, contient avec un récit fidele de
ces deux grands évènements, des ré-
flexions aussi judicieuses que sim-
ples.

Le coup affreux, qui vient de
plonger un Royaume florissant dans
le deuil, & l'Europe entière dans
la crainte, a fait naître la pièce sui-
vante; *Discours pathétique au sujet*
des calamités arrivées en Portugal,
adressé à mes compatriotes & en
particulier à S. M. très-fidèle Jo-
seph I. Roi de Portugal, par le Chev.
d'Oliveyra; A Londres chez P. Vail-
lant & M. du Noyer 1756. In 4. pr.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 497

L. Jb. Un Portugais né dans une famille aussi riche que noble, honoré par le feu Roi de Portugal de l'Ordre de Christ en 1729, employé par ce Prince dans diverses négociations importantes, destiné par sa naissance & par son mérite aux postes les plus brillans, connu enfin & estimé de sa patrie par des ouvrages d'érudition & de gout, est auteur de celui-ci. Il s'est privé de tous ces avantages en quittant la religion de ses pères, & en se condamnant à l'indigence & à l'obscurité parmi une secte de gens, qui ne payent point les prosélites. Les malheurs de son pays l'ont réveillé, & du sein de son asile il adresse à son Roi un discours, pour tâcher de lui inspirer ses idées sur un culte qu'il croit superstitieux, & sur un tribunal qui fait honte à l'humanité. Écoutons le lui-même; il nous instruira de ses motifs, & peut-être son langage émouvra-t-il les cœurs les moins sensibles. „ Mes chers parens & „ amis, détrompez-vous & daignez „ m'écouter. En changeant de Religion, j'ai abandonné les délices

„ & les aïfances de ma Patrie; ai-
 „ fances & délices que je n'ai de-
 „ puis rencontrées nulle part. Je me
 „ fuis feparé pour toujours d'une
 „ digne & respectable mère, de
 „ plusieurs frères, & de voustous.
 „ Ni l'avancement de ma fortune,
 „ ni les avantages réels, ni les ef-
 „ pérances flatteufes qui me rioient
 „ du coté de la Fortune, n'ont pu
 „ me faire changer de réfolution.
 „ Affermi par la grace de Dieu
 „ dans un parti pris avec une en-
 „ tière connoiffance de caufe, &
 „ réduit à ne manger d'autre pain
 „ que celui que les fidèles me four-
 „ niffent, je me fuis retiré à la
 „ campagne, & j'y vis dans ces
 „ lieux, que vous appelez en Por-
 „ tuguais, & comme par mépris,
 „ un *coin du monde*. J'y donne mon
 „ tems à la culture d'un petit jar-
 „ din..... Les calamités qui vien-
 „ nent d'arriver à Lisbonne pou-
 „ voient feules m'arracher à la tran-
 „ quillité de ma retraite. A l'in-
 „ ftant abandonnant toute autre oc-
 „ cupation, ma fenfibilité & mon
 „ devoir m'ont transporté en idée

„ au

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 499

„ au milieu de ma chère & infor-
„ tunée Patrie, & m'ont poussé à
„ vous adresser ma triste & foible
„ voix..... J'entreprends cette pé-
„ nible tâche, dans un tems où ma
„ tête blanchie, ma main trem-
„ blante, & mon corps usé par les
„ souffrances vous font de sûrs ga-
„ rans, que sur les bords du sépul-
„ cre, il ne peut entrer dans cette
„ démarche aucune vue d'intérêt
„ de ma part". Les raisons & les
faits, que notre Auteur tâche de
faire parvenir aux piés du trône,
sont bien propres à fraper. Mais
son Ecrit sera-t-il lu de ceux à qui
il est destiné; leur portera-t-il la
lumière? Voici ce que dit l'illustre
Montesquieu à la tête de sa très-
humble Remontrance aux Inquisiteurs
d'Espagne & de Portugal (a).
„ Quand il s'agit de prouver des
„ choses si claires, on est sûr de ne
„ pas convaincre" !

*Poems ; 1. the Prophecy of Neptu-
ne ; 2. on the death of the Prince of
Wa-*

(a) *Esprit des Loix*, L. XXV. C. 13.

500 JOURNAL BRITANNIQUE.

Wales; 3. *Ode presented to the Duke of Newcastle at Cambridge*; 4. *Ode to the Honble J. T. by John Duncombe M. A. Fellow of Corpus Christi College, Cambridge.* London 1756. In 4. pr. 1. sb. C'est-à-dire Quatre poèmes de Mr. Duncombe, savoir 1. *Propétie de Neptune*; 2. *sur la mort du Prince de Galles*; 3. *Ode au Duc de Newcastle*; & 4. *Ode à Mr. J. York.* Ces quatre petites pièces, dont la première & la dernière sont des imitations d'odes d'Horace, me paroissent écrites avec autant de délicatesse que de feu. L'Auteur s'est déjà fait connoître par un poème composé à l'honneur de plusieurs Dames Angloises aussi distinguées par leurs talens que par leurs graces, & intitulé *La Feminiade*.

Je finis ces Nouvelles & ce Journal par l'annonce d'un Nouveau Testament Grec, qui ne pourra qu'intéresser ceux qui souhaitent d'avoir le texte sacré aussi épuré de fautes qu'il peut l'être. Je me servirai, pour faire connoître cette entreprise, des termes mêmes du savant éditeur dans une lettre qu'il m'a écrite,

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 501

te, & j'ajouterai seulement que ses talens dans la philologie & surtout dans la critique sacrée sont universellement reconnus, & que l'échantillon que j'ai vu de cette nouvelle édition me fait souhaiter de le voir bientôt achevée. „ Liceat te, ami-

„ cissime virorum, obnixè rogare,
„ velis novam T. Græci editionem
„ in Ephemeridibus tuis annuncia-
„ re. Titulus est, *Novum Testa-*
„ *mentum Græcum, e Codicibus*
„ *Manuscriptis, à Joanne Jacobo*
„ *Wetstenio collatis, emendatum,*
„ *curante Elia Palaiet, ad ædem D-*
„ *Joannis Pastore. In 12. cum Indici-*
„ *bus necessariis.* Observez porro,
„ Lectiones textus in omnibus rece-
„ ptas in margine poni : præterea va-
„ rias figuras in textu nostræ editionis
„ varia indicare. Nempe stellula *
„ indicat lectiones quæ substituuntur
„ lectionibus receptis. Crux autem
„ † voces, quæ ejiciuntur; denique
„ duplex crux ‡ voces indicat, quæ
„ revocantur & adduntur. Insuper
„ observare non inutile erit, me
„ duos addidisse Indices, quorum
„ prior in genere nomina Codicum

„ Manuscriptorum continet, quique
 „ vel per majusculas litteras, vel
 „ per numeros designantur. Alter
 „ vero amplectitur auctoritates,
 „ quibus tres variæ emendationes,
 „ tribus variis figuris indicatæ, fun-
 „ dantur & vindicantur, Vale”.

CONCLUSION.

La paix fit naître ce Journal ;
 c'est avec la paix qu'il expire. La
 famille humaine se divise, & l'au-
 teur qui ne travailla que pour elle
 ne peut plus soutenir sa plume. A
 l'approche du nouvel incendie qui
 menace l'Europe, il cesse d'être
 tranquille & ne s'attend à aucun
 lecteur qui le soit. L'obscurité lui
 convient, il y rentre, & y retrouve
 le silence & le repos. Ne pouvant
 plus contribuer à l'utilité ou à l'a-
 musement des hommes, il va faire
 des vœux pour eux & s'étudier soi-
 même.

On s'appercevra de l'état violent
 où se trouve cet Auteur au retarde-
 ment & peut-être au desordre de
 cette partie. Il n'y en a point qui
 lui

Mois de Nov. & de Dec. 1755. 503

lui ait donné tant de peine à finir,
& dont il soit moins satisfait. Mais
c'est la dernière; ses lecteurs étoient
ses amis, la séparation lui coutoit,
& il prolongeoit ses adieux.

*Ter limen tetigi, ter sum revocatus,
& ipse
Indulgens animo, pes mihi tardus
erat.*

Il jette cependant encore quelques
coups d'œil en arrière. Les remer-
cimens qu'il doit aux personnes qui
lui ont fourni des avis ou des se-
cours l'arrêtent un instant. Sans el-
les il n'auroit pû soutenir si long-
tems un fardeau disproportionné à
ses forces, & sous lequel il a sou-
vent craint de succomber. L'hon-
neur, que deux Sociétés illustres
ont daigné lui faire en l'admettant
dans leurs Corps, & la liaison qu'il
a eu le bonheur de former avec un
petit nombre de Savans en divers
lieux de l'Europe, entretiennent son
émulation & peut-être sa confian-
ce. Il se souviendra toujours avec
une

une secrète satisfaction des six années qu'il a consacrées à un travail peu connu & peu lucratif, au milieu des chagrins & des contretems, des occupations & des maladies, de la nécessité de se prêter à divers goûts & de la difficulté de se plaire à soi-même. Malgré les fautes de précipitation & d'ignorance, qu'un homme plus habile auroit mieux évitées, il se flatte que l'amour de la vérité, de la vertu & de la paix, dont son cœur est animé, & qu'il ne perdit aucune occasion de repandre, lui attirera l'indulgence de ceux qui liront son ouvrage, & quelques regrets de la part de ceux qui l'ont lu.

FAUTES À CORRIGER.

Mois de Juillet & d'Août 1755.

Page 226 lign. 1. Millar *lis.* *Miller.* *pag. 228 l. 17. horreur* *lis.* *hor-*
rour. *p. 230 l. 6 postérieurs* *lis.* *an-*
térieurs. *p. 280 l. 16 Cathaginois*
lis. *Carthaginois.* *p. 287 l. 24 Hiscan*
lis.

Mois de Nov. & de Déc. 1755. 505
lis. Hircan. p. 308. l. 9 du lis. de
Ibid. après & ajoutez à. p. 310 l. 24
de lis. du. p. 311 l. 8 les lis. des p.
3. 2 l. 25 ses lis. ces. p. 313 l. 15
Hontun lis. Hontan. p. 331. l. 9. Le
lis. La. p. 334 l. 25 Sauthern lis.
Southern. p. 347 l. 10 à lis. au. p.
354 l. 10 après corps ajoutez pu-
blics. Ibid l. 13 après négligent ajau-
tez les loix. p. 357 l. 11 font lis.
est. p. 370 l. 18 trompé lis. trompa.
p. 371 l. 22 ceux font lis. sont ceux.
p. 372 l. 15 & 16 effacez dans l'au-
tre. p. 402 l. 25 essais lis. sujets. p.
425 l. 19 Fenison. lis. Tenison Ibid
l. 25 Hales lis. Gally.

Mois de Septembre & d'Octobre.

Pag. 18. l. 22 & 23 quantité lis.
quantité à p. 45. l. 14. a été lis. a
été celui p. 121 l. 15. fit lis. fut p.
146. l. 3. après 2859 ajoutez ans.
Ibid. l. 24. après ans ajoutez de. p.
156. l. 5. quatre lis. quatrième. p.
157. l. 23. destinée lis. destine. p.
183. l. 27. lorsque à lis. lorsqu'à p.
195. l. 2. de la note. morale lis.
moral.

T A.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*Contenues dans les Journaux de Sep-
tembre, Octobre, Novembre,
& de Décembre 1755.*

A.

- A** CADIE ou Nouvelle Ecosse. Nouvelle édition des *Mémoires Anglois & François sur les limites de cette Province & sur le droit à l'isle de St. Lucie*, annoncée, 214. Extrait, 225
- A**IGUILLE aimantée, *Essai sur les avantages qui resulteront d'une détermination Periodique des variations (de l') &c.* 165
- A**ME, *Sur les mouvemens (de l') & les maux qui en resultent.* Voy. BAKER. De son immortalité, 305
- A**NDERSON (Mr.) *Idée de son Histoire de Cræsus &c.* 488
- A**NGLOIS (les). *Du génie de leur langue, & de leur façon de s'exprimer,* 481 suiv.
- ANNE

TABLE DES MATIERES.

ANNE (la Reine). Reflexion sur son regne ,	114 suiv.
ANTIMOINE, Observations sur (l')	343 & suiv.
ARCHER (Mr.) Sa Lettre sur l'Inoculation ,	485

B.

BAKER (Mr.). Extrait de sa Dissertation sur les mouvemens de l'ame &c.	173
BALAAM , interpretation de l'histoire (de)	381
BIFFET (Mr.) Son Traité sur le Scorbut annoncé ,	220
BIGGS (Mr.) Son Essai sur les maladies Veneriennes &c. annoncé ,	220
BIRCH (Mr.) Son Histoire de la Société Royale de Londres annoncée ,	491 suiv.
BOLINGBROKE (Myl.) Sa manière de philosopher , 191. Ses articles de foi réduits sous sept chefs ,	292
BORLASE (Mr.) Quatrième & dernier Extrait de ses Observations sur les Antiquités de Cornouailles ,	133
BOUSSOLE (la). Voy. AIGUILLE aimantée.	
BUTLER (Mr.) Son secret pour deffaler	

T A B L E

ler l'eau de mer, & pour conserver
l'eau de rivière, 221

C.

CAMPBELL (Mr.) Sa *Bretagne illust-
trée* &c. sera publiée par souscrip-
tion, 216

CASTRATION (sur la) des poissons, 353

CÉSAR (Jules). Observation sur les
Meurtriers, 110

CHARITÉ, Les Loix (de la) nous en-
gagent à donner plutôt un tour fa-
vorable aux actions de notre pro-
chain, &c. 39

CHARLES II. (le Roi de la Gr. Bret.) Re-
flexion sur son rétablissement, &c.
113

CHAUX (la) Sur sa vertu de prévenir la
corruption du poisson & de la viande,
341 & suiv.

CHEVAL, Pierre trouvée dans l'estomac
(d'un) 352

CHEYNE (Mr.) Particularité concernant
son *Essai sur la methode inverse des
fluxions*, 14 suiv.

CHRISTIANISME, Objections que font
les Déistes contre (le) 322 & suiv.

CHRONOLOGIE (la) de Newton préfé-
rable à toutes les autres, & pourquoi,
102

Co-

DES MATIERES.

- COLERE (la) Les troubles qu'excite cette passion , 175 *suiv.*
- CONCUBINAGE (sur le) 459
- CORNOUAILLES, *Observations sur les Antiquités (de). Voyez BORLASE.*
- CRAINTE (la). Des alterations qu'elle produit dans le corps , 177 *suiv.*

D.

DAMES de la Gr. Bretagne (sur la vie de plusieurs) Voyez MEMOIRES.

DAVID (le Roi). Reflexion sur l'expression de l'Ecriture qui l'appelle *l'homme selon le cœur de Dieu* , 108

DEISTES. Voyez LELAND.

DEMOSTHENE. Nouvelle édition de ses *Philippiques* , 211

DIEU, Sur l'existence (de) 295 & *suiv.*

DIVORCE (sur le) 479

DODSON (Mr.) sur l'aiguille aimantée. Voyez AIGUILLE.

DOUGLAS (Mr.) Idée de son *Abrégé historique & politique sur les établissemens Anglois dans l'Amérique Angloise* , 215

DOUGLAS (Mr.) Son *Traité sur l'hydrocèle* annoncé , 220

DROIT Civil, *Elemens (du)*. Voyez TAYLOR.

DROITS,

T A B L E

DROITS , Sur l'origine (des)	419
Consideration des Droits parfaits & imparfaits ,	421.
des droits des hommes sur les productions de la terre , & sur les Etres animés ,	422 & <i>suiv.</i>
Sur les droits personels ;	431.
Des droits généraux de l'humanité ,	435.
Sur les droits extraordinaires de la nécessité ,	<i>ibid.</i>
de ceux des Magistrats & des peuples ,	441
DUELS , Reflexion sur (les)	434
DUNCOMBE (Mr.) Ses <i>Poëmes</i> annoncés ,	499
DURAND (Mr.). Son <i>Sermon</i> , intitulé <i>les Devoirs du mourant</i> , annoncé ,	219

E.

E <i>Au de Mer</i> (l') Moyen de la dessaler. Voy. BUTLER.	
EAU de rivière (l'). Moyen de la conserver.	<i>ibid.</i>
ECLIPSES du Soleil , Machine pour observer les Phénomènes (des)	157
ECRITURE Sainte , Objections contre l'inspiration divine (de l')	318 & <i>suiv.</i>
ELISABETH (la Reine) Reflexion sur son regne ,	112
	EN-

DES MATIERES.

ENFANS *naturels*, Qui étoient (les) chez
les anciens Romains, 459

EQUINOXES, Sur la précession (des) 149 *suiv.*

ESCLAVAGE, Sur le droit (de l') 431
& *suiv.*

EVENEMENS *contingens*, Sur le problème
concernant le nombre des observa-
tions (sur des) 27 & *suiv.*

EUSTACHE. Voyez MARTINE.

EXPANSIONS (Table des) de diverses
substances, 161

F.

FORTIFICATIONS (les) modernes
nous mettent peut-être moins en
état d'arrêter les progrès d'un enne-
mi puissant, que celles de nos pères,
143

G.

GLOIRE, Sur la nature & les bor-
nes de l'amour (de la) qu'il est
permis de rechercher, 380

GORDON (Mr.) Idée de son *Histoire de*
Pierre le Grand, 486

GOUVERNEMENT, Sur les diverses for-
mes (de) 440 *suiv.*

GRACE, Sur la doctrine (de la) 376

HAL-

T A B L E

H.

H ALLER (Mr. de). Sa <i>Dissertation sur l'irritabilité</i> vient d'être traduite en Anglois,	220
H AYE, Idée du <i>Plan en Perspective</i> (de la) composé par Mr. de St. Hilaire,	223
H EBERDEN (Mr.) Sa <i>Lettre sur l'Inoculation</i> ,	483
H ERCVLANEUM, Nouvelles découvertes faites (à)	363
H ESIODE, Sur le siècle (d')	355
H ISTOIRE <i>Universelle</i> , (Introduction à l')	
Voyez H OLBERG.	
H OLBERG (le Baron de) Extrait de son <i>Introduction à l'Histoire universelle</i> traduite en Anglois par Mr. Sharpe,	
96. Ses autres écrits,	103
H OMERE, Sur le siècle (d')	355
H OUX. Sur le sexe de cette plante,	333
H UME (Mr.) Ses principes par lesquels il prétend corriger la Philosophie,	280
<i>et suiv.</i> Ses objections contre le dogme de la Providence,	285
<i>suiv.</i> & celles contre la Vie future,	287
<i>suiv.</i> & contre les Miracles,	289
H UT-	

DES MATIERES.

HUTCHESON (Mr.) Analyse de son <i>Système de Philosophie Morale</i> , 184. Suite de cette Analyse,	417
HUXHAM (Mr.) Sa <i>dissertation sur l'antimoine</i> vient d'être réimprimée avec des additions,	492
HYPOCHONDRE (l'). Source de cette maladie &c.	180

I.

INJURES, Sur les droits nés (des)	434
INOCULATION (Sur l') Voyez ARCHER & HEBERDEN.	
INSCRIPTIONS, Explication (des) de Palmyre,	364
INSECTES, Sur un nouveau genre (d'). Voyez SCHLOSSER	
JOIE (la). De ses effets dans le corps,	181
JORTIN (Mr.) Suite de ses <i>Remarques Philologiques sur Sénèque</i> , 51. Les titres de ses <i>six Dissertations sur différens sujets</i> , 218. Extrait de cet Ouvrage,	373
JULIEN (l'Empereur). Reflexion sur sa politique,	III
JURISPRUDENCE Romaine. Voyez TAYLOR & LOIX Romaines.	
Tome XVIII.	Z KEN-

T A B L E

K.

KENNEDY (Mr.) *Precis de ses Nou-
velles Observations sur Carausius ,
&c.* 493 *suiv.*

L.

LANDEN (Mr.) *Ses Meditations de
Mathematique* annoncées, 222

LAYARD (Mr.) *Ses Deux Observations
d'Anatomie & de Chirurgie communi-
quées à l'Auteur de ce Journal ,*
410

LELAND (Mr.) *Extrait du Tome II.
de son Analyse des principaux Ecri-
vains Déistes ,* 279

LETTRES de deux Membres du Collège
des Médecins de Londres à l'Auteur de
ce Journal, sur l'Inoculation, 483

LIBELLES diffamatoires très-communs
en Angleterre; & d'où vient cela,
429

LIBERTE', Sur la doctrine (de la)
376

LOI Naturelle, (Sur la) 309 *suiv.*

LOIX, Sur la division (des) en natu-
relles & positives, 419

LOIX Mosaïques, Objection contre l'in-
spiration (des) 320

LOIX

DES MATIERES.

Loix Romaines, Eloges (des) 446.
 Reflexions sur ces éloges, 447 *suiv.*

M.

MAJENDIE (Mr.) Son *Sermon*, intitulé *La double Delivrance*, annoncé, 495
MARIAGE, Précis du Traité de Mr. Taylor (sur le) 454 *suiv.*
MARTINE (Mr.) Idée de ses Commentaires sur l'Eustache, 212
MASQUE de fer (l'homme au) n'est pas encore découvert, 116
MEMOIRES *sur la vie de plusieurs Dames de la Grande Bretagne.* Extrait de ce livre, 117
MENSONGE (Sur le) officieux, 428
MICROMÈTRE, (Sur le nouveau) de Mr. Dollond, 158
MIRACLES, Objections contre (les). Voyez HUME.
MOEURS (les). Les sources de leur variété, 199
MOIVRE (Mr. de) Mémoire sur la vie & sur les écrits (de) 1
MORTS (les). Sur leur état selon Homère, 384 & *suiv.* Selon Virgile, 390 & *suiv.*

T A B L E

MOUNTAINE (Mr.) Sur l'aiguille aimantée. Voyez *Aiguille*.

MURDEN (Mr.) va donner un *Recueil de pièces relatives aux affaires d'Etat sous Elisabeth & Jacques I.* 217

N.

NOUVELLE *Ecosse*. Voyez *ACADIE*.

O.

OEIL extirpé, Observation (sur l') 412

OLIVEIRA (Mr. d') Idée de son *Discours pathétique au sujet des calamités arrivées en Portugal, &c.* 496

P.

PALAIRET (Mr.) Son *Atlas* annoncé, 494

PALAIRET (Mr.) Son édition du *Nouveau Testament Grec* annoncée, 503

PALMYRE. Voyez *INSCRIPTIONS*.

PARALLAXE (sur la) des Planètes, 162

PEAU, Maladie singulière (de la) 351

PEINES, Comparaison (des diverses) 205

PHI-

DES MATIERES.

- PHILOSOPHIE Morale. Voyez HUTCHESON.
- PIERRE trouvée dans l'estomac d'un cheval, 352
- PIERRE le Grand Empereur de Russie. Voyez GORDON.
- PLAISIRS (les). Sur leur variété, 201
suiv.
- PLANE'TES (les). Sur leur parallaxe ou distance, 162
- PLATINE (la) Analyse de ce demi-métal, 335
- PLATON, Censure (de) 324
- POISSON, Si (le) est plus susceptible de corruption que la viande, 342. Méthode pour le châtrer, 353
- POLICE *civile*, Origine (de la) 438
- POLYGAMIE (sur la) 477
- PROBABILITE'S, Sur l'application de la science (des) aux usages de la vie, 34 *suiv.*
- PROVIDENCE (la) restreinte, par Mr. Hume, 287 *suiv.* par Myld. Bolingbroke, 300 *suiv.*
- PYROMETRE, Propriétés (du nouveau) de Mr. Smeaton, 159

T A B L E

R.

- R**EFRAINGIBILITE', (Sur la) de la lumière ou dans les couleurs, 155
RELIGIEUX, Plaisanterie sur le nombre respectif (des) & Religieuses, 124
suiv.
RENTES à vie, Pour calculer la valeur (des) 152 *suiv.*
REPUDIATION (sur la) 479
REVELATION, Objections contre (la) 315 & *suiv.*
ROBERTSON (Mr.) Notice de son *Sermon sur l'état du monde dans le tems de la venue de J. C. &c.* 213
ROBINSON (Mr.) Son *Essai sur la goutte*, annoncé, 220

S.

- S**AINTE-HILLAIRE (Mr. de) De son Plan de la Haye. Voyez HAYE.
SAMSON (l'histoire de) ne doit pas être traitée de fabuleuse à cause de ses forces prodigieuses, 106
SCHLOSSER (Mr.) Extrait de sa Lettre à l'auteur de ce Journal *sur un nouveau Genre d'insectes*, 368
SENEQUE, Remarques Philologiques (sur) Voyez JORTIN.

SER-

DES MATIERES.

SERMENS, (sur les).	430
SHARPE (Mr.) vient de traduire l'Introduction à l'Histoire Universelle du Baron de Holberg, avec des notes. Voyez HOLBERG.	
SOCIÉTÉS civiles, Sur l'institution (des)	440
SOCINIANISME (le) défendu par un anonyme,	127
SPINA bifida. Observation sur cette maladie,	411
SUCCESSIONS, Sur les loix (des) à la suprême autorité,	442
SULLY, Les Mémoires (de) viennent de paroître en Anglois,	494
SURVIVANCES, Pour calculer la valeur (des)	154
SWIFT (le Doctr.) Son portrait,	182

T.

TAYLOR (Mr.) Extrait de ses <i>Elements du Droit Civil</i> ,	444
ITE-LIVE, Nouvelle édition (de) annoncée, par souscription,	211
TRANSACCTIONS Philosophiques pour l'année 1754. Tome XLVIII. 2 Partie. Second Extrait. 147 Troisième & dernier Extrait,	332
RISTESSE (la). Ses effets dans le corps,	179
	VAIS-

TABLE DES MATIERES.

V.

V AISSEAU, Sur une machine pour mesurer le chemin (d'un)	15
V ERTUS, Ce qui détourne plusieurs de la pratique constante (de grandes	20
V IE <i>future</i> , Objections contra (la)	28
	<i>suiv. 305 suiv.</i>
V IGNES (des) d'or chez les Anciens	57 & <i>suiv.</i>
V OEUX (Sur les)	43
V OLTAIRE (Mr. de) Sa narration de la bataille de Narva censurée,	48

W.

W HYTT (Mr.) Idée de ses <i>Essay</i> <i>Physiologiques</i> ,	49
---	----

Z.

Z INC (le) très-propre aux pendules composées & aux thermomètres métalliques,	161
--	-----

F I N.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22





